LA JEUNESSE

DE MAZARIN

DEUXIÈME PARTIE.

Nouvelle expédition française en Piémont, part de Mazarin à l'heureux début de la campagne, Mazarin reçu par le roi à Grenoble, bataille de Veillane, mort de Charles-Emmanuel, prise de Mantoue, Casal réduite à la dernière extrémité, maladie de Louis XIII, situation difficile de Richelieu. — Démarches inutiles de Mazarin, soupçons de Louis XIII et de Richelieu, scène violente à Saint-Jean-de-Maurienne entre le cardinal et Mazarin, fermeté du jeune diplomate; il est chargé de nouvelles négociations, réussit auprès du nouveau duc de Savoie et auprès de Collalto; disgrâce soudaine de Spinola, sa maladie, ses derniers momens. — Le maréchal de Schomberg en Piémont; les négociations pour la paix transportées à Ratisbonne; Mazarin obtient un armistice; le traité de Ratisbonne, conclu par le père Joseph, est rejeté par la France; rupture de l'armistice et reprise des hostilités. — Les deux armées en présence le 26 octobre dans la plaine de Casal; Mazarin invente un arrangement qui satisfait les deux parties et amène la paix. — Heureuses suites de l'affaire de Casal; évacuation du Montferrat par les Espagnols, traité général de Cherasco, convention particulière qui cède Pignerol à la France; pacification de la Haute-Italie.

V.

Parti de Lyon le 29 janvier 1630 (1), Mazarin ne perdit pas un moment pour aller suivre et presser les négociations commencées, et tâcher de les conduire à leur terme avant l'ouverture de la campagne. Tous les mouvemens qu'il se donna n'aboutirent à aucun résultat fort satisfaisant, et quand, revenu auprès du nonce Pancirole à Alexandrie, il écrivit à Richelieu pour lui rendre compte de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait fait, il eut beau s'efforcer, selon l'esprit et le rôle de la légation pontificale, de le séduire à la paix en la lui présentant comme bien avancée : d'aussi vagues paroles

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

n'arrêtèrent point le cardinal. En autorisant les démarches de Mazarin, il en avait prévu l'inutilité, et avait eu soin de réserver sa liberté d'action : il en fit bientôt usage. La lettre du jeune diplomate était du 20 février; dans les premiers jours de mars, Richelieu entra en Savoie, et par les défilés connus, qu'il avait prudemment gardés, il s'avança rapidement vers Suze, qu'occupait toujours le maréchal de Créquy. Le duc de Savoie, trop engagé pour reculer, avait pris son parti de suivre jusqu'au bout sa destinée : il était décidé à combattre, et se tenait sur le chemin de Suze à Turin, où il avait préparé une résistance formidable, particulièrement à Veillane et à Rivoli. Il avait en outre demandé sous main à Spinola un renfort de troupes espagnoles, qui devaient ajouter la supériorité du nombre à l'avantage de la position. L'armée française courait le plus grand péril, si elle s'aventurait sur ce chemin et donnait dans le piége habilement tendu. C'est ici que Mazarin, heureux de pouvoir accorder ses secrètes inclinations avec ses devoirs publics, rendit à la France un premier et très important service : il avait pénétré le secret du duc de Savoie, et quand il sut que les renforts demandés étaient près d'arriver, il se hâta d'avertir Richelieu (1). Celui-ci donc, au lieu de marcher devant lui et de suivre la vallée de la Doire, tourna sur sa droite, et quand on l'attendait du côté de Veillane, se porta sur Pignerol, ville et citadelle alors importante et qui était une des clés du Piémont. Il l'attaqua vigoureusement et la força de capituler le 31 mars, au moment même où Charles-Emmanuel accourait de Turin pour la défendre.

Ce succès, qui ouvrait brillamment la campagne, était dû en partie à Mazarin. La légation pontificale s'efforça d'en tirer la paix: elle s'empressa de venir à Pignerol complimenter le vainqueur et proposer sa médiation. Richelieu reçut le neveu d'Urbain VIII, le cardinal-légat, Antoine Barberini, avec tous les respects qu'il lui devait; il se garda bien de repousser la médiation du saint-père, mais il déclara qu'il n'avait pas les pouvoirs suffisans pour l'accepter, et renvoya la décision au roi de France; en l'attendant, il s'établit solidement à Pignerol et aux environs, s'emparant de toutes les forteresses voisines, et assurant sa ligne de communication avec Suze.

Charles-Emmanuel avait appelé à son aide l'armée impériale et l'armée espagnole. Collalto joignit ses troupes à celles du Piémont; Spinola fit de même, mais sans se hâter beaucoup, et peu de temps après, songeant aux intérêts de l'Espagne plutôt qu'à ceux du duc de Savoie, il quitta ses deux alliés pour aller remplir son principal

(1) Benedetti, p. 24, et Brusoni, p. 155, relèvent avec raison le mérite d'un tel service, auquel ils attribuent la prise de Pignerol.

objet et serrer Casal de plus près qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Charles-Emmanuel s'emporta violemment contre Spinola. Ces deux hommes se détestaient (1). Le Savoyard dévorait déjà en pensée, après le Montferrat, la république de Gênes, et Spinola frémissait à la seule idée de voir Gênes, sa patrie, tomber entre les mains d'un étranger qu'il traitait de barbare. Il ne concevait pas par quel aveuglement l'Espagne et la France, au lieu de se laisser engager en des guerres perpétuelles par le duc de Savoie, ne s'entendaient point pour se partager ses états, et pour en finir avec une petite puissance égoïste qui ne connaissait d'autre droit que la force, ne se croyait liée par aucun traité, et était toujours prête à mettre le feu en Italie, sur la moindre espérance d'agrandissement. Il était d'avis que l'Espagne prît le Piémont et la France la Savoie, et il n'avait pas caché ses sentimens à Mazarin. De même qu'il haïssait Charles-Emmanuel, il faisait très grand cas de Richelieu; il l'avait vu en passant au siége de La Rochelle, et avait admiré son inébranlable constance et l'inépuisable fécondité de ses inventions. L'habile cardinal s'appliquait aussi en toute occasion à donner au grand capitaine des marques de son estime (2). Le duc de Savoie écrivit à Madrid qu'il ne pouvait compter sur Spinola, l'accusa de trahison, et demanda son rappel avec les plus vives instances.

Cependant Louis XIII, ayant arrangé cette fois encore ses démêlés domestiques avec son frère Gaston en lui donnant le duché d'Orléans, décida qu'il fallait passer outre aux propositions du saint-siége et ne s'arrêter qu'après avoir délivré Casal et Mantoue. Puis, excité en secret par Richelieu, qui était bien aise de le soustraire aux influences qui l'entouraient à Paris, poussé surtout par ses instincts héréditaires de chevalier et de roi, Louis ne voulut pas laisser son ministre acquérir seul de la gloire, et il se rendit à Lyon au commencement du printemps de 1630. La légation pontificale dépêcha encore une fois son secrétaire au-delà des monts pour renou-

(1) Benedetti et Brusoni, p. 24 et p. 155.

(2) Des dépêches d'Espagne adressées à Spinola ayant été prises sur mer par les Français dans la traversée de Barcelone à Gênes, Richelieu avait fait à Spinola la galanterie de lui faire remettre ces dépêches non décachetées. Archives des aff. étrang., *France*, t. LIV, fol. 101. Richelieu à Spinola, 23 avril 1630 : « Monsieur, un courrier du roy d'Espagne ayant esté arresté sur la mer par personnes qui, sans en avoir charge, ont pensé faire service au roy, je vous envoie ce trompette pour vous dire que tant s'en faut que je désire me prévaloir de ces despesches que je serois bien aise de vous les faire tenir sûrement. Ce courrier que l'on m'amène sera ce soir ou demain ici. S'il vous plaist m'envoyer un trompette et un mot de vostre main, il s'en ira sûrement vous trouver avec toutes les despesches, lesquelles vous cognoistrés bien n'avoir pas esté ouvertes. Cependant je vous supplie de croire que tout ce qui se passe ne m'empeschera jamais d'estre, monsieur, votre très affectionné serviteur, etc. »

veler au roi de France la proposition qu'elle avait faite au cardinal. Louis XIII traita fort bien le jeune diplomate qu'il connaissait déjà par le rapport de Richelieu. Mazarin eut l'occasion de revoir son illustre interlocuteur de l'année précédente, et de s'entretenir dans ses bonnes grâces (1). Le représentant du nonce Pancirole fut reçu comme l'aurait été le nonce lui-même (2). Bagni, nonce apostolique en France et récemment nommé cardinal, avait accompagné le roi, et il avait l'ordre du pape de s'entendre avec son jeune collègue. Mazarin eut à Grenoble une audience solennelle, il y porta la parole au nom de sa cour; il félicita Louis XIII d'être l'arbitre de la paix et de la guerre, il lui dit que l'Europe entière attendait avec anxiété sa décision, il le supplia de ne pas laisser passer cette glorieuse occasion de procurer à ses peuples et aux états voisins le plus riche présent que le ciel puisse faire à la terre, la paix; il concluait en proposant un traité qui renouvelait celui de Suze, et en demandant la restitution de Pignerol au Piémont. Le roi répondit qu'il désirait la paix avec passion, et que, pour un si grand bien, il était prêt à abandonner ses nouvelles conquêtes, mais qu'il ne pouvait suspendre la marche de ses troupes et le cours de ses avantages tant que le traité n'aurait pas été conclu, qu'ainsi ses ministres conféreraient volontiers de cette grande affaire avec ceux du saint-père, que selon toute apparence ils l'amèneraient promptement à une bonne fin, et que lui-même allait les y aider. Là-dessus, il se mit à la tête d'une seconde armée qu'on avait rassemblée dans le Dauphiné, pénétra avec elle en Savoie, prit Chambéry, se répandit dans la Tarentaise et jusque dans la vallée d'Aoste, assiégea Montmélian, soumit la Maurienne, et au mois de juin il était maître de toute la Savoie depuis Pont-Beauvoisin jusqu'au Mont-Cenis. Il établit sa résidence à Saint-Jean-de-Maurienne, et y attendit des nouvelles d'au-delà les Alpes.

Notre armée d'Italie était partagée en plusieurs corps. L'un, sous le maréchal de Créquy, occupait Pignerol et le pays alentour; un

(1) Mazarin, étant arrivé à Grenoble avant Richelieu, qui était allé à Lyon à la rencontre du roi, lui écrivit le 16 mai 1630; il lui apportait une lettre du nonce Pancirole datée de Turin, 7 mai. Ces deux lettres sont aux archives des affaires étrangères, *France*, t. LIII, fol. 84 et 170.

(2) Nous tirons ces particularités d'Aubery, lequel les tenait d'un Romain qui accompagnait le cardinal Bagni. « Je ne puis m'empescher ici, dit Aubery, t. Ier, p. 35, d'emprunter quelques traits de la description qu'a faite de cette solennité Jean-Baptiste Casalio, Romain, qui se trouva pour lors en la compagnie du cardinal Bagni. La cour de France, dit-il, étoit à Grenoble, capitale du Dauphiné, qui confine à la Savoie et approche plus de l'Italie. Le seigneur Mazarin y vint en qualité de ministre du pape, et fut reçu du roi avec toutes les caresses et toutes les marques d'estime et de bienveillance imaginables. L'accueil et les honneurs furent tels que la pluspart ne doutèrent nullement qu'il ne fût l'un des premiers de Rome et des plus proches parens de sa sainteté. En effet, on n'eût presque sçu mieux régaler le légat, s'il fût venu en personne. »

autre, commandé par le maréchal de La Force, était à Chiavène, reliant Pignerol et Suze; un troisième enfin marchait de Suze vers Turin par cette route étroite et difficile sur laquelle depuis longtemps le duc de Savoie attirait les Français. Le duc, avec son fils Victor-Amédée, était à Veillane, place forte à quelque distance de la route et qui la dominait. Il fallait donc passer devant un ennemi bien retranché, et qui n'avait pas moins de dix-huit mille hommes. Il n'était pas très prudent d'affronter un passage ainsi défendu; mais une fois l'affaire engagée, la valeur française triompha de tout. Les deux généraux qui commandaient ce jour-là rivalisèrent de talent et d'audace : l'un était le brillant duc Henri de Montmorency, le fils et le petit-fils des deux grands connétables; l'autre, le marquis d'Effiat, à la fois capitaine et politique, excellent surintendant des finances et général aussi judicieux que hardi, le sage père du présomptueux Cinq-Mars (1). Tous deux se couvrirent de gloire et méritèrent l'éloge de Richelieu (2) et le bâton de maréchal. Charles-Emmanuel déploya en vain sa bravoure accoutumée : Veillane lui fut, le 10 juillet 1630, ce que, deux siècles plus tard, devait être à l'un de ses descendans la bataille de Novare le 23 mars 1849. Il était depuis longtemps malade, encore plus épuisé par l'inquiétude et le chagrin que par la fatigue et les années. Il songeait, dit-on (3), à abdiquer et à se retirer à Nice pour y passer ses derniers jours en simple particulier. Il n'eut pas le temps d'accomplir ce dessein. Échappé à grand'peine de la défaite de Veillane, il se réfugia à Saviglian et y mourut le 26 juillet 1630, à l'âge de soixante-un ans, dans les angoisses du désespoir (4) : politique et militaire doué de qualités éminentes, mais prince funeste qui pensa

(1) D'Effiat est un des meilleurs serviteurs de la France dans la première partie du XVIIe siècle. Les historiens ne l'ont pas mis à sa place; mais le témoignage solidement motivé que lui rend Richelieu, t. VII, p. 138-140, peut suffire à sa mémoire, et comme homme de guerre et comme financier. Il était à la fois surintendant des finances et grand-maître de l'artillerie, comme auparavant Sully et plus tard La Meilleraie; il était aussi premier écuyer. Il mourut le 27 juillet 1632, dans l'expédition de Trèves et de Philipsbourg.

(2) Mémoires, t. VI, p. 179 et 180.

(3) Brusoni, p. 159.

(4) Richelieu peint ainsi la fin du duc de Savoie, t. VI, p. 196 : « Il se mit au lit, et soit d'excès de tristesse, soit que l'infection de l'air lui ait donné quelque atteinte, une petite émotion le saisit, durant laquelle, après avoir dit plusieurs fois à son fils qu'il falloit, à quelque condition que ce fût, faire la paix, il mourut comme il avoit vécu, au milieu de l'embrasement et de la ruine de ses états, desquels il se voyoit dépouillé, comme il lui avoit été prédit longtemps auparavant, et ce par une juste punition de Dieu, que celui qui, durant quarante et tant d'années de son règne, avoit toujours essayé de mettre le feu chez ses voisins, et de s'avantager injustement de quelque partie de leurs états, mourut dedans les flammes du sien propre, qu'il avoit perdu par son opiniâtreté, contre l'avis des siens et de ses alliés. »

dévorer l'avenir de son pays et de sa famille en voulant trop devancer les temps, qui forma trop d'entreprises à la fois, et eut surtout le malheur de rencontrer en France deux hommes fort au-dessus de lui, Henri IV et Richelieu, qui n'étaient pas d'humeur à sacrifier l'intérêt français aux rêves ambitieux d'un étranger. Il laissait le Piémont envahi de toutes parts, presque réduit à la ville et à la citadelle de Turin, épuisé d'hommes et d'argent et dans un abîme de misères; mais son successeur Victor-Amédée avait épousé une fille d'Henri IV, et la France, qui avait justement châtié le père, n'hésita pas à relever la couronne du fils, et, comme peut-être nous le montrerons un jour, ce fut ce même Mazarin, devenu ambassadeur de Louis XIII, qui, après avoir autrefois tenté en vain d'éclairer et de sauver Charles-Emmanuel Ier, protégea l'enfance de Charles-Emmanuel II et arracha le Piémont à la guerre civile et à l'invasion espagnole.

On se peut figurer avec quelle joie Louis XIII apprit à Saint-Jean-de-Maurienne la victoire de Veillane; mais cette joie fut bientôt dissipée par la nouvelle d'un désastre inattendu. Nous avons déjà dit avec quelle mollesse Charles de Gonzague se défendait à Mantoue : il n'avait d'autres troupes que celles de ses alliés les Vénitiens, et ces troupes, mal payées, mal commandées, lui rendaient fort peu de services; elles n'osaient pas regarder en face les vieux régimens allemands de l'empire, et tenaient à peine derrière des murailles. Il n'y avait de courage et d'énergie que dans cette poignée de gentilshommes français qui étaient venus se mettre au service d'une cause protégée par la France : c'étaient le duc de Candale, le fils aîné du duc d'Épernon, son frère naturel le chevalier de La Vallette, le comte de Guiche, depuis le maréchal de Grammont, Arnauld, le fameux colonel des carabins, et quelques autres (1). Ils se conduisaient à merveille; on les admirait beaucoup, on ne les imitait pas. Le maréchal d'Estrées parvenait bien à arracher d'assez vigoureuses résolutions au conseil de Venise; mais ces résolutions ne s'exécutaient point faute d'officiers et de soldats qui voulussent se battre. Dès que les impériaux paraissaient, on assemblait un conseil dont la conclusion était toujours : il faut nous retirer, comme cela se passa à Goïto. On y avait pris de mauvais postes, que Gallas força en quelques heures. Les Français du duc de Candale et du chevalier de La Vallette firent seuls quelque résistance; les troupes vénitiennes s'enfuirent à la première charge des Autrichiens. Le soir, Sagredo, le général de Venise, tint conseil pour savoir ce qu'on ferait le lendemain. Le général de la cavalerie, qui

(1) Voyez les mémoires du maréchal d'Estrées, Paris, 1668.

était de la maison des Pallavicini de Parme, opina ainsi : « Je dirai mon avis, qui sera véritablement digne de quelque blâme, mais qui est utile au service de la république : c'est de se retirer à Peschière. » Tout le reste était à l'avenant. Aussi, quoique Mantoue fût presque imprenable, au milieu du lac qu'y forme le Mincio et entourée de vastes marais, Collalto l'aurait de bonne heure emportée sans trop de peine, s'il l'eût vigoureusement attaquée. Pendant que Mazarin était au camp impérial, il avait entendu des officiers qui causaient entre eux du projet de surprendre Mantoue par un côté que les assiégés ne surveillaient pas, l'estimant assez défendue par le Mincio. Il trouva le secret de faire comprendre au marquis de Pomare, un des généraux de Charles de Gonzague, le péril qui menaçait la ville, et quelques jours après des fortifications élevées à la hâte empêchaient les impériaux de donner suite au dessein qu'ils avaient conçu (1). Sur ces entrefaites, Collalto était tombé malade; puis, appelé par le duc de Savoie, il s'était porté dans le Montferrat et avait laissé autour de la place ses deux lieutenans, Aldringer et Gallas, avec fort peu de troupes que les maladies, nées de l'air pestilentiel des marécages, avaient peu à peu réduites à rien. On avait même levé le siége; mais Aldringer et Gallas, ayant reçu les renforts qu'ils attendaient, reprirent l'offensive, et, grâce à la négligence et à la lâcheté de la garnison, dans la nuit du 17 au 18 juillet 1630, ils pénétrèrent par le Mincio même sur quelques barques, s'emparèrent de la ville, forcèrent la citadelle, permirent au duc de se retirer avec sa famille sur le territoire pontifical, et pendant trois grands jours livrèrent au pillage la belle et riche Mantoue.

Casal était menacée d'éprouver bientôt le même sort. Spinola depuis quelques mois en faisait le siége régulièrement, et il avait promis au roi d'Espagne de s'en rendre maître en moins de quarante jours; mais il avait compté sans l'habileté et la vigueur de Toiras. Le nouveau gouverneur de Casal se montra digne de succéder à Guron et à Beuvron. Il avait de bonnes troupes et d'excellens officiers. Parmi eux était Hector de Sainte-Maure, baron de Montausier, le frère aîné du célèbre marquis de ce nom, qui, tout jeune encore, possédé par la passion de la gloire, cherchant partout des occasions de se distinguer, s'était introduit dans Casal déguisé en jésuite, quoiqu'il fût protestant (2). Il se plaça vite au premier rang des braves gentilshommes accourus pour prendre part à ce siége: Baradas, naguère le favori de Louis XIII, le commandeur de Souvré, le frère de Mme de Sablé, bien d'autres encore, tous rivaux de jeunesse et

(1) Benedetti, p. 25.

(2) Sur ce frère de Montausier, voyez *la Société française au dix-septième siècle*, t. II, p. 35.

de témérité, et qui ne le cédaient qu'à leur héroïque général. Toiras ne s'était pas borné à faire des sorties fréquentes, il s'était emparé d'un bon nombre de petites villes voisines, et il y avait mis garnison. Quelquefois il allait chercher au loin l'armée espagnole et lui livrait de sanglans combats. Un jour, s'étant avancé un peu trop loin, il manqua d'être coupé par un gros corps ennemi, et quand il voulut faire sa retraite, il se trouva arrêté par une inondation soudaine du Pô. Pour se tirer d'affaire, il se jeta sur la petite ville de Morano, s'y établit, laissa décroître le fleuve, et quelques jours après, revint à Casal sans que les Espagnols eussent osé l'inquiéter. Il avait confié le commandement de Rossignano à Montausier, qui s'y défendit quatorze jours et ne capitula que sous la condition qu'il rentrerait dans Casal avec tout son monde. Pont-d'Esture se défendit moins bien : le commandant de la garnison consentit à se rendre ; mais avant de le faire, il envoya quelques officiers prendre l'avis de son chef. Celui-ci les reçut fort mal et leur dit qu'il fallait tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il s'aventura jusqu'à Villadeati et Settimo, éloignées de huit ou neuf lieues de Casal. Tout changea quand le 23 mai Spinola, qui avait chargé de la conduite du siége son fils don Philippe, vint prendre lui-même le commandement à la tête de dix-huit mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux. Toiras disputa pied à pied chaque pouce de terrain, et le siége devint très meurtrier. D'abord on fit des prisonniers qu'on échangeait ; bientôt Spinola se refusa à cet échange ; on finit par ne plus faire de quartier. Ce fut bien pis après l'heureux coup de main d'Aldringer et de Gallas. Spinola s'irrita de paraître moins actif et moins habile que les lieutenans de Collalto, et voulut répondre à la prise de Mantoue par celle de Casal. Il multiplia les attaques, s'empara d'une partie de l'enceinte de la ville, bloqua étroitement la forteresse, et se prépara à l'emporter de vive force, si la famine n'en venait pas à bout. Enfin l'armée française, victorieuse à Veillane, poursuivait ses succès et achevait la conquête du Piémont ; mais la peste la décimait, et la mit bientôt hors d'état de marcher au secours de Casal et d'aller attaquer dans ses lignes la puissante armée de Spinola.

Telle était la situation des affaires au 1er août 1630. Toutes ces nouvelles, en arrivant à Saint-Jean-de-Maurienne, trouvèrent le roi déjà un peu malade. Il avait eu quelques accès de fièvre ; on craignait qu'il ne fût lui-même atteint de la peste, qui régnait en Savoie comme en Piémont. La reine-mère et la reine Anne, qui étaient à Lyon, redemandaient le roi à grands cris, accusant Richelieu de l'exposer à la mort. Le cardinal, voyant que Louis XIII était réellement malade et avait perdu toute son ardeur, n'osa prendre la responsabilité de le retenir plus longtemps, et il l'engagea lui-même à

se rendre à Lyon auprès de sa femme et de sa mère. Le roi sans doute, ainsi environné, pouvait l'abandonner dans un instant de faiblesse; mais Richelieu comptait sur sa parole, sur les amis qu'il laissait auprès de lui, qui chaque jour lui envoyaient d'exactes nouvelles et surveillaient les manœuvres de la reine-mère. Il ne pouvait d'ailleurs songer à le suivre; il sentait trop qu'en un pareil moment son éloignement du théâtre de la guerre eût été la ruine définitive de l'armée, la perte infaillible de ses desseins, et Richelieu avait une de ces âmes qui préfèrent leurs desseins à la fortune et à la vie. Il resta donc à Saint-Jean-de-Maurienne, bravant l'épidémie qui sévissait partout, et avec sa misérable santé se livrant à un travail sous lequel eût succombé l'homme le plus robuste que la passion du succès n'eût pas soutenu.

VI.

Pendant tout ce temps, Mazarin avait vécu dans une agitation continuelle. Le nonce Pancirole l'avait tour à tour envoyé au duc de Savoie, tantôt à Veillane, tantôt à Saviglian, au camp espagnol sous Casal, à Como, où s'était retiré le lieutenant de l'empereur. Plusieurs fois aussi, n'épargnant aucune fatigue, il était revenu en Savoie, à Chambéry (1) et à Saint-Jean-de-Maurienne (2), apportant des informations utiles, mais non l'assurance de cette paix qu'il poursuivait toujours et qu'il n'atteignait jamais. Le nonce apostolique en France, le cardinal de Bagni, qui était en Savoie auprès du roi et de Richelieu, n'avait pas dissimulé à Mazarin la fâcheuse impression qu'avaient produite tant de négociations inutiles; il l'avait même invité à ne revenir à Saint-Jean-de-Maurienne qu'avec des conditions de paix raisonnables et bien arrêtées. « Le roi m'a déclaré, écrivait Bagni le 19 juillet (3), qu'il auroit fort à se plaindre de vous si veniez avec des propositions inacceptables, qu'il ne verroit là que des stratagèmes inventés pour tirer les choses en longueur, et à l'aide de belles paroles, amener la chute de Casal. » Mais Mazarin avait la conscience de mériter des éloges et non des re-

(1) Mémoires de Richelieu, t. VI, p. 94-101. Mazarin arriva à Chambéry le 20 mai, travailla avec Bouthillier, Bullion et Châteauneuf, et repartit le 28 de ce mois.

(2) *Ibid.*, p. 138-145. Mazarin vint à Saint-Jean-de-Maurienne le 3 juillet, et en repartit le 6. — « Le 4, dit Richelieu, il avait remis au roi une relation signée de sa main du voyage qu'il avoit fait d'Italie vers sa majesté, qu'il avoit trouvée à Chambéry, et de celui que, de là, il avoit faict en Italie vers Collalto, le duc de Savoie et le marquis de Spinola, et de ce qu'il en rapportoit lors à sa majesté, qu'il étoit venu trouver à Saint-Jean-de-Maurienne, etc. » Nous avons en vain cherché cette relation de Mazarin dans les papiers de Richelieu conservés aux archives des affaires étrangères.

(3) Lettre de Bagni à Mazarin, datée de Saint-Jean-de-Maurienne, le 19 juillet 1630, archives des affaires étrangères, *France*, t. LIII, fol. 299.

proches; ayant eu avec Spinola une conversation de la plus haute importance, où il avait arraché au chef espagnol son dernier mot, il crut de son devoir d'en instruire sur-le-champ Richelieu, et se rendit à Saint-Jean-de-Maurienne. Il y arriva le 2 août. Le roi, malade, venait de partir pour Lyon. Tout semblait tourner contre Richelieu. La maladie de Louis XIII lui donnait de vives inquiétudes; s'il périssait, c'en était fait du cardinal; le péril n'était guère moindre s'il cédait aux conseils de sa mère. Au-delà des Alpes, l'armée, ravagée par la peste, était hors d'état de secourir Casal. Cette perte imminente, ajoutée à celle de Mantoue, était le coup mortel porté à ses desseins, sa propre ruine et le triomphe de ses ennemis. Il était donc naturel que dans son mécontentement il s'en prît aux perpétuelles et impuissantes négociations de la légation pontificale, qui, en intervenant sans cesse pour arrêter l'élan de la France, semblait avoir augmenté toutes les difficultés et amené une situation presque désespérée. On dit qu'il reçut très mal l'envoyé du saint-siége, et qu'il y eut à Saint-Jean-de-Maurienne une scène à la Shakespeare, dans laquelle Richelieu s'abandonna à toute l'impétuosité de son caractère, et où Mazarin sut lui tenir tête avec un mélange de respect et de fermeté qui imposa au premier ministre du roi de France, et le ramena aux conseils d'une sage politique. Bornons-nous à servir d'interprète à un historien ordinairement très bien informé (1).

« Introduit par le cardinal de Bagni auprès du cardinal de Richelieu, Mazarin avait donné d'abord toutes les mauvaises nouvelles du jour sans dire un mot de la paix. Le ministre français conçut le soupçon que le secrétaire de la légation pontificale, trahissant les intentions et les ordres du saint-père, s'était entendu avec les Espagnols pour faire tomber Casal entre leurs mains, car déjà il croyait Casal perdue, et, outré de colère, il se laissa emporter à dire que les funestes négociations de Mazarin avaient ruiné la réputation du roi de France et l'indépendance de l'Italie, livré les alliés de la couronne à leurs ennemis, déshonoré ses conseils et sa conduite comme auteur et chef de toute l'entreprise, et mis sa fortune à bas. Il éclata en menaces terribles contre un homme qui lui semblait coupable d'intelligence avec l'Espagne, et, se tournant vers le cardinal de Bagni, il lui demanda si le pape persévérait dans ses premiers engagemens envers la France. Le cardinal de Bagni l'assura que les intentions du saint-père étaient les mêmes; puis il ajouta quelques mots en faveur de Mazarin, défendant sa sincérité à la fois et sa pénétration, le disant aussi incapable d'être la dupe

(1) Benedetti, p. 27, se trompe en mettant la scène à Paris, et il a entraîné Priorato dans cette erreur évidente; mais il indique la scène en l'abrégeant. Le récit de Brusoni est bien autrement étendu et détaillé; nous le traduisons presque en entier. — Brusoni, p. 159-161.

que le complice de Spinola, que le Génois pouvait bien être un plus grand capitaine, mais non pas un plus grand politique. Mazarin, après avoir gardé un silence respectueux, tenta, mais en vain, de se justifier; sans l'écouter, Richelieu s'écria que sa trahison ou son erreur méritait un sévère châtiment, et qu'à défaut du pape, le roi de France saurait bien tirer une juste vengeance de l'injure qu'il avait reçue. A ces mots, interrompant le cardinal, Mazarin lui dit d'un ton ferme et résolu que, s'il s'était laissé traiter de cette sorte, ce n'était pas par peur, mais à cause du respect qu'il portait au ministre d'un grand roi, qu'il ne devait pas souffrir plus longtemps qu'on manquât à ce point d'égards à un ministre du pape, qu'il déclarait donc qu'il n'avait de compte à rendre de ses actions qu'à sa sainteté, que c'était d'elle qu'il attendait ou le châtiment ou la récompense qu'il méritait, et qu'il n'avait pas la moindre crainte des menaces qu'on lui faisait. Et il prononça ces dernières paroles avec une si fière attitude que Richelieu, prétendant qu'il insultait la majesté royale, entra dans un accès de fureur, se leva de son siége, qu'il renversa, jeta à terre son bonnet rouge, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, exhalant la passion qui l'agitait. Peu à peu il se calma, et prit conseil de sa prudence; il reconnut qu'il avait besoin du nouveau duc de Savoie pour se porter médiateur entre les Espagnols et la France et par là sauver Casal, et qu'il n'y avait personne qui eût autant de crédit sur le jeune duc que Mazarin; il s'adoucit, et, tout à coup changeant de ton, il dit au cardinal de Bagni : « Vous pourriez avec raison m'accuser d'être enclin à la colère, et M. Mazarin pourrait avoir contre moi un très juste ressentiment. » Là-dessus il le pria de l'excuser, lui dit qu'il arrivait souvent de pareils débats entre les meilleurs amis, et que de telles épreuves affermissaient l'amitié. Il caressa de son mieux celui qu'il venait d'offenser; il le conjura de reprendre ses négociations et de retarder la prise de Casal de quinze ou vingt jours par tous les moyens qu'il pourrait imaginer, que lui, pendant ce temps, ferait un dernier effort pour ranimer l'armée française et la mettre en état de s'avancer dans le Montferrat. Il l'assura qu'il ne pouvait rendre un service plus signalé au pape, au roi de France, à l'Italie et à lui-même. Comme Mazarin avait du pape la même commission, il promit volontiers son concours à Richelieu pour le bon succès d'une affaire dans laquelle, en remplissant son devoir envers son maître le saint-père, il trouvait l'avantage de servir aussi la France et d'acquérir une grande renommée. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit? Il est peut-être exagéré, mais il n'est point invraisemblable : il est dans la situation des personnages comme aussi dans leur caractère. On se doute bien que Richelieu, dans ses mémoires, ne dit pas un mot de cette scène, car les auteurs

de mémoires n'ont guère l'habitude de porter témoignage contre eux-mêmes; mais nous savons à quel point le cardinal était soupçonneux, et il ne connaissait pas encore à fond Mazarin : il ne croyait qu'à son esprit et à sa capacité. Lui-même nous apprend qu'il exigea du secrétaire de la légation pontificale (1) une relation détaillée de tout ce qu'il avait fait depuis un mois, comme une preuve des efforts sincères de la France en faveur de la paix, et aussi des artifices de l'Autriche et de l'Espagne pour l'éluder en la promettant toujours. Cette relation fut écrite par Mazarin et signée de sa main le 3 août à Saint-Jean-de-Maurienne; mais, en acceptant la suprême négociation dont le cardinal le chargeait, Mazarin s'expliqua nettement sur la condition impérieuse du succès (2). Il fit connaître l'inflexible résolution de Spinola. Le vieux guerrier rougissait d'avoir moins fait que les généraux de l'empire, et il voulait quelque éclatant avantage qui le relevât aux yeux de l'Europe et de l'Espagne. Il était donc décidé à livrer l'assaut à Casal et à faire voir au monde qu'il était toujours le vainqueur de Breda et d'Ostende, ou bien il demandait qu'on lui remît Casal entre les mains, ne fût-ce que pour quinze jours, s'engageant à faire ensuite la paix ou à restituer la place, et offrant en otage, comme garantie de sa parole, son fils don Philippe. Mazarin établit aisément qu'il était impossible de refuser cette satisfaction à l'honneur de Spinola, et qu'elle était sans aucun danger pour la France (3). En acceptant la proposition de l'illustre général, on gagnait du temps, les quinze ou vingt jours que demandait le cardinal pour être prêt à rentrer en campagne, et on finissait par obtenir ou la paix ou la restitution de Casal. On ne hasardait donc rien, tandis qu'en repoussant la proposition on perdait tout, Toiras déclarant qu'il ne pouvait tenir plus longtemps, et l'armée française du Piémont étant incapable de le secourir. Richelieu était trop éclairé pour ne pas se rendre à de pareilles raisons. Il fut donc entendu que Toiras remettrait Casal en dépôt entre les mains de Spinola, qui à son tour s'engageait à rendre la place au bout d'un certain temps, si alors la paix n'était pas signée.

(1) Nous n'avons pas plus trouvé parmi les papiers de Richelieu aux archives des affaires étrangères cette relation que la première; mais Richelieu nous en donne un extrait, t. VI, p. 232, etc.

(2) Richelieu prétend que Mazarin mit par écrit son avis assez confusément; mais rien de moins confus que la plupart de ses motifs : nous n'avons fait que les résumer. — Mémoires, t. VI, p. 234 et suiv.

(3) Un écrivain piémontais du XVII[e] siècle, historiographe de la maison de Savoie, l'abbé don Valeriano Castiglione, dans une histoire inédite de Victor-Amédée I[er], qui se trouve aux archives de la cour à Turin, et dont M. le comte Sclopis a bien voulu nous communiquer de curieux fragmens, prétend que la proposition de Spinola, que Mazarin apporta à Richelieu et qu'il lui fit accepter, était l'œuvre de Mazarin lui-même : « Combinò modo il Mazarini di mezzana soddisfatione alla riputatione degli Spagnuoli senza gran pregiudizio di quella de' Francesi. »

Un peu plus tard, sur la demande expresse de Louis XIII, on ajouta cette clause importante : la ville seule de Casal serait livrée aux Espagnols, et les Français demeureraient dans la citadelle (1), à la condition de la livrer aussi dans le cas où, quinze jours après, ils ne seraient point secourus. C'est armé de ces pouvoirs considérables que Mazarin partit le 4 août de Saint-Jean-de-Maurienne pour retourner dans le Montferrat.

Il avait l'ordre de se rendre d'abord auprès du nouveau duc Victor-Amédée Ier, et de le gagner au plan qu'on venait d'arrêter. Comme c'était la Savoie qui avait allumé la guerre dans la Haute-Italie en y appelant l'empire et l'Espagne, c'était à elle qu'il appartenait de la faire cesser en dégageant ses deux alliés de leurs engagemens et en prenant elle-même l'initiative de la demande de la paix. Victor-Amédée était occupé en ce moment à défendre le petit nombre des places du Piémont qui n'étaient pas encore au pouvoir des Français. Après un combat assez vif, il s'était retranché dans Carignan. Pour aller l'y joindre, Mazarin traversa un pays désolé par la peste, et qui offrait le plus triste spectacle (2). Des villages entiers étaient déserts. On se retirait dans les forêts. Chaque jour, sans coup férir, les soldats périssaient en foule. Les chefs eux-mêmes étaient abattus. D'Effiat et Montmorency, consumés par la fièvre, ressemblaient à des fantômes. Victor-Amédée ne savait comment échapper à la contagion. Les troupes, lasses de souffrir, n'obéissaient plus à la discipline. Mazarin rencontra sur sa route des difficultés de toute sorte. On dit même qu'arrivé devant Carignan, qu'entourait l'armée française, il courut les plus grands dangers, fut arrêté, maltraité, blessé par un soldat que le mal avait rendu furieux, et ne dut son salut qu'à l'intervention du général français, le duc de Montmorency (3). Victor-Amédée connaissait depuis longtemps Mazarin, et avait une grande confiance en ses conseils, que l'expérience n'avait que trop justifiés. Mazarin lui rappela que

(1) Mémoires de Richelieu, t. VI, p. 245, etc.

(2) Histoire inédite de Victor-Amédée, par l'abbé Castiglione : « Stimavasi malegevole troppo la continuatione della guerra, esercitandone la peste una più crudele, uccidendo i soldati gli habitanti, inhabilitando i luoghi per habitarvi, e difficoltando il ritrovar vettovaglie... »

(3) *Ibid.* : « Ben riusci in quei tempi leggiero il pericolo corso dal Mazarini, mentre che nell' arrivar che egli fece alle trincee sotto Carignano, fermato dà corridori francesi, finche data ne fosse parte al generale e reconosciuta la di lui persona. Perchiocche passeggiando egli all' ombra di alcuni alberi, afflitto dal viaggio, e travagliato dà calori estivi, venne d' improviso assalito dà un fantacino, il quale agitato dal furore del morbo contagioso, non solo colpillò con una pietra nel ginocchio destro, mà strettamente lo abbracciò caduto in terra, sotto seco, e male lo trattò con doppio pericolo della vita. Miracolosamente non dimeno lo preservò Dio, il quale gli diè forza di sottrarsene, evolle riserbarlo ad operar saggiamente per la pubblica pace; accidente intanto sentito dal Momorensi con stupore e con dispiacere. »

Charles-Emmanuel, à son lit de mort, l'avait exhorté à faire la paix; il lui montra que tous ses états d'en-deçà et d'au-delà les Alpes étant occupés par les Français, son dernier asile était l'affection de son beau-frère Louis XIII, que le temps était venu de renoncer au double jeu qui avait si mal réussi à son père, et de s'attacher sincèrement à la France, qui, n'ayant aucune prétention en Italie, favoriserait très volontiers une maison alliée et amie, et il lui dit qu'il était particulièrement chargé de la part du cardinal de lui promettre les plus grands avantages. A cette flatteuse ouverture, le fils de Charles-Emmanuel avait prêté l'oreille, et, fidèle au génie de sa race jusque dans la dernière infortune, sur-le-champ il était revenu à tous les rêves de sa famille, et il avait fait demander par un de ses plus intimes confidens qu'on l'aidât à s'emparer de diverses parties du territoire de Gênes, et même, on aurait peine à le croire si Richelieu ne l'affirmait, qu'on le fît nommer roi des Romains. Il avait fallu lui faire entendre que, dans les circonstances présentes, on ne se pouvait mettre un ennemi de plus sur les bras, et qu'avant de travailler à placer sur sa tête la couronne de roi des Romains, on se voulait assurer un peu de ses dispositions envers la France (1). Mazarin avait auprès du jeune duc un avocat bien puissant, la nécessité, il s'en servit, et en peu de temps (2) il amena Victor-Amédée où il désirait. Il ne lui fut pas bien difficile de faire sentir à Collalto qu'il ne lui importait guère de ménager à Spinola un succès égal au sien, et de donner à l'Espagne une place forte qui couvrait le Milanais et tôt ou tard lui ouvrirait le Montferrat (3). Il ne restait plus à persuader que Spinola, et ici Mazarin se croyait bien sûr du succès, puisqu'il apportait, revêtues du consentement de la France, de la Savoie et de l'empire, les conditions mêmes que le chef espagnol lui avait faites.

Il accourut donc avec confiance au camp de Spinola (4), et, introduit auprès de lui, il se hâta de lui donner la bonne nouvelle que le roi de France et le cardinal de Richelieu, se fiant à son honneur et à sa parole, acceptaient ses propositions et remettaient Casal entre ses mains, qu'ainsi le jour tant désiré était venu où il allait mettre le sceau à sa gloire en rendant la paix à l'Italie et à l'Europe. Mais au lieu des transports de joie qu'il attendait, il fut bien étonné de

(1) Mémoires de Richelieu, t. VII, p. 241-243.

(2) Dès le 6 du mois d'août, c'est-à-dire trois jours après son départ de Saint-Jean-de-Maurienne, Mazarin s'était empressé d'écrire au nonce Bagni que sa première entrevue avec Victor-Amédée lui donnait de grandes espérances. Le 10, il en avait reçu une réponse où Bagni lui marquait la satisfaction de Richelieu. Cette réponse, datée de Saint-Jean-de-Maurienne le 10 août 1630, est aux archives des affaires étrangères. — *France*, t. LIII, f. 381.

(3) Brusoni, p. 161.

(4) Pour tout ce qui suit, voyez Benedetti, p. 29-33, et Brusoni, p. 158 et 159.

voir le vieux général plongé dans une morne tristesse, et il n'en put tirer que ces mots qui lui furent d'abord tout à fait inintelligibles : « Vous êtes un homme de bien, et moi je le suis aussi (1). » En disant ces mots, il marchait à grands pas, trahissant l'agitation de son cœur par les efforts mêmes qu'il faisait pour la contenir. Ensuite il éleva des doutes sur les intentions du duc de Savoie, et il fallut que Mazarin retournât auprès du duc pour obtenir des éclaircissemens bien inutiles; quand, revenu auprès de Spinola, il le pressa d'exécuter sa parole, il en reçut encore cette réponse extraordinaire : « Vous êtes un homme de bien, et moi je le suis aussi. » Nouvelles difficultés sur l'adhésion de Collalto, nouvelles courses de Mazarin pour aller chercher l'explication désirée. Il l'obtient et la rapporte bien vite; mais il trouve Spinola encore plus abattu, malade et dans son lit. Il lui représenta quelle tache il allait imprimer à son nom en manquant à des engagemens proposés par lui-même et contractés avec un roi tel que le roi de France et avec un ministre tel que Richelieu; que d'ailleurs, s'il n'entrait pas dans Casal aux conditions consenties, il n'y entrerait jamais; qu'à Saint-Jean-de-Maurienne on avait mis à profit le temps qui se perdait ici en inconcevables scrupules, et qu'une nouvelle armée française franchissait en ce moment les Alpes; que Toiras avait promis de se défendre jusqu'à l'arrivée des renforts qui s'avançaient, qu'alors il serait bien forcé de lever le siége de Casal, et de le lever avec ignominie. Il n'y avait point de réponse à de pareils argumens, développés avec toute l'énergie qu'autorisaient les circonstances. Spinola, ne pouvant plus contenir le chagrin qui le dévorait, éclata enfin, et s'écria : « Ils m'ont ôté l'honneur (2) ! » Et, appelant un de ses aides-de-camp, il se fit apporter une lettre du roi d'Espagne qu'il montra à Mazarin pour lui donner le secret de toutes ses irrésolutions. Cette lettre accusait Spinola d'empêcher la paix par le désir même qu'il en faisait paraître, et lui enlevait le pouvoir de rien conclure (3). C'était la dégradation de son autorité de généralissime, la flétrissure de son caractère, un opprobre public dont l'idée seule le pénétrait d'horreur. Il reprit la lettre des mains de Mazarin, répétant avec l'accent du désespoir : « Ils m'ont ôté l'honneur! » Puis, se tournant de l'autre côté du lit et se parlant à lui-même, comme s'il eût été seul, il se demandait ce qu'allaient penser de lui le roi de France et le cardinal de Richelieu, qu'il semblait avoir voulu tromper, et qui le traiteraient sans doute de parjure, de fourbe, d'infâme. Il se répandait en plaintes amères contre Olivarès et le roi d'Espagne. « Voilà

(1) Benedetti, p. 30 : « Vostra signoria es hombre da bien; però yo tambien. »

(2) Benedetti, p. 31 : « Me han quittado la honrra. »

(3) « Sin concluir nada. » Benedetti, p. 31, et Richelieu, t. VI, p. 264, donnent le texte même de la lettre du roi d'Espagne.

donc la récompense de quarante années de service dans les conseils et dans les camps ; je n'en recueille que honte et déshonneur à la fin de ma carrière ! Les Espagnols m'ont ravi ma réputation, et en un seul jour ils m'ont fait perdre toute la gloire que j'avais acquise à force de sueur et de sang aux yeux de toute l'Europe. » Et tout à coup, s'interrompant et s'adressant à Mazarin comme à un ami, il lui demanda s'il ne connaissait pas un ermitage où il pût aller finir ses jours loin du commerce des hommes. Jugez de l'effet d'une pareille scène sur l'esprit et l'imagination du jeune Italien. Il s'efforça de consoler l'illustre vieillard et de relever son courage en lui donnant des espérances qu'il n'avait pas.

On comprend d'où partait le coup qui frappait Spinola. Les dépêches de Charles-Emmanuel qui demandaient son rappel avaient pleinement réussi à Madrid, et la mort du duc de Savoie avait été bientôt suivie de la disgrâce de son ennemi. Pour un homme dont l'honneur était la vie, cette disgrâce était un arrêt de mort. La maladie de Spinola s'aggrava rapidement ; il lui fallut quitter l'armée, et on le transporta à Castel-Nuovo-di-Scrivia. Mazarin s'étant présenté pour lui faire visite, on ne crut pas le pouvoir admettre ; mais le malade, ayant su que c'était Mazarin, voulut le voir, le fit approcher de son lit, et, se soulevant avec effort, le serra étroitement entre ses bras et l'y retint quelque temps, comme s'il l'eût pris à témoin de son innocence et de la pureté de ses intentions.

Deux jours après, un autre visiteur se dirigeait vers la Scrivia. Le vaillant défenseur de Casal, Toiras (1), meilleur juge que personne de la science et de la vigueur que Spinola avait déployées dans les dernières opérations du siége, eut la généreuse inspiration d'aller rendre hommage à son illustre adversaire. Par l'intermédiaire de Mazarin, il demanda et obtint la faveur de serrer sa main mourante. Ainsi finit, le 25 septembre 1630, à l'âge de cinquante-neuf ans, le dernier grand homme de guerre qu'ait eu l'Espagne depuis le duc d'Albe et Farnèse, toujours vainqueur dans les Pays-Bas et en Allemagne, moins heureux en Italie, et qu'Olivarès sacrifia à ses propres ombrages et aux ressentimens de Charles-Emmanuel, quand bientôt il allait en avoir un si grand besoin en Piémont, en Roussillon et en Flandre.

VII.

Resté à Saint-Jean-de-Maurienne, Richelieu ne perdait pas de vue son grand objet, la délivrance de Casal, et il s'empressa de soutenir les négociations dont il avait chargé Mazarin et le courage de

(1) C'est à Benedetti que nous empruntons ce curieux détail, p. 32.

l'intrépide garnison et de son chef par un nouveau déploiement de forces. L'armée française qui occupait le Piémont, disséminée sur un assez vaste territoire, y périssait en détail, ainsi que nous l'avons dit, capable tout au plus de garder le pays, sans être en état de se porter en avant. Les généraux ne s'entendaient pas entre eux. D'Effiat sans doute avait toute la confiance du cardinal, et il aurait bien su se faire obéir; mais il n'avait pas le commandement en chef, et son corps, épuisé par la fièvre, ne servait plus l'activité et l'énergie de son âme. Richelieu prit le parti de le rappeler, ainsi que le duc de Montmorency, et il forma une nouvelle armée, à la tête de laquelle il mit le maréchal Henri de Schomberg (1), son intime ami, dévoué à ses desseins et à sa fortune, qui l'avait admirablement secondé au siége de La Rochelle, et qui devait un jour mettre le comble à ses services à Castelnaudary. Mazarin avait demandé qu'on « donnât pouvoir à quelqu'un qui fût confident et secret pour certaines occasions tellement pressées qu'elles ne pourroient souffrir de délai (2). » Le cardinal conféra donc à Schomberg les pouvoirs militaires et diplomatiques les plus étendus. Le maréchal partit de Saint-Jean-de Maurienne le 15 du mois d'août, arriva le 17 à Suze, et, réunissant les débris de l'armée qu'il trouvait en Piémont aux troupes fraîches et nombreuses qu'il amenait, il s'avança sur la route de Suze à Turin, et au lieu de passer outre devant Veillane et de laisser sur ses derrières une place aussi considérable, il l'investit et poussa le siége avec une telle vigueur que le 29 août il était maître de la ville et de la citadelle : éclatant succès, qui rétablit l'ascendant de nos armes et seconda puissamment les négociations de Mazarin.

Richelieu était heureux d'avoir en Schomberg au-delà des Alpes comme un autre lui-même, car il ne pouvait plus suivre d'aussi près les affaires d'Italie. La peste, qui s'était déclarée à Saint-Jean-de-Maurienne, et devant laquelle Louis XIII avait dû se retirer, avait aussi pénétré dans la maison du cardinal; il eût été téméraire de la braver plus longtemps, et Richelieu assure (3) que le roi, ayant appris le danger qu'il courait, lui avait commandé de le venir trouver à Lyon. Le cardinal avait obéi : il avait quitté Saint-Jean-de-Maurienne le 17 août, et le 22 il était arrivé à Lyon auprès du roi. Il trouva Louis XIII déjà bien près de la terrible maladie qui manqua de l'emporter le mois suivant, et autour de lui Marie de Médicis avec ses principaux amis travaillant à s'emparer de son esprit et

(1) Le père de Charles de Schomberg, maréchal aussi, le vainqueur de Leucate et de Lérida, le mari de Mme de Hautefort.

(2) Mémoires, t. VI, p. 249.

(3) Mémoires de Richelieu, t. VI, p. 261.

tramant dans l'ombre les complots qu'arrêta pour le moment le rétablissement du roi, et qui, un peu plus tard, éclatèrent à Paris dans la fameuse journée des dupes. Richelieu avait assez à faire de disputer le cœur du roi à la reine-mère, et il se bornait à guider le maréchal de Schomberg par des instructions très générales. Il s'occupait surtout de lui envoyer des renforts; il fit venir de Champagne la petite armée du maréchal de Marillac, et força celui-ci, malgré sa mauvaise volonté et ses lenteurs calculées, d'aller rejoindre Schomberg dans la Haute-Italie.

En même temps que l'Espagne avait ôté à Spinola le pouvoir de traiter de la paix, l'Autriche l'avait aussi enlevé à Collalto pour le transporter à la diète de Ratisbonne, où depuis quelque temps s'agitaient toutes les grandes questions européennes et se préparait la paix générale. Collalto n'avait plus que le droit, inhérent au commandement militaire, de conclure des suspensions d'armes plus ou moins étendues. Ce pouvoir suffisait aux vues de Mazarin et à l'accomplissement de l'ordre qu'il tenait de Richelieu : retarder la chute de Casal de quelques jours, de quelques heures, par quelque moyen que ce fût, et donner à Schomberg le temps d'arriver. Il pressa donc le général autrichien, par suite de l'arrangement dont ils étaient convenus, d'accorder une suspension d'armes aux mêmes conditions que nous avons indiquées et que Richelieu avait acceptées. Collalto, parfaitement informé par son gouvernement et qui savait la paix prête à sortir des conférences de Ratisbonne, souscrivit sans difficulté à un armistice qui lui en semblait la préface. Le marquis de Sainte-Croix était venu au commencement du mois de septembre remplacer Spinola dans le commandement de l'armée espagnole, et comme cette armée était demeurée quelque temps un peu livrée à elle-même, il la trouva dans une telle confusion que Mazarin n'eut pas de peine à lui faire agréer (1) l'armistice déjà consenti par Collalto. Il le lui fit même considérer comme une bonne fortune (2) en lui montrant que s'il tardait seulement quelques jours, il serait placé entre la garnison de Casal, capable encore de quelques sorties vigoureuses, et l'armée de Schomberg, enhardie par ses succès. De son côté, le général français, qui n'avait pas encore reçu les renforts que lui devait amener Marillac, et auquel Toiras écrivait sans cesse qu'il était réduit à la

(1) L'auteur de l'*Histoire du Maréchal de Toiras*, Paris 1644, in-folio, dit que Spinola, avant de tomber malade, s'était servi du seul pouvoir qui lui restât, et avait signé la trêve le 4 septembre; il est en cela suivi par le père Griffet, t. II, p. 29; mais Benedetti et Brusoni, si bien instruits des choses italiennes, s'accordent à représenter le marquis de Sainte-Croix comme ayant signé la trêve.

(2) Benedetti, p. 33.

dernière extrémité, crut très bien faire de signer une suspension d'armes qui sauvait une garnison héroïque sans compromettre l'avenir. La trêve, conclue le 4 septembre, devait durer jusqu'au 15 octobre. Si la paix n'était pas faite ce jour-là, chacun pouvait recommencer la guerre. Les Espagnols entraient immédiatement dans la ville de Casal, mais les Français gardaient la citadelle : ils devaient, il est vrai, la livrer, si le dernier jour d'octobre ils n'étaient pas secourus; mais jusque-là l'Espagne devait leur fournir des vivres, et Schomberg ne craignait pas que l'illustre citadelle tombât au pouvoir de l'ennemi faute de secours, car il était bien décidé, avec les nouvelles troupes qu'il attendait, à se faire jour jusqu'à Casal et à venir dégager Toiras en risquant une bataille. Le marquis de Sainte-Croix entretenait à peu près les mêmes espérances; on lui promettait aussi de nouveaux régimens, et il se croyait bien sûr d'être en mesure à la fin d'octobre de combattre Schomberg avec avantage dans un camp savamment retranché. Ainsi des deux parts on était satisfait d'une trêve où les divers intérêts avaient été équitablement et habilement balancés.

Cette heureuse suspension de longues et sanglantes hostilités était, de l'aveu commun, l'ouvrage de Mazarin. Il n'y avait qu'une voix sur sa patience, son courage, son habileté. Il avait servi tout le monde et n'avait trompé personne; tardive mais bien douce récompense de tant de courses, de fatigues et de soucis! Le jeune diplomate se félicitait d'avoir pris cette brillante revanche d'espérances si souvent déçues et des injustes soupçons de Louis XIII et de Richelieu. Ce premier et beau succès lui fit sentir tout le prix de l'activité et de la constance, lui apprit que le temps est l'allié des bonnes causes, et que, lorsqu'on a la conscience de poursuivre un juste but, il ne faut pas se laisser intimider par les obstacles qu'on rencontre inévitablement sur sa route. Nous verrons Mazarin pendant toute sa vie mettre à profit cette leçon : il en eut bientôt une occasion mémorable.

Louis XIII avait fini par tomber sérieusement malade à Lyon le 22 septembre, et pendant quelques jours il sembla près de sa dernière heure. Sa mort eût infailliblement précipité la France en de nouveaux troubles intérieurs qui lui eussent ôté ses forces dans la lutte difficile qu'elle soutenait avec l'Espagne et l'Autriche. Il importait donc, dans des conjonctures si menaçantes, de mettre fin à cette lutte, même à des conditions médiocrement avantageuses. Tel est le motif honorable qui porta le père Joseph, le véritable chef de notre légation de Vienne, le digne lieutenant diplomatique de Richelieu, à conclure à la hâte à Ratisbonne, le 13 octobre (1), avec

(1) Voyez le père Griffet, t. II, p. 39.

son collègue Léon de Brulart, un traité qu'en toute autre circonstance il eût sans doute repoussé. L'Autriche et la France s'y engageaient à ne secourir en aucune manière les ennemis qu'elles avaient ou pourraient avoir; en ce qui regardait les affaires d'Italie, l'Autriche reconnaissait bien les droits de Charles de Gonzague sur Mantoue et le Montferrat, mais elle ne voulait accorder l'investiture nécessaire que six semaines après la signature du traité, et elle remettait à cette époque l'évacuation de Casal par les Espagnols, d'où il suivait que la France était condamnée à entretenir longtemps encore en Italie une armée considérable : état de choses à peu près aussi fâcheux que la guerre. Ce traité parvint à Richelieu quelques jours après avoir été conclu, quand le péril du roi était à peu près dissipé. Le cardinal connaissait trop bien le père Joseph pour ne pas comprendre ce qui l'avait fait agir; mais il n'hésita pas à le désavouer comme ayant outre-passé ses pouvoirs. L'article qui obligeait la France à ne secourir aucun des ennemis que pourrait avoir l'Autriche était radicalement incompatible avec les desseins bien connus de Richelieu. Il venait de traiter en secret avec Gustave-Adolphe, qui allait entrer en campagne et disputer l'Allemagne à l'empire. Il n'entendait pas abandonner un pareil allié. Il sentait d'ailleurs qu'il avait besoin d'étouffer l'envie et la haine sous l'admiration, et de faire de si grandes choses que la gloire de la France et la puissance du roi parussent attachées à sa propre fortune. Il désavoua donc son ambassadeur, envoya pour quelques jours dans son couvent le moine patriote, pour l'en faire sortir bientôt et lui rendre sa confiance et son amitié. En même temps il écrivit au maréchal de Schomberg de ne pas s'arrêter aux discours des diplomates et de marcher rapidement sur Casal, car la trêve venait d'expirer le 15 octobre, et la France reprenait toute sa liberté d'action. Grâce à Dieu, Schomberg n'avait pas attendu l'ordre de Richelieu. Au premier bruit du traité de Ratisbonne, le maréchal l'avait hautement désapprouvé; il avait déclaré à Mazarin et aux ambassadeurs de Venise et de Mantoue qu'il ne l'exécuterait pas, et qu'en vertu de son droit, il allait recommencer les hostilités. Lui aussi en effet, comme tous les amis de Richelieu, comme le maréchal d'Effiat, comme le père Joseph, le cardinal La Vallette, La Meilleraie, Chavigny et plus tard Mazarin, il avait par-dessus tout le cœur français, et ce patriotisme passionné sans lequel il n'y a ni grande nation, ni grand roi, ni grand ministre : admirable école où généraux et diplomates, prêtres et hommes d'état, travaillaient en commun à la grandeur de la France, sous le regard de celui qui était leur maître à tous, et leur donnait l'exemple de la vigilance, de la constance et d'un travail infatigable. Mais hâtons-nous de suivre les événemens qui se précipitent.

VIII.

Dès qu'il eut pris son parti, Schomberg s'était empressé de faire savoir à Toiras, toujours en possession de la citadelle de Casal, qu'il se préparait à le secourir, et que dans peu de jours il espérait bien avec lui rejeter les Espagnols dans le Milanais, comme naguère ensemble, au siége de La Rochelle, ils avaient chassé les Anglais de l'île de Ré. Il avait appelé à lui toute la noblesse du Dauphiné, ne lui demandant qu'une courte campagne et lui promettant une bataille. Il avait pressé l'arrivée des troupes du maréchal de Marillac, et, laissant en Piémont le marquis de Tavannes avec sept ou huit mille hommes pour garder les places conquises et contenir au besoin le duc de Savoie, le 17 octobre, il était parti de Rocca, sur le Tanaro, entre Asti et Alexandrie, avec dix-huit mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux. L'espoir d'une grande journée remplissait l'armée d'enthousiasme. Elle traversa en bon ordre les trente lieues qui séparent Rocca de Casal, dans un pays dévasté par la guerre, la famine et la peste. Le 26 octobre, elle atteignait la plaine qui environne Casal, et, en apercevant les lignes espagnoles, elle appelait de ses cris l'heure du combat.

Pendant que tous ces cœurs généreux battaient de joie, Mazarin était au désespoir. Il voyait le fruit de tous ses travaux près de lui échapper; il jugeait bien qu'une bataille, de quelque façon qu'elle tournât, rouvrait une guerre effroyable. L'étranger allait donc s'établir et en quelque sorte prendre racine en Italie! Déjà les Français occupaient le Piémont; Casal délivré, ils se jetteraient sur le Milanais et iraient faire le siége de Mantoue. D'autre part, l'Autriche et l'Espagne ne lâcheraient pas aisément leur proie, et on ne voyait pas la fin de ces luttes affreuses sur le sol italien. Mais plus la paix fuyait devant lui, plus Mazarin la poursuivait avec une infatigable énergie. Il allait sans cesse des Français aux Espagnols, des Espagnols aux Français, toujours à cheval, courant à travers la peste et les mousquetades, ne se rebutant jamais, cherchant et inventant des propositions conciliatrices qui pussent agréer aux deux parties (1). Ajoutons que ses connaissances militaires venaient en aide à son talent diplomatique, et que l'ancien capitaine d'artillerie secondait admirablement le secrétaire de la légation pontificale. Il pouvait parler aux différens généraux du véritable état de leurs forces res-

(1) Histoire inédite de Victor-Amédée Ier, par l'abbé Castiglione : « Il Mazarini vedendo che tante sue fatiche fatte per incontrar la mente pacifica di sua santità venivano a riuscir infruttuose, non tralasciò viaggi per ripliare i trattati e per animare i Francesi ad accettare. Disse e ridisse; alla di lui prudenza e destrezza non mancarono modi e nuove propositioni per ottener il suo fine. »

pectives et des difficultés du succès. Richelieu lui-même, qui n'est pas suspect, avoue que Mazarin apporta souvent à Schomberg des propositions raisonnables; mais le maréchal, tout en goûtant fort le jeune et hardi négociateur, en reconnaissant ses bonnes intentions, exigeait qu'avant toutes choses les Espagnols consentissent à remettre la ville de Casal entre les mains du duc de Mantoue et à évacuer le Montferrat. Heureusement le marquis de Sainte-Croix était moins décidé que Schomberg (1). C'était un officier plein d'honneur et d'expérience, mais qui se défiait un peu de ses troupes. C'est sur lui que Mazarin tourna toutes ses espérances, et il parvint à inspirer au général espagnol le désir d'un accommodement équitable. Il n'y avait pas un moment à perdre, et le 26 octobre au matin, voyant les Français déboucher dans la plaine, Mazarin fit auprès du maréchal de Schomberg un dernier et puissant effort. Il lui dit qu'il pouvait maintenant juger par lui-même que les Espagnols et les impériaux réunis étaient plus nombreux que les Français, et retranchés de telle sorte que pour les forcer il faudrait verser des torrens de sang, qu'il serait vraisemblablement victorieux et délivrerait Casal, mais qu'après cette victoire il se trouverait lui-même très affaibli, incapable de rien entreprendre sur le Montferrat, ne pouvant recevoir de prompts renforts, ayant en tête une armée vaincue, mais non pas détruite, et sur ses derrières le nouveau duc de Savoie, aussi ambitieux, aussi vaillant, aussi faux que son père (2), qui, poussé au désespoir, pourrait fort bien se jeter sur les Français épars en Piémont et couper ou inquiéter leur ligne de communication avec la France. Au lieu de s'engager en de pareils hasards, Mazarin proposa à Schomberg d'arriver au même but par un autre moyen : on remettrait immédiatement la ville de Casal au duc de Mantoue, pourvu que les Français lui remissent aussi la citadelle, comme ils l'avaient toujours promis, sous cette condition qu'un commissaire impérial entrerait dans la ville de Casal et y resterait jusqu'à la paix. Il lui avoua que ce commissaire impérial n'était qu'une invention pour se rapprocher du traité de Ratisbonne, couvrir la dignité de l'empire et sauver les apparences. Il ne pouvait faire aucun ombrage, puisqu'il n'aurait avec lui aucune troupe, et se trouverait à Casal environné des officiers et des généraux du duc de Mantoue. Et Mazarin demanda à Schomberg si c'était pour une question d'étiquette qu'il fallait affronter les hasards d'une bataille et de ses suites. Schomberg répondit qu'une telle proposition se pouvait

(1) Brusoni, p. 162, représente le marquis de Sainte-Croix comme ordinairement irrésolu : « Solite sue perplessità d'ingegno. » Le mémoire anonyme cité dans la première partie de cette étude dit la même chose avec plus de force.

(2) Brusoni, p. 164 : « Con lo stato di Milano nimico alle spalle, e col Piemonte d'ambigua fede. »

accepter, mais qu'il était bien tard, qu'on était trop avancé pour qu'il fût possible d'éviter une affaire, et il alla se mettre à la tête de ses troupes et faire les derniers préparatifs du combat. Mazarin, en le quittant, courut bien vite auprès de Sainte-Croix, lui exposa avec netteté et avec force l'état de l'armée française, son impatience de combattre, et l'inévitable défaite qui l'attendait s'il se refusait à une proposition qui ménageait sa dignité en conservant la seule armée que l'Espagne et l'Autriche pussent avoir de longtemps en Italie. Il lui peignit enfin le duc de Savoie prêt à se joindre aux Français s'ils étaient vainqueurs, et à entrer avec Schomberg dans le Milanais afin d'en avoir sa part. Le marquis de Sainte-Croix se rendit à ces raisons (1). A l'instant même, Mazarin monte à cheval et s'élance pour aller retrouver Schomberg.

Mais déjà la bataille était presque engagée. Toiras était sorti de la citadelle avec deux ou trois cents chevaux et cinq ou six cents hommes d'infanterie (2), attendant le moment de prendre part à l'affaire. L'armée espagnole et impériale comptait vingt-cinq mille hommes de pied et de six ou sept mille chevaux. Elle était adossée à Casal, qu'elle séparait de nous, et se tenait enfermée dans les lignes qu'elle avait eu le temps de fortifier à son aise depuis un mois. L'aspect de ces lignes bastionnées de toutes parts était formidable. Au dedans, on voyait Gallas à la tête des vieux régimens de l'empire; Piccolomini commandait la cavalerie; c'est lui qui devait commencer le combat (3). Le maréchal de Schomberg s'était placé au centre de l'armée française; il avait donné la droite au maréchal de La Force et la gauche au maréchal de Marillac. Tous trois avançaient de front. A une portée de fusil, on avait fait halte pour se mettre à genoux et faire la prière. Les soldats relevés, on leur avait adressé quelques petits discours pour les animer, mais ils n'en avaient pas besoin dans la bonne humeur où la présence des ennemis les mettait. Jamais, dit Richelieu, à qui nous empruntons ce récit (4), il ne fit un si beau jour; il semblait que le soleil eût redoublé sa lumière pour faire voir plus distinctement les particularités d'une si grande et si importante action. Il pouvait être environ quatre heures après midi. Le signal de la bataille était donné; la cavalerie avait l'épée et le pistolet à la main; l'infanterie marchait d'un pas égal, avec résolution et gaieté. Le canon des Espagnols commençait à tirer et à faire des ravages dans nos rangs sans y apporter la moindre confusion, ni faire pâlir un seul visage. L'attente d'un grand péril

(1) Benedetti, p. 34, Brusoni, p. 183.

(2) Mémoires de Richelieu, t. VI, p. 338.

(3) Histoire inédite de Victor-Amédée : « Stavà il Galasso disposto alla battaglia; al Piccolomini era dato commando dal Santa-Croce di principiar li attachi con la cavalleria. »

(4) Mémoires de Richelieu, *ibid.*, p. 335 et suiv.

imprimait partout le silence. Les généraux étaient encore à la tête des premiers bataillons; les enfans perdus et les volontaires s'étaient jetés en avant et touchaient déjà aux retranchemens espagnols. Tout à coup de ces retranchemens on vit sortir et s'élancer dans la plaine, entre les deux armées, un cavalier qui, se faisant jour à travers les boulets et les balles, tenant d'une main son chapeau et de l'autre un crucifix au lieu d'épée, s'écriait d'une voix forte : La paix! la paix (1)! C'était Mazarin. Il s'avança vers Schomberg et lui dit que la proposition dont ils étaient tombés d'accord le matin était acceptée et la paix faite. Les Français étonnés s'arrêtèrent, et on commençait à s'expliquer, quand deux volées de canon parties du côté des Espagnols vinrent irriter et enflammer nos soldats, qui s'ébranlèrent de nouveau pour se jeter sur l'ennemi. Mazarin se précipita vers le camp espagnol et fit cesser le feu; puis, revenant en toute hâte et redoutant quelque incident nouveau, il proposa aux généraux français d'avoir à l'instant même une conférence. Le marquis de Sainte-Croix sortit de son camp avec trente de ses principaux officiers; les maréchaux de France en firent autant, et la conférence s'établit ainsi sur le champ de bataille. « Il faisait fort bon voir, dit encore Richelieu, cette entrevue de tant de gens de qualité armés de toutes pièces, à la vue de deux grandes armées, pour décider un différend le plus important de la chrétienté. Après les embrassades et complimens qui furent faits et reçus de part et d'autre, et que l'on eut convenu de ce qui se devait exécuter, chacun se retira dans son armée, sans avoir nulle autre assurance l'un de l'autre que la seule parole et la foi des généraux. »

Le lendemain, 27 octobre, commença l'exécution de ce qui avait été convenu la veille : les Espagnols sortirent de Casal à la grande

(1) Voyez Richelieu, Benedetti et Brusoni. Aucun des trois ne parle de crucifix; mais le mémoire anonyme dit positivement que Mazarin, pour imposer davantage aux combattans, avait pris la croix du cardinal-légat et la portait à la main. L'abbé Castiglione dit à peu près la même chose, non pas dans l'histoire de Victor-Amédée, mais dans celle de la régence de Madame Royale, en faisant un retour sur l'action de Mazarin à Casal : « Allora quando frapostosi con un crocifisso in vece di spada trà gli eserciti. » Brienne, dans ses mémoires inédits, que nous avons déjà cités, t. Ier, p. 285, donne cette fin de la dépêche de l'ambassadeur vénitien : « La prophétie du cardinal Bentivoglio vient donc de s'accomplir à Casal. Quand on songe à l'ardeur qu'avoient les Français pour combattre, cela tient du prodige. Quelque consommé que soit dans les affaires Pancirola, il ne serait sans doute pas venu si facilement à bout que son collègue de cette importante négociation. Mazarini s'exposa à la fureur des soldats pour donner la paix à l'Italie. Plusieurs même tirèrent sur lui quelques coups de mousquet; mais l'intrépide ambassadeur, faisant voltiger d'une main une feuille de papier blanc et de l'autre son chapeau, et criant : La paix! la paix! passa au travers des mousquetades sans en être atteint, sans témoigner de crainte, et l'accord fut conclu sur le champ de bataille, chose qui n'étoit pas encore arrivée que je sache, et qui méritoit bien, à mon avis, de vous être mandée. »

satisfaction de Schomberg et des Français, qui par leur seule attitude avaient obtenu ce grand succès et sans coup férir terminé la campagne; mais il n'en était pas de même dans l'état-major du marquis de Sainte-Croix. On n'avait pas tardé à s'apercevoir que cet arrangement improvisé n'était pas fort glorieux à l'Espagne et tournait à l'honneur et au profit de la France. Le duc de Lerme disait hautement que Sainte-Croix s'était laissé mener par le ministre du pape (1). Un jour même, don Martin d'Aragon, commandant de la cavalerie espagnole, s'emporta si fort contre Mazarin que celui-ci lui en demanda raison et porta la main à son épée. Il fallut que Piccolomini et d'autres officiers s'entremissent pour apaiser la querelle en obligeant don Martin à faire une réparation convenable au belliqueux représentant du saint-siége (2).

Est-il besoin de dire avec quels transports de joie fut reçue à Rome la nouvelle de cet éclatant triomphe remporté sur les ennemis de l'indépendance et de la paix de l'Italie? On célébra la conduite de Mazarin comme un chef-d'œuvre d'habileté et de courage, et comme un service immense rendu à l'autorité pontificale. Urbain VIII fit frapper des médailles pour conserver le souvenir d'une si belle action, et, s'appropriant en quelque sorte la gloire de son ministre, dans la salle du Quirinal où étaient représentés les principaux événemens de son pontificat, il fit placer un grand tableau où l'on voyait les deux armées française et espagnole sous les murs de Casal, prêtes à en venir aux mains, et au milieu d'elles le ministre du saint-siége passant rapidement du camp des Espagnols à celui des Français, et faisant signe que la paix était faite. Le pape se plaisait à montrer ce tableau et à en faire lui-même les honneurs.

IX.

La délivrance de Casal porta bientôt ses fruits : elle amena tous les heureux événemens qui suivirent, et où Mazarin prit une si grande part. Il faut voir dans les mémoires de Richelieu (3) tout ce qu'il fallut d'adresse, de constance et de fermeté au chargé d'affaires pontifical pour forcer les Espagnols à tenir leur parole et abandonner le Montferrat. A chaque ville qu'ils devaient quitter, ils élevaient des réclamations et opposaient des résistances qui ne cédaient qu'à la crainte d'une rencontre sanglante. Les deux armées étaient toujours en présence, l'une se retirant à regret, l'autre bien résolue à

(1) Benedetti, p. 36 : « Lasciarsi il marchese Santa-Croce menar per il naso dal ministro pontificio... »

(2) Benedetti, *ibid.*; Brusoni, p. 165.

(3) Mémoires, t. VI, p. 341 et suiv., Benedetti, p. 35, et Brusoni, p. 165 et 166.

l'y contraindre. L'évacuation du Montferrat remplit toute la fin de l'année 1630.

Au commencement de 1631, les diverses puissances intéressées nommèrent pour traiter de la paix des plénipotentiaires qui s'assemblèrent à Cherasco, près de Saviglian. C'étaient Gallas pour l'empire et le comte de La Rocca pour l'Espagne, pour la France Toiras, qui venait de recevoir le bâton de maréchal en récompense de sa belle conduite, avec Abel Servien, naguère premier président du parlement de Bordeaux, puis intendant militaire en Piémont, et bientôt secrétaire d'état. Le nouveau duc de Savoie assistait en personne à ces conférences, et Pancirole et Mazarin y représentaient le saint-siége. Les rapides victoires de Gustave-Adolphe attiraient trop puissamment en Allemagne l'attention et les armées de l'Autriche pour qu'elle fût tentée de continuer la guerre en Italie. Satisfaite d'avoir eu l'air de demeurer l'arbitre des événemens, grâce au commissaire impérial résidant à Casal, elle ne fit point difficulté d'accorder à Charles de Gonzague l'investiture demandée. Le protégé de l'Espagne, le duc de Guastalla, renonça à ses prétentions pour une forte indemnité. La France rendit à Victor-Amédée tous ses états, en gardant jusqu'à l'entière conclusion de la paix, comme l'y autorisait le traité même de Ratisbonne, la ville et la citadelle de Pignerol et tout le pays environnant. Ces divers arrangemens donnèrent lieu à plusieurs traités conclus à Cherasco le 6 avril et le 19 juin 1631, et à la fin du mois de juillet toute la Haute-Italie était pacifiée.

Mais auparavant, et dès le 31 mars de cette même année, la France et la Savoie avaient fait ensemble une convention séparée, qui demeura assez longtemps secrète, et fut particulièrement l'œuvre de Mazarin.

Par cette convention, la France, en rendant à Victor-Amédée tous ses états, ne gardait pas seulement la ville et la citadelle de Pignerol à titre provisoire, elle en devenait maîtresse. De puissans motifs avaient déterminé Richelieu à s'assurer de ce poste avancé. D'abord on n'avait pas encore inventé la belle politique qui prodigue l'or et le sang de la France sans aucun profit pour elle; ensuite la prudence la plus vulgaire voulait au moins qu'on ne s'exposât point à recommencer sans cesse de tels sacrifices. Trois fois de suite depuis les premiers jours du XVIIe siècle, il nous avait fallu refaire de sanglantes campagnes et reconquérir à grand prix toutes ces places de la Savoie et du Piémont qui déjà nous avaient coûté si cher. Pignerol, avec une bonne garnison, était à la fois une juste indemnité et une garantie nécessaire, sans nous donner une puissance qui fût capable d'inquiéter l'Italie. Aussi le vrai et désintéressé représentant de l'Italie d'alors, le vigilant défenseur de son repos et de son

indépendance, le pape, s'était empressé de favoriser un dessein qui lui permettait de tenir en respect l'Autriche et l'Espagne en leur montrant une armée française au pied des Alpes. On dit même que c'est lui qui, se faisant l'interprète de tous les princes italiens, en suggéra l'idée à la France (1), du moins il est certain qu'il l'appuya de toutes ses forces; mais une pareille affaire exigeait un profond secret devant les conférences ordinaires qui se tenaient à Cherasco. Urbain VIII ne s'ouvrit pas même à son neveu, le cardinal secrétaire d'état François Barberini, qu'il savait assez favorable aux Espagnols, et il ne voulut d'autres confidens que l'ambassadeur français à Rome, le comte de Béthune, et Mazarin en Piémont. Celui-ci se trouva donc seul chargé de cette négociation délicate à l'insu même du nonce Pancirole. Heureusement il avait pris sur Victor-Amédée un véritable ascendant par les services qu'il lui avait rendus et par les utiles conseils qu'il n'avait pas cessé de lui donner. Il s'efforça de lui faire comprendre que son premier intérêt était de rentrer en possession de ses états, que ce qu'il cédait était peu de chose, et que l'avenir le lui rendrait infailliblement, si, par une conduite loyale, plus habile que tous les artifices, il s'appliquait à resserrer les liens qui l'unissaient à Louis XIII et à gagner la confiance de Richelieu. La France ne songeait à faire aucune conquête en Italie. Dans sa lutte avec l'Espagne, elle entendait bien diminuer, autant qu'il serait en elle, la puissance espagnole dans la péninsule, et elle ne demandait pas mieux que de favoriser l'agrandissement du Piémont aux dépens du Milanais, pourvu qu'elle pût compter sur la fidélité du duc de Savoie. L'acquisition de Pignerol n'était qu'une mesure de précaution; il lui appartenait de la rendre bientôt inutile. Victor-Amédée embrassait avec ardeur toutes les espérances d'agrandissement, mais il ne pouvait se résigner au léger sacrifice qu'on lui demandait, et il tâchait de l'éluder en faisant à son tour les demandes les moins raisonnables. Chose inouie, il voulait que le roi de France s'emparât pour lui de la ville de Genève et la lui donnât en échange de Pignerol. Le chef de la catholicité agréait fort une semblable compensation, et il envoya son jeune ministre en France pour la soutenir de toute son éloquence. Mazarin se rendit donc à Paris en janvier 1631 (2). Au premier mot de la bizarre

(1) Benedetti, p. 39, attribue au pape Urbain VIII la première idée de la cession de Pignerol, et Brusoni, p. 167, dit la même chose, en ajoutant que tous les princes de la Haute-Italie entrèrent dans les intentions du pape.

(2) Benedetti, p. 40 et 41; Brusoni, p. 148; Richelieu, mémoires, t. VII, p. 230-231.— Ce voyage de Mazarin est certainement des premiers jours de l'année 1631, et il a dû être fort court. En effet, d'une part nous avons sous les yeux une lettre de Mazarin à Victor-Amédée Ier, datée d'Aiguebelle près de Saint-Jean-de-Maurienne, du 11 janvier 1631, quelques jours après son départ de Turin (lettre tirée pour nous des archives de la cour à Turin, grâce à l'obligeance du garde de ces archives, M. Castelli), et d'autre part Maza-

proposition, Richelieu, qui n'était point un cardinal à la façon de Bérulle, se mit en colère et ne se put empêcher de dire au chargé d'affaires pontifical qu'en vérité, pour lui apporter un projet pareil, il aurait pu s'épargner une si grande fatigue. Mazarin, sans s'émouvoir, répondit qu'il n'était pas à ce point fatigué qu'il ne pût encore fort bien remonter à cheval et s'en retourner en Piémont, et, se levant sur-le-champ, il salua le cardinal et se retira; mais cette petite scène finit encore plus vite que celle de Saint-Jean-de-Maurienne. Richelieu fit courir après Mazarin, le gronda de son impatience, excusa sa propre vivacité (1), et après l'avoir comblé d'éloges pour sa belle conduite à Casal et dans le Montferrat, lui fit aisément sentir que le projet du duc de Savoie et du saint-père était absolument inacceptable et le brouillerait avec la Suisse, dont il avait si grand besoin, — avec l'ombrageux et impérieux Gustave-Adolphe, avec toutes les puissances protestantes, ses fidèles et nécessaires alliées dans le grand duel qu'il entreprenait contre la maison d'Autriche. Mazarin avait trop d'esprit pour insister; mais il saisit cette occasion de faire obtenir à Victor-Amédée un autre et précieux dédommagement dans le Montferrat. On n'avait pas été fort content de la conduite de Charles de Gonzague, qui, depuis le commencement de la guerre, n'avait montré dans sa propre cause ni grand talent ni grande énergie. C'est sur lui qu'on indemnisa le duc de Savoie de la perte de Pignerol. Déjà le traité de Suze donnait au Piémont la ville et la forteresse de Trino; on y joignit la ville d'Alba, qui commandait le cours du Tanaro, avec des terres dont le revenu allait bien au-delà des 18,000 écus d'or qu'on avait autrefois promis. Enfin, pour satisfaire l'amour-propre du duc aussi bien que son intérêt, Mazarin inventa cet expédient que la France ne garderait pas Pignerol du droit du plus fort, mais que Victor-Amédée la céderait librement à son beau-frère au prix de 500,000 écus. Mais il était de la dernière importance qu'une semblable convention ne parût qu'après les traités conclus à Cherasco : aussi ne fut-elle publiée que successivement et selon que l'état général des affaires le permettait. La profonde astuce du Savoyard (2) seconda merveilleusement l'habileté de Mazarin, et déroba cette intrigue à la pénétration soupçonneuse de l'Espagne. On commença par divulguer seulement, le 19 octobre 1631, la partie de la convention secrète du 31 mars, par laquelle le duc de Savoie s'engageait : 1° à ne secourir ni directement ni indirectement les fauteurs de troubles en France, la faction de la

rin a dû revenir assez vite pour achever auprès de Victor-Amédée la négociation secrète, laquelle fut signée le 31 mars de cette même année, ainsi que pour prendre part aux conférences de Cherasco.

(1) C'est Benedetti, p. 40, qui nous fournit cette anecdote.

(2) Brusoni, p. 170.

reine-mère et du duc d'Orléans; 2° à donner un passage aux troupes du roi en cas qu'il fût encore obligé de les envoyer dans le Montferrat, ou que la paix fût troublée dans les Grisons et dans le duché de Mantoue; 3° à remettre en dépôt pour six mois entre les mains de la France la ville et la citadelle de Pignerol. Quelque temps après, le dépôt de six mois était prolongé de six mois encore, et en 1632 le traité de Saint-Germain du 15 mai, celui de Turin du 5 juillet, convertirent le dépôt en une cession définitive, aux applaudissemens unanimes de l'Italie, qui, en sentant la France plus près d'elle, commença à respirer librement (1).

Cette nouvelle et heureuse négociation plaça Mazarin encore plus haut dans l'opinion de l'Italie et dans celle de Richelieu. A Paris même, le cardinal avait fait paraître tout le cas qu'il faisait de son mérite. Après la courte et légère altercation que nous avons racontée, trouvant en lui tout ensemble de la dignité, du sang-froid, de la fermeté, avec une merveilleuse pénétration et une précoce expérience, il le jugea propre aux grandes affaires, et fit tout pour se l'attacher. Il exigea qu'il logeât chez lui, lui proposa, s'il voulait s'établir en France, l'évêché de Cahors (2), qui était alors vacant, ou, s'il désirait rester au service du pape, une riche abbaye, comme en possédaient en France plus d'un prélat romain. Et Mazarin ayant généreusement refusé tout autre présent que celui de l'estime du grand ministre, Richelieu, dont la parole était si sûre, lui dit qu'il était désormais sous la protection de la France, et qu'il saurait bien lui en donner des preuves à Rome comme à Paris. Louis XIII se joignit au cardinal pour faire honneur à Mazarin, et lui voulut offrir une marque de considération qu'il ne put refuser : à son départ, il lui fit remettre un beau collier d'or, enrichi de pierreries, avec l'image du roi au milieu, ainsi qu'une magnifique épée (3).

Tous ces témoignages de la faveur de la France n'étaient pas faits, comme on le pense bien, pour diminuer l'inimitié des Espagnols, qu'avaient déjà si fort blessés la délivrance de Casal et l'évacuation du Montferrat. Cette inimitié s'accrut bien en 1632, lorsqu'on connut enfin la convention particulière du 31 mars 1631 entre la France et la Savoie et le secret avec lequel toute cette affaire avait été conduite. Le duc de Feria, appelé de nouveau au gouvernement de la Lombardie, n'avait pu se défendre d'un accès de colère en apprenant que le jeune capitaine d'infanterie, qu'il avait autrefois connu dans l'armée pontificale de la Valteline, s'était joué de sa vieille ex-

(1) Brusoni, p. 170 : « Con applauso universale di tutta Italia che in ciò apprendeva la propria sicurezza. »

(2) Benedetti, p. 41.

(3) Tiré du mémoire anonyme.

périence et de tous les diplomates assemblés à Cherasco. Il devina quel redoutable adversaire la politique espagnole allait trouver dans ce secrétaire de légation, qui gouvernait déjà par-dessus la tête de son propre ministre, enlevait à l'Espagne son plus ancien allié, le duc de Savoie, et le donnait à la France. Il disait hautement qu'il fallait l'acquérir ou s'en défaire. Il essaya de l'attirer au service de sa cour par les offres les plus brillantes, celle même de l'ambassade de Vienne (1), lui montrant quelle fortune l'attendait dans une pareille carrière, au lieu des minces avantages qu'il se pouvait promettre du saint-siége. Mazarin avait l'âme encore trop pleine de la mort de Spinola et des dernières imprécations du vieux capitaine contre l'ingratitude de l'Espagne : au fond du cœur, il avait fait son choix entre Olivarès et Richelieu; il s'excusa donc auprès du duc de Feria en alléguant ses devoirs envers Urbain VIII. Depuis ce moment, l'Espagne conjura sa perte. En voici une preuve aussi comique que significative. Mazarin, étant un jour allé faire visite au gouverneur de Milan et attendant un moment dans l'antichambre, y vit tout à coup paraître un fils du duc, tout jeune encore, avec sa petite épée à la main; il lui demanda en riant ce qu'il en prétendait faire. — « Tuer Mazarin, qui trahit le roi, » répondit l'enfant, répétant évidemment ce qu'il entendait dire autour de lui (2).

A la fin de l'année 1632, Mazarin revint à Rome avec le nonce Pancirole. Il y fut reçu encore mieux qu'après l'affaire de Casal. Ce n'était plus le jeune homme obscur que nous avons essayé de peindre, pauvre, cherchant sa route, brûlant de se faire connaître par des services de toute sorte; c'était un diplomate déjà célèbre, estimé des premiers hommes d'état de l'Italie et de l'Europe. Il avait passé la saison des plaisirs et le printemps de la vie; il entrait dans l'âge de la virile ambition et des grandes affaires : il avait trente ans accomplis. Une carrière immense était devant lui. Peut-être l'y suivrons-nous; peut-être un jour, ici même, nous le ferons voir embrassant la prélature, franchissant en peu d'années les emplois les plus importans, puis, arrivé devant le cardinalat, rencontrant un obstacle qu'il désespère de vaincre, mais, incapable de s'arrêter et impatient de monter toujours, quittant Rome, passant au service de France, et là déployant librement ses ailes, conquérant de Paris la pourpre romaine, et de degré en degré s'élevant jusqu'à l'héritage de Richelieu.

V. COUSIN.

(1) Benedetti, p. 38.

(2) Benedetti, *ibid.* : « Para matar Massarin, qui es traydor del rey. »

L'HOMME

AU BRACELET D'OR

I.

En 1848, M. George d'Alfarey avait vingt-sept ans. C'était ce qu'on appelle dans le monde un jeune homme accompli. Une fortune convenable suffisait à ses goûts, et lui permettait de donner à sa vie une élégance sérieuse et sans futilité. D'une nature indépendante et légèrement sauvage, il n'avait choisi aucune carrière; mais, pour satisfaire aux exigences de son esprit curieux, il avait cherché et trouvé dans l'étude des langues un apaisement aux besoins de travail qui le tourmentaient : il avait été l'un des auditeurs les plus assidus de Burnouf, et il était en correspondance familière avec le docteur L..., de Berlin. Ses amis se moquaient un peu de lui et l'avaient surnommé *George Pentecôte;* il les laissait rire et ne s'en penchait qu'avec plus d'ardeur sur les étranges alphabets que dessinent de leur *calam* les peuples de l'Asie.

Fils unique, rejeton plus rêvé qu'espéré d'un mariage tardif, il était né d'un père à cheveux blancs pour lequel il professait une tendresse respectueuse qui touchait de près à l'admiration. Le vieillard était demeuré dans le souvenir de son fils comme le type idéal de l'indulgence et de la fermeté. Il y avait en effet dans ses allures quelque chose de froid et de doux que pouvaient expliquer un grand mépris des hommes et l'habitude de la souffrance. C'était un ancien conventionnel rallié au régime impérial; mais quoique le titre de

comte et une dotation assez importante fussent venus solliciter son absolu dévouement, il avait su, chose rare à cette époque de servilité folle, conserver une certaine indépendance d'opinions sous ce gouvernement qui remplaça les libertés du pays par cette gloire despotique dont la fin s'écrivit si tristement dans les traités de 1815. La restauration rejeta violemment M. d'Alfarey dans la vie privée, où le repos qu'il avait espéré lui devint un insupportable ennui; seul et sans famille, il voulut s'en créer une. Malgré les bons conseils de sa raison et de son expérience, il épousa une jeune fille de vingt ans qui avait quelque beauté, peu de fortune et un vif désir de s'entendre appeler madame la comtesse. La réaction était ardente en ce temps-là contre les idées libérales et impériales, qu'un compromis insensé avait confondues dans la même espérance, et M. d'Alfarey sentit, à l'accueil personnel qu'on lui fit lorsqu'il présenta sa femme dans le monde, que l'heure n'était point encore venue de sortir de sa retraite; il s'enferma donc de nouveau, laissant à la jeune mariée une liberté dont elle usa parfois jusqu'à l'indiscrétion. Mme d'Alfarey sortait souvent seule le soir, et lorsqu'elle restait chez elle, un cercle de jeunes gens et de femmes à la mode s'empressait dans son salon. Elle avait bien quelques favoris parmi ceux qui l'entouraient, mais son vieux mari semblait ne rien remarquer; il accueillait tout le monde avec la même politesse froide, où un observateur sagace aurait sans doute découvert une imperceptible nuance de résignation. Il parlait peu, n'écoutait guère les frivolités qui se débitaient devant lui, et ne se mêlait que très rarement à la conversation générale. Toutes les fois qu'on avait essayé de le faire causer sur les événemens extraordinaires auxquels il avait été mêlé, il était resté muet, repoussant les questions par un mot poli, mais n'y répondant pas. On riait bien un peu de lui, on plaignait volontiers Mme d'Alfarey d'être mariée à ce vieux jacobin, ainsi qu'on le nommait; mais chacun lui témoignait en face un respect profond, qui n'était pas exempt d'une certaine crainte.

Il était marié depuis plusieurs années déjà, et tout espoir de paternité l'avait abandonné, lorsque sa femme mit au monde un enfant qui fut George. Cette naissance parut ne faire aucune impression sur M. d'Alfarey; il n'avait pour le pauvre petit être vagissant aucune de ces chatteries qui sont la joie des cœurs paternels, et lorsqu'il parlait de George à sa mère, il lui disait invariablement : Votre fils. Cela dura longtemps ainsi. Un jour que le vieillard paraissait plus sombre encore que d'habitude, il prit George, qui avait alors près de trois ans, dans ses bras; il le tint debout devant une glace et le regarda longuement avec une attention dont le bambin se lassait. Il sembla comparer trait à trait ces deux visages, l'un fatigué, jauni,

sillonné par l'âge, l'autre frais, rose, tout brillant de vie et de santé; entre eux, il découvrit, malgré une si grande dissemblance, des rapports réguliers dans les lignes principales. Le vieil arbre et la jeune pousse étaient bien de la même essence; une larme mouilla les yeux de ce père qui se reconnaissait enfin, et, pressant George contre sa poitrine, il l'embrassa avec une tendresse émue, en disant tout bas :
— O mon enfant!

De ce jour, M. d'Alfarey devint, en réalité, le guide unique de son fils, et pour ainsi dire son camarade. Il le menait promener, jouait avec lui, lui apprenait à lire, lui expliquait la signification des choses, et semblait vouloir, à force de soins, de patience, de maternité, jeter dans cette jeune tête toutes les fermetés qui raidissaient son âme. Souvent même le soir, lorsque l'enfant, couché par une servante, demandait sa mère, et qu'on lui répondait qu'elle était à l'Opéra, ou au bal, ou dans son salon, qu'elle ne pouvait quitter, M. d'Alfarey apparaissait, s'asseyait près du petit lit, et prenant une des mains de son fils dans les siennes, il lui contait de belles histoires toutes pleines de fées resplendissantes, dont les merveilleuses aventures le berçaient doucement jusqu'à ce qu'il fût emporté par le sommeil.

Le temps marchait; chaque année, le vieillard se courbait un peu plus vers la terre, et l'enfant se dressait dans la vie, fort, déjà sérieux, écoutant avec une sorte de recueillement attendri les phrases qui, des lèvres paternelles, tombaient nettes, concises et formulées comme des sentences. L'union entre ces deux êtres était profonde. George n'eut point de précepteur et ne fut point emprisonné dans un collége; son père sut se multiplier pour suffire à tout, et nul autre que lui ne s'occupa de l'éducation de son fils. Mme d'Alfarey s'accommodait fort de ce genre d'existence; son fils la débarrassait de son mari, son mari la débarrassait de son fils, et quoiqu'elle ne fût point mauvaise mère, elle trouvait dans cet arrangement une latitude plus grande pour les galanteries qui l'occupaient. George l'aimait cependant; mais l'affection qu'il lui portait ne se pouvait comparer à celle qu'il ressentait pour son père. Une circonstance toute fortuite devait affaiblir encore cette affection et lui imposer une contrainte qui refroidit singulièrement les rapports entre le fils et la mère.

Un soir que George avait été conduit au bal, il s'était réfugié dans un salon isolé pendant que son père jouait au whist dans une chambre voisine, et que sa mère valsait malgré les trente-sept ans qui avaient alourdi sa beauté sans trop la détruire. Il était assis dans un coin, sur un canapé, et devant lui trois ou quatre jeunes gens qui ne le connaissaient pas, placés près d'une table à jeu abandonnée, maniaient machinalement les cartes et les fiches tout en cau-

sant à voix haute et en examinant les danseuses qui passaient alternativement devant la porte ouverte.

— Mme d'Alfarey est encore belle, dit l'un.

— Bah! répliqua un autre, la galanterie conserve les femmes comme l'esprit-de-vin conserve les serpens.

— Est-ce toujours le grand C... qui est son amant?

— Eh! qui sait? Peut-être oui, peut-être non, peut-être oui et non; souvent femme varie, et celle-là abuse de la permission. Son cœur est une girouette qui tourne lors même que le baromètre est à beau fixe.

— C'est égal, interrompit un troisième, c'est une femme forte; elle a su bel et bien engourdir ce vieux jacobin d'Alfarey; elle a eu le talent d'avoir un fils qui lui assure pour l'avenir la fortune de son mari, et de plus elle a si habilement manœuvré dans son intérieur que le père et l'enfant s'adorent, absolument comme s'il y avait entre eux autre chose qu'une responsabilité d'éditeur...

— Mais qui diable était donc son amant quand ce fils est apparu un beau matin comme un nouvel enfant du miracle?

— C'était V...; non, c'était R...; ma foi, je n'en sais plus rien, mais à coup sûr c'était quelqu'un.

Toutes ces paroles, empreintes du cynisme dont les hommes abusent lorsqu'ils causent entre eux, tombèrent comme un flot de glace sur le cœur de George. Quoique fort ignorant de la vie, il en savait et surtout il en devinait assez pour comprendre ce qu'il avait entendu. Trop jeune pour n'être pas ridicule s'il relevait l'insulte que le hasard lui adressait, il courba la tête sous une honte qu'il ne connaissait pas encore, et sortit tremblant de cet odieux salon pour se mêler à la foule des curieux et des danseurs. Il fut silencieux en revenant chez son père, qu'il suivit dans sa chambre à coucher; une grande amertume montait en lui, il savait qu'il devait se taire, et cependant il sentait une question terrible ouvrir ses lèvres malgré lui. Son père était debout devant la glace, occupé à se débarrasser de son costume. Il s'approcha de lui, l'embrassa; puis, comme par un subit enfantillage, mettant sa tête près de la sienne, les regardant toutes deux, les comparant, il s'écria : — Voyez donc, père, je suis à présent presque aussi grand que vous.

Dans la glace qui renvoyait la double image, M. d'Alfarey surprit sur le front de George une inquiétude inaccoutumée; dans ses yeux encore inhabiles à dissimuler, il vit passer le sentiment douloureux qui torturait l'âme du pauvre enfant; il se rappela que lui-même, treize ans auparavant, dans une heure d'angoisse, il avait comparé et pour ainsi dire compulsé les traits de ces deux visages, dont l'un semblait poser aujourd'hui à l'autre une insoluble question. Avec sa

perspicacité habituelle, il comprit le doute qui troublait son fils, et devina que quelques méchans propos l'avaient frappé en plein cœur. Se tournant alors vers George, lui posant les mains sur les épaules, le regardant avec une douceur où étaient contenus tous les amours de la paternité, il lui dit : — Tu as entendu quelque sottise; ne le nie pas, je le devine. Pourquoi t'en troubler? Prends l'habitude de ne jamais laisser descendre jusqu'à ton âme les paroles outrageantes qui tomberont dans ton oreille. Il est tard, va dormir; mais va d'abord embrasser ta mère... Et, ajouta-t-il, ouvrant les bras et scandant chacune de ses paroles, embrasse aussi ton père, mon fils! mon cher fils!

George fut-il dupe de la supercherie de son père? Je l'ignore, mais je sais que dès ce jour il sentit malgré lui s'étioler l'affection qu'il portait à sa mère et se faner cette fleur de respect qui est le parfum des vraies tendresses. Intolérant comme le sont les jeunes gens qui n'ont point souffert encore, il avait des mouvemens d'irritation et presque de ressentiment contre sa mère; alors il ajoutait foi aux paroles mauvaises qu'il avait entendues, il trouvait sublime le mensonge paternel, il avait pour le vieillard une compassion douloureuse qui remuait toutes les fibres de son être, il eût voulu, à force de dévouement, lui faire oublier des chagrins refoulés qu'il entrevoyait sans pouvoir en mesurer la profondeur. Il comprenait que toute la vie conjugale de M. d'Alfarey avait eu pour base le dogme divin du sacrifice, et ce fut dans ces momens-là, momens pleins de lutte et de torture, qu'il se forma pour lui-même et pour son existence entière la première notion du devoir; elle lui apparut comme une loi implacable à laquelle toute nécessité doit céder. Le doute poignant qui venait l'assaillir lorsqu'il pensait à sa mère mit dans son âme une volonté de bien faire et un imperturbable amour du droit qui furent l'orgueil et firent le malheur de sa vie.

Il avait vingt-deux ans quand son père mourut; la dernière parole du vieillard à son fils fut le mot de Pasquier Quesnel : « rien n'est nécessaire que ce qui est éternel. » Il n'y a d'éternel que la vérité! ajouta-t-il. — Après cette mort, George se sentit bien seul; il s'arrangea un appartement séparé dans l'hôtel qu'habitait sa mère, à laquelle il rendait attentivement ses devoirs tout en lui faisant comprendre qu'il désirait mener une existence indépendante, et il se livra à ses études de prédilection. Sa vie fut simple, sans grandes passions, sans amour même, car sa nature froide et concentrée n'était pas faite pour être émue par les faciles coquetteries qui sollicitaient sa jeunesse. Son grand œil, d'un bleu presque noir, que semblaient rendre plus doux encore la pâleur mate de son visage et son large front déjà un peu dégarni, glissait vaguement sur les femmes

qui cherchaient son regard, et ne tardait pas à rester fixe comme s'il eût été absorbé dans la contemplation des choses intérieures. Il eut cependant quelques-unes de ces petites aventures secrètes auxquelles ne peut se soustraire un jeune homme du monde, mais on pourrait dire, presque à coup sûr, que son cœur n'y fut pour rien. Il n'avait donc pas encore aimé et commençait à croire fermement qu'il n'aimerait jamais, lorsque, vers la fin de l'année 1848, il rencontra dans un salon Mme de Chavry, dont le mari, ministre plénipotentiaire dans une cour d'Allemagne, avait été rappelé en France à la suite des événemens de février; le diplomate en retraite s'était établi à Paris, où vivait sa famille, et avait repris les relations que son absence avait relâchées sans les interrompre.

George avait vu autrefois Pauline de Chavry lorsqu'elle était jeune fille, et il avait vite renoué connaissance. Il passa une soirée assis près d'elle, trouvant dans cette intime causerie un plaisir qu'il n'avait pas encore ressenti, charmé de saisir dans les idées de la jeune femme quelque parenté avec les siennes. Toutes frivoles que soient les conversations de ceux qui se disent exclusivement les gens du monde, il est possible cependant d'y prendre intérêt lorsqu'on a la chance rare de trouver un écho et un encouragement à ses propres pensées. Mme de Chavry venait de passer dans une petite ville d'Allemagne quatre longues années remplies par les ennuyeux devoirs qui font pour les femmes un supplice de la vie diplomatique. Dans ce qu'elle appelait plaisamment son exil en terre d'infidèles, elle avait désappris cette netteté rapide des causeries parisiennes: aussi prit-elle un soin tout particulier à soutenir la conversation avec George; lui-même, entraîné par un attrait qu'il subissait sans l'analyser, il fut brillant, beau conteur, et sut donner la réplique de façon à faire ressortir l'esprit des autres sans faire tort au sien. Ils se séparèrent en se serrant la main à l'anglaise.

— J'espère vous revoir, dit Pauline à George. Le mardi soir, je suis chez moi, et dans la semaine mes amis sont presque toujours certains de me rencontrer avant quatre heures.

Le lendemain, George hésita un peu à se mettre au travail; il avait plus envie d'aller se promener que de traduire un chapitre du *Yadjour-Veda*, étalé sur sa table en belles planchettes de palmier de Ceylan. Il posa son menton sur ses deux mains, et sachant par expérience qu'on n'a pas de pensées, mais qu'au contraire les pensées possèdent l'homme, il s'abandonna à celles qui le dominaient. Bien vite elles lui rappelèrent la soirée de la veille et lui montrèrent Pauline assise sous la clarté des lampes et l'écoutant causer. Il la revit telle qu'elle était, non pas jolie, belle encore moins, mais mieux que cela, charmante. Il se rappela ses airs de tête, l'énorme nœud de

cheveux blonds qui s'appuyait sur son cou, cette voix légèrement voilée, qui résonnait comme les touches lointaines d'un harmonica, et surtout ce regard profond comme la mer, dont il avait l'indicible couleur. Il se rappela l'adroite agilité de ses mains, dont les doigts, un peu longs, avaient la finesse des fuseaux d'ivoire que font tourner les fées, l'extrême simplicité de sa mise, qui indiquait un goût sûr et une âme honnête. Il se répéta quelques-unes des paroles qu'ils avaient échangées; il s'avoua que, de toutes les femmes qu'il avait rencontrées, celle-là lui paraissait la plus parfaite, et il s'étonna beaucoup de ne pas l'avoir remarquée lorsqu'elle était jeune fille. Dans la fleur épanouie, il respirait maintenant un parfum qu'il n'avait pas su deviner autrefois, quand elle n'était encore qu'un bouton fermé. — J'aurai grand plaisir à la revoir, se dit-il après une longue rêverie; mais cela ne doit pas m'empêcher de travailler.

Ce fut en vain cependant qu'il essaya; les planchettes du manuscrit se mêlaient, le dictionnaire traduisait mal les mots, et l'encre était trop blanche. Il trempa gravement sa plume dans sa sébile à poudre, la jeta avec colère, et alla se promener. En arpentant les Champs-Élysées, il s'aperçut plusieurs fois qu'il parlait tout haut. Le soir, il alla à l'Opéra, et ne prit place dans sa stalle qu'après avoir attentivement regardé toutes les loges. On donnait *les Huguenots;* au quatrième acte, pendant le duo de Raoul et de Valentine, il se sentit les yeux humides. En rentrant chez lui, il s'arrêta à regarder la lune, et la trouva fort belle.

— Ah ça! se dit-il en se couchant, qu'est-ce qui m'arrive? Suis-je fou? C'est à n'y rien comprendre!... Bah! ajouta-t-il, sans trop croire à ses paroles, c'est le vent d'est qui m'aura fait mal aux nerfs!

Il est probable que le vent d'est soufflait encore le lendemain, car le manuscrit fut tout aussi embrouillé que la veille, le dictionnaire tout aussi insuffisant. Voyant que le travail ne voulait pas de lui, George se rappela qu'il devait des visites à plusieurs personnes, et s'en alla tout droit chez Mme de Chavry, à qui il n'en devait pas.

Tout en l'accueillant avec cette exquise politesse des femmes du monde, politesse qui le plus souvent consiste à prendre le dehors des sentimens que l'on devrait éprouver, Pauline ne put dissimuler une certaine surprise en le voyant entrer. Était-elle étonnée de cette visite si précipitée? Était-elle étonnée de ce qu'il apparaissait au moment même où elle pensait à lui? C'est là un point douteux, difficile à éclaircir. Elle était seule, en simple robe du matin, assise près du feu, travaillant au métier; son fils, beau petit garçon de trois ans, qu'on appelait Firmin, jouait devant elle sur le tapis. George s'était imaginé qu'il allait reprendre avec Pauline la causerie vive et familière qui l'avant-veille l'avait charmé : il n'en fut rien. Pauline fut

d'une froideur extrêmement aimable, rien de plus, et lui-même, il eut quelque peine à relever la conversation, qui tombait à chaque phrase. Je ne sais s'ils avaient quelque chose à se dire; en tout cas, il n'y parut guère, car jamais semblables lieux-communs ne furent échangés entre deux êtres doués d'intelligence. Pauline l'aidait peu, semblait s'intéresser aux inutilités qu'il lui débitait, répondait par petites phrases insignifiantes, et tirait l'aiguille avec une désespérante régularité. Au bout d'une demi-heure de ce supplice, George s'en alla; il était de fort mauvaise humeur, et ne s'expliquait pas cette sorte de paralysie intellectuelle qui l'avait subitement frappé. Pauline n'était pas plus gaie, et se demandait, sans pouvoir se répondre, d'où venait ce malaise qu'elle avait ressenti pendant la visite de George. Elle en était fort troublée, et sans doute elle eût été plus troublée encore, si, voyant cet effet, elle avait pu en comprendre la raison suffisante, ainsi qu'aurait dit le docteur Pangloss.

A dîner, George était préoccupé, et sa mère le remarqua. Avec cette persévérance habile d'une femme que les scrupules n'ont jamais beaucoup retenue, elle arriva, par mille détours, à faire sortir des lèvres de son fils le nom qui vivait déjà au fond de son cœur. George cependant ne fut rien moins qu'expansif, mais sa mère ne s'y trompa guère. Il raconta simplement qu'il avait vu Mme de Chavry deux jours auparavant, et qu'il avait été dans la matinée lui faire une visite, ainsi qu'il y avait été autorisé par elle; il dit sans méfiance qu'il s'était trouvé fort sot et qu'il ne se sentait pas dans son équilibre ordinaire, quoiqu'il ne sût comment expliquer le trouble qu'il éprouvait. En entendant prononcer le nom de Pauline, Mme d'Alfarey avait jeté sur George un de ces regards d'inquisition maternelle qui fouillent l'âme jusque dans ses replis les plus profonds et savent deviner un secret là où souvent il ne se soupçonne point encore lui-même. — Ah ! tu as rencontré la petite de Chavry ! dit Mme d'Alfarey: il y a des gens qui en disent quelque bien; mais en réalité c'est une poupée prétentieuse qui fait de grands étalages de vertu et qui s'habille en quakeresse, comme si nous étions faites pour vivre dans des couvens. Sa mère, que j'ai connue, était une fort ridicule personne, tout en Dieu, et mystique, ainsi que l'on dit aujourd'hui; elle a donné à sa fille la plus sotte éducation du monde, et la pauvre petite n'en a que trop bien profité. Son mari du reste est un galant homme, il entend la vie qui convient aux gens comme il faut.

Malgré lui, George prit la défense de Mme de Chavry avec un peu trop de chaleur peut-être; il s'emporta jusqu'à dire à sa mère qu'il n'avait pas encore rencontré une femme plus charmante ni plus aimable, au sens originel du mot, c'est-à-dire digne d'être aimée.

— Tant pis, reprit imperturbablement sa mère, car l'amour a

peu de chances d'émouvoir ce petit cœur sec et personnel. Quand elle habitait l'Allemagne, un gentilhomme galicien, le comte Ladislas Palki, très célèbre par une aventure terrible, s'occupa d'elle sans réserve; mais il en fut pour ses frais. Du reste, il n'en a pas gardé rancune, si ce que l'on dit est vrai, car il est resté un de ses amis les plus fidèles.

George, malgré tous ses efforts pour demeurer calme et malgré l'étonnement que lui causait l'intérêt qu'il prenait à ces détails donnés d'une voix légèrement railleuse, les écoutait avec une inquiète curiosité. Au nom du comte Palki, une douleur passa dans son cœur comme si la jalousie l'avait mordu, et il resta assez morne pendant tout le repas. Aussitôt après le dessert il sortit.

— Eh! suis-je sot! se dit-il dès qu'il fut dans la rue. Que me font toutes ces histoires sur Mme de Chavry? Que m'importe que ce Polonais en ait été inutilement amoureux?

Cela lui importait sans doute, car il ne cessa de penser à Mme de Chavry toute la soirée; à travers les phrases aigres-douces de sa mère, il croyait reconnaître la jalousie familière aux femmes du monde contre toute réputation intacte et méritée. Cette réputation d'une vertu qu'en raillant on appelait du puritanisme, Pauline la méritait à tous égards. Sévèrement élevée par sa mère, elle avait imaginé qu'elle trouverait dans le mariage la réalisation de tous ses rêves. Or son rêve par excellence avait été celui qui fait battre le cœur des femmes, créatures plus intentionnellement vertueuses qu'on ne le dit, plus généralement déçues que décevantes, et qui toutes, à part quelques malsaines exceptions, ont rêvé et cherché l'amour dans le devoir. Pauline se maria; elle crut naïvement et avec la bonne foi des âmes honnêtes que son rêve était réalisé; l'illusion s'effaça peu à peu, l'amour s'envola un beau jour, et seul, austère et grave, le devoir resta. M. de Chavry cependant n'était pas un mauvais mari, tant s'en faut : il avait même pour sa femme une sérieuse affection, mille soins aimables et une sincère déférence. Seulement, ainsi qu'il le disait avec une bonhomie un peu trop franche, il avait ses habitudes; or ses habitudes étaient d'aller souvent au club, d'aimer le monde, qu'il ménageait beaucoup, et de croire qu'on ne commet pas un gros péché en ayant deci, delà, quelques galanteries, pourvu toutefois qu'elles ne troublent pas la paix du ménage. Il avait dans Pauline une confiance illimitée, car, avec le tact des gens accoutumés à étudier les hommes afin de s'en servir, il avait reconnu en elle des qualités sérieuses qui ne failliraient point. Il savait que son honneur, puisque cela se nomme ainsi, serait sauf à jamais, et il conservait à cet égard une sérénité parfaite. Si Pauline n'avait pas son amour, en revanche elle avait

toute son estime; nul plus que lui n'eût été surpris, si elle eût commis une faute. Si elle avait eu un amant, il en eût souffert par vanité; mais par vanité aussi il n'en eût rien laissé paraître et s'en serait accommodé, car il pensait qu'un homme qui se respecte ne doit point se scandaliser de ces sortes de choses et aller les crier par-dessus les maisons.

M. de Chavry, tout gracieux et tout attentif qu'il fût pour sa femme, n'était donc point l'homme qui devait ouvrir à Pauline les beaux horizons que ses rêveries de jeune fille avaient entrevus. Elle ne tarda point à reconnaître que cette grande aptitude pour les affaires cachait une nullité dupe d'elle-même; sous les dehors d'une amabilité empressée, elle découvrit promptement une nature mobile à l'excès, et si elle eut à M. de Chavry quelque reconnaissance de mener une vie extérieurement à l'abri de reproches graves, elle ne lui pardonna guère le vide énorme où il la laissait s'agiter sans point d'appui entre les besoins d'aimer, qui, restant inassouvis en elle, criaient souvent plus haut qu'elle n'aurait voulu, et la voix du devoir, dont les impérieuses exhortations la poussaient sur les durs chemins du sacrifice et de l'abnégation. Elle n'hésita point, et après bien des combats secrets dont elle fut, si j'ose le dire, le théâtre et l'acteur, elle fit ce qu'il y a de plus difficile à faire dans la vie, elle prit son parti. — Puisqu'il ne m'a pas été donné d'être l'épouse que j'aurais voulu être, se dit-elle, je serai mère, rien de plus, mais rien de moins... Décision fort belle assurément, mais qui la laissait aux prises avec des troubles qu'elle ne dominait qu'à force d'énergie et de volonté, car, hélas! il faut bien le dire, le sentiment maternel, quelque puissant qu'il soit, n'a jamais chez la mère fermé le cœur de la femme, être d'expansion illimitée, qui a besoin, pour vivre en équilibre avec elle-même, de répandre les sentimens multiples qui se renouvellent incessamment en elle, sans jamais s'affaiblir. Aussi, malgré sa résolution prise et malgré les soins assidus dont elle entourait son fils, Pauline avait ses heures de défaillance et de révolte. Parfois, dans ces courts instans de doute, son mari paraissait s'inquiéter de la voir quitter tout à coup son ouvrage et rester, la tête appuyée sur la main, immobile et les yeux perdus dans une sorte de lointaine contemplation. Il comprenait vaguement que sa femme n'avait point tout ce qu'elle désirait; il craignait par-dessus tout qu'elle ne s'ennuyât, car l'expérience lui avait appris que l'ennui est mortel à la paix domestique. Il lui proposait alors, que sais-je? d'aller dans le monde, à l'Opéra, au bois de Boulogne, d'acheter une maison de campagne et d'y vivre quelques mois de l'année. Pauline lui prenait la main, le remerciait de sa bonté, souriait intérieurement de cet empirisme conjugal, et il s'en allait, ne comprenant

rien à ce qu'il appelait des grimaces. Il se consolait en se disant : — Bah! elle est si nerveuse! — Et il n'y pensait plus.

Pauline y pensait, tout en accusant le sort. Résolue cependant à ne jamais faillir, résignée à ne jamais aimer, puisqu'elle ne pouvait aimer qu'en sortant du devoir juré et accepté, elle vivait en repos, sans bonheur, il est vrai, mais aussi sans chagrin, d'une existence neutre, occupée d'intérêts secondaires, et que rien maintenant ne semblait devoir troubler, lorsque le hasard des rencontres amena près d'elle George d'Alfarey, dont la vie était, par tant de côtés, semblable à la sienne. De la conjonction de ces deux cœurs profondément honnêtes devait naître une passion sérieuse, d'autant plus violente qu'elle serait plus combattue.

Depuis sa visite à Pauline, George n'avait pu reprendre goût à ses occupations habituelles; il rêvassait, se promenait, fuyait le monde plus encore que de coutume, rompait brusquement la conversation, lorsque sa mère voulait lui parler de Pauline. Quand il la revit un soir dans un salon où il se doutait bien qu'elle serait, il ne put conserver aucune illusion sur l'état de son cœur en sentant l'oppression qui serra sa gorge dès qu'il l'aperçut. Assis immobile à ses côtés, il resta longtemps silencieux, absorbé dans une émotion trop forte pour être sagement contenue. Tout en se mêlant à la conversation, Pauline le regardait; elle le trouvait pâle et comme maigri depuis qu'elle ne l'avait vu. Souffrait-il? et de quel mal? La discussion continuait. Chacun y jetait son mot, banal ou profond. Pauline n'écoutait plus, elle pensait à George. Avec la merveilleuse intuition des femmes, elle devinait qu'elle était pour quelque chose dans cette mélancolie profonde. Toute flamme attire les papillons; tout amour attire les femmes, quelque vertueuses qu'elles soient, et je ne crois pas, malgré son habituelle et charmante réserve, que tout intérêt personnel fût hors de sa curiosité, lorsque, se tournant vers George, elle lui dit : — Mais qu'avez-vous donc?

George tressaillit; pendant quelques secondes, il fixa tristement ses yeux sur elle, et lui dit à voix basse, avec une intonation si douce qu'elle ressemblait à une caresse, ce vers d'un poète dont je ne sais plus le nom :

J'ai plus d'amour au cœur que je n'en puis porter!

Pauline baissa les yeux et contempla attentivement les peintures de son éventail. Arraché à sa rêverie, George se jeta brusquement dans la discussion. Je ne sais quelle chaleur l'animait, mais on l'écoutait en silence; les femmes le regardaient, et les hommes inclinaient la tête comme pour mieux recueillir cette jeune parole dont l'éloquence singulière éclatait à travers les raisonnemens les plus sérieux. Tout

sentiment intérieur modifie l'expression du corps, et l'homme qui aime, lorsqu'il parle, fût-ce de philosophie ou de politique, a dans la voix je ne sais quelle note nouvelle qui lui donne des sons plus doux, plus sonores et pour ainsi dire plus musicaux. Pauline était pénétrée de cette harmonie à la fois tendre et puissante; une sorte de force magnétique s'en dégageait, qui la frappait et remuait toutes les fibres de son cœur. « C'est pour moi qu'il parle, » se disait-elle, et lui-même, malgré lui, à son insu peut-être, c'est son approbation qu'il cherchait, c'est à ses pensées qu'il demandait un écho.

George partit le premier, ce qui eût été une coquetterie raffinée, si elle eût été réfléchie; il partit simplement pour éviter de revenir avec sa mère, car il redoutait qu'elle ne lui fît encore quelque plaisanterie sur Pauline. Dès qu'il eut quitté le salon, ce fut un concert d'éloges; mais Pauline écoutait dans son cœur une voix qui parlait de George mieux et plus haut.

— Il est charmant, dit une femme d'un certain âge; nous devrions le marier, ce beau raisonneur.

— Y pensez-vous, madame? répliqua Pauline avec une rapidité difficilement explicable. Et à quoi bon? Laissez-lui donc son indépendance et les sérieux loisirs qui occupent sa jeunesse!

Mme d'Alfarey se pencha en ce moment à l'oreille de Pauline : — Nous y veillerons, lui dit-elle en souriant, et je crois, ma chère belle, qu'il aimerait à vous consulter avant de prendre une aussi grosse détermination.

George cependant était seul en face de sa conscience, et il s'interrogeait. La nuit fut longue et grave; ce fut pour lui comme une veillée d'armes à l'heure d'entreprendre un de ces combats solitaires qui n'ont pour témoins que les pensées les plus secrètes, et d'où l'on veut sortir vainqueur pour bien mériter de soi-même. Il alla droit au mal; à travers ses doutes et ses irrésolutions, à travers les sollicitations de sa jeunesse et les entraînemens où l'amour le poussait, il sut dégager la vérité; il comprit, avec une abnégation où l'orgueil eut sa part, qu'il était entraîné par une passion sérieuse et profonde. L'intérêt de sa propre grandeur ne lui commandait-il pas de conserver toujours cette passion intacte et pure? Il dédaigna ces chemins vulgaires qui nous conduisent presque sûrement au but de nos convoitises; il se résolut à être vertueux dans le vrai sens du mot. George n'eut pas à regarder longtemps autour de lui pour reconnaître l'espèce de dislocation morale qui atteint les existences trop faciles; il n'eut qu'à penser à sa mère, aux cruelles paroles qui autrefois avaient frappé son oreille. Il revit son père courbant la tête sous le poids de soucis qu'il ne nommait pas; il eut peur pour lui-même, et surtout pour celle qu'il aimait, d'une liaison que le monde

pouvait excuser, mais qu'il avait aussi le droit de flétrir; il se jura qu'il cacherait sa religion pour mieux adorer son Dieu; sans savoir comment Pauline accueillerait un aveu, il se promit de ne jamais le faire, oubliant qu'il l'avait déjà fait, et ne sachant pas que sa promesse serait impossible à tenir. Il se crut de force à braver tout danger, et il s'affermissait dans sa résolution, soutenu par une voix intérieure, qui, en lui rappelant la tristesse de son père, la vie de sa mère, semblait lui crier comme les hermines héraldiques de la Bretagne : *Potius mori quam fœdari!*

De son côté, Pauline avait peu dormi; elle ne s'était point abandonnée aux sentimens quintessenciés qui avaient tenu George en éveil; elle n'avait pas rêvé, elle avait réfléchi sans hésitation et avec cette sorte de brutalité que les femmes ont pour leurs propres pensées. — Je l'aimerai, si déjà je ne l'aime, s'était-elle dit; mais je ne serai pas sa maîtresse. Si un cœur dévoué et plein d'une affection qui n'est point à mépriser suffit au bonheur qu'il cherche, je lui tendrai la main en signe de sérieuse alliance; mais s'il est de ces êtres faibles pour qui la possession est la seule consécration possible de l'amour, je ne le reverrai pas : je resterai avec une illusion de moins et un regret de plus. — Ainsi, tandis que l'un se jurait de ne jamais rien demander, l'autre se promettait de ne jamais rien donner; à leur insu, ils se rencontraient dans une résolution trop forte pour être tout à fait compatible avec la faiblesse humaine, et qui devait peut-être leur valoir plus de larmes et de douleurs qu'une chute définitive.

Semblable à ces hommes que l'incertitude énerve, que l'inquiétude abat et qui ne rentrent dans le libre exercice de leurs facultés qu'après s'être fortement arrêtés à une résolution, George se sentit plus calme. Pour lui, le sacrifice était consommé : il venait de prononcer à sa façon ses vœux éternels; il marchait d'un cœur ferme vers les dangers qu'il connaissait. Il alla bientôt faire une visite à Pauline. Prévenante, presque onctueuse, Mme de Chavry lui parut remise du trouble involontaire que leur première entrevue chez elle lui avait causé. Peut-être eût-il été fort étonné si, sous cette douceur, il eût vu l'impassible résolution d'une défense à tout prix; mais il n'eut point à la mettre à l'épreuve : heureux de voir celle qu'il aimait, il eut de ces réserves exquises qui rassurent vite les sentimens les plus effarouchés.

Ces visites se renouvelèrent rarement d'abord, puis plus fréquemment, et peu à peu George devint l'hôte assidu de la maison de Pauline. Chaque jour, avant son dîner, il allait passer une heure ou deux auprès d'elle; le soir, souvent ils se rencontraient dans le monde, et la pente des accidens journaliers de l'existence les avait

amenés insensiblement à ce résultat que leurs rêveries avaient ambitionné : vivre près l'un de l'autre, s'aimer et ne point faillir. S'étaient-ils donc avoué qu'ils s'aimaient? Non; dans les épanchemens de leurs causeries intimes, jamais le mot suprême, comme disent les romances, n'était sorti de leurs lèvres. A quoi bon se le dire? ne le savaient-ils pas, et la confiance dont Pauline usait avec George n'était-elle pas le résultat de ce singulier compromis qu'elle pouvait s'abandonner sans crainte, parce qu'entre eux le mot amour n'avait jamais été prononcé? Étrange contradiction du cœur des femmes : quand elle avait reconnu et pour ainsi dire expérimenté l'extrême retenue dont George s'enveloppait, elle s'était livrée sans contrainte à l'attrait qui la poussait vers lui; elle lui était reconnaissante de ce qu'il avait brisé, à force de loyauté, la barrière dont elle s'était, mentalement du moins, entourée contre lui; elle avait compris que la prudence était presque injurieuse; elle l'en remerciait intérieurement et se sentait fière d'avoir si bien su préjuger de l'homme qu'elle aimait. Et cependant plus d'une fois, repassant dans sa mémoire les paroles qu'il lui avait dites, les confidences qu'il lui avait faites, s'étonnant peut-être que cet amour qui se devinait si violent eût la force de rester voilé, Pauline s'était dit avec inquiétude : — Me trompé-je? est-ce qu'il ne m'aimerait pas?

Leur vie coulait donc ainsi douce et sereine dans un bonheur négatif et presque nuageux, qui, jusqu'à présent du moins, leur avait suffi. Le monde avait bien un peu regardé d'un œil ironique cette sorte de liaison idéale; mais ses railleries avaient été forcées de tomber devant l'attitude profondément honnête, grave et placide de Pauline et de George. Seul, M. de Chavry montra une inquiétude qu'il eut quelque peine à calmer. La présence de M. d'Alfarey avait fini par troubler son imperturbable confiance, et, sans se départir des habitudes de galant homme qui étaient de fait sa seule morale, il se sentait parfois au cœur des soupçons dont il ne triomphait pas toujours aussi facilement qu'il l'aurait voulu. Pauline, qui avait assez étudié ce caractère pour en connaître les faiblesses, n'eut recours à aucun faux-fuyant pour rassurer son mari; elle ne voulut mettre aucun mystère dans une conduite qui pouvait s'en passer, et elle continua de vivre ouvertement sous le regard de M. de Chavry. — Je n'ai rien à cacher, se disait-elle; s'il me parle, je lui dirai tout. — Elle n'en eut pas besoin, car son mari rendit spontanément à sa vertu un hommage qu'elle ne réclamait pas.

Un soir, après le dîner, George était assis au coin du feu auprès de Pauline; c'était l'heure où M. de Chavry avait l'habitude d'aller au club. Quand il rentra dans le salon pour dire adieu à sa femme et qu'il vit George près d'elle comme déjà si souvent il l'avait vu, il

ne put retenir un geste de mauvaise humeur, il ôta ses gants, prit un fauteuil, et s'installa devant la cheminée dans l'attitude d'un homme décidé à ne point quitter la place. George et Pauline se regardèrent et reprirent leur conversation, à laquelle M. de Chavry ne se mêla point. Il semblait contrarié : de sa propre défiance ou de la présence de George? je ne sais. Il ne parlait pas, s'absorbait dans la contemplation du feu, changeait ses jambes de place, tapotait de ses doigts nerveux les bras de son fauteuil, et paraissait pris entre toute sorte d'hésitations. Tout à coup il se leva, et, tendant la main à sa femme, il lui dit adieu avec un de ces sourires derrière lesquels aucun soupçon ne saurait se cacher.

— Qu'a-t-il donc? dit George à Pauline.

— Rien, répondit-elle; seulement il a compris que nous nous aimions!

Ce fut là le premier aveu, et Pauline fut bien imprudente de le prononcer, car il renversait le compromis derrière lequel leurs cœurs s'abritaient, et il allait livrer passage à toutes les ardeurs de leur passion contenue.

De ce jour en effet, aucun de leurs doutes conventionnels ne pouvait subsister; ils n'avaient plus rien à s'apprendre. Le mot de Pauline contenait plus qu'un encouragement, il avouait une défaite, et c'est là une confession que la femme, lorsqu'elle veut demeurer toujours pure, ne doit jamais faire, fût-ce même au complice de sa vertu. Ce seul mot les avait pour ainsi dire désarmés, et ils ne pouvaient rester vertueux que par un accord tacite de grâce et de générosité. Combien de temps pouvait durer cet accord, et de quel poids serait-il dans la main de la destinée qui pousse fatalement l'un vers l'autre les cœurs épris d'un même amour? Extérieurement rien n'était changé en eux, mais un élément nouveau s'était glissé dans leur âme, et une révolution s'y était faite; malgré leurs efforts, ils étaient la proie du dieu jaloux contre lequel on n'a jamais combattu en vain, et ce n'est plus seulement contre leur cœur qu'ils avaient à lutter maintenant.

L'un et l'autre, avec une bonne foi et un courage surprenans, appelaient des secours étrangers à l'aide de leurs forces chancelantes. Pauline priait, elle faisait des aumônes, elle demandait humblement à Dieu d'éloigner de ses lèvres altérées cette coupe toute pleine d'une tentation charmante; elle écoutait avec empressement les banales paroles qu'un prêtre murmurait à son oreille, espérant y trouver une lueur qui lui montrerait la vérité, un point d'appui qui la soutiendrait dans sa marche difficile, et elle rentrait chez elle plus énervée, plus anxieuse, toujours décidée à rester maîtresse d'elle-même, mais désespérée du travail terrible qui se faisait en

elle, et qui ébranlait ses résolutions les meilleures. Quant à George, il multipliait ses travaux; il touchait à tout en même temps avec une activité fébrile; mais sa pensée était ailleurs, emportée par un tourbillon qu'elle ne dominait pas, le laissant inutile et sans intelligence en face de ses études, qu'il ne comprenait plus. Ses yeux lisaient, mais n'envoyaient à son cerveau que des mots vides de sens qui défilaient devant lui comme les vocables d'un langage inconnu. Il laissait alors tout ce fatras scientifique, il faisait des armes, ou crevait ses chevaux dans des courses insensées, demandant aux fatigues du corps d'endormir le démon, le dieu peut-être, qui veillait obstinément en lui. Enfin il faisait des vers: symptôme grave pour un philologue! Un matin que sa mère entrait chez lui, elle avisa sur sa table une feuille de papier couverte de ces petites lignes dont l'inégale longueur constitue seule, au point de vue de certaines gens, la différence de la poésie à la prose. Elle prit le papier.

Il est à toi, ce cœur dont l'espérance
Va vers le tien, comme l'encens vers Dieu...

— Mon fils, dit-elle, les femmes ne sont pas des étoiles, et pour les approcher il n'est pas nécessaire de monter au septième ciel.

George la regardait pendant qu'elle rejetait ses vers sur la table. — O mon pauvre père! se dit-il à voix basse.

La pensée du vieillard qu'il avait évoquée ne le quitta pas lorsqu'il fut resté seul. Nos morts vivent en nous, ceci n'est point douteux; souvent ils nous apparaissent intérieurement dans les instans périlleux de notre vie, et leurs conseils nous dirigent à travers les obstacles qui barrent notre chemin. Dans le dédale où se perdaient les résolutions de George, il lui sembla que la voix de ce père qu'il avait tant aimé s'élevait lentement du fond de son cœur et lui disait: — Lutte, et à tout prix triomphe! Puisque tu aimes, ne laisse pas l'objet de ton amour descendre les degrés qu'on ne remonte plus, et n'expose jamais un fils à souffrir par sa mère ce que tu as souffert par la tienne!

Un accès de jalousie vint encore amollir sa résistance en lui prouvant jusqu'à quelle hauteur son amour était monté. Un soir, on annonça chez Pauline le comte Ladislas Palki. George se souvint de ce qu'il avait entendu dire à sa mère, et il eut un tressaillement impossible à vaincre en voyant entrer un homme de trente-cinq à quarante ans, qui était le type le plus parfait de la beauté mâle et rêveuse de la race slave. Pauline l'accueillit comme un vieil ami, avec toute sorte de joie et d'amabilité. A ses questions il répondait d'une voix si douce qu'elle trahissait une vive affection. Plusieurs fois Pauline lui serra la main. George foudroyait de ses regards Ladislas,

qui paraissait ne pas s'en apercevoir. M. de Chavry rentra du club plus tôt que de coutume; il fit de grandes amitiés à Ladislas. Le pauvre George n'en pouvait mais; il avait presque envie de souffleter le comte Palki parce qu'il était venu, et M. de Chavry parce qu'il était rentré; il comprit que bientôt il ne serait plus maître de lui et qu'il allait faire quelque sottise; il se leva, ouvrit la porte du salon et sortit sans dire adieu à personne. A le voir partir, Pauline devina tout.

La nuit fut mauvaise pour George comme pour Pauline. George était fort mécontent de lui, et il ne pouvait s'empêcher de divaguer, tout en sentant qu'il ne pensait que des sottises. Pauline n'était pas irritée, mais elle était profondément triste; un découragement sans bornes l'avait affaiblie, elle se disait malgré elle : Si j'étais à lui, il ne douterait jamais de moi, et ne souffrirait plus.

Le lendemain, George courut chez Pauline.

— Je vous attendais, lui dit-elle. Hier, vous êtes parti plein de colère, et vous m'avez fait beaucoup de peine.

— Aimez-vous le comte Palki? l'avez-vous jamais aimé? lui demanda-t-il, sans même l'écouter.

— Jamais! lui répondit-elle avec un triste sourire, en dirigeant vers lui l'indicible loyauté de son regard.

George laissa échapper un soupir, comme un homme soulagé d'un grand poids. — Ah! je le pensais bien! s'écria-t-il; mais pourquoi donc alors ai-je tant souffert?

Ils parlèrent ensemble de Ladislas avec un abandon sans réserve, et qui paraîtrait étrange après l'espèce de crise nerveuse qu'ils avaient subie, si l'on ne savait qu'entre amans de bonne foi un mot dissipe tous les orages.

— C'est un héros, lui dit Pauline; c'est une sorte de soldat d'avant-poste, toujours au premier rang, quand il s'agit de combattre ceux qui se sont partagé sa patrie. Une aventure tragique en a fait un personnage célèbre en Allemagne, et a donné du retentissement aux soins qu'il m'a rendus. Il était le chef d'une de ces conspirations qui ont éclaté dans le grand-duché de***. Tout était prêt pour l'action; Ladislas et huit de ses amis devaient aller, à quelques lieues de la ville, soulever un régiment de cavalerie travaillé d'avance, et à l'aide duquel on voulait marcher sur le siége du gouvernement. La veille du jour fixé pour l'action, les amis de Ladislas, entrés un à un et séparément dans la ville, s'étaient cachés dans sa maison. La soirée fut employée aux dernières dispositions, et l'on s'ajourna au lendemain, à six heures du matin. A cette époque, Ladislas était lié avec la jolie princesse K..., que vous avez vue à Paris, et qu'on appelait la fée Carline à cause de son petit nez un peu écrasé. Il

se rendit chez elle et n'en sortit qu'à quatre heures du matin. C'était en hiver, par une nuit brumeuse. Ladislas revint chez lui, entra dans le grand salon, où ses amis dormaient, deci, delà, sur des matelas placés au hasard, et se jetant, épuisé de fatigue, dans un fauteuil, il dit à son domestique de le laisser dormir une heure seulement. Quand, à cinq heures, on réveilla les conjurés, ils virent Ladislas plongé dans un de ces sommeils vainqueurs de tout qui dénotent une lassitude profonde, et ils dirent au domestique, comme lui-même me l'a depuis raconté : « Laisse dormir le comte; le rendez-vous général est à neuf heures; selle-lui sa jument anglaise, réveille-le à sept heures, dis-lui que nous l'attendons; avec un temps de galop, il nous rejoindra. » Puis ils sautèrent en selle et partirent après s'être donné le baiser de paix de ceux qui vont à la mort. Lorsqu'à sept heures Ladislas fut réveillé, il entra dans une colère violente, maltraita son domestique, et partit comme un fou pour rejoindre ses compagnons. Il galopait à perdre haleine sur la route humide. Il avait déjà fait plusieurs lieues et approchait de l'endroit fixé pour le rendez-vous, lorsqu'à travers le brouillard il aperçut des hommes qui de loin, sur le chemin, regardaient de son côté. Il s'avança, c'étaient des paysans réunis près d'une ferme. Ils se jetèrent résolûment à la tête de son cheval, et malgré ses efforts, ses injures et ses coups, ils parvinrent à l'arrêter. « Ne craignez rien, lui disaient-ils; nous vous connaissons, vous êtes le comte Palki : nous sommes des vôtres; mais avant d'aller plus loin, venez voir vos amis, ils sont ici tous; après, vous continuerez votre route, si vous voulez. » Ladislas les suivit; on le conduisit dans un verger : aux branches des arbres il vit ses huit compagnons pendus, morts. Le secret du complot avait été livré; une escouade était venue attendre les conjurés sur la route, les avait saisis, exécutés, et s'en était retournée, satisfaite de ses œuvres, sans se douter que le principal coupable n'était point parmi les victimes. Les paysans cachèrent Ladislas; le soir, il rentra dans la ville, il se rendit chez la princesse K..., qui l'attendait si peu qu'il put se convaincre qu'elle le trompait. De nouveau, Ladislas se sauva, se cachant le jour dans les métairies isolées, marchant la nuit, échappant à mille piéges tendus le long de sa route, et ainsi, poursuivi, souffrant de la faim et du froid, portant dans l'âme une double blessure de conspirateur trahi et d'amant trompé, il arriva dans la ville de ***, où nous résidions. Là, il était libre et en sûreté. Son aventure avait fait grand bruit; il devint le lion du moment, comme disent les Anglais. M. de Chavry le rencontra, se lia avec lui et me l'amena. Ladislas m'a aimée, cela est vrai, et il me l'a dit; mais je n'ai agréé de ses soins que ce que j'en devais accepter. Je sais que beaucoup de femmes m'ont envié

cette recherche, et n'ont pas compris que je l'eusse repoussé; mais une nature loyale comme la sienne ne pouvait s'y méprendre : il a senti que ses nobles qualités avaient mieux à m'offrir qu'une galanterie coupable, et il est devenu pour moi un de ces amis sur lesquels on peut compter pour toutes les choses de la vie et de la mort.

George avait écouté en silence ce long récit, dont la sincérité le frappait; il baisa les mains de Pauline. — S'il est votre ami, dit-il, il sera aussi le mien.

Mais les souffrances qui le remuaient depuis la veille avaient épuisé ses forces; il éclata tout à coup en sanglots, et, serrant Pauline contre son cœur, il s'écria : — Je puis encore me résigner à n'être jamais à vous; mais si vous aimiez quelqu'un, si par malheur vous en aviez jamais aimé un autre, je vous tuerais!

Il était arrivé à un paroxysme violent; il eut une espèce d'attaque de nerfs, et il répétait sans cesse : Sommes-nous malheureux! sommes-nous malheureux!

Le soir, lorsque Ladislas arriva, Pauline lui présenta George. Les deux hommes causèrent ensemble, parurent s'apprécier, et se sentirent attirés l'un vers l'autre en vertu de l'affection qu'ils portaient à la même femme. Un sentiment commun, s'adressant au même objet, unit ou désunit les hommes selon la trempe de leur caractère et la hauteur de leur âme, mais ne les laisse jamais indifférens. George et Ladislas étaient faits pour se plaire, et ils se plurent. Lorsque le comte partit, reprenant sa route pour obéir à des devoirs qui l'appelaient loin de la France, il laissa un ami de plus derrière lui.

Quelques jours après, un matin que George entrait chez Pauline, elle put remarquer en lui un changement dont elle fut surprise : je ne sais quoi de hardi et de déterminé brillait dans ses yeux, ordinairement si doux; quelque chose de bref sonnait dans sa voix, et son sourire ressemblait à une provocation. Pauline n'eût point été femme, si elle n'eût compris qu'une détermination mauvaise s'était emparée de l'âme de George, et que, las peut-être de leur vie douloureuse, il s'était dit en venant chez elle : Il faut en finir! Elle eut peur. D'un de ces petits bruissemens des lèvres auxquels les mères excellent, elle appela son fils, qui jouait dans le salon voisin; l'enfant accourut. Elle le garda un moment près d'elle, puis tout à coup, le saisissant dans ses bras, elle le posa sur les genoux de George, en lui disant : Embrasse ton ami!

George prit l'enfant, regarda Pauline, et dans ses yeux une lueur passa, qui semblait dire : C'est une trahison! Il resta quelques instans immobile, évidemment en proie à un combat terrible. Peu à peu son visage reprit son calme ordinaire, un triste sourire effleura

ses lèvres pâles, il remit le petit garçon entre les bras de sa mère, et parlant à Pauline avec une voix pleine de soumission : — Je vous rends votre fils, lui dit-il, laissez-le retourner à ses joujoux. — Il avait regardé l'enfant, et pensant à sa propre mère, dont le souvenir pesait toujours en lui, il avait su refouler dans son âme les sentimens qui l'obsédaient.

Ces luttes se renouvelaient, et c'est par miracle qu'ils résistaient encore. Au fond, ils se sentaient perdus; mais comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, quand l'un faiblissait, l'autre se relevait, et c'est ainsi qu'ils marchaient dans la route choisie par eux-mêmes vers un but qu'ils n'osaient plus prévoir. Ils savaient bien, par exemple, que si une chute longtemps évitée venait enfin les surprendre, elle serait irrémédiable. Ni l'un ni l'autre, avec la passion qui les dévorait, ne se serait accommodé de ces compromis douteux que voilent les convenances et qu'acceptent les âmes froides. Ils apercevaient alors au bout de leur horizon une séparation éclatante, un grand scandale en un mot, et ils fermaient les yeux comme pour chasser cette vision funeste. Les suites de leur amour eussent été si graves que parfois leur amour en semblait paralysé. Ils se soutenaient mutuellement dans leurs heures de défaillance. — Vertu! tu n'es pas un vain mot! s'écriait parfois Pauline, épouvantée de ses propres pensées.

Un jour elle laissa tomber sa tête alourdie sur l'épaule de George et pleura beaucoup, sans parler. Il se pencha vers elle, et lui serrant la main, comme on fait à ceux dont on ne peut soulager la souffrance : — Du courage, ma pauvre âme, lui dit-il, puisque le bonheur n'est pas fait pour nous!

Ce jour-là, il fut le héros; le lendemain, ce fut elle qui le releva d'une crise de faiblesse. L'idée de la mort, d'une mort commune et volontaire, leur traversa une fois l'esprit; ils en parlèrent avec exaltation, en des termes qui prouvaient l'affollement de leur cœur. Le petit Firmin, qui entra chez sa mère en caracolant sur un bâton, fit évanouir ces absurdes fantômes.

De tels combats s'inscrivent en lignes indélébiles sur le visage des lutteurs, et Mme d'Alfarey s'inquiéta bientôt de l'altération profonde qu'elle remarquait sur les traits de son fils. Puisant la plupart de ses convictions dans l'expérience et les souvenirs de sa propre vie, elle ne croyait guère à la vertu, qu'elle appelait volontiers, chez les femmes, un raffinement de coquetterie. Après avoir vainement essayé d'arracher quelque confidence à George, elle alla résolûment faire une visite à Pauline. Tout ce que l'usage du monde et l'habitude des mots à double entente peuvent donner d'astuce, elle l'employa pour découvrir le fond de l'âme de la jeune femme, qui, sans se laisser

dérouter une seule fois, persista à ne rien comprendre aux paroles de Mme d'Alfarey.

Cependant, depuis que cet amour les ravageait, les jours et les mois s'étaient écoulés; l'année 1848 avait rejoint aux archives des siècles ses sœurs précédentes, et déjà les derniers jours de février 1849 annonçaient le printemps. Rien ne paraissait modifié dans la vie de Pauline et de George; mais ils étaient arrivés aux dernières limites de leurs forces, et ils touchaient à une de ces heures fatales pour les maladies de l'âme comme pour celles du corps, au-delà desquelles les médecins ajournent l'espérance. L'instant était venu de la crise qui allait les perdre ou les sauver. Pauline le sentait bien. « Tout est perdu, se disait-elle, si nous ne prenons un grand parti. » Quant à George, il s'abandonnait au hasard, et il n'entendait plus en lui qu'un immense bourdonnement.

Un soir de février, par un de ces temps humides et tièdes qui souvent en France annoncent les approches du mois de mars, George était assis auprès de Pauline; M. de Chavry était sorti, l'enfant dormait. Le salon était plongé dans une demi-obscurité que traversaient parfois les lueurs intermittentes d'un feu près de s'éteindre. Sans se parler, ils regardaient avec une fixité machinale les bûches presque consumées qui flambaient encore sur les cendres. Une grande langueur était en eux. Pauline avait laissé tomber son ouvrage, elle écoutait avec effroi les battemens de son cœur. George se disait : « Dans quelle bourgade d'Italie faudrait-il aller nous cacher? » Il se leva, ouvrit la fenêtre; une bouffée d'air chaud entra, qui le frappa au visage. Au-dessus des nuages, la lune, brillante et large, semblait se reposer sur d'immenses coussins bordés des couleurs de l'iris. Les arbres noirs détachaient leur silhouette mobile sur la lumière du ciel; quelques-uns étaient si hauts, qu'ils paraissaient porter les étoiles, épanouies au sommet de leurs branches, comme des fleurs de feu. Pauline était venue, près de George, s'accouder à la fenêtre.

— Oh! lui dit-il, m'en aller avec vous, bien loin, au-delà des mers... N'avoir pour souvenir, pour espérance, que l'éternelle adoration dont mon âme est remplie!..

— Taisez-vous, lui répondit Pauline, ne tentez pas une pauvre créature qui a remis son honneur entre vos mains et qui doit mourir auprès du devoir comme un soldat meurt auprès du drapeau!

George baissa la tête. Pauline s'enveloppa les épaules d'un châle, et prenant le bras de George : — Allons faire un tour dans le jardin, dit-elle; cette belle tiédeur de l'air me fera du bien.

Ils descendirent; longtemps muets et comme enlevés au-dessus des choses de la terre, ils marchèrent dans les allées que la lune rayait

de longues traînées blanchâtres. Parfois ils échangeaient un mot, puis retombaient dans le silence. Elle était tout entière appuyée à son bras, et il se sentait accablé par ce doux fardeau, qui jadis lui eût paru si léger. Parvenus à un quinconce formé de tilleuls, ils s'arrêtèrent et s'assirent sur un banc de bois. George baissait toujours les yeux; Pauline au contraire levait le front et recevait en plein visage la clarté céleste.

— Croyez-vous donc qu'il ne vaudrait pas mieux mourir? s'écria tout à coup George en se tournant vers elle.

— Taisez-vous, taisez-vous! lui dit-elle en lui mettant la main sur la bouche.

George la prit dans ses bras avec violence, et pour la première fois leurs lèvres se rencontrèrent dans un de ces baisers dont Byron a parlé. Ce ne fut qu'un éclair. Pauline jeta un cri et se sauva en courant. Lorsque George la rejoignit au bout de quelques minutes, il la trouva dans le salon, presque renversée sur un canapé, la face contre les coussins.

— Au nom du ciel! lui cria-t-elle en joignant les mains, allez-vous-en; ne revenez pas me voir, attendez que je vous rappelle.

George s'approcha. Elle se leva, passa son bras sous le sien, marchant et se soutenant à peine; elle le conduisit ainsi jusqu'à la porte du salon. — Je veux être seule, mon ami, lui dit-elle; partez, je vous écrirai dès que je pourrai vous voir. George obéit. Le lendemain, vers une heure, au moment où il allait écrire à Pauline, il reçut d'elle un billet qui ne contenait qu'un mot : « Venez! »

Il ne se jeta pas dans une voiture et ne courut pas chez Pauline, comme on pourrait le croire; il allait doucement, le visage penché, le cœur plein de trouble et l'âme indécise. Il croyait marcher vers ce bonheur qui lui était toujours apparu si grand qu'il lui semblait ne devoir pas être de ce monde, et au moment d'y toucher, de le saisir, il se sentait envahi par une indicible amertume. Hélas! il en est de la félicité des hommes comme de ces jardins qu'enferment des murs défendus par des broussailles de fer : on ne peut y entrer, on ne peut en sortir qu'en se déchirant les mains. C'était bien son idole qui venait à lui; mais elle descendait de son piédestal. « Elle aussi!... » se disait-il. Tous les obstacles, tous les dangers lui apparaissaient à cette heure grandis et multipliés. Il voyait ses forces épuisées par ses luttes de chaque jour; il levait les épaules avec colère, comme en présence d'une impossibilité, lorsqu'il pensait à ce rêve de vertu qu'aujourd'hui il traitait de chimère, et quand ses sermens lui revenaient en mémoire, il en chassait le souvenir avec le mot suprême des révolutions : « il est trop tard! » Ainsi battu et heurté par ce chaos de pensées contradictoires, il arriva chez Pauline.

Le premier mot de George fut un reproche sur la façon dont elle l'avait renvoyé la veille. Elle le regarda avec surprise, et, lui prenant la main : — Asseyez-vous, lui dit-elle, et écoutez-moi, car je n'ai pas voulu vous quitter sans vous dire adieu.

— Nous quitter! cria George. Eh! grand Dieu! que dites-vous?

Toutes les pensées qui l'avaient troublé durant la route disparurent et s'évanouirent devant cette menace d'une séparation à laquelle il n'avait jamais songé.

— Oui, reprit-elle d'une voix tremblante, oui, il faut nous quitter, parce que vous m'aimez, parce que je vous aime, parce que tous deux, hélas! nous sommes si bien vaincus, qu'il n'y a plus de salut que dans la fuite. Si vous ne consentez à partir, c'est moi qui partirai. Je n'ai plus ni force ni courage, et ce sacrifice, qui seul peut nous sauver encore, je le demande à votre pitié, puisque je suis si lâche que toute vertu s'est anéantie en moi. Ne m'interrompez pas, laissez-moi finir; je me suis promis de vous dire certaines choses, je vous les dirai. Après ce qui s'est passé hier entre nous, le doute ne m'est plus possible. Nous sommes arrivés à un moment fatal; poussés par la passion de nos cœurs, nous allons tout oublier et entrer dans une voie misérable qu'il faut éviter à tout prix. Que ferons-nous, si nous succombons? A votre premier signe, je me lèverai, je partirai, je vous suivrai. Et mon fils? y avez-vous pensé, quel héritage lui laisserai-je? Et cet homme, bon après tout, qui m'aime autant qu'il peut aimer, cet homme dont librement j'ai accepté le nom, que trouvera-t-il dans sa maison vide, lorsque je l'aurai quittée, au lieu du repos, de l'honneur et de la considération que je lui dois, puisqu'il me les a donnés?... Resterons-nous au contraire? Accepterons-nous cette triple honte dont le monde s'accommode, et à la pensée de laquelle tout mon cœur se soulève? Vivrons-nous englués dans nos mensonges et sentant chaque jour nos âmes s'abaisser dans cette voie de trahison? Exposerons-nous à tant de misères le sentiment qui exalte nos cœurs? Dans nos causeries, souvent vous m'avez raconté la mort de votre père. Vous souvenez-nous de sa dernière parole : « Il n'y a d'éternel que la vérité? » Ah! George, restons dans la vérité, qui, pour nous, est le sacrifice et le devoir. Que Dieu ne me punisse pas de ce que je vais dire, car je ne fais aucun vœu coupable; mais enfin, mon pauvre George, si j'étais veuve, à l'instant je mettrais ma main dans la vôtre. Je ne suis pas libre, vous le savez; je ne veux trahir aucun des devoirs que je me suis imposés, et je ne veux pas non plus, entendez-vous bien, George, je ne veux pas jeter mon amour pour vous aux chances d'une vie impossible.

Elle s'arrêta, car ses sanglots la suffoquaient. George, le front ap-

puyé contre le rebord de la cheminée, écoutait comme dans un songe.

— Quand vous fûtes parti hier au soir, reprit-elle, j'ai attendu M. de Chavry; je lui ai pris la main, je lui ai tout raconté, je l'ai supplié de me sauver, de nous sauver tous. Je me suis humiliée devant lui, me sentant coupable, car mon cœur du moins lui est infidèle, et il aurait le droit de me demander compte de mes pensées les plus secrètes. Ne vous effrayez pas, George, je ne me repens pas, et je serais prête à recommencer, s'il le fallait encore. Savez-vous ce qu'il a fait? Il m'a baisée au front, et m'a dit : « Vous êtes, ma pauvre Pauline, la femme la plus honnête que j'aie jamais rencontrée. Aujourd'hui vous me demandez mes conseils, je ne puis vous les donner, car, hélas! je vous avoue que je ne sais rien de ces luttes de vertu dont vous me parlez. Pensez, non pas à moi, qui n'ai peut-être pas le droit d'être bien exigeant avec vous, mais pensez à votre fils. » Il me laissait plus anéantie encore. Il s'éloigna, et quand il fut près de la porte, qu'il tenait déjà entr'ouverte, il tourna vers moi son visage tout pâle : « Si vous désirez faire un voyage, Pauline, je suis à vos ordres, et nous irons où vous voudrez. » Mon premier mouvement fut de le prendre au mot et de lui crier : Partons! Mais partir sans vous revoir, George, je ne m'en suis pas senti la force. Et puis n'est-il pas plus digne de nous d'envisager courageusement toute notre infortune, qu'envieraient bien des prétendus bonheurs, et de nous dire adieu comme deux êtres honnêtes qui toujours pourront se regarder en face, qui jamais n'auront rien à regretter, car ils n'ont rien fait dont ils aient à se repentir?

George releva la tête; son visage était baigné de larmes; il prit les mains de Pauline et s'inclina vers elle en les baisant avec ardeur.

— Lorsque je suis venu vers vous, dit-il, j'ai senti que je vous donnais ma vie. Il vous plaît d'en disposer aujourd'hui pour un sacrifice qui fera peut-être l'amertume de tout notre avenir. L'amour dans la plénitude de son bonheur est impossible entre nous, je fais mieux que l'admettre, je le sais. Vous voyez dans mon départ un moyen de salut: soit, je ne discuterai pas, je vous obéirai; dans huit jours, je serai parti.

Pauline jeta un cri de joie en même temps qu'un cri de douleur. Le petit Firmin entra pour embrasser sa mère avant d'aller aux Tuileries. Elle le prit dans ses bras, et, le serrant avec emportement : — Ah! s'écria-t-elle, cher petit! c'est toi qui me sauves et qui me perds!

L'enfant, effrayé, se mit à pleurer. George, comme tous les hommes de courage, avait repris sa sérénité en présence d'un malheur accompli, et ce fut lui qui calma le fils et la mère.

M. de Chavry n'avait changé aucune de ses habitudes; il avait continué à vivre près de sa femme comme si jamais elle ne lui eût fait aucune confidence. Deux jours après la détermination prise par Pauline, il avait plusieurs personnes à dîner. Dans le courant de la soirée, George s'approcha de lui :

— N'avez-vous pas quelques commissions à me donner pour Smyrne ou Constantinople? lui dit-il. Je vais partir pour l'Orient.

Si maître qu'il fût habituellement de ses impressions, M. de Chavry ne put éteindre l'éclair de joie qui traversa son regard. Il étouffa le soupir de soulagement qui dilatait sa poitrine. Il remercia George de ses offres, et lui parla avec un abandon qui ne lui était pas ordinaire.

En apprenant le départ de son fils, Mme d'Alfarey jeta les hauts cris; elle courut chez Pauline. — Le laisserez-vous partir? lui dit-elle.

Lasse, énervée, courbée sous le poids trop lourd de sa propre résolution, Pauline brisa la glace d'un mot : — Un de nous deux doit s'éloigner, dit-elle, lui ou moi; s'il reste, je pars!

Mme d'Alfarey n'en croyait pas ses oreilles; elle se creusait la tête. — Quelle est cette comédie-là? se disait-elle, et elle n'y comprenait rien.

Le jour du départ était venu. Pauline se cramponnait à sa volonté; la lutte n'était pas éteinte en elle. Vingt fois elle avait été sur le point d'écrire à George : Restez! Vingt fois elle avait pensé à le suivre. Quant à lui, sa bataille était finie, il était résigné. Peut-être cependant n'aurait-il point quitté Paris et eût-il essayé de continuer cette lutte dangereuse, s'il avait rencontré près de lui, chez sa mère, un soutien moral qui eût pu l'encourager; mais au lieu de ces conseils sévères et parfois douloureux à suivre que son père lui eût certainement donnés, il ne trouvait en elle que des railleries peu généreuses, une ignorance absolue des sentimens dont il avait nourri et fortifié sa passion.

Il alla faire ses adieux à Pauline. A force de raisonnemens, ils s'étaient, pour ainsi dire, prémunis contre leur émotion; elle fut vive cependant, si vive que George se leva précipitamment pour la fuir.

— Adieu, dit-il; quand vous reverrai-je? Le sort seul en décidera; je pars pour un exil qui n'aura de terme que par votre volonté.

Il s'arrêta, il baissait les yeux et n'osait regarder Pauline, qui, assise et la tête renversée contre son fauteuil, laissait couler ses larmes. — Vous ne m'avez jamais rien donné, reprit-il en froissant, comme pour se donner une contenance, quelques bijoux répandus sur le marbre de la cheminée; laissez-moi emporter un de ces bi-

joux; il sera pour moi un souvenir vivant qui ne me quittera jamais.

— Prenez ce bracelet, répondit Pauline; un de mes grands-oncles me le rapporta des Indes il y a bien longtemps; jeune fille, je le portais; c'est le seul de mes bijoux auquel je tienne; gardez-le, qu'il vous protége et vous parle de moi!

George prit le bracelet; il était composé de trois grosses lames d'or reliées entre elles par un chaînon; sur chacune des lamelles, des mots arabes étaient écrits; George les lut, et se tournant vers Pauline avec un sourire plus triste que des sanglots : — Savez-vous, lui demanda-il, ce que signifie la phrase gravée sur ce bracelet?

— Oui, répondit-elle.

— *Lek el mestékabel bil felahha, inch' Allah!* épela-t-il lentement; avec le succès, l'avenir est à toi, s'il plaît à Dieu! — Ah! je crains bien qu'il ne lui plaise pas! Savez-vous, Pauline, qu'il y a là presque une promesse, et que si j'étais un sage, je ne partirais pas?

Pauline sentit le danger; l'heure était trop propice aux faiblesses pour qu'elle ne cherchât point un faux-fuyant; elle se jeta dans des phrases vagues.

— Mais l'avenir n'est-il pas à vous?...

— Ce n'est pas de cet avenir que je parle, interrompit George avec vivacité; vous ne m'avez pas compris!... Et il rejeta le bracelet sur la table.

C'est parce que Pauline l'avait trop bien compris qu'elle faisait semblant de le si mal comprendre.

Il marcha vers elle, la prit dans ses bras, l'appuya sur son cœur, l'embrassa longuement comme on embrasse une sœur qu'on craint de ne jamais revoir, et se sauva sans oser retourner la tête.

Le soir il partait. Ayant déjà dit adieu à Mme d'Alfarey, il jetait autour de lui dans son appartement ce regard mélancolique et amer que seuls peuvent connaître ceux qui, le cœur brisé, sont partis pour de longs voyages, lorsqu'un domestique de Pauline entra et lui remit une petite boîte : elle ne contenait que le bracelet.

— Ah! se dit-il, est-ce donc un remords? Si je n'avais mis notre bonheur au-dessus des choses de la terre, je comprendrais à demi-mot, et si je restais, je n'aurais pas grand'peine à me faire pardonner.

Il n'avait pu trouver de place aux malles-poste, et il partait modestement par les diligences, seul et sans domestique. Dans la cour des messageries, il aperçut M. de Chavry.

— J'ai voulu vous serrer la main avant votre départ et vous apporter le vœu de l'étrier, dit-il à George; si jamais vous avez besoin d'un ami, monsieur d'Alfarey, n'oubliez jamais, je vous prie, que je suis le vôtre.

George fut touché de cette démarche; mais il était en veine d'amertume. — Bah! dit-il après quelques secondes de réflexion, il est simplement venu s'assurer de mon départ.

Quand la voiture s'ébranla, il eut comme un soupir de soulagement. Enfin c'est donc bien fini, et il n'y a plus à y revenir! En entendant le bruit sourd et saccadé de la diligence lancée au trot, en écoutant les cris du postillon, le frémissement des vitres, il lui sembla que c'était le fracas de toute sa vie qui s'écroulait sur lui. Au chemin de fer, pour hisser la voiture sur le truc, il y eut de nouveaux retards. George regardait autour de lui avec inquiétude. — Pourvu, se dit-il, que personne n'ait eu l'idée de venir encore me dire adieu ici! — Personne ne vint; le convoi se mit en marche; George rabattit sa casquette sur ses yeux et resta plongé dans une rêverie infinie, à laquelle servait de thême la dernière phrase que sa mère lui avait dite en le quittant : tu es fou!

A Marseille, il alla chez un orfévre qui lui riva au bras droit le bracelet de Pauline, et à bord du bateau à vapeur il ne s'étonna pas trop lorsqu'il voyait sourire les passagers qui apercevaient les chaînons d'or battant sur son poignet.

Il écrivit à Pauline de Malte, de Smyrne et de Constantinople; la seconde lettre qu'il lui adressa de la vieille Stamboul était datée des premiers jours de mai et mérite d'être citée.

« Hier j'étais assis dans un café sur les quais de Bebeck; j'entendais sans l'écouter un pauvre Bulgare qui chantait un air triste et lent en s'accompagnant d'un *téhégour;* je tenais machinalement entre mes doigts les longs tuyaux d'un narghilé éteint, je regardais un groupe de goëlands qui nageaient sur le Bosphore et que doraient les reflets du soleil couchant. Il y avait un grand calme partout; une sorte de silence lumineux enveloppait toutes choses autour de moi; j'étais engourdi dans mes songeries et je pensais à vous. Sur le quai, un homme à cheval passa, qui jeta un cri de surprise en m'apercevant; je courus à lui : c'était le comte Ladislas Palki. Jugez de notre étonnement. Le premier mot qu'il prononça fut votre nom. La mission qu'il était venu accomplir à Paris avait échoué; d'Allemagne, où il était retourné, il vint en Italie, puis ici, et maintenant il va se jeter en Hongrie. Ne soyez pas surprise, Pauline, je vais l'accompagner; que Dieu nous garde tous! Me blâmerez-vous de ce projet si rapidement conçu, et que dès demain je commencerai à mettre à exécution? Non, n'est-ce pas? La cause à laquelle je vais porter l'humble secours de mon bras a de quoi séduire les grands cœurs, et je sais qu'elle n'a pas laissé le vôtre indifférent. Il y a là une belle guerre, je veux m'y mêler; il y a un beau principe, je veux le servir de toutes mes petites forces. Du reste, j'ai passé la nuit à

causer avec Ladislas, et notre ami m'a tourné la tête. Donc, vive la Hongrie! nous allons reconquérir la couronne de saint Étienne! Si, dans cette absence que nous nous sommes imposée, je restais libre, tout serait perdu, je reviendrai; si une forte obligation, si un devoir ne s'interposent pas entre vous et moi, ma volonté faillira, mon courage déjà ébranlé m'abandonnera tout à fait, et j'accourrai près de vous, coûte que coûte, et aux risques de votre cher repos. Et puis, vous le dirai-je? le sentiment qui me pousse n'est peut-être pas bon; mais vous le comprendrez, vous qui comprenez tout. Je ne veux pas que vous vous disiez avec quiétude : Il voyage, il voit de belles choses, il est heureux peut-être. Je ne veux pas que vous vous accoutumiez à mon absence, je ne veux pas, égoïste que je suis, que mon nom cesse de vous troubler. Quand vous saurez que je cours des dangers, que je couche sur la terre nue, cherchant des yeux les étoiles que vous pouvez apercevoir; quand vous saurez que mon sort est mêlé à celui des armées qui se heurtent sur les rives du Danube, alors vous penserez à moi, vous prierez pour moi; mon souvenir, ravivé par l'inquiétude, ne vous laissera pas en repos; je saurai que vous me regrettez, que peut-être vous vous repentez de m'avoir fait partir, et que la nuit, en entendant sonner les heures de votre vie solitaire, vous vous direz : Où est-il? et que vous ajouterez peut-être : Pourquoi n'est-il pas là? Ne vous inquiétez pas trop cependant; quand un homme porte en lui la passion que je sens en moi, il est sacré pour Dieu, et nul péril ne peut l'atteindre. Ladislas prétend que je ferai un bon soldat, il s'y connaît, et vous pouvez l'en croire. Je réponds de vous, m'a-t-il dit; j'ai eu confiance en lui. Moi je vous dirai : Ayez confiance en nous! »

Par le courrier qui apportait cette lettre à Pauline, Mme d'Alfarey en reçut une qui lui annonçait la résolution de son fils; elle courut chez Pauline, qu'elle trouva baignée de larmes et en proie à un vrai désespoir.

— Hélas! lui dit la mère de George, pourquoi n'avez-vous pas empêché son départ?

II.

Quand Ladislas et George eurent traversé le Danube vers le milieu du mois de mai, on pouvait appliquer à la Hongrie le mot que M. Michelet a dit sur elle au Collége de France : « La Hongrie espère contre l'espérance! » En effet, tout semblait déjà bien près d'être perdu dans cette grande cause que d'immenses armées purent seules réduire au silence et à l'ajournement. Nous n'avons pas à raconter ici les péripéties de cette lutte gigantesque, dont chaque détail a

jadis fait battre nos cœurs; mais, pour l'intelligence de cette histoire, nous devons dire en quelle situation se trouvait alors la terre des Magyars. Le tsar Nicolas s'était décidé à intervenir et à faire ce « miracle » qui se renouvelle sans cesse pour sauver l'empire d'Autriche. Ce que les cabinets européens appelaient alors « l'insurrection hongroise » était cerné de tous côtés; le peuple, il est vrai, s'était levé en masse, et des prêtres marchaient à sa tête. Le patriotisme enfantait des prodiges; mais que pouvait-on contre les armées qui entouraient la Hongrie d'un cercle de mort? A l'ouest, l'armée autrichienne, retranchée dans Presbourg et commandée par Haynau, allait se mettre en marche, aidée d'un corps russe sous les ordres de Paniutine; au sud-ouest, Nugent se préparait à tomber sur les comitats situés entre la Drave et le Danube; au sud, le ban Jellachich, les Austro-Serbes ravageaient le pays, et deux armées russes menaçaient la Transylvanie; au nord-ouest, les Russes du général Grabbe se disposaient à franchir la frontière de Moravie; au nord, le vieux Paskievitch dirigeait le gros de l'armée russe. Déjà l'on pouvait prévoir le dénoûment de la lutte. Partout ce n'était plus qu'une guerre d'extermination. Considérés comme rebelles, les Hongrois pris les armes à la main étaient pendus sans autre forme de procès; on usait de représailles à l'égard des soldats de l'armée autrichienne. Point de quartier! semblait être le mot d'ordre général. Les terres étaient dévastées, les puits empoisonnés par les cadavres, les moissons détruites, les villages brûlés; les incendies flambaient, le sang coulait; on n'entendait au loin que le bruit des armées en marche, et toute l'Europe regardait du côté du Danube, attentive à cette lutte d'un petit peuple contre deux grands empires.

Ce ne fut pas sans peine et sans courir plus d'un danger que Ladislas et George parvinrent à Pesth, où siégeait encore le gouvernement. Quelques jours avant leur arrivée, Görgey avait, après de longs et terribles assauts, repris Bude sur le général Hentzi; une grande joie à cette nouvelle avait éclaté dans les cœurs et y avait ramené la confiance. Avec de continuels sacrifices, on espérait encore pouvoir repousser l'ennemi hors du sol natal, et plus d'une voix entonna la vieille chanson hongroise : « Ils seront toujours vainqueurs, les enfans d'Arpad, les enfans du soleil, et la terre des Magyars ne leur sera point arrachée! » Hélas! ce ne fut qu'une lueur dans les ténèbres! Il ne fallut pas longtemps à George pour reconnaître dans quelle impasse effroyable il venait de s'engager avec une imprudence qui ressemblait à de la folie. — J'en ai vu bien d'autres! lui disait Ladislas; nous en sortirons. — George secouait la tête et pensait à ce petit salon de Pauline où il avait passé des heures si douces, maintenant si regrettées.

Les deux amis vivaient au hasard de la guerre, tantôt avec un corps d'armée, tantôt avec un autre, et ils restèrent ainsi sans destination fixe jusqu'au jour où ils furent attachés au général D..., qui devait rouvrir les communications entre le gouvernement hongrois, alors réfugié à Szegedin, et la Transylvanie, où Bem, le terrible et légendaire capitaine, tenait la campagne, repoussait Jellachich et écrivait cette étrange lettre devenue célèbre : « *Bem Ban bum;* » littéralement : « Bem bat Ban. » Sans être impossible, la tâche était difficile, car les corps de Haynau et de Paniutine s'approchaient pour débloquer Temesvar et pour empêcher le général D... de pénétrer en Transylvanie.

C'était dans la première quinzaine du mois de juillet; Ladislas, attaché au général en chef, avait gardé avec lui George, qui s'était conduit d'une façon extrêmement brillante dans une affaire d'avant-garde; ils partirent.

— Où allons-nous? avait demandé George.

— Vers l'inconnu, lui répondit Ladislas, et, lui montrant les troupes qui défilaient à travers la campagne, suivies d'une immense quantité de chariots : — Beaucoup de ceux qui partent, ajouta-t-il, ne reviendront pas! La route vous est ouverte, mon cher George; je me repens de vous avoir entraîné dans mon aventure. Vous n'appartenez pas, comme moi, à une de ces nations qui ne doivent marcher que l'épée au poing, parce qu'elles sont depuis longtemps courbées sous la défaite. Ici rien ne vous retient, partez. Vous pouvez gagner encore la frontière turque, votre qualité de Français vous protégera; moi, j'accomplis un devoir, car je suis de ceux qui ont fait le serment d'Annibal. Vous, vous êtes libre. Si, dans cette vie, vous sentez encore quelque chose vous poindre au cœur, n'hésitez pas, et ne me suivez pas dans l'enfer où nous allons entrer.

— J'ai passé la nuit à penser à tout ce que vous me dites, répliqua George; je suis un peu fataliste, et je m'en vais, en fermant les yeux, où le destin me mène. Je ne suis pas César, mais je vous dirai, comme lui : « Le sort en est jeté! »

— *All right* alors! s'écria Ladislas. Après tout, les empereurs de Russie et d'Autriche ne sont peut-être pas aussi noirs qu'ils en ont l'air, et nous passerons à travers leurs troupes comme les Hébreux à travers la Mer-Rouge.

George ne disait pas toute la vérité : il avait reçu des lettres de France; celle de Pauline était triste et découragée.

« Croyez-vous, lui disait-elle, avoir bien fait en me laissant ainsi me débattre contre une inquiétude qui va s'accroître à toute minute par l'absence des nouvelles et par les dangers qui vous attendent à chaque coin de route? N'avais-je pas assez de ma propre peine?

n'avais-je pas assez de cet éloignement qu'il a fallu nous imposer, et aviez-vous bien le droit d'ajouter tant de tourmens à ma douleur? On croirait que vous avez voulu me punir du sacrifice auquel nous avons consenti! Ce sacrifice n'était-il donc pas une punition assez dure? Je n'ai et ne veux avoir aucun droit sur vous; pensez à moi cependant, et lorsque quelque beau hasard tentera votre courage, souvenez-vous qu'il y a ici une pauvre femme qui prie pour vous et se désole de vous savoir en péril. »

Mme d'Alfarey était fort irritée et revenait avec insistance sur des conseils que son fils avait déjà dédaignés. « Quelle mouche te pique? lui écrivait-elle. Et qu'as-tu à faire avec ces Hongrois, qui méritent d'être fouettés de verges comme des enfans indisciplinés? Laisse-les au plus vite, et reviens à tire d'aile, méchant pigeon voyageur, car tu trouveras ici :

Bon souper, bon gîte et le reste! »

Cette façon badine et presque provocante de parler des choses les plus sérieuses irritait George, et, par contradiction peut-être, l'affermissait dans sa résolution. — Pourquoi, se disait-il, me parle-t-elle donc sans cesse de ce qu'elle ne comprend pas? Pourquoi reviendrais-je? Mon retour est impossible, car les conditions ne sont pas changées, qui rendaient mon départ nécessaire. Je resterai; ici, du moins, mon âme est occupée, et les dangers qui m'entourent l'arrachent à ses tristesses.

Du reste, on l'aimait dans l'armée hongroise; les soldats le connaissaient pour l'avoir vu au feu, et ils l'appelaient dans leur étrange et sonore langage : *az arany karpereczes ember* (l'homme au bracelet d'or). Ladislas lui était d'un grand secours; pendant les longues marches de la journée, pendant les soirées du bivouac, ils causaient ensemble; le nom de Pauline revenait souvent, pour ne pas dire toujours, dans leurs conversations. Peu à peu, comme des oiseaux qui s'échappent l'un après l'autre de la volière, chaque phase de l'histoire de George s'était envolée de son cœur, détail par détail; maintenant Ladislas n'ignorait rien de ce singulier roman, et peut-être en eût-il ri un peu tout bas, si Pauline, dont il connaissait la haute vertu, n'en avait été l'héroïne. — Si je meurs, avait dit George à son ami dans une heure d'expansion, promettez-moi de reporter à Pauline ce bracelet qu'elle m'a donné, et qui a si souvent fait sourire ceux qui l'ont vu.

La mélancolie de George s'était, non pas effacée, mais à la longue atténuée en présence des émouvans spectacles qui se déroulaient sous ses yeux. Cette guerre d'escarmouches était faite pour le distraire de ses pensées; le tableau de cette armée où toutes les coutumes se

mêlaient, où tant de peuples divers se rassemblaient, l'ignorance du lendemain, l'insuffisance même de l'existence matérielle, la privation, la fatigue, que sais-je? mille choses, jointes à la curiosité et à l'insouciance de la jeunesse, écartaient de son esprit les images lointaines qui l'auraient trop vivement troublé. Le plus souvent qu'il le pouvait, il écrivait à Pauline. Ils étaient superflus, les efforts qu'il faisait pour la rassurer. La pauvre femme se désespérait, elle prêtait l'oreille à tous les bruits qui venaient du côté de la Hongrie; elle lisait ardemment les journaux, mais quelle vérité y trouver? quelle espérance y puiser? — La cause des Magyars triomphe sur tous les points, disait l'un; la cause des Hongrois rebelles est à jamais perdue, disait l'autre. Pauline restait parfois des heures entières penchée sur une carte de Hongrie, se relevait tout à coup et s'écriait en pleurant: — Ah! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! — Un jour, dans une réunion intime, elle soutint que la France devait intervenir contre l'empereur d'Autriche et délivrer les Magyars. On la crut folle; ne fallait-il pas en effet avoir perdu toute raison pour témoigner de la sympathie aux Hongrois, qui, dans les idées du monde, n'étaient alors que des républicains rouges? Hélas! c'étaient simplement des hommes qui aimaient leur patrie comme on nous a appris à aimer la nôtre, et qui la défendaient comme nous saurions, j'espère, défendre notre pays.

La vie de George cependant se passait en marches et en combats. Les Hongrois allaient toujours en ordre de bataille, redoutant les surprises. On passait les rivières, on traversait les grands bois pleins d'ombre, qui, le soir, s'emplissaient des feux du bivouac; on dormait à la belle étoile; on mangeait ce qu'on pouvait, souvent en maraude et parfois fort mal; on échangeait quelques coups de fusil avec des vedettes ennemies trop curieuses; on chantait quelque vieux refrain populaire, on dansait même lorsque les haltes se prolongeaient, et l'on ne se plaignait pas trop. Une longue bande de ces *zingari* qui vivent en nomades sur les bords du Danube et dans les Carpathes suivait l'armée et souvent se mêlait à elle. Quoiqu'on ne les aimât guère, on les tolérait, car ils rendaient des services; les femmes pansaient les blessés, et les hommes, qui sont les premiers maquignons du monde, ferraient les chevaux, et en prenaient soin quand ils étaient malades. Lorsque l'armée s'arrêtait, ils établissaient leur campement non loin d'elle, derrière le rempart de leurs chariots réunis en cercle. Attirés par leurs habitudes étranges et leurs pittoresques allures, souvent Ladislas et George se mêlaient à eux et les faisaient danser ou chanter. On les connaissait; quand ils arrivaient, les enfans presque nus accouraient autour d'eux, les femmes prenaient leur tambour de basque, les hommes

leur *cithra*, et c'était joie dans le campement, car jamais ils ne s'en allaient sans laisser tomber force petites pièces de monnaie dans les mains brunes qu'on tendait devant eux.

Un soir qu'on avait campé sur l'emplacement d'un village détruit la veille par l'incendie, et où, au lieu des vivres et des secours que l'on espérait rencontrer, on n'avait trouvé que des puits comblés, des maisons brûlées à ras du sol, la désolation, la famine et la mort, les deux compagnons, assis sur quelques pierres noircies, mangeaient assez tristement un morceau de pain de soldat en attendant le moment de se rouler dans leur manteau et de dormir, si toutefois la fusillade leur en laissait le loisir. Près d'eux, une petite bohémienne en souquenille ramassait quelques morceaux de bois que le feu n'avait point encore réduits en cendres, et chantonnait, tout en jetant du côté de George des regards furtifs.

— Qu'avez-vous donc? dit Ladislas à son ami, vous paraissez peu en appétit ce soir; le repas n'est guère succulent, j'en conviens, mais à la guerre il faut avoir quelque philosophie.

— Ah! répliqua George avec un doux sourire, il n'y a pas de philosophie qui tienne contre un pain pareil, quand depuis trois jours on n'a pas d'autre nourriture!...

La petite bohémienne, redressant la tête, avait écouté les paroles que Ladislas et George échangeaient en allemand; elle marcha vers ce dernier et lui dit : Attendez. Puis elle prit sa course et disparut. Au bout de quelques minutes, elle revint, et offrit à George une cuisse de chevreau fumant.

— Où diable as-tu pris cela? dit-il.

— Dans la chaudière de nos hommes, on ne m'a pas vue; mangez, vous avez faim.

— Mais tu l'as donc volé? reprit George.

L'enfant fit une petite moue et hocha la tête, comme pour dire : Qu'est-ce que cela fait?

George prit une pièce d'or dans sa bourse et la donna à la bohémienne, qui devint fort rouge; elle tournait la pièce entre ses doigts comme si elle hésitait à l'accepter, baissait les yeux et semblait confuse. Tout à coup elle eut un beau jeune sourire qui glissa sur son visage; elle noua la pièce dans un coin du sale mouchoir jaune qui retenait ses cheveux. — Je la prends, dit-elle, merci; je sais ce que j'en ferai.

George la regardait et s'étonnait de son aspect singulier. Elle pouvait avoir quatorze ans; ses bras maigres, son cou à tendons saillans, ses mains longues, sa poitrine plate, l'eussent fait prendre pour un garçon, si l'inconcevable douceur de ses yeux noirs n'eût dénoncé une femme au premier aspect. Elle était laide, et dans cet

âge, qu'on appelle avec justesse l'âge ingrat, où la jeune fille, encore indécise, a tant de peine à sortir des limbes obscurs de l'enfance. Les misères de la vie errante l'avaient affaiblie et comme retardée; ses jambes minces et ses pieds osseux sortaient d'une robe en lambeaux qui laissait apercevoir ses épaules saillantes; ses cheveux d'un noir bleu s'ébouriffaient sur ses tempes creuses et cachaient à demi ses oreilles, où pendaient de larges ornemens de cuivre. Son front semblait trop large pour le visage décharné qu'il surmontait, pareil à ces frontons démesurés qui couronnent des architectures trop grêles; sa peau brune avait des tons olivâtres qui faisaient paraître plus blanches encore les dents éblouissantes qu'elle montrait en souriant. Ses gestes avaient une sorte de brusquerie sauvage qui contrastait avec le timbre presque attendri de sa voix. Elle se tenait debout devant George, dans une attitude à la fois pleine de respect et de curiosité; elle souriait en le voyant manger avec appétit.

— Est-ce que tu me connais? demanda George.

— Oui, répondit-elle; vous êtes l'homme au bracelet d'or. Vous êtes venu souvent au campement de nos hommes; vous avez la main prodigue, parce que vous avez le cœur bon. Quand vous venez et que je vous vois, cela me fait plaisir.

— Prenez garde, mon ami, s'écria Ladislas en riant, cette charmeresse couleur de chaudron vous fait une déclaration d'amour.

La bohémienne jeta un regard de colère sur Ladislas. — Pourquoi te moques-tu de moi? lui dit-elle. Si ma peau est noire, c'est que je suis née sous le soleil, bien loin d'ici, et, ajouta-t-elle avec une triste inflexion de voix, je ne sais rien charmer.

— Où donc es-tu née? demanda George.

— Je ne sais; dans un pays où il y a de grands fleuves et des femmes qui ont la peau jaune comme du safran.

— Et comment t'appelles-tu?

— La femme qui m'a nourrie et longtemps portée sur son dos me nommait Bégara, mais nos hommes m'appellent Mezaamet.

— Eh! s'écria George avec surprise, c'est un mot arabe qui signifie *couleuvre*.

— Je le sais, répliqua-t-elle. Je connais bien des langues; nous sommes restés deux ans près d'une vieille ville en ruines que les gens du pays appelaient Baalbeck : là, j'ai appris l'arabe.

— Ah! ah! reprit George. Pourrais-tu me dire ce qu'il y a sur mon bracelet?

— Je ne sais pas lire, répondit Mezaamet.

George lui lut les mots arabes qui se déroulaient en belles lettres ornées sur les plaquettes d'or. Elle l'écouta, puis, le regardant attentivement au visage, elle secoua la tête avec tristesse et lui ré-

pondit : — Si vous restez ici, vous ferez mentir la légende de votre bracelet. Vous êtes dans la contrée des heures mauvaises : allez-vous-en!

C'est en vain que George l'interrogea pour avoir la signification de ces dernières paroles; elle refusa de s'expliquer. Elle avait levé les yeux vers le ciel, et suivait du regard un vol d'oiseaux qui fuyaient dans la direction du midi. — Déjà des grives! dit-elle lentement. L'hiver sera rude, et il fera froid pour les pauvres morts qui dormiront sous terre.

Quelques instans après, elle s'accroupit devant George, prit son bras et examina curieusement le bracelet.—Qui vous l'a donné? dit-elle; celle qui vous aime? Ah! comme elle doit pleurer de ne plus vous voir! La nuit vous y pensez, et vous écoutez retentir en vous-même l'écho de ses sanglots. Je le sais : hier vous passiez près d'un bois, et il y avait de vieux corbeaux perchés sur un chêne qui m'ont raconté votre histoire.

— Au diable la couleuvre! s'écria Ladislas avec quelque étonnement; es-tu donc sorcière?

— Ni charmeresse ni sorcière, répliqua-t-elle. Si je tardais à revenir au campement, je serais battue; bonne nuit, cavaliers! — Et elle se sauva.

Le lendemain, une curiosité qu'ils tâchèrent de ne pas s'avouer les entraîna du côté des bohémiens. Mezaamet semblait les attendre et vint à eux. La pièce d'or que George lui avait donnée, percée d'un trou et retenue par un cordonnet de cuir, pendait sur sa poitrine.

— Est-ce donc un talisman? lui demanda George.

— Oui, répliqua-t-elle en baissant les yeux, puisque c'est vous qui me l'avez donnée.

— Décidément, mon cher, dit Ladislas avec un léger accent d'ironie dont les esprits même supérieurs ne peuvent pas toujours se défendre lorsqu'ils voient une femme, quelle qu'elle soit, leur préférer un autre homme, décidément vous avez fait sa conquête. Allons, petite magicienne! dit-il à Mezaamet en lui tendant la paume de sa main, dis-nous la bonne aventure.

— Non, répondit-elle d'une voix mélancolique et traînante, car je ne veux annoncer que des choses heureuses à l'homme au bracelet d'or.

— Me voilà pour vous tirer votre horoscope, dit une vieille femme qui passait, cette fillette n'y entend rien.

La vieille bohémienne s'accroupit en face de George, qui s'assit sur le talus d'un fossé. D'un sac rapiécé qui pendait à sa ceinture, elle tira une coupelle de bois qu'elle remplit de sable, et y dessina des lignes bizarres en murmurant des paroles étranges qu'elle pro-

nonçait très vite et très bas. Voici ce qu'elle disait : — Au nom divin et humain de Schaddaï, par le signe tout-puissant du pentagramme; au nom d'Anaël, par la force d'Adam et d'Héva, qui sont Jotchavah, retire-toi, Lilith, retire-toi, Nahémah! Par les saints Eloïm, par les noms des génies Cashiel, Séhaltiel, Aphiel et Zarahiel, au commandement d'Orifiel, détourne-toi de nous, Moloch! détourne-toi, tu n'auras pas nos enfans à dévorer!

Mezaamet, agenouillée près de la sorcière en haillons, suivait d'un œil ardent les lignes que le doigt agile traçait dans le sable; puis ses regards se portaient avec un singulier attendrissement sur le visage de George, qui souriait, animé par une sorte d'incrédulité préconçue. La vieille avait fini son invocation, et elle reprit à voix haute, sans lever les yeux de dessus la sébile pleine du sable magique : —Bien loin, bien loin d'ici, il y a des cris de douleur, et un être vient de fermer pour toujours ses lèvres, qui ont prononcé ton nom... Va-t'en! va-t'en! cette terre est mauvaise pour toi. Où est ta patrie? pourquoi l'as-tu quittée? Monte à cheval, sauve-toi, sans retourner la tête. Ah! tu veux rester, pauvre niais qui crains de passer pour un lâche? Mais va-t'en donc! il y a du sang à ton cou, et ta blanche chemise est devenue toute rouge. — Ah! comme les femmes pleurent, comme le temps leur est long! — Ah! la petite couleuvre aussi a été blessée au cœur, et nos hommes se rient d'elle, parce que ses yeux sont tout en larmes. — Va-t'en! ou la terre des Magyars ne te laissera plus partir.

— Mais tais-toi donc, vieille chouette! s'écria Mezaamet en donnant un coup de poing sur la sébile, qui vola au loin avec le sable.

La bohémienne se leva furieuse, jurant et courant après la petite fille, qui s'échappa.

Malgré lui, George restait triste et préoccupé : il était de ceux qui croient peu au surnaturel; mais il y avait dans les prédictions de la vieille sorcière quelque chose de si net et de si précis, qu'il en demeura troublé. Le jour même, il écrivit à Pauline, et sa lettre se ressentait de l'inquiétude qui s'était emparée de son esprit. « Ce n'est plus qu'affaire de temps, lui disait-il; avant un mois, nous aurons certainement gagné la Transylvanie, et là nous serons en sûreté. Il me sera permis alors d'abandonner naturellement l'armée, et je vous avoue que je le ferai avec plaisir. Je n'ai plus cette belle confiance des premiers jours, et je crois que vous ne me mépriserez pas trop si je vous dis que j'ai peur de mourir; vous êtes pour moi comme un bonheur lointain qu'un jour il me sera donné d'atteindre, et tant que ce jour m'apparaîtra dans l'avenir, il me serait odieux de partir pour ce que nos espérances humaines appellent un monde meilleur. Hélas! Pauline, le bonheur, nous l'avions, il était à nous. Pourquoi

l'avoir brisé ainsi volontairement? n'avons-nous pas commis une de ces actions mauvaises que Dieu punit et ne pardonne pas? »

Si par miracle Pauline avait pu recevoir cette lettre le jour même où elle fut écrite, il est certain qu'elle eût dit à George : « A tout prix, revenez! » Mais il n'en fut point ainsi, et cette lettre n'arriva que bien tard.

Chaque jour cependant George rencontrait la petite bohémienne; elle passait près de lui en courant, lui jetait un regard et disparaissait; parfois, pendant de longues heures, elle marchait à ses côtés, forçant son pas jusqu'à suivre l'allure de son cheval, silencieuse et comme toute pénétrée d'un bonheur intérieur dont elle ne laissait rien paraître. Quand les hasards du chemin avaient amené une rencontre avec quelques troupes ennemies, elle accourait souvent au milieu de la fusillade, et poussait un cri de joie en apercevant George sain et sauf. Il s'était accoutumé à elle; elle le servait pour ainsi dire, et bien souvent ce fut elle qui débrida son cheval et lui donna sa pitance. Alors elle s'accroupissait près de l'animal pendant qu'il mangeait, le tenant par son licol, lui caressant la crinière et lui baisant les naseaux; elle lui avait même pendu au poitrail un sachet de cuir, qui contenait, disait-elle, un talisman infaillible contre la mort violente, et dont la vertu était telle qu'elle protégeait le cheval et le cavalier. George la laissait faire et la remerciait d'un sourire. — Ah! lui disait-elle, comme votre pensée est loin d'ici! ce bracelet est-il donc un charme qui vous attache pour toujours?

Parfois elle avait pour lui des soins charmans et presque maternels; une nuit qu'on avait bivouaqué en plein air, de gros nuages accourus de l'ouest voilèrent le ciel, et bientôt la pluie tomba. George, couché près d'un buisson, dormait, la tête appuyée sur son porte-manteau. Le matin, quand il se réveilla près de ses compagnons trempés jusqu'aux os, il était abrité par une grande mante rayée qu'on avait jetée sur lui; Mezaamet, assise à ses côtés, l'avait couvert ainsi en le regardant dormir; l'eau ruisselait sur ses pauvres bras maigres et collait ses cheveux sur ses tempes. George la gronda; elle ramassa le manteau, poussa un éclat de rire et se sauva en gambadant. Ladislas riait beaucoup de la passion que son ami inspirait à cette étrange fille; George ne la considérait que comme un enfantillage sans conséquence.

Vers les derniers jours du mois de juillet, Ladislas et George avaient été chargés de conduire une reconnaissance à laquelle le général D... attachait une importance extrême. Il s'agissait de faire, à travers les ténèbres et dans le silence, une route d'environ deux lieues, afin de reconnaître la position exacte d'un corps de troupes ennemies qu'on supposait en marche pour couper les communica-

tions de l'armée hongroise. L'obscurité était profonde, les nuages amoncelés couvraient le ciel, nul vent n'agitait les arbres; c'était une de ces nuits aveugles et muettes comme l'été en a parfois dans les pays humides. Cent cavaliers choisis pour cette expédition étaient en selle. On échangea le mot d'ordre à voix basse, et l'on partit, l'œil aux aguets et l'oreille à l'écoute. On traversa des champs de maïs et des marécages d'où les judelles réveillées s'envolaient à grand bruit. Au bout d'une heure, on était égaré. Le ciel voilé ne permettait pas d'interroger les étoiles. La troupe s'arrêta..

— Où sommes-nous? dit Ladislas. — On s'interrogea, nul ne put répondre. On hésitait. Tout à coup, à travers les joncs qui bordaient un large ruisseau dont on entendait le murmure indécis, on vit une forme blanchâtre qui marchait vers les cavaliers immobiles.

— C'est la fée des marécages, dit un vieux soldat qui se tenait près de George; son apparition est de mauvais augure; cette méchante diablesse qui a des cheveux verts et des pieds de grenouille vient ici en signe de mort, je vais tirer dessus.

George arrêta la main du cavalier, qui armait déjà un pistolet.

— Qui vive? cria-t-il.

— Vive la terre des Magyars! répondit une jeune voix, et presque aussitôt on reconnut Mezaamet. Elle s'avança vers George et Ladislas.

— Je savais que vous étiez partis en expédition ce soir, leur dit-elle; j'ai consulté les tarots, ils m'ont appris que vous alliez vous égarer près du marais; j'ai vite couru pour vous y attendre. Vous avez fait fausse route; je sais où vous allez, je connais tous les chemins; laissez-moi vous guider.

— Marche donc devant nous, répondit Ladislas, qui était de fort mauvaise humeur, et si tu tiens à tes os, tâche de ne pas te tromper, car je me méfie de ta vilaine race de bohémiens.

— Eh! Polonais rétif, murmura Mezaamet, que me font tes menaces? Est-ce donc toi que j'ai voulu sauver? — Elle se rapprocha de George jusqu'à pouvoir appuyer la main sur la crinière de son cheval, et elle se mit en marche à travers l'ombre épaisse avec une inconcevable adresse que George admirait.

— Tu es, lui dit-il, comme ce Gourdnéi aux yeux de chat, dont parlent les romans de la Table ronde, tu y vois la nuit aussi bien que le jour.

— Hélas! répondit-elle, je vois devant moi dans le temps et dans l'espace, c'est pour cela que mon cœur est triste.

Pendant deux heures, on alla ainsi dans l'obscurité, où retentissait seul le sourd piétinement des chevaux. La petite bohémienne s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle; vous êtes derrière un rideau de bois qui vous protége; laissez-moi aller fureter dans le village; avant un quart d'heure, je serai revenue, et vous saurez ce qu'il vous reste à faire.

On lui adjoignit deux cavaliers qui mirent pied à terre, et elle s'éloigna, se glissant parmi les arbres avec une agilité de couleuvre qui justifiait son nom. Les renseignemens qu'elle rapporta au bout de quelques minutes n'étaient pas de nature à satisfaire Ladislas. Un corps d'armée ennemi avait en effet traversé le village; mais depuis la veille il en était parti, se dirigeant à marches forcées du côté de la Transylvanie. Les nouvelles données au général D..., bien qu'exactes, lui avaient été transmises trop tard, et tout l'avantage qu'on aurait pu en retirer se trouvait perdu. La petite troupe marcha sur le village, qu'elle envahit; on interrogea les habitans, qui confirmèrent le rapport de Mezaamet.

Ladislas se tourna vers George avec un découragement qu'il ne chercha même pas à dissimuler. — Hélas! dit-il, notre ciel a bien des nuages. Ah! mon pauvre ami, quel démon m'a soufflé cette mauvaise idée de vous emmener en Hongrie avec moi!

On tourna bride, on revint. Ladislas en tête s'en allait, pâle et morne, laissant à son cheval le soin de le conduire; George rêvait; à chacun de ses mouvemens, le bracelet sonnait sur son bras. — Je t'entends, disait George à voix basse; mais pourrai-je jamais te reporter à celle qui t'a donné à moi?

Les jours passaient, l'heure de la Hongrie était près de sonner. Depuis tant de longs mois que le peuple magyar luttait pour la cause sacrée de son indépendance, il avait vu ses justes espoirs se perdre peu à peu, et il comprenait aujourd'hui, enfermé entre l'Autriche et la Russie, qu'un miracle seul pouvait le sauver.

L'armée du général D... avait marché, elle n'était plus qu'à une journée de la place de Temeswar, que depuis plus de trois mois les Hongrois assiégeaient en vain. Suivi de près par le corps de Haynau et de Paniutine, le général D... se retirait en bon ordre, maintenant ses positions avec l'habileté qui l'a rendu célèbre, n'acceptant pas une bataille qu'il jugeait devoir être fatale, et poursuivant imperturbablement son plan, qui était de se jeter en Transylvanie, d'y réunir les débris de toutes les armées hongroises, et d'y recommencer la guerre sainte, la croisade, comme disaient les Magyars.

On était arrivé au 8 août 1849; on avait fait halte vers le milieu de la journée pour donner aux troupes, harassées par les longues marches sous le soleil, le temps de prendre un repos devenu indispensable. Ladislas sortait de chez le général en chef, auquel un courrier venait d'apporter les dépêches du gouvernement, qui, se

retirant pas à pas devant l'invasion ennemie, siégeait actuellement à Arad. — Ah! dit-il à George, d'ici à peu nous sentirons l'odeur de la poudre... Mais, tenez, voici une lettre de France envoyée pour vous avec les dépêches du général.

Ladislas s'éloigna pour donner des ordres. George ouvrit rapidement la lettre. A peine eut-il parcouru les premières lignes, qu'il jeta un cri de surprise qui ressemblait presque à un cri de désespoir. Il lut la lettre, la relut, et, laissant tomber son front sur ses bras croisés, il s'abîma dans ses pensées; deux grosses larmes coulaient le long de ses joues. Toute l'amertume de la vie semblait lui être montée au cœur. — Ah! se disait-il, avoir joué avec un pareil bonheur, n'avoir à cette heure que la main à étendre pour le saisir, et le perdre peut-être à jamais!

A cet instant, Mezaamet passait, chantant un couplet de ballade roumaine :

« Dis-leur que j'ai épousé une belle reine, la fiancée du monde; dis-leur qu'au moment de l'union une étoile a filé, que le soleil et la lune ont tenu la couronne sur ma tête, que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes de la forêt, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre les oiseaux, et pour flambeaux les astres du firmament. »

— De qui parles-tu donc? lui cria George.

— De la mort, répondit-elle, la fiancée du monde!

Lorsque Ladislas revint auprès de George, il le trouva dans une agitation telle qu'elle ressemblait à de la fièvre. Il marchait à grands pas, avec ce mouvement rapide et régulier des bêtes sauvages enfermées dans leur cage. Sa main, enfoncée sous ses vêtemens entr'ouverts, étreignait son cœur. Parfois il s'arrêtait, s'appuyait contre un arbre, et, levant la tête, paraissait chercher à travers le ciel une lueur qu'il n'apercevait pas. Aux paroles de Ladislas, il ne répondait que par des monosyllabes qui s'échappaient de ses lèvres avec brutalité. — Mais qu'avez-vous, mon pauvre ami? lui dit enfin Ladislas, vous souffrez. Les nouvelles de France que vous avez reçues sont-elles donc mauvaises?

A cette question, George fixa sur Ladislas ses yeux, où se heurtaient des sentimens confus de joie et de désespoir. — Non, certes, dit-il; pas mauvaises, et désastreuses cependant. Ah! mon cœur est près de se briser.

Un sanglot lui coupa la voix. Ladislas, effrayé, le prit dans ses bras. George s'arracha à son étreinte. — Laissez-moi, s'écriait-il, ne me permettez pas de m'attendrir; j'ai besoin de tout mon courage; il faut que je sois un homme, il le faut, et je le serai; je le serai, répéta-t-il plusieurs fois machinalement.

Puis il s'éloigna de quelques pas, se jeta par terre à l'ombre d'un arbre, et s'étendit, les mains croisées sur ses yeux, comme s'il voulait dormir ou se recueillir dans une pensée secrète. — Pauvre être! murmura Ladislas. Ne savait-il donc, en venant se joindre à nous, qu'il peut seul marcher dans notre voie, celui qui a dit un éternel adieu aux choses de ce monde dont l'homme a fait des espérances? Il souffre, son cœur est plein d'une image qui le tourmente. Il regrette aujourd'hui ce qu'il a fait hier, comme demain sans doute il regrettera son chagrin d'aujourd'hui. — Et, se rappelant un passage de *Goetz de Berlichingen*, il ajouta : — Si tu ne veux répandre dans son âme aucune consolation, père des hommes, envoie au moins le sommeil à son corps!

Ladislas resta longtemps songeur, pris lui-même dans ses propres pensées, où se mêlaient sans doute le souvenir indécis de Pauline et l'ardeur de ses aspirations pour sa patrie vaincue. Jusqu'au soir, il rêva à travers le bruit, remué par ces émotions vagues qu'on se rappelle volontiers après un malheur accompli, et qu'on nomme alors des pressentimens. Il allait se mettre en quête d'une place où il pût dormir, lorsqu'il entendit un bruit de robe dans le feuillage, et il aperçut la petite bohémienne. Son visage triste semblait plus pâle encore que de coutume.

— J'ai vu George, dit-elle; il dort. Bien, bien! qu'il prenne des forces! Les impériaux ne sont pas loin; ils sont nombreux, ils ont des canons, et marchent en bon ordre. S'ils n'avaient éteint leurs feux, on les verrait d'ici. J'ai passé à travers les vignes, j'ai franchi le Nyarad à la nage, je les ai vus; je me suis glissée parmi eux, je les ai entendus, ils sont prêts à combattre.

— Et nous aussi, nous sommes prêts, répondit Ladislas. Tout ce que tu me dis, je le sais; mais la terre des Magyars n'est pas encore à eux.

— La terre des Magyars est une terre avide, répliqua Mezaamet; elle a soif, il faut l'abreuver; elle est affamée, il faut la nourrir. Ce soir, les corbeaux ont longtemps volé en cercle après le coucher du soleil; c'est signe que bientôt il y aura un grand carnage. Veillez sur vous, mais surtout veillez sur George.

Elle s'en alla lentement, sans se retourner, et Ladislas se livra à ce sommeil pour ainsi dire vigilant qui est particulier aux soldats et aux voyageurs. Une ou deux fois il souleva la tête en entendant le bruit d'une patrouille qui passait près de lui; il rouvrit les yeux à la voix des vedettes qui criaient d'espace en espace, comme un lugubre écho : « Sentinelles, prenez garde à vous! » Puis l'obscurité se fit tout à fait sur ses paupières. Vers le milieu de la nuit, il se sentit touché à l'épaule; il s'éveilla brusquement, et aux clartés de

la lune déjà diminuée, car elle commençait son déclin, il aperçut George assis près de lui.

— Je ne puis dormir, lui dit George ; cette nuit est interminable. J'entends dans mon cœur de mauvais conseils qui parlent plus haut que je ne voudrais. Pardonnez-moi de venir vous réveiller, mais j'espère qu'au bruit de vos paroles les fantômes qui m'obsèdent s'envoleront. Causons ; j'ai besoin d'être distrait de tout ce qui me tourmente.

— Causons, repartit Ladislas avec la philosophie des gens forts, accoutumés à secourir les défaillans. Il considérait George, dont la pâleur, la parole brève et saccadée annonçaient le trouble excessif; mais à certaine dureté du regard il comprit que son cœur, écrasé par quelque chagrin nouveau, n'était pas prêt à s'ouvrir aux confidences. Il le compara mentalement au malade qui demande un soulagement pour ses souffrances sans vouloir dire quel est son mal, et, évitant même de prononcer le nom de Pauline, il entama avec son ami une conversation sur la guerre, la diplomatie et l'état de l'Europe, toutes choses dont à ce moment George ne se souciait guère.

Absorbé dans ses propres pensées, George, semblait l'écouter avec recueillement, lorsqu'il l'interrompit tout à coup en lui disant : — N'avez-vous jamais eu peur dans votre vie, et pendant un combat n'avez-vous jamais pensé à la fuite?

— Parbleu! répondit Ladislas en éclatant de rire, c'est bien la peine de me faire bavarder depuis une heure pour ne pas m'écouter. Au reste, c'est votre affaire, et vous ne m'avez réveillé que pour avoir un interlocuteur qui vous donnât la réplique. Vous me demandez si j'ai eu peur : oui, souvent; si j'ai songé à m'enfuir : oui, une fois. — Et, baissant la voix, il raconta à George l'histoire que Pauline lui avait déjà dite.

— Mais enfin, reprit George, si un de ces jours, dans la prochaine bataille par exemple, je me sauvais, que penseriez-vous de moi?

Ladislas, qui dans plus d'une circonstance avait pu apprécier le courage de George, le regarda avec étonnement; puis, levant les épaules, il lui répondit : Je penserais que vous êtes fou ou malade. Mais à qui diable en avez-vous, avec vos questions de conscrit?

— Moi? répliqua George, je n'ai rien. — Et il retomba dans son silence.

Ladislas fit un geste que Mme de Sévigné eût traduit : « Je jette ma langue aux chiens; » puis, se laissant glisser sur son manteau, il ferma les yeux et reprit son sommeil interrompu. Peu à peu la nuit s'effaça, et le pâle crépuscule apparut. Le ciel était pur et semblable à une voûte de turquoises; vers l'est, quelques teintes couleur

de safran précédaient le soleil, encore éloigné. George, immobile et comme perdu dans une rêverie lointaine, restait assis à la lisière du bois, et regardait la plaine immense qui se déroulait sous ses yeux. De loin en loin, quelques bataillons déjà en marche passaient à travers les champs de maïs, dont ils faisaient onduler les hautes tiges; une brise fraîche remuait le feuillage des arbres, où les oiseaux éveillés commençaient à chanter. Parmi des prairies plus vertes que des émeraudes, on apercevait les méandres brillans du Nyarad, dont le cours irrégulier s'étendait ici en marécages plantureux, et là se resserrait jusqu'à devenir une sorte de torrent. Couchés pêle-mêle, au hasard de la fatigue, des soldats dormaient, tandis que les chevaux attachés mangeaient, à longueur de licou, l'herbe qu'ils pouvaient atteindre; l'atmosphère transparente annonçait une de ces belles journées de juillet qui sont comme des fêtes lumineuses que le soleil donne à la terre. Au-dessus des montagnes qui enclavaient la plaine et fermaient l'horizon, un vol de cigognes voyageait dans le ciel. George le suivait instinctivement des yeux, et, répondant aux songeries qui l'entraînaient dans un monde extra-humain, faisant à son tour ce vœu de tous les fous et de tous les rêveurs, il se disait : — Ah ! si j'avais des ailes!

Ce calme et cette sérénité montaient vers lui comme une promesse de vie et de bonheur. Avec la nuit, les fantômes s'étaient évanouis; il pensait à sa jeunesse, à sa force, au flot de vie qui lui montait au cœur; il pensait à Pauline, aux félicités qu'il entrevoyait, et il sentit de nouveau s'épanouir en lui toutes les belles fleurs de l'espérance.

— Allons, se dit-il, j'ai été fou; mais on le serait à moins. Vivent le soleil, la nature et l'amour!

Il allait rejoindre Ladislas et le réveiller, lorsqu'une longue lueur éclata tout à coup, et une formidable canonnade déchira l'air. Chacun se leva en sursaut; on sonnait le boute-selle, les tambours battaient, les cris de commandement retentissaient partout à la fois. Au milieu du tumulte, la bande des bohémiens apparut en désordre, chassant en grande hâte ses maigres chevaux et ses chèvres. Mezaamet courut à George : — Ce sont les impériaux et les Russes, dit-elle; venez avec nous, nous vous cacherons.

George, effroyablement pâle, regarda autour de lui; il aperçut Ladislas, qui, tout en ceignant son sabre, lui faisait un signe de la tête comme pour lui dire : « Me voilà! »

— Va-t'en, démon! cria George à Mezaamet en la repoussant.

La petite bohémienne revint vers lui, prit sa main avec une soumission d'esclave, y posa ses lèvres et se mit à courir pour rejoindre les *zingari*, qui s'éloignaient rapidement.

La canonnade continuait; des officiers passaient au galop en donnant des ordres; George et Ladislas étaient à cheval, côte à côte.

— Est-ce donc une bataille? demanda George.

— J'espère que non, répondit Ladislas à voix basse, car nous serions perdus; ce n'est peut-être qu'une escarmouche qui s'annonce avec trop de fracas.

Hélas! ce n'était pas une escarmouche : les Autrichiens et les Russes, Haynau et Paniutine, attaquaient l'armée hongroise.

— Il faut savoir à quoi s'en tenir, dit Ladislas à George; restez ici près du bois avec nos cavaliers et attendez-moi. — Il prit sa course, et à travers les batteries qui se mettaient en position, il atteignit promptement le village de Kis-Becskereck, où le général en chef avait passé la nuit. Il revint bientôt avec des ordres qui lui traçaient sa conduite pour la journée.

— Eh bien! lui dit George avec inquiétude dès qu'il l'aperçut.

— Le vieux D... ne démord pas de son projet, lui répondit Ladislas, et il a raison. Il est résolu à ne point accepter la bataille et à ne combattre que pour assurer sa retraite. L'armée en deux colonnes se dirige sur Temeswar : dès que nous aurons passé les marécages du Nyarad et que nous aurons gagné les bois que protége le canal de Béga, je défie bien toutes les aigles à deux têtes du monde de nous atteindre; mais jusque-là il faut arrêter l'ennemi. C'est l'affaire de l'artillerie, et non la nôtre; or nous avons cent soixante-quatre pièces de canon, et nos boulets vont faire leur trouée dans les habits blancs et les capotes vertes.

La petite troupe, composée d'une centaine d'hommes, se mit en marche gravement, au pas. Près d'elle passa un régiment de cavalerie; sa musique faisait éclater des fanfares comme à la parade et jouait la marche de Rakoczy. De loin, on se salua du sabre et on échangea des *eljen* et des *hurrah*. George avait ce frisson involontaire qui remue les plus impassibles; le cœur lui battait haut, et semblait retentir comme un écho des lointaines artilleries. Ladislas à ses côtés s'en allait, indifférent en apparence, et sifflait un vieil air galicien, tout en maintenant son cheval, qui s'animait au bruit.

George regardait couler au loin ce ruisseau du Nyarad qui lui semblait à cette heure plus difficile à atteindre qu'un des quatre fleuves sacrés du paradis terrestre; il pensait que dès que la petite troupe dont il faisait partie en aurait franchi les bords, il y aurait entre elle et l'ennemi une barrière à peu près insurmontable. Il levait parfois les yeux vers les montagnes qui bordaient la plaine, et successivement il voyait apparaître de petites lignes noires et mouvantes du sein desquelles s'échappait bientôt un nuage de fumée blanche éclairée au centre d'une lueur rapide : c'étaient de nou-

velles batteries ennemies qui, prenant position, cherchaient à faire taire l'artillerie magyare et à couper l'armée en retraite. Dans la direction de Temeswar, on pouvait apercevoir les différens corps hongrois qui continuaient leur marche autour du drapeau de l'indépendance.

Il était onze heures du matin environ. George et Ladislas avaient heureusement traversé le Nyarad ; quelques chevaux embourbés dans le marais s'étaient brisé les membres; leurs cavaliers démontés suivaient à pied la petite colonne. C'était le seul accident qu'on eût éprouvé; nulle mort n'avait encore frappé dans leurs rangs. Tout allait bien.

— Enfin nous sommes sauvés! se disait George, qui pensait à Pauline.

Tout à coup on vit l'armée hongroise s'arrêter; chaque corps fit halte à son tour; un silence solennel régna dans cette multitude pendant quelques secondes, puis un immense cri résonna et couvrit de sa rumeur le bruit du canon. Des officiers, des ordonnances galopaient à travers les rangs, agitant leurs sabres et disant des paroles auxquelles on répondait par des clameurs de joie. — Il y a du nouveau, dit Ladislas, et franchement l'instant est mal choisi pour faire de l'imprévu.

A ce moment, un aide-de-camp s'approcha de Ladislas et lui expliqua en deux mots ce qui se passait. Bem venait d'arriver porteur d'un ordre qui lui donnait le commandement en chef, retiré au général D... D'un coup d'œil, Bem, que les soldats adoraient, car ils le croyaient invulnérable et invincible, avait jugé la position autrement que son prédécesseur; il avait arrêté la retraite, ordonné à l'armée de faire face en arrière, et au lieu de se retirer devant la bataille, il se disposait à la présenter lui-même à l'ennemi.

Ladislas regarda l'horizon, dont les collines se couvraient de plus en plus; on voyait les longues files blanches des impériaux s'avancer précipitamment, des corps de cavalerie les appuyaient sur les ailes, et l'artillerie les précédait; il considéra pendant quelques instans le terrain fangeux et presque impraticable qui allait devenir le champ du combat; il inclina la tête comme un homme résigné, mais non pas convaincu, et, prenant la main de George sans mot dire, il la lui serra dans une de ces étreintes suprêmes où le cœur bat tout entier. George, à cette nouvelle qu'une bataille sérieuse et peut-être définitive allait s'engager, laissa échapper un de ces jurons énergiques qui, à défaut d'élégance et de bonne façon, ont du moins le mérite d'indiquer nettement l'état d'un esprit. Or le sien était troublé, et l'espérance qui l'avait un moment soutenu s'échappait de nouveau.

Le combat fut bientôt engagé partout. L'ordre vint à Ladislas de charger avec ses cavaliers pour dégager une batterie menacée de trop près par des grenadiers russes. Ce fut vite et brillamment fait. Au retour, on se compta rapidement de l'œil; quelques hommes manquaient. George se sentait raffermi. Dans la bagarre, il avait tenu un homme au bout de son sabre, qu'il avait détourné, et comme ceux qui font l'aumône, lorsqu'ils sont menacés d'un malheur, dans l'idée confuse que leur charité leur vaudra l'indulgence du sort, il espérait que cette bonne action lui serait comptée par Dieu et le protégerait pendant la bataille.

Les heures passaient, la lutte ne s'interrompait pas; comme une inondation humaine, le flot des ennemis montait toujours. Le faible escadron déjà diminué que commandait Ladislas écoutait cet immense fracas composé du cri des soldats, du retentissement de l'artillerie, du piétinement des chevaux, qui est le bruit des batailles; mais du sort de l'armée il ne savait rien. Un grand tumulte, des blessés qu'on emportait, des troupes qui avançaient ou reculaient en criant, des nuées de fumée que le vent chassait et ramenait, c'était tout. L'ordre avait été donné de se tenir immobile pour masquer un mouvement d'infanterie. On attendait de nouvelles instructions, mais en vain; cette poignée d'hommes semblait oubliée au milieu de la boucherie. L'impatience gagnait les plus habitués à l'obéissance passive. Quelques-uns crièrent : En avant! — Silence dans les rangs! dit Ladislas d'une voix ferme et douce. Le calme se rétablit. On envoya quelques hommes en reconnaissance; ils partirent dans plusieurs directions, et revinrent rapportant chacun des renseignemens différens.

Sur le terrain où les cavaliers de Ladislas étaient groupés, la terre jaillissait parfois avec un sifflement : c'étaient les boulets qui ricochaient; quelques hommes furent atteints, l'un fut coupé en deux, son cheval blessé se débattait affreusement au milieu des autres chevaux effrayés.

— Serrez les rangs, disait Ladislas impassible, et assez maître de lui pour ne pas laisser voir les émotions poignantes qui lui serraient le cœur.

En face d'eux, loin encore, mais parfaitement distincts, deux bataillons à uniformes blancs venaient de se déployer comme pour leur barrer le passage, et en même temps un cavalier, accourant à toute bride, criait en passant à Ladislas qu'à trois cents pas en arrière un régiment de lanciers impériaux semblait se diriger vers lui pour le charger. Le moment était grave et toute voie fermée; pour rejoindre l'armée hongroise, il fallait passer sur le corps des grenadiers rangés en bataille; Ladislas le pourrait-il avec les soixante-dix hommes qui lui restaient? Tous ces hommes, habitués à la guerre, avaient d'un

coup d'œil reconnu le danger. Ils se préparaient gravement à mourir. Du milieu de leurs rangs s'élevèrent quelques voix mâles qui entonnèrent lentement la vieille chanson nationale :

« **Souvenons-nous, souvenons-nous des aïeux! ô Magyars, braves et superbes quand vous quittiez la terre des Scythes, ô nobles patriarches d'autrefois, vous ne pensiez pas avoir des fils esclaves! souvenons-nous!** »

Les officiers consultés secouaient la tête et, se sentant perdus, répétaient le dicton populaire en Hongrie : « Il n'y a plus de justice sur terre, le roi Mathias est mort! »

— Mais qu'avez-vous donc? s'écria Ladislas en se tournant vers George, qui était d'une pâleur livide.

— J'ai froid au cœur, répondit-il.

— Froid au cœur! reprit Ladislas avec violence; ce n'est pas le moment, nous allons culbuter ces souquenilles blanches en criant : Vive la patrie!

— Et nous serons écrasés avant de les atteindre, répliqua George; croyez-moi, ne tentez pas l'impossible, nous ferions mieux de nous rendre et de déposer les armes.

— Nous rendre pour être pendus! Vous perdez la tête, George; il vaut mieux mourir le sabre en main que la corde au cou. Allons, mon enfant, j'en ai vu bien d'autres, et cet hiver nous causerons de tout ceci au coin du feu.

George ne répondit pas, il laissa retomber son front; puis, baisant avec rage le bracelet d'or qui sonnait à son poignet, il leva les yeux et le bras vers l'ouest, dans la direction idéale de ce Paris où vivait tout ce qu'il aimait, et d'une voix qui eût arraché des larmes à ceux qui l'eussent entendue, il s'écria : — O Pauline!

Derrière, on apercevait les lanciers qui arrivaient; devant, les Autrichiens continuaient à marcher.

— Ventre à terre! pas de quartier! s'écria Ladislas; en avant! et vive la Hongrie!

— Vive la Hongrie! répondirent les cavaliers, qui partirent au galop, tête basse et le sabre au poing.

Ils étaient arrivés à cent pas environ des fantassins quand une décharge les atteignit; Ladislas entendit des cris éclater parmi ses hommes, et à travers ces cris il y en eut un à la fois strident et étranglé qui lui retourna le cœur. On continua. Tout à coup, frappé d'une balle au poitrail, le cheval de Ladislas s'abattit. Ladislas essaya en vain de se relever; ses cavaliers passèrent par-dessus lui, et derrière eux venait tout le régiment des lanciers autrichiens. Il se pelotonna, il entendit les escadrons passer au-dessus de sa tête avec un bruit de tonnerre; la queue des chevaux le frappait au visage, leurs

pieds soulevés par la course lui apparaissaient comme des étincelles de fer et le frôlaient impétueusement. Il reçut enfin une commotion effroyable au front, et il s'évanouit. Quand il reprit connaissance, tout était calme, et autour de lui du moins la bataille était terminée. La journée finissait, et l'orbe du soleil s'abaissait rouge à l'horizon comme un bouclier sanglant; à peine entendait-on encore quelques coups de fusil qui retentissaient dans l'éloignement. Sur la cime des arbres, les corbeaux semblaient se réjouir de cette abondante pâture préparée dans la plaine. Les collines où, le matin, les canons avaient jeté leur bruit terrible, étaient silencieuses maintenant, nul soldat n'en troublait plus les crêtes tranquilles; les grands maïs foulés aux pieds s'agitaient çà et là encore à l'agonie de quelque cheval blessé; parfois on entendait un râle de mourant qui s'élevait et s'éteignait aussitôt.

A grand'peine, et dans la confusion d'une souffrance qui enveloppait tous ses membres, Ladislas se dégagea de dessous son cheval mort. Il porta la main à son visage, il y sentit du sang desséché qui avait coulé sur ses yeux, et à son front une blessure large et irrégulière. Il essaya de rassembler ses souvenirs, mais toute sa pensée était obscurcie d'un nuage épais d'où ne jaillissait aucune lueur pour sa mémoire; il n'avait d'autre sensation que celle d'une insupportable douleur de tête et d'une courbature générale. Comme s'il eût été brusquement réveillé d'un songe, il se disait : Où suis-je? Il se redressa, son sabre rougi pendait encore à son poignet. Il fit quelques pas en avant; trop faible pour marcher, il s'assit sur un caisson renversé et regarda lentement autour de lui. A la vue des cadavres de ses soldats qui couvraient la terre, les souvenirs affluèrent tout à coup en lui. Il fixa ses yeux sur tous les points de l'horizon : nul être humain n'y remuait; il éprouva alors l'espèce d'effroi que cause la solitude et se sentit désespéré. Il entendit marcher, se retourna, et aperçut un homme qui se hâtait à travers un petit taillis dont chaque arbre portait une blessure. Il l'appela, l'homme vint; c'était un *honved*.

— Où vas-tu? lui dit Ladislas.

— A Arad, répondit l'homme en pleurant, porter la nouvelle.

— Où est l'armée?

— Il n'y a plus d'armée; tout est en fuite.

— La bataille est-elle donc perdue?

— Perdue! et perdue aussi la terre des Magyars!

— Où doit-on se rallier?

— A Lugos; mais si la cavalerie autrichienne nous poursuit, il n'y aura pas demain un Hongrois vivant de toute notre pauvre armée. Que Dieu vous garde, mon officier! Je pars.

L'homme s'éloigna à grands pas, et Ladislas, laissant échapper un de ces sanglots qui déchirent la poitrine des plus vaillans, leva les bras au ciel en s'écriant : — O justice de Dieu ! que tu es lente à venir !

Une soif ardente brûlait ses lèvres, des frissons de fièvre passaient en lui. Tout meurtri par sa chute, il ne se remuait qu'avec peine et sentait au moindre mouvement le cœur lui défaillir. Il se traîna comme il put, s'appuyant sur son sabre et chancelant à chaque pas, jusqu'au Nyarad, qui coulait à quelque distance; il s'assit sur la berge, il but à longs traits l'eau vaseuse où les chevaux avaient piétiné, où s'était mêlé bien du sang; il se baigna le visage, et resta engourdi dans une vague torpeur, écoutant le bourdonnement du sang dans ses oreilles, en proie à une sorte de délire et vaincu par un féroce besoin de dormir que combattaient les lancinemens aigus de sa blessure.

Pendant qu'il était là, à la fois brûlant et glacé, il aperçut une silhouette humaine qui se détachait en noir sur les dernières lueurs du soleil couchant. Elle courait dans la plaine, s'arrêtait parfois, se baissait, se redressait et reprenait sa course irrégulière. Dans la confusion douloureuse où flottait son esprit, Ladislas se prit à regarder ce singulier fantôme avec la stupeur des malades que trouble la fièvre. La petite apparition allait et venait, faisant mille détours; elle semblait en quête de quelque chose, et les hommes du moyen âge l'eussent prise pour une âme en peine qui cherche son corps. Involontairement Ladislas pensa à cette fée des marécages dont un de ses cavaliers avait parlé, lorsqu'une nuit il s'était égaré en faisant une reconnaissance. Il serra son sabre de la main en continuant à regarder le fantôme qui approchait toujours : tout à coup il reconnut Mezaamet. En apercevant Ladislas, la bohémienne jeta un grand cri et courut vers lui. — Où est George?

Ladislas se leva d'un seul mouvement. — Grand Dieu ! dit-il, je n'y pensais pas; où est-il? N'est-il pas avec nos cavaliers?

— Non, répondit-elle; j'ai vu passer vos hommes sur la route de Lugos; ils fuyaient sans se retourner, il n'en restait pas vingt, et George n'était pas avec eux. Depuis une heure, je cours dans la plaine, je regarde tous les morts au visage, il n'est point parmi eux, je ne l'ai pas encore retrouvé; où est-il ?

Ladislas semblait anéanti; il avait mis sa tête dans ses mains, et répétait : — Mon Dieu ! mon Dieu !

— Cherchons-le, dit Mezaamet, peut-être n'est-il que blessé; nos gens connaissent la vertu des plantes, et nous le sauverons.

Ladislas s'appuya sur l'épaule de la petite fille, et ils partirent tous deux pour leur triste recherche. Ils se penchaient sur chaque cadavre. — Ce n'est pas lui ! disaient-ils, et ils continuaient leur

chemin par-dessus les morts. Tout à coup Ladislas s'arrêta, un souvenir venait de surgir en lui : il se rappela le cri qu'il avait entendu parmi les autres, et il lui sembla que ce cri, c'était George qui l'avait poussé. Il s'orienta et marcha droit vers un point où les cadavres de ses cavaliers étaient amoncelés en plus grand nombre. Mezaamet, qui l'avait compris, courut en avant. Ladislas entendit le gémissement qu'elle poussa; il la vit s'accroupir, attirer avec effort un cadavre sur ses genoux et rester la tête basse, comme abîmée dans une insondable douleur. Il arriva près d'elle, la gorge serrée : ce cadavre était bien celui de George. Une balle, traversant la trachée artère, lui avait brisé la colonne vertébrale; la mort l'avait foudroyé. Ladislas s'affaissa, et, appuyant son front sur cette poitrine où rien ne battait plus, il pleura longtemps. Il releva la tête à un cri terrible de Mezaamet. Elle soutenait le bras droit de George, que terminait un moignon sanglant; la main manquait.

— Oh! les loups! dit-elle; ils lui ont abattu le poignet pour lui voler son bracelet d'or!

— Hélas! s'écria Ladislas, je lui avais juré, à ce pauvre enfant, de reporter ce bracelet à celle qui le lui avait donné!

La nuit venait, quelques lueurs indécises éclairaient encore l'horizon. Ladislas fouilla le cadavre de son ami pour en retirer ces objets usuels dont sa mort violente avait fait de pieuses reliques; il prit sa montre, son mouchoir, la cravate sanglante et trouée qui entourait son cou. De la poche de l'uniforme souillé de poussière, il retira un paquet de lettres. Tous deux ensuite, le compagnon d'armes et la petite bohémienne, remuant la terre avec des sabres brisés, ils creusèrent une tombe. Quand la fosse fut assez grande, Ladislas réunit les deux bras sur la poitrine et déposa dans sa dernière couche celui qui avait été un homme. Mezaamet se pencha vers George et le baisa au front, puis, avec des cris et des trépignemens de colère, elle rejeta de ses deux mains la terre humide sur le corps étendu. Quand ce ne fut plus qu'un petit monticule à peine perceptible : — Ah! dit-elle, au moins les corbeaux ne le mangeront pas! Partons!

— Où aller? demanda Ladislas.

— Venez au campement de nos hommes, reprit-elle, on pansera votre blessure, et vous pourrez dormir.

Ils partirent à travers la nuit. Mezaamet soutenait Ladislas; ils trébuchaient sur les cadavres et tombaient parfois. Elle marchait sans incertitude malgré l'obscurité; bientôt elle quitta le champ de bataille. Ils allaient l'un près de l'autre, muets comme deux statues. Parfois ils disaient la même parole : Pauvre George!.. Quelques feux apparaissaient au loin sous la sombre verdure des arbres. — C'est le campement, dit Mezaamet; du courage, nous arrivons!

Elle serra tout à coup le bras de Ladislas, comme saisie par une pensée subite. — Écoutez, lui dit-elle; s'il savait que vous ne pouvez remettre le bracelet à celle qui le lui a donné, ainsi que vous l'avez promis, croyez-vous qu'il en souffrirait, que son cœur en serait triste?

— Oui, répondit Ladislas, ce serait pour lui un deuil profond.

— Quel était l'uniforme des cavaliers qui vous ont chargés?

— Veste verte, passe-poil rouge, chapska blanc.

— Bien; ce sont des impériaux, c'est le régiment des lanciers de l'empereur. La couleuvre a des dents de vipère, ils le sentiront.

— Que veux-tu dire?

— Rien, rien, taisez-vous, nous sommes arrivés.

Elle le guida à travers les tentes dépenaillées, les ânes attachés, les hommes endormis. On les regardait et on les laissait passer sans mot dire. Ils parvinrent ainsi jusqu'à une sorte de gourbi moitié feuillage et moitié toile où brûlait une lampe graisseuse qui donnait plus de fumée que de lumière; une vieille femme ridée, en guenilles, grommelant comme un chien hargneux, agitait dans une marmite une nourriture sans nom. Elle accueillit Mezaamet avec une bordée d'injures.

— Ah! chienne! coureuse! te voilà donc enfin! Je te fouetterai pour te faire tenir en place, je me suis égosillée à t'appeler. Que m'amènes-tu là? qu'est-ce que tu veux que je fasse de ce blessé? Si les impériaux le découvrent, ils le pendront à un arbre en guise d'épouvantail pour les oiseaux.

— Tais-toi, vieille chauve-souris, lui répondit Mezaamet; j'ai le cœur noir, l'homme au bracelet est mort.

— Je le lui avais prédit, reprit la vieille, quand tu as renversé mon sable, méchante femelle de renard : il n'avait qu'à partir lorsque je le lui ai conseillé; mais tous ces chrétiens sont comme cela, ils se moquent de nous et ne nous croient que lorsqu'il n'est plus temps.

Sans plus faire attention aux paroles de la vieille, Mezaamet conduisit Ladislas dans un coin de cette hutte misérable; elle l'aida à s'étendre sur une paillasse rembourrée d'herbes sèches; elle lui fit boire quelques gouttes d'eau-de-vie de grain, lui frotta le front avec un onguent, et plaça sur lui une couverture où il y avait plus de trous que d'étoffe.

— Dormez sans crainte, lui dit-elle, ici vous êtes en sûreté.

Épuisé par la fatigue et la perte de son sang, Ladislas tomba dans un engourdissement qui était de la somnolence et non pas du sommeil; les images que lui offrait son cerveau surexcité se mêlaient aux choses de la vie réelle; il entendait encore les bruits de la

bataille, il se penchait sur son cheval en levant le bras pour frapper; cependant il sentait très distinctement qu'il était couché dans une hutte de bohémiens où s'agitaient Mezaamet et la vieille. A travers cette espèce de somnambulisme qui l'endormait tout en le tenant éveillé, il voyait Mezaamet aller et venir, silencieusement et comme dominée par une réflexion profonde. Elle laissait librement couler ses larmes qu'elle essuyait brusquement du revers de sa main; puis il la vit nouer ses cheveux sous son mouchoir jaune, attacher autour de ses reins une large ceinture qui retenait sa robe, et s'approcher de la vieille, qui coupait des lanières de cuir à l'aide d'un long couteau pointu. Un dialogue rapide s'établit entre elles. Ladislas l'entendait.

— Eh ! la mère, disait Mezaamet, prête-moi ton couteau.

— Pourquoi faire ?

— Pour aller couper du bois.

— Il y a du bois ici, tu n'en a pas besoin; tu as envie de faire un mauvais coup.

— Non, la mère; prête-moi ton couteau, je te le rapporterai tout de suite.

— Non ! tu ne l'auras pas; je m'en sers; la selle de l'âne est cassée, il faut que je taille des courroies pour la raccommoder.

Mezaamet suppliait, la vieille était inflexible. Tout à coup Mezaamet s'approcha d'elle, et d'un mouvement rapide, au risque de se blesser les doigts, elle enleva le couteau, le passa dans sa ceinture, et ne fit qu'un bond hors de la hutte. La vieille se leva en poussant des cris, et courut après elle. Quelques instans après, elle revenait jurant, maugréant, tremblant de colère, mais sans avoir reconquis le couteau que Mezaamet avait emporté. Le silence se fit, interrompu seulement par quelques imprécations de la vieille; les images devinrent de plus en plus confuses dans l'esprit de Ladislas, et il s'endormit.

Quand il se réveilla, la nuit durait toujours; la lampe grésillante n'était pas éteinte; la vieille, ramassée sur elle-même, dormait dans un coin, semblable à un tas de chiffons. Ladislas s'assit sur son lit, plein des pensées terribles qui le remuaient; tous les événemens de cette sinistre journée revinrent à sa mémoire, il sentit s'ébranler la foi profonde qui jusqu'alors l'avait soutenu dans les luttes de sa vie; il se rappelait George, il se rappelait Pauline, et son cœur s'abîmait dans une désespérance sans fond.

Il prit les lettres qu'il avait trouvées sur George, et reconnaissant celle qu'il lui avait remise la veille, celle qui lui avait causé un si grand trouble, il l'ouvrit et la lut à l'obscure lumière que projetait la lampe. Dès qu'il l'eut parcourue, il laissa échapper un cri de dé-

solation : — Ah! le pauvre enfant! dit-il; je comprends maintenant ses regrets et ses hésitations pendant la bataille.

Cette lettre avait été écrite par Mme d'Alfarey, et la voici :

« Mon fils, M. de Chavry est mort; nous sommes tous dans les larmes, car il était bon et avait su se faire aimer; cette mort a été un coup de foudre. Il s'est mis au lit un soir en revenant du club, et il ne s'est pas relevé; on a supposé qu'il avait été saisi par le froid. Il ne s'est point fait illusion sur son état, il a compris tout de suite qu'il était perdu. Sa femme a été admirable : elle ne l'a pas quitté d'une minute; elle passait les nuits à son chevet, et l'a soigné avec un dévouement qui n'a surpris personne. Il a eu sa connaissance jusqu'au dernier moment, et peu d'heures avant de mourir, lorsque déjà il avait reçu les secours de l'église, il a longuement parlé à Pauline des choses qui la concernaient. — Je vous laisse avec un bien lourd fardeau, lui a-t-il dit : c'est celui de l'éducation de notre enfant. Je ne connais au monde qu'un seul homme à qui je voudrais confier mon pauvre petit Firmin; lui seul m'a paru avoir ces hautes qualités de l'intelligence et du cœur qui peuvent conduire à bien une tâche aussi pénible; cet homme est George d'Alfarey; je mourrai plus tranquille si je puis croire qu'il lui sera donné de veiller sur mon fils. — Pauline n'a rien répondu; elle a baisé en pleurant la main de son mari. En me racontant cette scène, Pauline m'a dit que toi seul et elle pouviez savoir combien, dans cette circonstance, M. de Chavry avait été admirable, elle a même dit sublime. Pauline ne t'écrit pas, elle est naturellement dans les six semaines de grande retraite. Je lui ai parlé de toi. — Dites-lui, m'a-t-elle répondu, qu'il veille sur lui-même, qu'il quitte promptement la Hongrie, et qu'il continue son voyage dans des conditions moins dangereuses. — Adieu, mon cher George, j'espère que tu donneras à ta mère la joie de t'embrasser bientôt. »

Après cette lecture, Ladislas tomba dans une de ces mélancolies farouches près desquelles les affres de la mort ont du moins la douceur du repos prochain. Rien ne put l'en distraire, pas même quelques coups de fusil, qui, éclatant au loin, troublèrent brusquement le silence de la nuit. Au petit jour, il songeait encore, immobile comme ces sphinx d'Égypte dont rien n'a jamais pu faire baisser la paupière de granit, lorsque Mezaamet se précipita en courant dans la hutte. Ses vêtemens étaient en désordre, et il y avait du sang sur sa robe.

— Tiens, cria-t-elle à la vieille, qui s'éveillait, voilà ton couteau.

— Ah! dit la bohémienne en agitant les bras, ah! voleuse! qu'est-ce que tu as encore fait? Voilà mon couteau; pourquoi la lame en est-elle toute rouge? Où as-tu été?

— C'est bon! reprit Mezaamet; j'ai tué un chien qui voulait me mordre.

— Ah! oui, un chien à deux pattes et à voix humaine! Tu viens d'assassiner quelqu'un, vipère! Tu nous feras tous égorger!

— Eh! tu m'ennuies! Si ton couteau est rouge, frotte-le en terre, ça le nettoiera.

La vieille ne se le fit pas répéter; elle passa plusieurs fois le couteau dans le sol humide, et le cacha avec soin dès qu'il fut redevenu brillant et poli.

Mezaamet s'approcha de Ladislas, et tirant de son sein le bracelet d'or tout maculé de sang :

— Tenez, lui dit-elle, voici le bracelet; cachez-le, nos hommes pourraient vous le voler, s'ils le voyaient. Au moins, ajouta-t-elle d'une voix toute tremblante, vous pourrez faire ce qu'il a désiré.

— Mais où donc et comment as-tu été le chercher? demanda Ladislas.

— Ça importe peu, répliqua-t-elle; celui qui l'avait pris n'en prendra plus d'autres, je vous le jure; je l'ai saigné au cou comme un sanglier. Tous ces imbéciles d'Allemands ont tiré sur moi; mais, ajouta-t-elle en relevant sa manche et découvrant son bras qu'une balle avait atteint, ils sont si maladroits qu'ils m'ont à peine touchée.

Les bohémiens levèrent le campement, et Ladislas les suivit. Pendant plusieurs jours, il vécut parmi eux, soigné par Mezaamet, qui semblait avoir reporté sur lui quelque chose de l'affection qu'elle avait eue pour George. Quand la soumission de Görgey eut mis fin aux espérances les plus obstinées des Hongrois, Ladislas dut songer à passer en Turquie et pourvoir à son salut; mais avant de partir il voulut faire un effort pour emmener Mezaamet avec lui.

— Viens, lui dit-il, quitte ta vie errante; je te conduirai dans une grande ville, dans la patrie de George; là tu seras soignée par des femmes qui t'aimeront; elles t'instruiront et te marieront avec quelque beau jeune homme que tu aimeras.

— Celui que j'ai aimé dort sous la prairie, répondit-elle; non, je ne vous suivrai pas; j'accompagne nos hommes qui vont aller chasser l'ours dans les monts Carpathes; je suis la fille des Rômes et ne suis point faite pour vivre dans les villes; j'aime à dormir sous les grands arbres et à être réveillée la nuit par les chouettes qui passent en criant. J'appartiens à la race qui ne se marie jamais. Si mes flancs doivent être fécondés un jour, mon enfant sera comme moi, il ignorera quel est son père.

La nuit était venue; deux bateliers, couchés au fond d'un canot, attendaient Ladislas, qui se préparait à passer le Danube. Il insista

près de Mezaamet, elle fut inflexible. Il lui offrit une poignée d'or. — Non, dit-elle, je n'en ai pas besoin; j'ai au cou le talisman qu'il m'a donné, je porte au bras la cicatrice d'une blessure que j'ai reçue pour lui, son image est vivante à jamais dans mon cœur. Je ne veux plus rien que conserver son souvenir; je vous ai soigné parce qu'il vous aimait, vous ne me devez rien. Voici votre route sur le fleuve, la mienne est là-bas, du côté de la montagne. Adieu! — Elle s'éloigna et disparut.

Le lendemain, aux premières lueurs du matin, Ladislas était déposé sur l'autre bord du Danube. Il s'agenouilla et but longuement. Comme il se relevait, plein de cette reconnaissance intime et sans objet défini qui pénètre le cœur de ceux qui viennent d'échapper à de grands périls, il aperçut au loin, sur la rive hongroise, un régiment autrichien dont les uniformes brillaient au soleil levant.

— Au revoir! leur cria-t-il en leur montrant le poing à travers l'espace; mon droit est immortel, et je puis attendre encore!...

— Le prophète a dit : Ton succès est dans ta main, répondit un Turc qui faisait ses ablutions près de lui, et qui l'avait entendu.

Les jours et même les mois avaient passé depuis que les évènemens que nous venons de raconter s'étaient accomplis, et Mme de Chavry ignorait encore ce qu'était devenu George. Elle voyait assez fréquemment Mme d'Alfarey : par une sorte d'accord tacite conclu entre leurs cœurs inquiets et désolés, les deux femmes évitaient de parler de l'absent; mais nul intérêt n'était assez fort pour les distraire de cette pensée tenace, et bien souvent toutes deux, s'interrogeant d'un regard plein d'angoisse, s'interrompaient tout à coup par la même question : Où est-il?

On connaissait à Paris le grand désastre qui avait mis fin à la guerre de l'indépendance en Hongrie; mais de George et de Ladislas, point de nouvelles. Étaient-ils en fuite? étaient-ils prisonniers? étaient-ils morts? Nul ne pouvait le dire. En vain on avait écrit aux légations d'Autriche et de Russie; en vain Mme d'Alfarey et Pauline avaient mis tous leurs amis en mouvement pour chercher et découvrir la trace des deux compagnons. La nuit de leur destinée ne se dissipait point. « Ils ne sont pas parmi les prisonniers; on ne les a pas trouvés parmi les morts, » telle était l'invariable réponse que recevaient leurs impuissantes démarches. Mme d'Alfarey accusait Pauline, et Pauline se désespérait.

La vie s'écoulait pour elle cependant, vie longue, aiguë, pleine de terreur et de soubresauts. Elle ne quittait plus sa maison, persuadée que George allait y apparaître tout à coup. A chaque bruit, elle tressaillait. — C'est lui, disait-elle avec un battement de cœur. — Ce n'était pas lui. Elle s'agitait dans son appartement, touchant à

toutes choses, écrivant des lettres qu'elle laissait inachevées, lisant des yeux un livre dont son esprit ne savait même pas le sens, fébrile, anxieuse, mais toujours dévouée à son fils et bonne pour ce qui l'entourait. La nuit, elle écoutait le bruit des voitures qui passaient dans les rues; elle se soulevait à ces roulemens rapprochés, un espoir subit la remuait tout entière; la voiture s'éloignait, le silence renaissait, et elle retombait anéantie sur l'oreiller, mouillé de ses larmes. Les regrets que lui avait inspirés la mort de son mari, le soin d'elle-même, ce courage de vertu qui la soutenait jadis, tout avait disparu dans une immense inquiétude. Par un de ces efforts naturels aux âmes qui redoutent un malheur, elle en était arrivée à écarter l'idée d'un désastre irréparable. La pensée que George était mort avait à peine effleuré son cœur et s'était envolée pour ne jamais revenir. — Il est prisonnier sans doute, se disait-elle, ou peut-être chargé de quelque mission qui exige le secret le plus absolu; un de ces jours nous le verrons paraître. — Ainsi parfois elle se raccrochait à ces espérances indécises; mais elles lui échappaient peu à peu, et elle glissait de nouveau dans les ténèbres de ses désolations.

On était parvenu aux premiers jours du mois de novembre; dans la journée elle avait vu Mme d'Alfarey, dont l'irritation et le trouble augmentaient à mesure que le temps fuyait sans apporter de nouvelles. — Sans vous, il serait encore ici, — avait-elle dit durement à Pauline, qui n'essayait même plus de se défendre contre ces récriminations maternelles. Le soir était venu, et Pauline, vêtue des habits en laine noire des veuves, marchait dans son appartement sans pouvoir trouver de repos; son salon lui semblait trop grand pour elle; l'absence de George lui faisait une solitude si profonde qu'elle s'y perdait. Elle avait couché son fils; à genoux sur son petit lit et les mains jointes, l'enfant avait récité sa prière de chaque soir, répétant les mots que sa mère lui disait. Depuis plusieurs mois déjà, cette innocente oraison se terminait ainsi: « Seigneur, protégez les pauvres voyageurs, et veillez sur ceux que nous aimons et qui sont loin de nous. » Puis, l'enfant endormi, elle avait feuilleté un livre, fait quelques points à une tapisserie sans pouvoir arracher son esprit à l'obsession qui le torturait. Elle se leva, ouvrit son piano, fermé depuis si longtemps, essaya un air qui lui revenait en mémoire comme la réminiscence de jours plus heureux; puis, prenant un cahier de musique, elle le plaça devant elle : c'était la partition de la *Norma*. Elle joua au hasard ce qui tomba sous ses yeux : c'était cette magnifique phrase en *sol majeur* qui commence ou précède le finale. A cette harmonie désolée, une invincible tristesse monta en elle. Ses regards rencontrèrent les paroles du poème, et elle lut : *Qual cor tradisti! Qual cor perdesti!* Elle laissa retomber ses mains sur le

clavier, qui rendit un son lugubre, et elle resta le front penché et les yeux fixes, comme enveloppée dans sa pensée de deuil. Un coup de sonnette retentit dans le silence. Elle se leva avec un cri : « C'est lui! » Appuyée contre le dossier d'une chaise, comprimant de sa main crispée les battemens de son cœur, immobilisée dans une stupeur plus forte qu'elle, et regardant avec une impatience pleine de frissons la porte trop lente à s'ouvrir, elle attendait.

Un homme parut, portant sur son visage altéré la trace de fatigues cruelles et d'amères douleurs; il se tenait sur le seuil et tremblait sans parler, regardant Pauline, qui le contemplait avec épouvante.

— Ladislas! cria-t-elle enfin en courant vers lui, où est George?...

Plus écrasé que s'il eût entendu la voix d'en haut lui disant: « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » Ladislas, étranglé par l'émotion, ne put répondre. Il tira lentement le bracelet d'or, et avec un sanglot il le tendit à Pauline. — Ah! s'écria-t-elle en tombant à genoux, il me l'avait bien dit, que Dieu nous punirait!

Depuis ce jour, Mme de Chavry n'a point quitté le deuil, et son seul bijou est le bracelet d'or que George avait porté.

La mort de George fut pour Mme d'Alfarey un coup dont elle ne put jamais se relever. A la voir vieillie subitement et ravagée par une douleur enfin sérieuse, on eût dit qu'elle ne s'était réellement sentie mère qu'après avoir perdu son fils. Cette pauvre femme, ne trouvant dans son âme, habituée aux petites pensées et aux mesquines ambitions de plaire, aucune force morale capable de la soutenir dans cette défaillance définitive, alla demander à la religion un point d'appui qu'elle ne trouva point. Incapable de comprendre les lois divines, elle n'en tira qu'une terreur pire cent fois que l'indifférence. Ce cœur, atrophié par la banalité des sentimens qui l'avaient fait battre, ne sut point entendre le Dieu de pardon; le Dieu de colère seul put l'émouvoir et l'effrayer. Elle s'est réduite aux pratiques méticuleuses d'une pénitence exagérée. Elle se repent parce qu'elle a peur, car derrière les portes de la vie elle aperçoit les flammes de l'enfer.

Et Ladislas? — Dans un des combats d'escarmouche que le corps de volontaires commandé par Giuseppe Garibaldi livra aux Autrichiens après l'armistice de Villafranca, dont la nouvelle n'était pas encore connue, Ladislas, un Hongrois nommé Szabady et un Vénitien appelé San-Marco furent ramassés parmi les morts. Longtemps on désespéra d'eux, mais des soins intelligens les rappelèrent à la vie. On dit que Ladislas et ses compagnons sont aujourd'hui, ainsi qu'autrefois, pleins d'une espérance imprescriptible comme le droit qu'elle représente.

MAXIME DU CAMP.

LA

CAVALERIE RÉGULIÈRE

EN CAMPAGNE

SOUVENIRS D'AFRIQUE ET DE CRIMÉE.

Parmi les services que la guerre d'Afrique a rendus à l'armée française, il en est un qu'on oublie trop peut-être. Des corps nouveaux, dont le nom est dans toutes les bouches, ne sont pas seulement sortis de cette lutte opiniâtre et glorieuse contre un ennemi regardé comme insaisissable : les anciens corps ont mieux compris de leur côté quelle part distincte leur revenait dans l'ensemble de ces fonctions diverses qui composent le rôle d'une armée. Ainsi la cavalerie régulière a combattu en regard de la cavalerie irrégulière : les devoirs si différens assignés à l'une et à l'autre ont été mieux saisis par les chefs comme par les soldats; l'importance des irréguliers dans la guerre d'escarmouche, des réguliers au début et à la fin des grandes opérations, n'a plus été mise en doute. Plus tard, en Crimée, la cavalerie régulière a su profiter de cette expérience et donner des preuves de fougue irrésistible aussi bien que de solidité; mais combien de pénibles épreuves n'avait-il pas fallu subir, combien de travaux stériles et de regrettables entraves n'avait-on pas imposés aux chefs de cavalerie, avant de reconnaître quelle place leur appartient dans une armée en campagne! C'est vers quelques-unes de ces épreuves que mon souvenir se reporte aujourd'hui, au

moment où une guerre lointaine pourrait fournir encore à la cavalerie française l'occasion de s'illustrer (1). Quelques épisodes d'une campagne de 1840, quelques combats de Crimée, en voilà sans doute assez pour montrer les inconvéniens d'un emploi timide et vicieux de la cavalerie régulière, pour montrer aussi les grandes choses qu'en peut obtenir un chef intelligent et maître de son initiative. J'ai indiqué ailleurs les résultats fâcheux d'une organisation précipitée de bandes irrégulières (2). C'est un défaut contraire, l'excès de réserve, qui ressortira peut-être trop souvent de ces pages écrites sous une impression qu'il fallait se résoudre à traduire sincèrement.

Un écrivain militaire plein de sens, le commandant Bonneau du Martray (3), a dit ces sages paroles : « Un seul moment de la vie d'un peuple où la cavalerie est bien employée suffit pour payer toutes les dépenses qu'elle a occasionnées pendant un temps considérable. » Ce bon emploi de la cavalerie, quelques hommes éminens nous ont appris par quels moyens on pouvait l'assurer. Le capitaine anglais Nolan par exemple a dit avec raison que si la cavalerie est déchue de sa haute réputation, elle ne peut s'en prendre qu'à cette tactique moderne qui la tient en lisière, système timide et qui devrait être inconnu à des cavaliers (4). Dans notre guerre africaine, cette tactique, en ce qui touche la cavalerie régulière du moins, n'a que trop souvent prévalu. Que faudrait-il pour rendre à ce corps redoutable sa vie puissante d'autrefois? Revenir aux bonnes traditions, à celles de Frédéric II et de Napoléon, c'est-à-dire rétablir les grands commandemens de cavalerie sous des officiers consommés, agissant vis-

(1) Ce sont des spahis démontés qui fournissent l'élément de la cavalerie à l'armée de Chine. Une cavalerie se remonte où l'on veut. Nos spahis partent à pied, mais ils redeviendront bien vite au besoin les excellens cavaliers que l'Afrique admire.

(2) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1859.

(3) Ancien aide-de-camp du général Korte, M. le commandant du Martray a puisé à cette bonne école les plus instructives inspirations en ce qui touche l'arme de la cavalerie. On lui doit une traduction des écrits du capitaine anglais Nolan, terminée en 1854, l'année même où le brave Nolan mourait héroïquement à Balaclava.

(4) Combien ne doit-on pas regretter que le capitaine Nolan se soit placé par sa mort héroïque en contradiction avec ce qu'il avait écrit sur la cavalerie! « Tout dépend de l'à-propos, disait le brave Nolan. Il y a plus à attendre de l'inspiration du génie que des règles. Un officier ne devrait jamais craindre d'engager sa responsabilité, ni d'agir *contre des ordres* toutes les fois qu'il peut éviter un revers. » L'homme qui avait sur le rôle de l'officier des idées si hautes et si larges est cependant le même qui le 25 octobre 1854, à Balaclava, portait à lord Lucan l'ordre de charger donné par lord Raglan, placé trop loin du théâtre de l'action pour la bien diriger. Le brave Nolan insista pour la stricte exécution de l'ordre qu'il apportait; la charge s'exécuta, et l'infortuné capitaine tomba des premiers dans ce mouvement, qui devait ajouter une page aussi funèbre que glorieuse à l'histoire de la cavalerie anglaise.

à-vis de l'ennemi avec l'indépendance qui appartient à des chefs spéciaux.

Ces principes essentiels d'un bon emploi de la cavalerie avaient trouvé un illustre partisan dans le maréchal Bugeaud lui-même. Mal disposé pour la cavalerie à son arrivée en Afrique, le maréchal avait fini par se rendre à l'évidence, et par reconnaître quels importans services il en pourrait attendre pour assurer le succès du nouveau plan d'opérations qu'il traçait à l'armée d'Algérie. A la bataille d'Isly, pleine liberté fut donnée au commandant de la cavalerie. On sait quel fut le brillant résultat de cette journée : les masses de cavalerie régulière marocaine enfoncées par le 2e régiment de chasseurs d'Afrique et repoussées loin du champ de bataille, la dispersion complète de la cavalerie noire de l'empereur Abderrhaman, la prise du camp marocain par le 4e chasseurs d'Afrique et les spahis. En homme de guerre consommé, le maréchal Bugeaud avait en quelque sorte prévu, dès la veille du combat, ce qu'aurait de décisif dans une pareille affaire la libre action de la cavalerie. Nous en trouvons la preuve dans une relation due à la plume même du maréchal et publiée dans la *Revue* (1). On y lit ce curieux passage: « Je me rendis au camp de la cavalerie, où une petite fête en mon honneur était improvisée; je développai toute ma théorie. Ces jeunes têtes s'échauffèrent; les cœurs étaient électrisés. Ah! m'écriai-je, avec des hommes tels que vous, la victoire n'est plus douteuse! » Un pareil éloge venant d'un pareil homme de guerre était comme la promesse du succès pour cette arme, et la confiance du brave maréchal fut pleinement justifiée. Renfermée dans le carré stratégique dont le système de combat exigeait la formation, la cavalerie régulière pouvait en sortir sans rien compromettre. Elle avait ainsi toute l'indépendance convenable à ses allures, et la journée d'Isly, restée célèbre dans les fastes de nos réguliers, est la preuve mémorable de ce qu'un chef habile pourrait encore obtenir d'eux en pareille occasion (2).

(1) Livraison du 1er mars 1845.

(2) Rappelons à ce propos qu'une des qualités qui font le chef habile, c'est une sollicitude paternelle pour le soldat. Le surnom familier du maréchal, le *père* Bugeaud, montre assez à quel point cette qualité, plus rare qu'on ne l'imagine, était développée chez le vainqueur d'Isly. A cette soirée même où il adressait à notre cavalerie de si cordiales et si chaleureuses paroles, le *père* ne brilla pas moins chez lui que le capitaine. Au lieu de punch, l'officier d'ordonnance offrait au chef de l'armée, dont la sobriété était bien connue, de l'eau sucrée dans le *quart* (gobelet en étain du soldat en campagne). Après avoir porté le gobelet à ses lèvres : « Il n'y a pas beaucoup de sucre dans mon *quart,* » dit le maréchal. L'officier s'excusa en assurant qu'il avait mis dans le verre toute la ration d'une compagnie. Le maréchal ne répondit que par un sourire empreint d'une charmante bonhomie. Le lendemain, la bataille d'Isly était gagnée, et chaque com-

Cette arme, telle qu'elle est aujourd'hui constituée en France, comprend la grosse cavalerie, les cuirassiers, qui, depuis 1815 et l'immortelle charge de Waterloo, n'ont jamais donné dans une occasion mémorable; — la cavalerie de ligne (dragons et lanciers), qui s'est illustrée à Eupatoria; — la cavalerie légère, hussards et chasseurs, troupe brillante qu'on a trop négligée dans certaines expéditions d'Afrique, comme on cherche à le prouver dans ces souvenirs.

I.

Quand douze escadrons de chasseurs et de hussards s'embarquèrent pour l'Algérie au commencement du mois de décembre 1839, ils étaient appelés à soutenir en regard des chasseurs d'Afrique et des spahis l'honneur de la cavalerie française sur un terrain nouveau pour elle. Quel spectacle présentait alors notre colonie? On se retrouvait en pleine lutte après une courte période de paix; les expéditions allaient se succéder, toutes diverses de caractère et d'aspect, mais la plupart faisant briller notre infanterie par-dessus tous les autres corps de l'armée. On a un peu oublié tout cela, et il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots au milieu de quels événemens nous allions entrer en campagne.

Le traité de la Tafna était rompu. L'expédition des Portes-de-Fer, traitée par l'opposition d'alors de *voyage pittoresque*, avait fourni à l'émir Abd-el-Kader un prétexte d'hostilité qu'il s'était empressé de saisir. « Tenez-vous pour averti, avait-il écrit au maréchal Valée le 18 novembre 1839, je suis décidé à la guerre, ainsi que tous les croyans. » Cette lettre était postérieure de quelques jours à peine à un assassinat commis sur un de nos braves officiers, qui avait sous ses ordres la colonne placée au camp de l'Oued-Laleg. Le commandant Raffet était tombé dans un affreux guet-apens, et sa tête avait été portée aux pieds de l'émir par un des officiers mêmes d'Abd-el-Kader, le lieutenant Béchir. Le maréchal Valée, qui venait de gagner le bâton de commandement sur la brèche de Constantine, avait juré aussitôt de venger l'affront fait à la France. La guerre était déclarée.

Le 20 novembre 1839, Abd-el-Kader passait la Chiffa. Ce même jour, les deux convois de Mered et de l'Oued-Laleg, sortis de Bouffarik, éprouvaient un affreux échec. Le premier était ramené, le se-

pagnie recevait le soir une double ration de sucre et de café, prise en grande partie sans doute dans les caisses de l'ennemi. Je tiens cette anecdote de l'officier d'ordonnance lui-même, alors capitaine, et frappé depuis à Marignan, comme colonel du 1er zouaves, — M. Paulze d'Ivoy.

cond taillé en pièces. Le 21, une sortie tentée par le commandant de l'Oued-Laleg fut encore plus funeste à nos armes. Attaquée par quinze cents cavaliers des Hadjoutes, les plus habiles et les plus ardens de nos ennemis, cette malheureuse colonne, après une défense héroïque, fut écrasée; cent cinq hommes, officiers et soldats, restèrent sur la place. Au milieu des cadavres se trouvait le corps du capitaine de Grandchamp, horriblement défiguré; le capitaine fut sauvé cependant, et une de nos divisions d'infanterie garde encore à sa tête cette noble figure militaire. Il y avait là une cruelle, mais utile leçon pour les jeunes officiers qui sont appelés à conduire des convois. Le manque de présence d'esprit fut pour le commandant du convoi de l'Oued-Laleg, qui n'avait pas fait parquer ses voitures, la cause d'un désastre où furent entraînés avec lui plusieurs de ses compagnons d'armes. C'est dans l'étude de pareils faits que doit se recueillir celui qui est appelé à commander un jour.

La guerre avait donc éclaté aux portes d'Alger. Le gouvernement français s'empressa d'envoyer des renforts pour soutenir une lutte qui s'annonçait comme terrible. Plusieurs régimens d'infanterie furent désignés pour aller venger l'insulte faite à l'honneur de nos armes. La cavalerie régulière ne fut pas oubliée, et j'ai indiqué la date à laquelle douze escadrons, appelés en Afrique, quittaient la France. Les 1er, 4e, 8e, 9e de chasseurs, les 5e et 6e de hussards fournissaient chacun deux escadrons, sous le commandement de leur chef respectif. J'eus l'honneur d'appartenir aux escadrons du 5e de hussards, commandant de Charbonnel (1).

Les douze escadrons de France débarquèrent à Alger dans les premiers jours de janvier 1840. Déjà un éclatant succès avait marqué nos premières opérations contre l'émir. Une dépêche télégraphique, datée de Blidah 31 décembre, annonçait à la France le glorieux combat de l'Oued-Laleg, livré par le maréchal Valée en personne, et où l'infanterie et les chasseurs d'Afrique faisaient éprouver aux réguliers d'Abd-el-Kader une déroute complète. Le colonel Changarnier à la tête du 2e léger, le colonel Bourjoly à la tête des chasseurs d'Afrique, illustraient déjà des noms dont l'armée devait plus tard être si fière. Le colonel Changarnier nous apparaissait alors comme le type de l'abnégation militaire et du génie qui sait attendre son heure; il montrait en même temps dans l'action une bravoure à toute épreuve, et on disait de lui avec raison que c'était un *Murat d'infanterie*. Après la belle victoire de l'Oued-Laleg, on pensait qu'un tel coup porté au fanatisme des musulmans rangés sous l'étendard du premier chef guerrier qu'ils eussent à nous opposer suf-

(1) Tué dans les funestes journées de juin 1848, comme représentant du peuple.

firait pour ramener la tranquillité et la confiance au milieu de nos possessions envahies. C'était peu connaître l'ennemi patient et rusé que nous avions à combattre. Abd-el-Kader ne pliait sous l'orage que pour se relever bientôt plus hardi. De notre côté heureusement, la suspension des hostilités fut employée à d'utiles travaux d'organisation. Dès le mois de janvier 1840, toute l'armée se trouva concentrée autour d'Alger, formée en deux divisions, plus une de réserve, composée de trois vieux et solides régimens d'Afrique, le 2e et le 17e léger, le 23e et le 24e de ligne. Les douze escadrons arrivés de France faisaient partie de cette réserve. On procéda sans retard à leur organisation, en les fondant dans deux régimens appelés *régimens de marche*, sous les ordres de deux chefs expérimentés et braves, les colonels Korte et Miltgen. On ne pouvait faire un meilleur choix pour conduire de jeunes cavaliers dont la plupart n'avaient jamais vu le feu; le premier eut le commandement du 2e régiment, et le 1er régiment échut au second. Mon régiment était sous les ordres du colonel Korte, officier de cavalerie des plus distingués par sa bravoure et son talent de manœuvrier. Nous étions à bonne école, dans le cas toutefois où il nous serait permis d'agir.

Sous l'impulsion de ces deux habiles chefs, la cavalerie régulière de France eut bientôt pris les allures de sa glorieuse compagne d'Afrique. Elle fut appropriée au pays et à la nature de la guerre qu'elle était appelée à faire. Le lourd schako fut remplacé par ce traditionnel képi d'Afrique, qui a été vu sur tous les champs de bataille de l'Europe. La chabraque fut aussi supprimée comme un inutile objet de parade. Dans un pays où le soldat doit tout emporter avec lui, même du bois, comme dans la province de Constantine, pour faire cuire la soupe, le cheval est souvent chargé à tel point qu'on se demande où trouvera place le cavalier. Le bois et le fourrage unis par des courroies à la palette de derrière, le manteau, la marmite, la faucille pour couper l'orge, la hache pour tailler le bois, la gourde enfin, assujettis sur le devant, dérobent à l'œil le petit coursier arabe, quand un de nos cuirassiers est monté dessus. Et cependant quelle ardeur, quelle sobriété, quelle vigueur chez ce cheval d'Afrique! La Crimée est là pour lui signer ses lettres de noblesse parmi les chevaux de guerre dans tous les pays où le porteront les destinées de la France.

Toute cette cavalerie, jusqu'à la reprise des hostilités, fut cantonnée dans les environs d'Alger. Les possessions françaises, à cette époque, commençaient à Alger; du côté du sud, elles finissaient à une douzaine de lieues, à Blidah, qui était constamment bloquée; du côté de l'est, il fallait une forte colonne pour aller à la Maison-Carrée, située à six lieues de la ville. Entre ces distances, les Arabes

coupaient les routes, et les têtes quand ils pouvaient. Les Hadjoutes, cavaliers hardis, rusés, téméraires même, jetaient la terreur parmi les colons.

Le 2e régiment de marche était cantonné à Hussein-Dey, situé à trois lieues d'Alger. Ce fut de ce point que nous partîmes pour notre première opération dans le pays; mais avant de prendre part à l'expédition projetée, nous nous étions exercés à différentes manœuvres sous la direction du général de Dampierre, qui nous commandait. Hussein-Dey se trouve placé au bord de la mer, et tous les matins nos malheureux chevaux français, pour s'acclimater au sable du désert, devaient galoper pendant de longues heures sur une plage sablonneuse, où ils enfonçaient jusqu'au ventre. Pour les récompenser de ce travail, on leur donnait de l'orge, nourriture des chevaux du pays; ils n'y voulurent pas toucher. Force fut de faire venir de l'avoine de France, ce qui ne les nourrissait guère mieux. Ils ne mouraient pas encore, mais ils étaient maigres à faire peur. Ici déjà se révélait une des difficultés de l'emploi de la cavalerie dans une guerre lointaine. La subsistance du cheval est une des graves questions qui en pareille occurrence doivent préoccuper les chefs de corps.

L'ordre de se mettre en campagne ne tarda pas d'arriver; les douze escadrons de France étaient appelés à l'honneur de marcher contre les Arabes. Une nouvelle organisation fut donnée à l'armée. La 1re division était commandée par M. le duc d'Orléans, la 2e par le général vicomte Schramm; la réserve, où se trouvait la cavalerie de France, restait sous les ordres de M. le général vicomte de Dampierre. Le maréchal Valée commandait en chef. Officier d'artillerie du plus haut mérite, il s'était illustré dans les guerres du premier empire avant d'inscrire son nom sur les murs de Constantine. Le maréchal était vieux, mais il conservait toute la vigueur du jeune âge; c'était une sorte de Radetzky, montant à cheval dès le matin et n'en descendant que le soir. Il connaissait tout, sauf la cavalerie, à laquelle il n'entendait rien.

Un acte de piraterie venait d'être commis sur un navire français à Cherchell; on avait voulu en tirer vengeance. Tel était le but de l'expédition à laquelle la cavalerie de France allait prendre part. Nos troupes formaient un effectif de 12,000 hommes; ces braves espéraient rencontrer sur leur chemin, à Cherchell, les miliciens d'Abd-el-Kader et leur donner une rude leçon. La concentration du corps d'armée eut lieu à Bouffarik. Il n'y eut point de revue préparatoire avant l'ébranlement des colonnes, beaucoup de nos jeunes soldats ne connaissaient pas même le maréchal de vue; quant aux officiers, plusieurs, comme moi, étaient dans la même ignorance, et

je n'ai pas oublié un petit incident de cette première journée de marche où j'eus le regret d'être acteur. Le 12 mars, jour où l'armée se mettait en route, la pluie tombait à torrens. Le vieux maréchal, entouré de son état-major, était sur le bord de la route que suivaient nos colonnes; les pieds de son cheval touchaient presque au talus du fossé; chacun était enveloppé dans son caban, cherchant à se soustraire à la pluie; on défilait silencieusement. Arrivé moi-même devant le maréchal, j'aperçus ou plutôt j'entrevis, dans le groupe qui l'entourait, le capitaine de Mac-Mahon, qu'il était permis dès lors de croire réservé aux plus hautes destinées militaires. J'avais l'honneur d'être l'ami du capitaine de Mac-Mahon, j'occupais le même grade. Cédant à un mouvement de fraternité naturel entre soldats, je voulus lui serrer la main; mais, entraîné par une monture trop ardente, je faillis précipiter dans le fossé qui bordait la route un cavalier qui nous séparait, et ce cavalier, c'était le maréchal. Je n'eus que le temps de me plonger au milieu d'un flot de hussards qui défilaient. Le maréchal Valée lançait contre moi les jurons les plus énergiques et avait mis à mes trousses un gendarme qui, heureusement, me perdit bientôt de vue. Au bivouac du soir, je rencontrai le capitaine de Mac-Mahon qui portait des ordres; il m'appela. — Vous l'avez échappé belle, me dit-il, le gendarme qui n'a pu vous atteindre a été vivement réprimandé comme ne sachant pas son métier. S'il l'avait su, vous alliez faire la campagne au fort de l'Empereur. — Voilà comment j'appris à connaître la figure du vainqueur de Constantine.

Le bivouac fut triste. L'armée d'Afrique, à cette époque, marchait sans tentes, les chefs seuls en avaient. Un zouave, avec cet esprit inventif du soldat, venait de découvrir la tente-abri; c'est un emploi ingénieux de son turban qui lui en avait donné l'idée. — Ah! disions-nous tristement, nous autres cavaliers, si un vieux chasseur d'Afrique pouvait nous trouver une selle! — Le caban d'Afrique commençait aussi à entrer dans nos habitudes. Ce vêtement chaud et commode était emprunté aux Arabes : il n'est rien de tel que de demander aux renards comment se font les terriers. Nous avions marché toute la journée avant d'arriver à ce bivouac. Le soldat français a le génie des mauvaises situations : un de mes hommes me construisit un lit formé de roseaux, mais tellement haut, qu'il fallait monter à cheval pour se jeter dessus. Je m'y endormis de ce doux sommeil de la jeunesse insouciante. Le matin, mon lit de roseaux flottait en quelque sorte dans la boue, et je me trouvais à peu près dans la situation de Moïse abandonné sur le Nil. Un bon verre de café, cette liqueur aimée du soldat d'Afrique, eut bientôt fait raison du brouillard de la nuit.

L'armée se remit en route sans retard; elle marchait sur trois

colonnes, dont l'une suivait le pied de l'Atlas dans toute la longueur de la plaine : celle-ci était sous les ordres du général Duvivier (1), grande et sévère figure militaire, empreinte dans sa dignité hautaine de je ne sais quel ascétisme monastique. La seconde, sous les ordres du maréchal gouverneur, prit le milieu de la plaine; la cavalerie de France marchait avec elle. La troisième, partie de Coléah, longea le Sahel. Le général Lamoricière commandait cette colonne. Le jeune et vaillant Marceau revivait dans ce chef illustre. Tout semblait sourire au brillant officier, et rien ne présageait alors les tristes vicissitudes au milieu desquelles devait se poursuivre sa carrière.

D'Alger à Cherchell, on compte environ trente lieues. Les Hadjoutes, tribu guerrière et les plus hardis cavaliers que posséda jamais l'Afrique, habitaient la partie de la plaine qui s'étend depuis la Chiffa jusqu'à l'extrémité de celle dite de la Mitidja, et dont la surface mesure près de dix lieues de l'est à l'ouest. Dans sa largeur, elle peut avoir aussi neuf ou dix lieues du nord au sud. Placés au centre avec la colonne du maréchal, nous pouvions apercevoir la marche des deux autres colonnes par le feu qu'elles mettaient aux tentes des tribus de ces Hadjoutes. La plaine était une mer de flammes. Nous marchâmes ainsi pendant deux jours, brûlant et dévastant tout, nous arrêtant chaque nuit pour prendre nos bivouacs. Une pluie continuelle rendait affreux les chemins, qui étaient coupés de ravins et de torrens. Les Arabes, toujours bien prévenus par leurs éclaireurs, qui sont les premiers du monde, fuyaient comme des Parthes, ne laissant entre nos mains que les bœufs et les moutons qui ne pouvaient suivre leur émigration; cette ressource suffisait à peine à nos besoins. Le troisième jour au soir, les trois colonnes réunies atteignirent les confins de la plaine, et l'on s'arrêta devant une espèce de vieux château romain, appelé Bordj-el-Arba. L'armée se trouvait concentrée dans les mains du vieux maréchal.

Pendant toute cette marche, depuis le camp de Blidah jusqu'à Bordj-el-Arba, aucune manœuvre ne fut exécutée, soit pour attirer les Arabes, soit pour se retourner contre eux. Le maréchal gouverneur, officier d'artillerie si distingué, marchait comme un boulet qui sort de la gueule d'une pièce, toujours droit devant lui. La cavalerie de France, massée, comme un troupeau de moutons, au milieu du convoi, ne fut pas même employée à couvrir et à protéger nos flancs. C'était à notre vaillante infanterie, 2e, 17e léger, 23e, 24e de ligne, numéros devenus si illustres, qu'appartenait le soin d'écarter les moucherons qui voltigeaient autour de la colonne, en les harcelant

(1) Tué dans les journées néfastes de juin 1848 par une balle française.

sans cesse. La cavalerie française faisait en quelque sorte partie du convoi plutôt que de la troupe active.

A notre arrivée à Cherchell, l'armée, en débouchant dans la vallée de l'Oued-Hachem, trouva la cavalerie arabe disposée à lui disputer le passage. Le vieux maréchal fit usage de ses canons; plus heureux que nous, deux escadrons du 1er de chasseurs d'Afrique, appuyés par le 17e léger, furent lancés sur l'ennemi; les Arabes s'enfuirent, laissant quelques morts. L'armée passa sans être autrement inquiétée. La cavalerie de France était restée spectatrice impassible du premier combat de cavalerie de cette campagne. Il était évident qu'appelée à la lutte, elle eût noblement fait son devoir.

Enfin le 15 nous étions à Cherchell; les portes furent enfoncées à coups de canon. On n'y trouva qu'un vieux Turc aveugle et une vieille femme folle. Cherchell à cette époque n'était point la charmante petite ville qui se voit aujourd'hui. Sale comme toutes les villes arabes, son plus grand commerce consistait en grains. L'armée resta trois jours bivouaquée autour de ses murs. On établit des blockhaus sur les hauteurs qui la dominent, et on y laissa une garnison. Pendant ce temps, les Arabes nous observaient, ne sachant si nous allions à Médéah ou à Milianah. L'armée se remit en marche; l'occupation de Cherchell mettait fin à la campagne. Le colonel du 17e léger, Bedeau, chargé du commandement de Cherchell, avec son régiment et le 2e bataillon léger d'Afrique, vint prendre congé du maréchal au moment où la dernière ligne s'éloignait. J'avais vu ce jeune colonel à Alger, et j'avais été frappé de son aptitude prématurée au commandement. La province de Constantine, qu'il allait être bientôt appelé à diriger, se rappelle encore avec reconnaissance son administration intègre et ferme (1).

Il restait à revenir à Blidah. On apporta dans cette seconde partie de l'expédition la même célérité que dans la précédente. Notre colonne accomplit cette marche en deux jours; elle semblait battre en retraite devant des nuées d'Arabes qui la poursuivaient avec une furie et de sauvages clameurs bien faites pour atteindre le moral de troupes moins aguerries que les nôtres. Un de ces désastres qui sont comme le châtiment de ces opérations précipitées marqua notre première journée de marche. L'armée avait atteint vers dix heures du soir les bords de la Chiffa, suivie par plus de huit cents cavaliers arabes que le feu de notre infanterie tenait seul en respect. Une crue subite avait considérablement grossi cette rivière torrentielle. On prit immédiatement des dispositions pour la franchir.

(1) Il a formé un digne élève, le général Desvaux, commandant aujourd'hui la division de Constantine.

La cavalerie de France, attachée au convoi de la colonne, passa des premières. La nuit était alors d'une obscurité complète; l'arrière-garde, forcément arrêtée pour tenir tête aux Arabes, se vit bientôt séparée du corps principal. L'armée marchait cependant. A onze heures, cette malheureuse arrière-garde atteignit enfin les bords de la Chiffa, se battant et se retournant sans cesse. Contre leur habitude, les Arabes tiraient toujours sur elle. La pluie ne discontinuait pas, l'infanterie marchait dans une mer de boue; les chevaux des officiers supérieurs qui conduisaient ces héroïques soldats y enfonçaient jusqu'au ventre. Alors se passa, éclairé par la seule lueur de la fusillade, un de ces drames militaires que l'on n'oublie point quand on y a une fois assisté. L'arrière-garde tenta le passage. Pendant deux heures, nous entendîmes les cris des malheureux fantassins que le courant entraînait et qui appelaient leurs camarades à leur secours. Impossible de les sauver, tant la nuit était noire. Par momens on distinguait les Arabes courant sur la berge comme de blancs fantômes et faisant tomber sous leur yatagan la tête des soldats qui atteignaient la rive opposée. Les plus heureux, s'accrochant à des arbres entiers qu'entraînait le courant, parvinrent à se sauver. Toute la nuit, on entendit battre, au milieu de cris d'angoisse, la marche des régimens pour rallier les hommes dispersés. Combien ne revirent plus le drapeau! Quand le jour reparut, il éclaira une scène d'horreur. Des sacs, des fusils abandonnés n'attestaient que trop les luttes affreuses dont la berge opposée avait été le théâtre. Comme les chacals, les Arabes avaient fui dès le retour du soleil, emportant leurs sanglans trophées.

Le lendemain, l'armée continua sa marche, et ne rencontra plus qu'un petit nombre de tirailleurs trop peu redoutables. Blidah revit dans ses murs, morne et grave, la même colonne qui en était partie si joyeuse, si pleine de confiance et de vie. L'impression produite par cette courte expédition de Cherchell fut pénible pour ceux qui eurent l'honneur d'y prendre part. Une cavalerie amenée à tant de frais devenant inutile, embarrassante même pour le chef, confondue avec les mulets et les cacolets du convoi, beaucoup de malades pour un mince succès, beaucoup de chevaux morts de fatigue sans que les cavaliers eussent même tiré le sabre, telle fut pour nous cette première expédition, tels furent les fruits d'un élément nouveau mis à la disposition d'un chef habile, mais pour qui le rôle de la cavalerie était lettre morte. La France payait les frais d'une force qui dépérissait dans ses mains.

La cavalerie n'était pas cependant au bout de ses déceptions. Abd-el-Kader venait de se diriger vers l'est pour donner la main à son lieutenant Ben-Salem. Le but de ce mouvement de l'émir était d'ap-

peler à la guerre sainte les tribus kabyles et de menacer notre camp du Fondouck. Le maréchal, instruit de ces menées, résolut de marcher à lui et de l'attaquer dans les positions qu'il venait de prendre. En conséquence, une petite colonne fut organisée; elle se composait d'infanterie, de batteries d'obusiers de montagne, et du 2e régiment de marche (cavalerie de France), auquel j'avais l'honneur d'appartenir. Cette colonne était placée sous les ordres du général de division Schramm; mais le vieux maréchal ne devait pas tarder à la rejoindre. M. le duc d'Orléans, arrivé en Afrique pour prendre part avec M. le duc d'Aumale aux travaux de l'armée, s'était rendu à Bouffarik pour réunir la première division, qui devait seconder un grand mouvement accompli sur Médéah.

Pendant que le prince procédait à l'organisation de son corps, nous nous dirigions vers le Fondouck. La colonne partit le 17 avril 1840, et le maréchal Valée, escorté d'infanterie et de chasseurs d'Afrique, arriva le 19 au bivouac et prit le commandement des troupes. La cavalerie de France avait maintenant deux généraux, le vicomte de Dampierre et le général Blanquefort, arrivé comme inspecteur-général de cavalerie. Ce fut ce dernier qui nous commanda dans cette petite expédition. L'émir, campé à l'Oued-Had, du côté opposé à la rive que nous occupions, se présenta à nous de front. Abd-el-Kader se montrait même en personne à deux portées de canon de la rivière. L'infanterie la passa, chassa l'émir de toutes ses positions. On retint la cavalerie inactive. Le lendemain, même manœuvre, même engagement, même succès de l'infanterie dans la vallée de l'Oued-Zeïtoun, dont les Arabes cherchèrent à nous disputer l'entrée; même inaction de la cavalerie. Le coup de main exécuté, la colonne rentrait à Alger.

La cavalerie française avait appris qu'une autre expédition se préparait : elle se consola en pensant qu'elle allait bientôt combattre sous les yeux de deux jeunes princes chers à l'armée; elle attendait son heure, et cette heure si désirée semblait enfin venue. La grande expédition de Médéah allait partir, les deux régimens de marche en devaient faire partie. A peine rentrés du Fondouck, nous fûmes dirigés sur Blidah, où se concentrait toute l'armée. A la fin d'avril, le corps expéditionnaire destiné à pénétrer dans la province de Titterie et à occuper Médéah était réuni au camp de Blidah; il était fort d'environ neuf mille hommes de troupes de toutes armes, et les huit cents chevaux de la cavalerie de France entraient dans sa composition. L'émir Abd-el-Kader se préparait à nous faire une vigoureuse résistance; tous les cavaliers de la plaine du Chéliff avaient été convoqués à la guerre sainte, et toute son infanterie régulière devait nous disputer le passage. Les forces de l'émir se montaient à 10

ou 12,000 cavaliers, et à 6 ou 7,000 fantassins. La prise de Médéah était le but de la campagne.

Le 27 avril, l'armée passa la Chiffa. Elle marchait sur quatre colonnes. M. le duc d'Orléans formait l'avant-garde avec sa première division; le prince royal avait l'ordre de se prolonger dans la direction de Bordj-el-Arba, de passer l'Oued-Ger et de prendre position à la tête du lac Alloula, de manière à déborder le bois des Karésas, dans lequel les autres colonnes devaient pénétrer. M. le duc d'Orléans quitta le camp à cinq heures du matin et arriva à la position indiquée sans avoir rencontré l'ennemi. Le colonel Lamoricière occupait l'extrême droite. Le général de Rumigny marchait au centre avec la 2e division. Le maréchal Valée, avec le reste et toute la cavalerie de France, marchait entre la 1re et la 2e division. Le beau temps était revenu; le soldat était gai, plein d'ardeur; un soleil éclatant faisait briller les armes et animait le paysage. Aucun Arabe n'avait encore paru dans la plaine, quand, vers quatre heures du soir, à la sortie du bois des Karésas, on signala la présence de l'ennemi. Toute la cavalerie du kalifat de Milianah, M'Barek, débouchait par la gorge de l'Oued-Ger, et se déployait parallèlement à notre flanc gauche. A la sortie du bois, des champs d'orge qui avaient déjà atteint une assez grande hauteur, ainsi que des champs de fèves où un homme à pied disparaissait complétement, s'offrirent à notre vue. Des compagnies de voltigeurs furent déployées en tirailleurs à travers ces moissons, et un feu très vif s'engagea entre nos soldats et la cavalerie arabe. Le vieux maréchal avait arrêté sa colonne, et des aides de camp couraient en tout sens porter des ordres. Il existe un moment pour le militaire, quand l'action va s'engager, où la tête lui pétille comme s'il avait bu un verre de champagne. J'éprouvais alors une de ces émotions. J'aurais embrassé volontiers chacun de ces petits voltigeurs qui tantôt couraient, le dos voûté, le fusil prêt à faire feu, tantôt rampaient comme des chats, s'embusquaient comme des renards, tous, la figure radieuse, empreinte de cette joie enivrante que donne l'odeur de la poudre, dignes représentans de cette valeureuse infanterie française, type de bravoure et de gaieté.

Bientôt le canon, à la voix plus sévère, se mit de la partie, et des ordres ne tardèrent point d'arriver à nos colonels. Le nôtre était un vieux d'Afrique. Brillant cavalier, la figure ouverte, un cigare à la bouche, il se présenta sur le front de son régiment. « Deuxième régiment, nous dit le brave Korte, nous allons charger; ne vous mettez pas plusieurs contre un seul : que chacun choisisse son homme! Je compte sur vous. » Toutes nos poitrines se dilatèrent, l'heure de la cavalerie de France avait donc sonné! Nos escadrons s'ébranlèrent comme une avalanche à travers ce pays, dont une grande partie est

couverte de profonds silos. Le cheval aussi a son instinct, et nous traversâmes la plaine comme un torrent. Le vieux maréchal, au galop, se trouva un moment au milieu de nos escadrons, qui faisaient voler la poussière à ne plus se reconnaître. Une course désordonnée nous conduisit au bord de l'Oued-Ger, que la cavalerie arabe s'était empressée de traverser en voyant l'ouragan qui s'avançait sur elle. Le prince royal n'avait pas attendu les ordres du maréchal pour mettre sa belle division aux prises avec l'ennemi. Ayant à ses côtés M. le duc d'Aumale, il chargeait à la tête des chasseurs d'Afrique. Ce prince si jeune comprenait par intuition le rôle véritable de la cavalerie. Il ne craignait pas d'engager sa responsabilité et de saisir l'occasion, qui, pour cette arme, ne dure souvent qu'une seconde. Les Arabes, culbutés, acculés au Bouroumi, furent impitoyablement sabrés.

Dans cette charge tomba M. de Menardeau, jeune officier de lanciers, qui était venu comme volontaire combattre dans nos rangs. Un autre épisode moins tragique marqua cette partie de l'action. Un notaire d'Alger, ayant, je ne sais pour quelle cause, renoncé aux papiers d'affaires, suivait l'armée, à la recherche sans doute d'émotions inaccoutumées. Vêtu d'un habit noir, d'un pantalon de même couleur, coiffé d'un chapeau rond, la cravate blanche traditionnelle au cou, il montait un fort petit cheval, qu'il avait souvent peine à bien conduire, n'ayant qu'un bras. Entraîné par une bravoure toute guerrière, il suivit l'impulsion de la charge; mais sa monture, mal dirigée, resta en arrière. Des Arabes l'aperçurent, et lui donnèrent une chasse telle qu'il en perdit son chapeau. Profitant d'un énorme buisson qu'il rencontra dans sa course, il se laissa glisser de son cheval, se blottit sous les branches, et put ainsi échapper au yatagan qui le menaçait. Le soir, on retrouva le pauvre notaire presque évanoui. On s'empressa de le confier à un convoi de blessés qui se dirigeait sur Alger. Mais qu'était devenu le chapeau rond? C'était ce que chacun se demandait, quand le lendemain on vit apparaître un cavalier arabe portant ce chapeau comme un trophée par-dessus son capuchon et défiant nos tirailleurs à la manière des guerriers d'Homère, quoique avec de moins poétiques injures.

Pendant que ces faits se passaient à notre gauche, toute la cavalerie de France était arrivée sur les bords de l'Oued-Ger. Là se renouvela la querelle qui eut lieu après la mort de Turenne. Nos deux généraux se disputèrent sur la tactique à suivre en pareil cas; l'un voulait passer, l'autre ne le voulait pas. Chacun avait ses raisons, et les défendait en citant Jomini. Pendant la dispute, les colonels s'étaient lancés en avant; les escadrons firent de même : on s'engagea avec les Arabes. Ils tinrent bon et se battirent bravement.

Il était tard, près de sept heures du soir; la nuit mit fin à la poursuite. Arrivée au pied des montagnes de l'Affroün, qui a donné son nom à ce combat, l'armée victorieuse s'arrêta. Le 28, l'ennemi ayant complétement disparu par la vallée de l'Oued-Ger, le maréchal se porta par la plaine de la Mitidja au *sahel* des Beni-Menad. On évacua les blessés, et pendant toute la journée on ne vit que quelques cavaliers ennemis qui vinrent exécuter leur fantasia à l'arrière-garde, et parmi lesquels se trouvait l'homme au chapeau noir.

La journée du 29 avril fut mieux remplie; elle compte parmi les plus intéressantes de la guerre d'Afrique. Vers neuf heures, on aperçut un corps de cavalerie considérable sur notre droite. Le vieux maréchal fit arrêter la colonne, et on prit des dispositions de combat. La cavalerie de France fut placée sur deux lignes. Le maréchal marchait ou semblait marcher le dos tourné à Alger, dans la direction de l'ouest. Tout à coup, au moment où les lignes venaient de se former, quatre énormes colonnes de cavalerie, Abd-el-Kader en tête, bannières déployées, défilèrent devant nous, à la distance d'un quart de lieue, au nombre de vingt mille chevaux. L'émir courait, le cap sur Alger. C'est une des marches les plus hardies et les plus savantes qu'ait jamais exécutées Abd-el-Kader. S'il eût persisté dans son mouvement, il s'abattait dans les environs d'Alger, y portait le feu et la dévastation, et accomplissait peut-être le vœu qu'il avait juré, d'aller à la fontaine de la mosquée y faire boire sa cavale noire. Cette manœuvre était digne des armées européennes. Tout le but cependant de cette marche hardie était de nous dérober un convoi de dix mille têtes de bétail, de six cents chameaux chargés de vivres, et un rassemblement énorme, une véritable smala de femmes et d'enfans. Le vieux maréchal s'y laissa prendre, et Abd-el-Kader vit sa ruse de Parthe lui réussir. Après une démonstration offensive, notre mouvement fut arrêté. Quelles furent la douleur et la rage des soldats en voyant une si belle proie leur échapper, on l'imagine sans peine. C'eût été le beau jour de la cavalerie française; elle était animée de ce feu sacré qui présage les grands succès. Cette hésitation a été bien reprochée depuis au maréchal Valée. Bon tacticien du reste, il comprit assez vite le mouvement de l'émir, et les colonnes d'Abd-el-Kader furent énergiquement poursuivies. Notre cavalerie régulière fut par malheur négligée, comme toujours, dans cette période d'opérations, tandis que les cavaliers ennemis profitaient de l'initiative que leur laissait l'émir pour attaquer sans cesse nos colonnes. Un combat terrible s'engagea même le 1er mai, jour de la Saint-Philippe, après quelques mouvemens qui indiquaient chez notre armée l'intention de s'arrêter dans sa marche. Tous les cavaliers arabes et tous les con-

tingens arrivés de l'ouest attaquèrent notre infanterie avec une furie et une ardeur remarquables. L'infanterie française et la légion étrangère se couvrirent de gloire; la cavalerie régulière, retenue par des ordres supérieurs, resta spectatrice de ce beau fait d'armes. Le terrain lui était cependant très favorable; celle des Arabes était fort nombreuse, et l'ennemi, plein d'audace, semblait la provoquer à la lutte par les fantasias brillantes qu'il exécutait au milieu de la fumée et de la poudre. De ce jour, la cavalerie ne compte plus dans la série d'opérations qui marquèrent en Afrique l'année 1840. Les chevaux, chargés d'orge et de farine, marchaient la tête baissée au milieu des mulets du convoi. Nous rendions, sous ce rapport, de grands services à l'armée, en assurant sa subsistance; mais était-ce donc là le rôle que l'on nous avait destiné? La France, en envoyant ses douze plus beaux escadrons de cavalerie, pouvait-elle prévoir qu'ils seraient convertis en chevaux de bât?

Les autres mouvemens de cette campagne n'appartenant pas au cadre que je me suis tracé, je crois inutile d'y insister. La prise de Medeah et le combat du 20 mai 1840, tels sont les principaux épisodes de cette expédition, où la cavalerie régulière cessa d'être sérieusement employée. Au combat du 20 mai, elle eut toutefois un moment l'espoir d'entrer en ligne; on nous fit monter, dès la pointe du jour, sur la route qui menait au col de Milianah, avec l'ordre de nous masser sur un plateau devenu célèbre sous le nom de *Plateau du Déjeuner*. Allions-nous donc combattre? Toute la cavalerie gravit ces pentes à une allure si prononcée, que l'on se serait cru emporté dans une charge. Hélas! sans le savoir, nous tournions le dos à l'ennemi. L'armée, débarrassée de notre présence, s'engagea dans un bois d'oliviers. Abd-el-Kader se rua aussitôt avec fureur sur l'arrière-garde du colonel Bedeau. Un combat sanglant s'engagea, on se fusillait à bout portant. Un des mamelons qui dominaient le plateau où la cavalerie de France était massée fut abandonné par un bataillon du 15e léger à la suite d'une fausse manœuvre, et l'infanterie régulière de l'émir courut s'en emparer. La position était plongeante, et les Arabes ouvrirent bientôt sur nous un feu effroyable. Pas une de leurs balles n'était perdue, le bruit qu'elles faisaient en venant frapper sur nos gamelles ressemblait au cliquetis de la grêle sur un vitrage. Nos malheureux cavaliers étaient acculés comme des chevreuils dans une battue royale. Il y eut beaucoup de victimes. La cavalerie fut obligée de se défendre à pied avec des fusils : elle se changeait en infanterie. Cette boucherie durait depuis quelque temps, lorsque, heureusement pour nous, un bataillon de zouaves, conduit par le commandant Renault (1), vint nous arracher à une

(1) Aujourd'hui général de division.

destruction complète. De son côté, le régiment chargé de protéger le gros de l'armée, l'héroïque 17e léger, tenait toujours bon. Tous les efforts de l'ennemi étaient concentrés sur ces valeureux bataillons. Le nez cassé d'une balle, le pommeau de son épée brisé dans ses vaillantes mains, enveloppé de son caban, rouge du sang qui coulait à flots de sa blessure, le brave colonel Bedeau électrisait sa troupe, et restait calme, impassible, au milieu de son carré, qui vomissait la mort de tous côtés, mais la recevait aussi avec un courage et une abnégation stoïques. Le combat du 20 mai 1840 honorera à jamais l'infanterie française. La cavalerie eut aussi ses morts, mais elle combattit à pied : le noble sang de l'infanterie était passé dans ses veines.

Après la prise de Médéah et le glorieux combat du 20, l'armée revint à Alger pour se reposer de ses fatigues. Toute la cavalerie française rentra dans ses cantonnemens. Les deux jeunes princes qui s'étaient à si juste titre attiré la sympathie et l'estime du soldat retournèrent en France. La santé chancelante de M. le duc d'Orléans l'enlevait à l'armée, qui le vit partir avec douleur; les regrets de la cavalerie ne furent pas les moindres. Le prince avait été colonel de cavalerie, il avait sérieusement étudié toutes les ressources de cette arme, l'emploi que l'on en pouvait tirer. En lisant les grandes choses accomplies par la cavalerie du premier empire, en voyant son rôle actuel, ne se promettait-il pas de rendre à ce corps injustement négligé son éclatante auréole? La mort a emporté le secret de cette âme généreuse, de cette intelligence si ouverte à toutes les nobles pensées.

Mais parmi les grands souvenirs que laisse la terre d'Afrique à tout officier de cavalerie, il en est un que la générosité militaire ne permet pas d'omettre, c'est celui de l'ennemi même que nous avons combattu. On ne l'ignore pas, c'est comme habile cavalier qu'Abd-el-Kader a surtout réussi à prolonger contre nos régimens une lutte inégale. Après avoir vu le brave émir agir et combattre, je devais le revoir prisonnier, et les paroles qui sont restées dans ma mémoire ne sont pas inutiles peut-être à citer comme indice de ce singulier caractère de l'Arabe, chez qui le moindre incident fait reparaître le cavalier et l'homme de guerre. C'est à la veille d'une révolution que le vaillant adversaire qui nous avait résisté pendant quatorze années déposait ses armes aux pieds du général Lamoricière. A l'époque où l'émir captif venait d'arriver à Toulon, j'eus la bonne fortune d'être introduit auprès de lui en compagnie du colonel Daumas, qui voulut bien me servir d'interprète. La prison d'Abd-el-Kader était une des tours du fort Lamalgue, dont la mer bat le pied. Nous arrivâmes, par un escalier tortueux et étroit, à un palier encombré de pantoufles arabes; une petite porte, où mon guide alla

frapper discrètement, s'ouvrit aussitôt. Un nègre de taille colossale parut devant nous, et à la vue de l'uniforme français se retira respectueusement, nous laissant face à face avec l'émir.

Assis les jambes croisées, à la manière orientale, sur un petit sofa de coton rouge qui était adossé contre la muraille, le prisonnier tenait entre ses mains, dignes d'une femme, ses pieds, qui ne leur cédaient ni en blancheur ni en délicatesse. Ce qui me frappa surtout dans sa physionomie, c'est le regard d'une profonde douceur qui s'échappait de ces yeux d'un bleu tendre d'où avaient dû jaillir tant d'éclairs; c'est aussi le sourire fin et gracieux qui laissait parfois apparaître sous les moustaches des dents d'une remarquable blancheur.

Après les complimens d'usage, l'émir engagea la conversation. En reconnaissant l'uniforme que j'avais l'honneur de porter, l'uniforme de ces chasseurs d'Afrique qui avaient été de si rudes antagonistes pour ses cavaliers rouges, Abd-el-Kader me tendit la main. Ce ne fut pas sans émotion que je sentis l'étreinte de cette main si douce, mais dont un signe avait envoyé tant d'hommes à la mort.

— Est-il vrai, me dit-il, qu'au lieu d'un sultan vous en possédiez sept aujourd'hui (Abd-el-Kader faisait allusion aux sept membres du gouvernement provisoire)?

— Oui, lui répondis-je, cela est vrai.

— As-tu jamais vu qu'un corps, pour bien marcher, ait besoin de tant de têtes? Une seule suffit, crois-moi, quand elle est bonne.

Je ne pus m'empêcher de sourire de la justesse d'appréciation de l'enfant du désert. Il se fit un moment de silence; puis la conversation reprit une tournure militaire et surtout intéressante pour des cavaliers. Il me vint en effet à l'idée de poser à l'émir une question relative à mon arme. C'était le moyen de le rendre expansif. Parler *cheval* à un Arabe, c'est parler *chiffons* à une femme. — As-tu jamais eu des chevaux tués sous toi à la guerre? lui demandai-je.

— Oui, me répondit l'émir, dont la figure s'illumina comme s'il revoyait les chaudes plaines de l'Afrique. J'ai eu cinq chevaux tués sous moi, sans compter les blessés; mais le plus grand danger auquel j'aie échappé en combattant contre vous, c'est un *tout petit colonel* qui me l'a fait courir (1). Il tomba la nuit dans mon camp, et je fus obligé de me sauver avec une seule pantoufle, de me jeter sur le premier cheval nu que je pus saisir. Je courais au milieu des tentes, mêlé à vos grenadiers, dont les balles sifflaient dans toutes les directions; une m'atteignit à l'oreille. — Et ce disant, l'émir leva son turban et me montra son oreille gauche coupée par le projectile.

(1) C'était le colonel Gentil.

— Va, lui dis-je, tu n'es plus notre ennemi. Tu auras un beau château, un beau parc, de beaux chevaux pour te distraire dans ton exil.

L'émir à ces mots devint grave. Sa figure prit une expression de dédain. Puis, prenant un foulard de coton de quinze sous qu'il avait, comme tous les Arabes, noué à la ceinture : — Tiens, me dit-il en se penchant vers les barreaux de la fenêtre de sa prison, tu me remplirais ceci de toutes les pierreries de l'Orient, que je les jetterais dans ce gouffre (il montrait la mer). J'ai stipulé pour ma liberté, et Lamoricière m'a envoyé son sabre. Qu'avais-je à faire de son sabre? J'avais sa parole, et je pensais que la parole d'un général français valait mieux que son épée.

De ce moment l'émir ne parla plus, et resta plongé dans une mélancolique rêverie, jetant ses regards vers le sud, où le reportaient ses tristes pensées. Mes yeux s'arrêtèrent alors sur son jeune fils, âgé de neuf ans, — l'âge d'Annibal lorsqu'il accompagnait à la guerre son père Amilcar. L'enfant, vêtu d'un burnous bleu-de-ciel, avait l'air maladif. Je lui offris des bonbons. Il les prit dans sa main. Au bout de quelques minutes, une forte odeur de caramel se répandit dans la chambre. Le petit Jugurtha avait jeté les sucreries de l'infidèle dans le feu qui servait à faire le café que nous offrait l'émir. J'admirai ce trait de l'enfant numide; je l'aurais volontiers embrassé, si je n'avais craint de blesser la susceptibilité du père, qui, plongé dans ses réflexions, gardait un morne silence. Je me retirai bientôt, profondément ému de cette entrevue, et me souvenant surtout d'un trait caractéristique : c'est que la seule pensée qui pendant cette causerie eût un moment distrait l'émir prisonnier de son immense tristesse était le souvenir d'un combat de cavalerie et de cinq chevaux tués sous lui.

II.

Les campagnes de 1840 montrent quel emploi on fit de la cavalerie régulière dans un des momens les plus critiques de notre guerre contre l'émir. En remontant vers ces souvenirs déjà lointains, mais que notre armée ne saurait trop méditer, j'ai peut-être réussi à prouver combien pèse à nos corps réguliers de cavalerie le rôle secondaire auquel ils se voient condamnés, quand ils n'ont pas à leur tête un chef spécial. L'occasion pour eux est dans le génie de celui qui les commande. La dernière grande charge de cavalerie est, on le sait, celle de Waterloo. Ney en assuma toute la responsabilité, et on lui a reproché d'avoir engagé toutes ses forces, sans aucune réserve pour la fin de cette funeste journée. L'histoire justifiera Ney.

Sans l'arrivée des Prussiens, Ney ajoutait à ses titres celui de prince de Waterloo, donné par les hommes intrépides qu'il entraîna dans sa course foudroyante.

La Crimée nous offre sur l'emploi de la cavalerie régulière des pages plus instructives encore, et ce que j'ai dit de l'utilité d'un commandement spécial pour cette arme toute spéciale elle-même s'est trouvé plus d'une fois confirmé par les glorieux épisodes de notre dernière guerre d'Orient. J'en citerai trois : Balaclava, le combat du 31 décembre 1854, Koughil. Ce sont des noms et des dates que les hussards et les dragons de France n'oublieront certes pas.

Après le licenciement des bachi-bozouks, j'avais obtenu l'honneur de combattre dans les rangs du 1er régiment de chasseurs d'Afrique. A la bataille de l'Alma, notre cavalerie n'avait point encore paru en Crimée; c'est avec ce noble régiment qu'elle y fit son entrée. Le 25 octobre 1854 avait lieu le combat de Balaclava, auquel j'assistai. Je ne puis malheureusement raconter ici que ce que j'ai vu; je donne des impressions de soldat, et non des appréciations d'historien. Il sera aisé pourtant de dégager de ce bref récit deux faits essentiels : le désastre causé par une charge de cavalerie dont un chef spécial n'avait pas eu l'initiative, puis l'honorable intervention de la cavalerie française après la faute commise.

Nous étions en bataille depuis le matin, sur une petite éminence voisine des hauteurs de Balaclava. La plaine de Balaclava s'étendait à nos pieds. Sur notre droite, vers dix heures, des fumées blanchâtres signalaient les obus russes qui éclataient; peu après, à la distance où j'étais placé, je vis de grands points noirs qui avaient l'air de courir et de descendre des petits mamelons où étaient des forts turcs : c'étaient les troupes ottomanes, qui, chassées par les Russes, fuyaient éperdues dans la plaine. Elles étaient suivies par une masse de cavalerie russe qui, fusillée par les *highlanders*, se rabattit sur les dragons anglais, sous les ordres du vieux général Scarlett; mais, repoussée avec perte, elle regagna les hauteurs, où elle aurait pu être anéantie, si la cavalerie légère anglaise, sous les ordres de lord Cardigan, profitant de la fortune, l'eût chargée pendant sa retraite. Là était l'occasion, là devait s'exercer l'initiative du général de cavalerie, et plus tard on put reconnaître que la bravoure ne remplace pas l'initiative. Un instant après, toute la cavalerie anglaise occupait les crêtes où passe la route Voronzof. Elle y reçut l'ordre écrit de charger l'ennemi; mais cet ennemi avait disparu : on n'apercevait plus que quelques batteries dans le fond de la plaine, et des masses d'infanterie couronnant les hauteurs de Tediouchine, où se trouvaient également deux batteries d'artillerie. Quant à la cavalerie russe de Liprandi, — 5 ou 6,000 chevaux, — elle s'était

retirée jusqu'au pont de Kreutzen. Malgré l'observation du général anglais Lucan, l'ordre écrit fut répété impérativement, et la cavalerie anglaise se lança au galop de charge sur les batteries russes, qui se trouvaient à 4 kilomètres de la route. Le combat de Balaclava était engagé, mais nous restions spectateurs de toute cette première partie de l'action. Tout à coup un aide-de-camp arrive et dit au général Morris de descendre dans la plaine. Nous partons au grand trot, en colonne par pelotons; nos deux régimens de chasseurs d'Afrique, car le 4e nous avait rejoints, se mettent en bataille. A peine le mouvement était-il accompli, qu'un obus vint éclater sur l'aigle du 1er régiment; mais il ne tua personne. Un effroyable tumulte se faisait entendre dans le fond de la plaine, une fusillade et une canonnade terribles saluaient la charge héroïque, mais absurde, comme l'a fort bien dit le général russe, de la cavalerie légère anglaise. Peu après, un nuage de poussière d'où sortaient des hourras tout britanniques s'avança sur nous : c'était l'infortunée cavalerie qui revenait mutilée et décimée. L'artillerie russe, qui était sur les hauteurs à notre gauche, commença de mitrailler ces nobles débris. Le général Morris n'hésita pas et lança le 4e chasseurs d'Afrique contre les Russes. Deux escadrons s'élancèrent bravement, sabrèrent deux lignes de tirailleurs et vinrent échouer sur les carrés russes; ils opérèrent leur retraite en bon ordre. L'artillerie russe, si leste, eut bientôt rattelé ses pièces, se retirant à la hâte devant les chasseurs. Néanmoins le restant de la cavalerie anglaise était sauvé par l'intervention du général Morris.

Après la charge de la cavalerie anglaise et celle de nos chasseurs d'Afrique, nous demeurâmes toute la journée en présence de l'armée russe, nos tirailleurs répandus devant les leurs, sans qu'un coup de fusil fût échangé. Je vis arriver vers nous, pendant ces heures de trêve, un officier qui a été connu et vénéré de toute l'armée française : je veux parler du colonel La Tour Du Pin (1). Ce brave soldat était à pied, un cornet acoustique à la main (il était très sourd); son cheval avait été tué sous lui. Il vint sur notre front demander un autre cheval; mais personne n'en avait à lui donner. Le colonel Kosielski se trouvait en avant à quelques pas de nous; il lui montra un cheval anglais échappé de la charge, et qui se promenait tranquillement au pied des montagnes, à notre gauche, où il y avait beaucoup de tirailleurs russes encore embusqués. La Tour Du Pin allait tranquillement essayer de le prendre, lorsque l'on courut après lui pour l'en empêcher : il est probable qu'il n'en fût pas revenu. Cet

(1) On a pu lire ici même, outre de remarquables écrits de M. de La Tour Du Pin, les pages que lui a consacrées M. Paul de Molènes dans ses *Commentaires d'un Soldat*. — *Revue* du 15 janvier, du 1er et 15 février 1860.

officier cherchait le danger partout où il pouvait le trouver, et je me rappelle son désespoir à Inkerman, lorsqu'il sut que l'on se battait aussi avec fureur aux tranchées pendant qu'une lutte non moins chaude était engagée sur les collines. Il aurait voulu en quelque sorte se dédoubler, se trouver le même jour, à la même heure, aux deux batailles.

Le combat du 31 décembre 1854, sans avoir la même importance que celui de Balaclava, a montré la supériorité de la cavalerie régulière française sur les irréguliers russes. Le 31 décembre, le général Canrobert ordonna une reconnaissance dans la direction de la vallée de Baïdar. Le général Morris en avait le commandement avec onze escadrons de cavalerie. Le temps était exceptionnel, un soleil radieux faisait scintiller les casques de nos dragons. Le 1er chasseurs d'Afrique, avec le général d'Allonville, était en tête. A l'entrée d'un petit bois, trois cents Cosaques du Don voulurent nous disputer l'entrée d'une gorge assez étroite. Le taillis était peu élevé; on pouvait s'y sabrer à l'aise. Les trois cents Cosaques se mirent en ligne et nous attendirent. Au commandement de leur colonel de Ferrabouc (1), nos braves chasseurs mettent le sabre à la main, et les voilà partis sur les Cosaques, à la mode d'Afrique, un peu en fourrageurs. Les Cosaques leur envoyèrent une volée de coups de carabine qui ne les arrêta pas, et, bientôt abordés, ils se mirent en retraite. C'étaient de vaillans soldats que ces Cosaques, il faut leur rendre justice; ils se battaient à merveille, tout en se débarrassant de leurs lances, qui probablement les gênaient, et ils firent, bien qu'après avoir été brossés, une petite retraite fort gaillarde, en nous tuant et nous blessant assez de monde. Je ne puis omettre un trait de bravoure de l'un de ces irréguliers. Les Cosaques étaient en pleine retraite, et, poussés par nos chasseurs hors du petit bois, ils cherchaient à regagner, sur leur droite et un peu en arrière, de petites collines où probablement ils avaient du renfort et quelque artillerie volante. J'aperçus un Cosaque démonté, qui, cherchant à gravir à pied une de ces hauteurs, avait été arrêté dans sa course. Cinq chasseurs l'entouraient; il tenait sa lance d'une main et un pistolet de l'autre. Je le vis luttant au milieu de ses cinq adversaires, qui lui lâchèrent leurs coups de fusil sans l'atteindre. Il tua l'un d'eux, en blessa un autre, et se sauva à toutes jambes du côté des Russes, qui venaient à son secours. Les trois autres chasseurs, à cette vue, s'arrêtèrent; l'intrépide Cosaque paraissait blessé, car il avait de la peine à passer un petit fossé; ses camarades l'enlevèrent sur leurs chevaux et disparurent. Nous rentrâmes au camp avec

(1) Aujourd'hui général de brigade.

quelques têtes cassées, entre autres un vieux maréchal-des-logis de chasseurs décoré de la veille. Le général Canrobert fit déposer sa croix sur son lit de mort.

Il est fâcheux pour la cavalerie régulière de France qu'elle n'ait pu se mesurer avec la cavalerie du général Liprandi comme avec les Cosaques. Elle ne put connaître la valeur des réguliers russes que par quelques prises insignifiantes : il lui fut permis d'étudier les détails de l'armement, mais non de voir l'homme à l'œuvre. C'est ainsi que je vis arriver dans notre camp des chevaux qu'une panique nocturne avait chassés des bivouacs russes. Pour un officier curieux de comparer les ressources offertes à son arme dans les divers pays, c'était une heureuse fortune, et j'en profitai tout en regrettant de ne pouvoir faire connaissance avec les cavaliers russes eux-mêmes. Les chevaux de ces réguliers avaient la tête grosse, le corps long. Ils n'offraient aucun signe de bonne race; cependant leur état de santé était bien supérieur à celui des chevaux anglais à la même époque (décembre 1854), et s'ils n'étaient pas beaux, ils paraissaient du moins résister bravement au climat. Ils étaient chez eux à vrai dire, habitués à des intempéries plus sérieuses encore. Ce qui est certain, c'est que les officiers français ou anglais qui achetèrent des chevaux russes en furent assez contens.

Pour suivre l'ordre des dates, je devrais parler ici de la bataille d'Inkerman; mais la cavalerie fut peu occupée dans cette grande affaire. Les suites de la bataille eurent néanmoins quelque intérêt pour elle. La bataille s'était livrée le 25 octobre, et les chevaux des officiers anglais tués dans cette mémorable journée étaient vendus le 3 novembre. Cette vente par enchères fut annoncée dans tous les corps français. Quelques officiers par besoin, d'autres par curiosité, s'y rendirent. J'étais du nombre des curieux, et je pus recueillir d'utiles observations sur les chevaux employés dans l'armée de nos alliés. Ces chevaux commençaient à se ressentir du dépérissement qui devait avoir des suites si funestes pour la cavalerie de la reine. J'eus aussi l'occasion à cette visite, grâce à l'obligeance d'un officier anglais, de remarquer la supériorité de certains détails d'équipement russe, constatée par des dépouilles prises sur l'ennemi à Balaclava. L'officier en question était le colonel du 5ᵉ de dragons anglais. Fort jeune, il avait au plus haut point la courtoisie de manières qui distingue les officiers britanniques. Tout en causant avec lui, je lui exprimais mon opinion sur nos képis d'Afrique, si peu propres à garantir la tête de nos cavaliers dans les combats d'Europe (1).

(1) Les Arabes ne se servent jamais de leurs yatagans contre la tête d'un ennemi que s'ils le croient mort ou blessé.

Je lui disais que cette coiffure, fort bonne pour l'Afrique, avait un défaut dans nos luttes corps à corps avec la cavalerie russe, et je lui citais l'exemple d'un sous-officier de chasseurs d'Afrique, du 4e, qui avait eu la tête fendue à Balaclava. « Venez donc *luncher* avec moi demain, me dit-il; je vous montrerai quelque chose. » J'acceptai son aimable invitation. Après le *luncheon*, il ne paraissait plus songer à l'objet dont il m'avait parlé, car il était aussi modeste que brave. Je lui rappelai sa promesse. Il alla dans le fond de sa tente, et m'apporta son casque, qui était littéralement fendu jusqu'à un foulard qu'il avait eu le bonheur de mettre dedans. C'était un hussard russe, dans la charge de la grosse cavalerie, qui l'avait gratifié de ce coup. — Un bon *revolver* m'en a heureusement débarrassé, me dit-il. Vous voyez que nos casques ne sont pas plus que vos képis d'Afrique à l'abri du poignet de ces gaillards-là. — Quelle coiffure faudrait-il donc adopter, repris-je, pour parer le point le plus vulnérable du cavalier? — Il y a deux choses, me répondit le colonel : ou arriver à la parade, ce que j'ai oublié de faire ce jour-là, ou prendre ceci, — me dit-il en courant chercher un shako de hulan russe qui gisait dans un coin de la tente. Et il se mit avec un sabre à frapper dessus sans en entamer un morceau.—Apportez-moi une hache, cria-t-il à l'un de ses dragons; la hache fut apportée. Le colonel avait la main vigoureuse; la hache ne fut pas plus heureuse que le sabre sur ce shako informe. — Parbleu, repris-je en riant, on dit que le souverain de toutes les Russies est souvent volé; au moins il tient là un fournisseur consciencieux.

S'il ne fut pas donné à la cavalerie régulière d'inaugurer la campagne d'Orient, c'est à elle qu'appartint l'honneur de la clore. Le dernier combat livré sur la terre de Crimée est celui de Koughil, où cette cavalerie se couvrit de gloire. Sébastopol venait de tomber; mais la guerre durait encore. Le maréchal Pélissier, pensant que ses phalanges pourraient bien avoir à lutter en rase campagne avec l'armée russe, avait envoyé à Eupatoria une partie de sa cavalerie, — le 4e de hussards, le 6e et le 7e de dragons, — sous les ordres du général d'Allonville. A Balaclava, on avait pu reconnaître le danger de ne point imprimer à la cavalerie une direction spéciale; l'affaire du 31 décembre avait fait ressortir la supériorité de nos réguliers sur les Cosaques : le combat de Koughil mit en plein relief les bons résultats d'une large initiative laissée aux chefs de cavalerie. Le maréchal Pélissier avait compté sur le général d'Allonville pour rejeter au loin les troupes que les Russes entretenaient autour d'Eupatoria, et menacer ensuite la grande ligne de communication de l'ennemi, de Simféropol à Pérécop. Ses espérances ne furent pas trompées. Le 29 septembre 1855, le combat se livrait à Koughil. La cavalerie

russe était commandée par le général Korf, officier de la plus haute distinction et du plus grand mérite dans son arme. C'était avec cette illustration moscovite que le général français allait se trouver aux prises.

Trois colonnes quittèrent Eupatoria le 29 à trois heures du matin pour marcher à l'ennemi. Le général d'Allonville était à la tête de l'une d'elles; il avait sous ses ordres directs un corps ainsi composé: trois régimens de cavalerie, 4e hussards, 6e et 7e dragons, une batterie d'artillerie à cheval, des bataillons turcs et égyptiens, et la cavalerie irrégulière turque (1). Cette colonne traversa l'un des bras du lac Sasik, et marcha par Chiban sur Djollchak, rendez-vous commun. Les deux autres colonnes avaient poussé devant elles les escadrons russes, qui s'étaient successivement repliés sur leurs réserves. Le général d'Allonville était en marche, lorsque le colonel polonais Kosielski, galopant sur les flancs de la colonne, aperçut la cavalerie russe défilée par quelques mamelons et faisant une halte. Il en prévint le général, qui envoya immédiatement à la tête de colonne (4e hussards) l'ordre de charger. Il y a un moment où l'impulsion doit être donnée à la cavalerie qu'on veut mener à la victoire, moment qui, une fois passé, ne se retrouve plus. Ce moment avait été saisi. Le 4e de hussards est lancé; il est soutenu par le général de Champéron avec ses dragons, dignes ce jour-là de nos vieux dragons d'Espagne. Le 6e régiment de dragons, ayant à sa tête le colonel Resayre, suivi du 7e, colonel Duhesme, appuyant sur la droite, seconde le mouvement des hussards et tombe sur les escadrons de hulans qui cherchaient à rétablir le combat et à sauver les pièces. Une affreuse mêlée s'engage; la cavalerie russe est culbutée, sabrée, poursuivie l'épée dans les reins sur un espace d'environ deux lieues. Six bouches à feu, douze caissons, cent soixante-neuf prisonniers, deux cent cinquante chevaux du 18e de hulans, avec son commandant, le colonel Andreouski, tué de la main d'un de nos braves hussards, voilà les trophées de cette belle journée, digne, pour la cavalerie, de la glorieuse affaire de Saarsfield en Prusse.

Qu'on réfléchisse maintenant sur ce rôle de la cavalerie française si différent suivant les occasions. Dans la campagne d'Afrique de 1840, le commandement d'un chef non spécial lui enlève toute activité, au grand détriment des colonnes expéditionnaires, qui prodiguent leur sang, faute d'être appuyées par un corps dont la place

(1) Ce corps fut porté, avant la fin de la guerre, à près de 32,000 hommes : division française de Failly, 8,000; — cavalerie française, 1,200; — cavalerie anglaise, 800; — artillerie anglaise et française, trois batteries; — infanterie de marine, 200; — génie, deux compagnies; — armée égyptienne (infanterie et cavalerie), 18,000; — artillerie turque, trois batteries; — environ 32,000 combattans.

était marquée sur leurs flancs, et non au milieu d'un convoi. En Crimée, à Balaclava, le commandement d'un chef non spécial occasionne de plus grands désastres encore, non parce qu'il empêche d'agir, mais parce qu'il provoque l'action hors de propos. A côté de ces tristes souvenirs se placent des combats où la cavalerie est réellement maîtresse d'elle-même. Et alors quelle fière attitude! quels brillans résultats! Je n'ai cité que deux exemples; mais si l'on remontait plus loin dans le passé, vers les guerres du début de ce siècle, on en rencontrerait mille. La guerre de Crimée a semblé heureusement clore une période de funeste inaction pour la cavalerie française. Récemment, en Italie encore, si elle n'a pu que montrer son intrépidité sans porter des coups décisifs, on doit croire que la campagne, en se prolongeant, ne lui eût pas épargné les occasions de bien agir. Ce qui est désormais acquis, c'est que la tactique moderne entre dans une voie plus favorable à l'emploi actif de la cavalerie. Tous les écrivains militaires doivent se ranger à l'opinion du capitaine Nolan, formulée en quelques lignes qui sont la plus naturelle conclusion de ces pages. « Aujourd'hui, dit l'écrivain anglais, on ne recherche plus les plaines unies pour livrer bataille; mais même dans les pays coupés la cavalerie doit appuyer les autres armes. » Quand l'utilité d'un corps est ainsi reconnue, il ne reste plus qu'à l'employer le plus efficacement possible. Or, pour atteindre ce but, il suffit de suivre l'exemple des grands capitaines qui avaient le bon sens de ne pas donner aux chefs de cavalerie l'ordre de l'action sans leur laisser en même temps la liberté des mouvemens.

Un fait considérable, en venant augmenter pour les chefs de cavalerie les difficultés du commandement, ajoute aussi une force nouvelle à l'opinion qui voudrait voir ces chefs investis de l'autorité nécessaire pour l'accomplissement d'une tâche spéciale. Ce fait, c'est la puissance croissante de l'artillerie, qui doit modifier si profondément la tactique en général, et le rôle de la cavalerie en particulier. A Solferino, la cavalerie autrichienne essaya vainement à deux reprises d'attaquer la cavalerie du général Desvaux; les trouées énormes que notre artillerie faisait dans les escadrons ennemis à plus d'un quart de lieue les forcèrent à tourner bride. Des chefs de cavalerie consommés et livrés à eux-mêmes peuvent seuls déterminer la part et le rôle possible de leur arme en présence des nouveaux moyens de destruction. Beaucoup de personnes pensent, je le sais, que les terribles engins dont dispose aujourd'hui l'artillerie doivent nécessairement modifier, sinon annuler, le rôle de la cavalerie dans les luttes futures. S'il nous était permis de formuler une opinion, nous dirions que plus l'artillerie augmentera ses moyens de puissance, plus large et plus beau sera le rôle de la cavalerie, et cette

appréciation n'est pas en désaccord avec l'expérience. Si vous laissez le combat se livrer entre les deux armes de l'infanterie et de l'artillerie, si vous laissez à cette dernière toute latitude de choisir ses positions, de s'y maintenir jusqu'à ce que l'infanterie vienne les enlever, certainement le rôle de la cavalerie s'efface devant une pareille incurie; mais si vous donnez à la cavalerie son véritable rôle, qui est de harceler cette artillerie sans cesse, de l'empêcher de se mettre en batterie, de l'inquiéter même quand elle s'y trouve, alors le plus simple bon sens suffit pour indiquer l'utilité d'un pareil auxiliaire. A l'appui d'une cavalerie paralysant l'effet de l'artillerie en position, on pourrait trouver de nombreux exemples dans les grandes pages du règne de Louis XIV; mais en des questions qui intéressent surtout notre temps, il vaut mieux ne citer que des faits contemporains. A Isly, la fougue de la cavalerie française fut telle que les Marocains, dont les canons défendaient l'approche des tentes, ne purent même les recharger. Admettons que les Marocains ne soient pas de très bons artilleurs : contestera-t-on l'habileté des artilleurs russes? Eh bien! à Balaclava, l'artillerie russe, placée sur des hauteurs à pentes très raides, soutenue par des bataillons d'infanterie, fut obligée, par l'impétuosité de la charge des chasseurs d'Afrique, de ratteler ses pièces et de se sauver au plus vite, et ne reparut plus de la journée. Que conclure de pareils faits? C'est que plus les moyens de destruction seront multipliés et puissans, plus aussi la cavalerie deviendra utile. Ce raisonnement s'appuie sur une vertu qui honorera toujours les artilleurs : c'est qu'ils aiment mieux mourir sur leurs pièces que de les abandonner. Ne les voit-on pas souvent en effet dédaigner l'occasion qui s'offre à eux d'échapper à l'étreinte de l'ennemi et préférer la mort? Des traits de ce genre ont encore été signalés à Solferino. Toute artillerie qui acceptera le combat pied à pied avec la cavalerie doit nécessairement tomber entre les mains d'une troupe hardie et manœuvrière.

Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que notre cavalerie régulière ne le cède en rien à celle d'aucune grande puissance, à commencer par l'Angleterre. Un écrivain anglais, Thackwell, l'historien de la seconde guerre des Sikhs, avoue lui-même qu'à la bataille de Chillianwalla dans l'Inde, la cavalerie anglaise fut inférieure à celle des peuplades qu'elle combattait. On doit reconnaître cependant qu'en Crimée la cavalerie anglaise a montré, sinon un heureux esprit d'initiative, du moins une incontestable bravoure. La Russie ne peut nous opposer qu'une cavalerie irrégulière, dont l'affaire du 31 décembre 1854 et le combat de Koughil ont établi l'infériorité. La Prusse a des corps bien exercés sans doute, mais auxquels manque l'indispensable expérience de la guerre. Reste l'Autriche, qui a une belle et

magnifique cavalerie, et pourtant ceux qui ont pu comparer en Italie ses hussards hongrois, si braves, si solides, à nos chasseurs d'Afrique, savent auquel des deux corps appartient l'avantage.

Il ne faudrait pas oublier une des causes essentielles de la supériorité de notre cavalerie. Cette cause, c'est le cheval lui-même, le cheval qui nous vient d'Afrique, ce noble et intelligent animal qui rachète ses formes grêles par tant de bravoure et de vigueur. Le mérite du cheval arabe comme cheval de guerre a été démontré avec une rare autorité dans la *Revue* (1). Que de fois il m'a été donné de reconnaître ce qu'il y avait de justesse dans l'opinion exprimée à ce sujet par M. le général Daumas! J'en appelle d'ailleurs à tous ceux qui ont fait en Afrique, avec les généraux Lamoricière, Cavaignac, Bedeau, ces longues courses devenues proverbialement célèbres sous le nom de *razzias*. Ces courses nous offraient des occasions toujours nouvelles d'admirer dans le cheval arabe une des premières vertus du cheval de guerre, la sobriété. La Crimée a mis encore mieux en évidence cette précieuse qualité, dont nos guerres d'Afrique nous obligeaient souvent à tirer parti. Les mêmes animaux que dans les Chotts on nourrissait avec de maigres touffes de feuilles de thym ou de chêne-liége ont supporté des privations non moins dures sur le plateau de la Chersonèse, et quand on me demanda, pendant le terrible hiver de 1854, si le cheval d'Afrique pourrait se passer d'orge ou même de foin, je n'hésitai pas à répondre affirmativement.

Notre cavalerie a donc en elle tous les élémens qui font la supériorité d'un corps militaire. Il s'agit de laisser aux chefs qui la commandent une plus libre disposition d'eux-mêmes aux jours de combat. L'arme est des mieux trempées. L'exemple de l'Afrique en 1840 montre combien une cavalerie régulière peut souffrir de l'atteinte portée à la spontanéité du commandement; les heureux combats de la Crimée nous apprennent combien au contraire elle puise de force et d'ardeur dans la libre action du chef.

V[te] DE NOÉ.

(1) Voyez *le Cheval de guerre* dans la livraison du 15 mai 1855.

RIVALITÉ
DE CHARLES-QUINT
ET
DE FRANÇOIS Ier

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.[1]
SIÉGE DE MARSEILLE. — BATAILLE DE PAVIE.

I.

A son arrivée devant Marseille, le duc de Bourbon occupa les hauteurs qui entouraient la ville de l'est à l'ouest : il y dressa son camp; les lansquenets furent placés non loin du rivage de la mer, les Espagnols eurent leur quartier vers la plaine Saint-Michel et le chemin d'Aubagne, et les Italiens se postèrent entre les lansquenets et les Espagnols. Le point d'attaque fut pris au nord. Depuis le couvent franciscain de l'Observance jusqu'à la porte d'Aix, sur un espace d'environ mille pas, la place paraissait moins forte. Dans cet espace étaient compris la tour de Sainte-Paule, qui flanquait les remparts au dehors, l'évêché et la vieille église de Saint-Cannat, qui y adhéraient au dedans. C'est par là que les impériaux résolurent de canonner la ville et de l'assaillir. De la chapelle de Saint-Lazare, où s'établit Pescara, le duc de Bourbon en fit les approches avec prudence. Pendant la nuit, couverts par des gabions, logés dans des tranchées, ses soldats se livrèrent aux travaux de cheminement, qu'on essaya de troubler soit de la ville, soit de la flotte, par des

(1) Voyez les livraisons du 15 février et 1er mars.

sorties et des descentes; mais ni les unes ni les autres ne réussirent. Les assiégés durent regagner leurs murailles, et les marins remonter sur leurs navires, après avoir perdu du monde et laissé des prisonniers entre les mains des ennemis.

Le duc de Bourbon plaça sur une hauteur une batterie qui obligea la flotte française, venue vers la plage d'Arenc pour inquiéter le flanc droit de l'armée impériale, à reprendre le large (1). Il s'avança ensuite de plus en plus, et au bout de quatre jours il se crut assez près de la ville pour la battre en brèche (2). Le 23, ses canons tirèrent sur les murailles du côté où se trouvait le couvent de l'Observance; dans la journée même, ils les entamèrent et y firent une ouverture qui, à la partie supérieure, avait une trentaine de pieds d'étendue, mais n'en offrait pas au-delà de six à la base (3). Les troupes, pleines d'ardeur et rendues confiantes par les succès qu'elles avaient obtenus sur les assiégés, repoussés dans les tentatives qu'ils avaient faites pour troubler les opérations du siége, demandèrent à monter à l'assaut. On s'y attendait dans la ville. Renzo da Ceri, Brion et les capitaines des Marseillais, à la tête des troupes et des habitans armés, étaient en bataille sur les remparts, dans les tranchées, au débouché des rues, prêts à recevoir vigoureusement les impériaux, s'ils paraissaient; mais ceux-ci trouvèrent la brèche insuffisante, et n'attaquèrent point. Peut-être, en montant à l'assaut avec une impétuosité hardie, eussent-ils abattu toute résistance et emporté la ville. Le lendemain, il n'était plus temps. Dans la nuit du 23 au 24, le vigilant Renzo da Ceri, sans perdre un moment et à force de bras, avait fermé la brèche à l'intérieur avec des tonneaux remplis de terre, des fascines, des pierres, des poutres, et élevé un arrière-rempart à la place où la vieille muraille avait été ouverte.

Bourbon et Pescara, croyant leurs canons trop petits ou leur poudre trop faible pour faire de loin une brèche à travers laquelle ils pussent pénétrer dans Marseille, résolurent de s'en approcher davantage. Ils avaient d'ailleurs besoin de ménager leurs munitions, qui n'étaient pas abondantes. Ils cessèrent presque de tirer, et par des tranchées obliques ils s'avancèrent vers la ville avec l'intention d'en saper les murailles et de les renverser par la mine (4). En

(1) Lettre de R. Pace à Wolsey, du 31 août. — Mus. Brit. Vitellius, B. VI, f. 193.

(2) *Journal mss. du siége de Marseille* par Valbelle. — *Histoire mémorable*, etc., d'après Thierri de l'Étoile.

(3) «La breche demeura grande pour lors de cinq cannes (la canne mesurait six pieds) et une canne par le bas.» *Histoire mémorable*, etc.

(4) Richard Pace à Wolsey, du camp devant Marseille, le 31 août. — Mus. Brit. Vitellius, B. VI, f. 193.

même temps, Bourbon envoya Beaurain devant la tour de Toulon, où étaient des pièces d'un plus fort calibre et un grand amas de poudre et de boulets. Beaurain par terre et Ugo de Moncada par mer devaient assiéger cette forteresse, que ne défendrait point la flotte française, chargée de protéger Marseille à l'ouest et de maintenir libre l'accès du port.

La suspension du feu et le cheminement des impériaux du côté des murailles menacées par la sape et la mine avertirent les Marseillais du nouveau danger auquel ils étaient exposés. On prit aussitôt les mesures les plus propres à y faire face. Deux édifices, l'un antique et vénéré, l'église de Saint-Cannat, l'autre vaste et agréable, la résidence de l'évêque, touchaient à la partie des murailles vers laquelle marchaient souterrainement les impériaux (1). Ils furent abattus sans hésitation, comme l'avaient été les faubourgs et les maisons des champs des Marseillais, de peur que l'ennemi n'y parvînt et ne s'y logeât. Après avoir ainsi déblayé les remparts de ce qui pouvait mettre obstacle à la défense, Renzo da Ceri pratiqua au dedans comme au dehors des tranchées longitudinales très profondes qui devaient arrêter les travaux des assiégeans. En même temps il ouvrit dans cette direction des contre-mines. Tout le monde mit la main aux nouvelles tranchées; les femmes elles-mêmes y travaillèrent avec une ardeur non moins patriotique qu'intéressée : elles se croyaient menacées des derniers outrages par Bourbon, aussi redouté qu'exécré dans Marseille, où on l'accusait de vouloir livrer les personnes à la brutalité comme les maisons au pillage de ses soldats, si la ville était prise de vive force. Les plus riches d'entre elles et les plus délicates, ainsi que les plus pauvres et les mieux endurcies à la fatigue, aidèrent à creuser, à déblayer, à fortifier ces tranchées, qui furent achevées en trois jours, et qui, en leur honneur, reçurent le nom de *tranchées des dames* (2). Renzo da Ceri les rempara par de hautes levées de terre formant de larges parapets percés de meurtrières, et derrières lesquels étaient placés et abrités de nombreux et habiles tireurs. Ces moyens de défense s'étendaient du couvent de l'Observance et de la tour de Sainte-Paule à la porte d'Aix. Tout en se livrant à ces travaux, les assiégés, par de vives et fréquentes sorties, troublaient les impériaux dans

(1) « Quoy voyant le capitaine Ransse et que les ennemys se préparoient merveilleusement pour batre et invader la ville et parce aussi qu'il sçavoit très bien qu'ils travailloient aux mines pour faire avec poudre choir les murailles, fit abastre et razer, à l'endroit desdits bolevards et remparts, la belle église de Saint-Cannat tout proche les murailles, en outre fit mettre à bas et démolir la grand maison de l'évesché qu'estoit une somptueuse maison de plaisance. » — *Histoire mémorable*, etc., d'après Thierri de l'Étoile. — *Journal du Siége*, etc., par Valbelle, à la date du 29 août.

(2) Cet emplacement conserve encore le nom de *boulevard des Dames*.

leurs manœuvres et allaient les inquiéter jusque dans leur camp. Jour et nuit, ils veillaient à la garde de la ville, dont les rues étaient éclairées par des torches et des lanternes qu'on allumait aux fenêtres des maisons de peur des surprises.

Le duc de Bourbon, malgré son peu de progrès devant Marseille, qu'il n'avait pu ni intimider ni forcer, ne se découragea point; mais la confiance qu'il avait d'abord inspirée autour de lui commençait à fléchir, et les chefs de ses troupes doutaient beaucoup de la reddition ou de la prise d'une ville qui opposait une résistance aussi opiniâtre. Bourbon, dans l'orgueilleuse opinion où il était de son irrésistible ascendant, avait annoncé que Marseille ne tarderait pas à lui ouvrir ses portes, ainsi que l'avaient fait les autres villes de Provence. Pescara le lui rappela avec un ironique à-propos. Le 10 du mois de septembre, vingt-deux jours depuis l'ouverture du siége, un coup de canon tiré de la tour de l'Horloge tua, non loin de lui, dans le quartier de Saint-Lazare un prêtre qui disait la messe et deux gentilshommes. Au mouvement qui se fit, Bourbon, alors dans le voisinage, s'approcha de Pescara et lui demanda ce que signifiait ce bruit. « Sans doute, répondit l'Espagnol en raillant, ce sont les consuls de Marseille qui vous apportent les clefs de la ville (1). »

Le duc ne s'opiniâtra pas moins à s'en rendre maître. Il la serra de plus près. Il avait reçu pour la solde de son armée cent mille ducats que lui avait apportés sir John Russell de la part d'Henri VIII. Il fut rejoint par une partie des troupes qu'il avait laissées en Piémont. Trois fortes pièces d'artillerie et six canons moyens lui furent amenés, avec une grande quantité de munitions, de la tour de Toulon, qu'avaient prise le 2 septembre Beaurain et Ugo de Moncada. Les nouvelles le plus impatiemment attendues lui arrivèrent coup sur coup d'Espagne et d'Angleterre, et l'entretinrent dans toutes ses espérances. L'empereur lui avait envoyé le comte de Montfort pour lui annoncer la venue prochaine de l'armée de Catalogne, à laquelle il avait prescrit d'entrer en France, et Gregorio Casale, revenu de Londres, lui donna, au nom de Henri VIII et de Wolsey, l'assurance que les troupes anglaises étaient prêtes à descendre en Picardie (2). Bourbon avait déjà dépêché deux jours auparavant vers l'empereur le capitaine Loquinghan (3), en le conjurant de hâter la marche du corps auxiliaire, sans lequel il ne pouvait rien entreprendre de décisif, et de fortifier sa flotte pour la rendre maîtresse

(1) *Journal du Siége de Marseille*, par Valbelle, à la date du 10 septembre.

(2) « Monseigneur..., est venu le chevalier Grégoire, qui a aporté nouvelles que les Anglois sont près à dessandre ayant su mon vouloir; aussy je despesche aujourd'huy homme exprès pour suplyer le roy d'Angleterre de faire dessandre son armée, etc... » Lettre du duc de Bourbon à Charles-Quint, du 15 septembre. — Archives imp. et roy. de Vienne.

(3) Lettres du même au même des 13 et 14 septembre.

de la mer. Il lui écrivit de nouveau en insistant de plus en plus : « Votre affaire, lui disait-il, n'en peut que bien aller, et serons suffisans pour donner la bataille au roi de France. Si nous la gagnons, ce que j'espère Dieu aidant, vous vous en allez le plus grand homme qui oncques fut, et pourrez donner la loi à toute la chrétienté (1). »

Lorsqu'il avait touché l'argent apporté par sir John Russell, il en avait remercié Henri VIII et lui avait écrit : « Monsieur, je vous supplie très humblement faire avancer votre armée par-deçà, et je mettrai peine de ce côté de vous aller voir en tirant de Lyon à Paris (2). » Croyant alors à la diversion de l'armée anglaise et désirant pour la sienne un nouvel envoi d'argent, il écrivit à Wolsey que dans huit ou dix jours il aurait pris Marseille, et que, dans quinze au plus tard, il comptait être joint par les troupes de Catalogne. « Notre délibération, ajouta-t-il, est d'aller trouver le roi François, qui est par-deçà le Rosne avec son armée. S'il ne se renforce plus qu'il n'est à présent, j'espère que ferons un très bon service à l'empereur et au roi (3). »

Avant de mettre en batterie les gros canons amenés de Toulon dans son camp, le duc de Bourbon proposa une conférence à Renzo da Ceri et à Brion, dans l'intention sans doute de leur persuader que toute résistance serait bientôt inutile et de leur offrir une capitulation avantageuse, alors qu'il en était encore temps ; mais Renzo et Brion refusèrent de s'aboucher avec lui : ils répondirent qu'ils n'entendaient traiter qu'à coups d'arquebuse et de canon. Cependant les Marseillais n'étaient pas sans inquiétude. Malgré l'opiniâtreté heureuse de leur défense et la vigueur persistante de leur résolution, ils craignirent à la longue d'être forcés, s'ils n'étaient pas secourus. Ils envoyèrent en députation auprès du roi deux d'entre eux, Pierre Cépède et Jean Bègue, pour l'informer de ce qu'ils avaient fait jusqu'alors, l'instruire de la reddition de Toulon, lui annoncer que la grosse artillerie destinée à protéger cette place avait été transportée au camp impérial, d'où elle allait battre Marseille et pouvait servir à la prendre, s'il n'accourait pas la dégager. Embarqués dans le port, les deux ambassadeurs de la ville assiégée prirent terre un peu avant l'embouchure du Rhône et s'acheminèrent vers François Ier. Ils le trouvèrent au milieu de son camp à Caderousse, un peu au-dessus d'Avignon.

Après des retards inévitables, et non sans de grandes difficultés,

(1) Lettre du duc de Bourbon à l'empereur du 15 septembre. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

(2) Lettre du duc de Bourbon à Henri VIII du 31 août. — Mus. Brit. Vitellius, B. VI, f. 182.

(3) Lettre du duc de Bourbon au cardinal Wolsey du 19 septembre. — Mus. Britann. Vitellius, B. VI, f. 201.

François Ier était parvenu à refaire une armée. Il avait déployé une activité soutenue et habile en pourvoyant à la défense de Marseille et en rassemblant les troupes à la tête desquelles il se proposait de descendre en Provence. La conspiration du rebelle qu'il allait combattre et le procès de ses complices n'avaient cessé de l'occuper. Ainsi qu'il en avait menacé le parlement de Paris, il avait quelque temps auparavant adjoint à ses membres deux présidens du parlement de Toulouse, deux présidens du parlement de Bordeaux, deux présidens du parlement de Rouen, le président du parlement de Bretagne et un conseiller du grand conseil, afin qu'ils prononçassent de concert sur les adhérens de messire Charles de Bourbon (1). Il avait désigné surtout à leur rigueur Aymard de Prie, d'Escars, le chancelier de Bourbonnais Popillon, Desguières et Brion. Les juges procédèrent à de nouveaux interrogatoires, sans faire usage de la torture pour arracher aux accusés des aveux plus étendus. Leur sentence, qu'ils ne prononcèrent pas aussi vite que le recommandait François Ier, avait tout l'air d'un acquittement. Sans rien changer au jugement de Brion et de Desguières, ils décidèrent qu'Aymard de Prie, Pierre Popillon et d'Escars seraient élargis et relégués dans telle ville du royaume qu'il plairait au roi de leur assigner (2).

François Ier, en apprenant cette décision, se montra aussi surpris qu'irrité. Il allait partir de Blois pour marcher contre le connétable, qui venait de pénétrer en Provence; aussi écrivit-il au parlement du ton de la défiance, du commandement et de la menace, comme s'il le suspectait de n'être pas défavorable à sa rébellion. « Nous avons trouvé vos arrêts fort étranges, vu le temps où nous sommes. Pour ce, nous vous mandons et expressément enjoignons de n'élargir aucunement les prisonniers, mais de les tenir en bonne et seure garde, en sorte qu'ils ne puissent échapper, et n'y faites faute sur vos vies. Au demeurant, vous avisons que nous allons à Lyon pour empescher que Charles de Bourbon et aultres nos ennemis n'entrent dans notre royaume, ce que il nous sera facile de faire, et à notre retour vous ferons savoir de nos nouvelles, vous assurant que ledit Charles de Bourbon n'est pas encore en France (3). »

(1) Mss. Dupuy, v. 484, f. 355.

(2) Le parlement prononça quelque temps après la peine de mort contre les complices du connétable qui étaient hors de France et réunis à lui. Il condamna, par arrêt du 13 août, à être décapités le comte de Penthièvre, Lurcy, dont le corps devait de plus être mis en quatre quartiers, Tansannes, des Escures, Desguières, Pomperant, Simon, Beaumont, les d'Espinat, de Tocques, Louis de Vitry, François du Peloux, Jean de l'Hospital, Bavant Nagu, Ponthus de Saint-Romain. Leurs têtes devaient être mises au bout d'une lance, leurs corps pendus au gibet de Montfaucon, leurs biens confisqués, et leurs fiefs incorporés à ceux du roi.

(3) Lettre du 10 juillet. — Mss. Dupuy, v. 484, f. 484 v°.

Le parlement lui ayant aussitôt répondu qu'il ne passerait outre à l'élargissement, mais qu'il voulait prononcer les arrêts de peur que le peuple ne murmurât et ne l'accusât de refuser justice, François I[er] éclata de plus en plus. « A ce que nous voyons, lui écrivit-il de la route, vous estes délibérés persévérer dans votre erreur et préférer vos volontés particulières à notre honneur, service, et au bien de tout le royaume, voulant déclarer que vous avez fait justice et que nous voulons l'empêcher; nous ne saurions le souffrir ni permettre, et pour ce nous vous mandons et défendons que vous n'ayez à autrement prononcer les dits arrests, ni élargir les dits prisonniers d'où ils sont, et n'y veuillez faire faute sur tant que craignez à nous désobéir et déplaire, autrement nous en ferons telle démonstration que en sera exemple aux autres (1). » Il continua sa marche, et comme des trois citations exigées pour procéder au jugement régulier du connétable contumace, les deux premières avaient été faites dans ses états, François I[er] écrivit sept jours après de Bourges de donner contre lui le troisième défaut, sans épuiser les délais et sans attendre son assistance (2). Il voulait que le parlement se mît en mesure de le condamner comme rebelle, tandis qu'il allait le combattre comme ennemi public.

L'armée qu'il avait réunie dans la vallée du Rhône était considérable. Bien que les Suisses fussent mécontens de l'inexécution de ses promesses, qu'il eût à se plaindre de leur indiscipline croissante et de leur récent abandon, il avait demandé aux cantons et il avait obtenu d'eux une levée de plus de six mille hommes. Deux corps de lansquenets venus des bords de la Moselle et du pays de Gueldre, et placés sous le commandement de François de Lorraine et de Richard de la Poole, avaient fortifié son infanterie, à laquelle se joignirent plusieurs troupes d'aventuriers français. Ne voyant pas opérer de descente sur la côte de Picardie, il crut, la saison étant déjà avancée, qu'il ne serait attaqué ni par les Anglais ni par les Flamands, et il fit acheminer vers le sud du royaume la plus grande partie des hommes d'armes, avec La Trémouille, le comte de Guise et tous les vaillans chefs qui avaient défendu la frontière du nord-ouest contre l'invasion de l'année précédente. Il appela même auprès de lui le jeune roi Henri de Navarre, que le retour volontaire et le séjour prolongé de Charles-Quint au-delà des Pyrénées après la prise de Fontarabie laissaient sans inquiétude pour ses propres états, et qui vint le joindre avec une troupe de belliqueux Gascons. Réunissant ainsi de divers points une armée considérable, que les lenteurs des

(1) Lettre écrite le 10 juillet de Romorantin, Mss. Dupuy, f. 486 v°.
(2) Lettre du 25 juillet, *ibid.*, f. 486.

confédérés lui avaient donné le temps de former, et que leur inaction du côté de l'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Espagne lui permettait de concentrer vers le sud, il se rendit plein de confiance au milieu d'elle. Sa vaillante ardeur s'exprimait dans ses lettres avec un accent aussi patriotique que spirituel. Il marchait à la délivrance de son royaume comme à une fête. Il écrivait même le 11 août, de Vienne en Dauphiné, au maréchal de Montmorency, d'un ton peut-être un peu trop dégagé pour un prince dont le territoire était envahi, le pressant d'accourir auprès de lui et d'amener tous les hommes d'armes qui ne l'avaient pas encore rejoint. « Je vous advise, lui disait-il, que je pars demain de cette ville pour aller droit en mon camp, que je fais dresser à trois lieues d'Avignon. Et pour autant que je ne scais si l'on parle de la guerre à Blois ou là où vous estes, je vous veux bien advertir qu'il en est ici très grand bruit, et me semble que, si vous en voulez avoir votre part, vous ferez bien de vous hâter et mettre diligence à faire marcher toute la gendarmerie que vous trouverez en chemin (1). »

C'est dans ce camp que François Ier reçut les députés de Marseille. Il les accueillit avec grand honneur, loua leur courage comme leur fidélité, et les exhorta à défendre leurs murailles jusqu'à ce qu'il parût devant elles pour en chasser l'ennemi. Il promit de délivrer bientôt leur ville, où fut alors introduit un secours de quinze cents hommes, venus par mer du côté d'Arles et des Martigues avec toute une flottille de bateaux chargés de farine, de vins, de bestiaux (2). Il remit aux députés, pour leurs compatriotes, une lettre bien propre à les entretenir dans leur valeureuse résistance. « Nous vous prions, y disait-il, estre de bonne volonté et continuer à faire votre devoir comme très bien et loyalement l'avez fait jusques ici, de quoi vous en sçavons très bon gré, et croyez que nous reconnoîtrons ci-après les services que nous aurez rendus. De votre loyale fidélité il sera mémoire perpétuelle, et elle servira d'exemple aux autres (3). » Au retour de Pierre Cepède et de Jean Bègue du camp royal, les principaux habitans de Marseille furent convoqués à son de trompe pour savoir le résultat de leur mission et entendre lire la lettre de François Ier. Animés par les louanges et les remercîmens du roi, confians dans ses assurances, les Marseillais s'apprêtèrent à soutenir l'effort de l'ennemi et à repousser l'assaut dont ils étaient menacés.

Bourbon s'était rapproché de la ville par ses tranchées, et il avait mis en batterie les grosses pièces venues de Toulon. Cette artillerie

(1) Mss. Béthune, v. 8569, f. 62.

(2) *Journal du Siége*, etc., par Valbelle. — *Histoire mémorable*, etc., d'après Thierri de l'Étoile.

(3) Cette lettre est dans Ruffi, *Histoire de la Ville de Marseille*, liv. VIII, f. 313.

avait tiré avec furie et sans interruption du côté de l'ancienne brèche, entre le couvent de l'Observance et la porte d'Aix. Le 24 septembre, après avoir essuyé plus de huit cents coups de canon (1), le rempart avait été abattu sur une étendue de cinquante pieds vers le haut, mais de beaucoup moins vers le bas. Dix hommes de front pouvaient pénétrer par cette large ouverture et se précipiter dans la ville. Bourbon, l'ayant trouvée plus que suffisante, fit taire ses canons et mit son armée en bataille pour monter à l'assaut. Les Marseillais étaient prêts à la bien recevoir. Ils occupaient en bon ordre les fortes positions et les ouvrages défensifs qui s'élevaient aux abords et sur les derrières de la brèche. Près de six mille soldats de toutes armes avaient été distribués dans ces divers postes. Les arquebusiers et les escopettiers, du fond des tranchées et du haut des bastions, devaient par leurs décharges jeter le désordre parmi les assaillans, tandis que les piquiers et les hommes d'armes, tout resplendissans sous leur armure impénétrable, devaient les repousser avec le tranchant des hallebardes et la pointe des lances, si le feu ne les arrêtait pas. Le fossé profond qui avait été creusé entre la brèche et la ville était rempli de poudre, de matières inflammables, de machines à explosion, et le bord intérieur de ce fossé était flanqué d'un rempart large et haut, aussi aisé à défendre que rude à escalader. Outre les nombreuses troupes de la garnison, les habitans de Marseille en armes gardaient les ouvertures des rues barricadées et en occupaient les principales places (2).

C'est contre cette ville précédée de tranchées qu'il fallait franchir, couverte d'ouvrages qu'il fallait enlever, hérissée de défenseurs qu'il fallait vaincre, que s'avança hardiment le duc de Bourbon avec les impériaux, moins résolus que lui. Le feu qu'ils essuyèrent à leur approche les arrêta. Ayant su que derrière la brèche étaient des fossés remplis de poudre, de résine, de pétards, de pointes de fer, et par-delà les fossés un nouveau rempart, ils ne voulurent pas poursuivre l'attaque. L'armée tout entière recula devant le danger d'un assaut qui serait aussi sanglant, et qu'on jugeait devoir être

(1) « Et tant tirèrent les ennemys que la bresche nouvelle fut par le dessus large de douze cannes (soixante-douze pieds). » *Histoire mémorable*, etc., d'après Thierri de l'Estoile. — Valbelle, dans le *Journal du Siége*, la fait moins grande. Il dit qu'après huit cent dix-sept coups comptés tirés contre le rempart, les canons ennemis « y feron uno bercho de 6 canos et la vieilho bercho que podia estre de 2 canos que ero en tot 8 canos » à la date du 24 septembre. — Un Espagnol qui servait dans le camp de Bourbon, Juan de Oznayo, dit dans sa *Relacion*, publiée au t. IX de la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, que la brèche était moins grande, et d'un accès malaisé, t. IX, p. 418.

(2) D'après le *Journal du Siége*, etc., par Valbelle, l'*Histoire mémorable*, etc., et la *Relacion* de Juan de Oznayo, t. IX, p. 418-419.

inutile. Les lansquenets, désignés les premiers pour tenter l'escalade de la brèche, s'y refusèrent. Les Espagnols, pressés par Bourbon, n'y consentirent pas davantage. Pescara, qui croyait l'entreprise plus que téméraire, les en détourna lui-même avec sa verve familière. — « Les Marseillais, leur dit-il, ont apprêté une table bien couverte pour traiter ceux qui les iront visiter. Si vous avez envie d'aller souper aujourd'hui en paradis, courez-y. Si vous n'y songez nullement, ainsi que je le crois et que je le fais, suivez-moi en Italie, qui est dépourvue de gens de guerre et va être menacée (1). » Sollicités à leur tour, les Italiens refusèrent comme les Espagnols et les Allemands. Bourbon, désespéré et désobéi, dut ramener l'armée dans ses quartiers en renonçant à emporter la ville de vive force ce jour-là.

S'obstinerait-il à camper devant Marseille, si difficile à prendre? Marcherait-il contre l'armée française, qui approchait sous le commandement du roi, et dont l'avant-garde, conduite par le maréchal de La Palisse, n'était pas éloignée? Il n'était plus maître de ses troupes découragées, qui ne se croyaient ni en mesure d'enlever une place ainsi défendue, ni en état de résister à une armée nombreuse et enhardie. Rien de ce qu'il avait demandé avec tant d'insistance et de ce qui lui avait été plusieurs fois annoncé n'avait été fait par le vice-roi de Naples, par l'empereur, par le roi d'Angleterre. Il était presque abandonné en pays ennemi sans les forces suffisantes pour s'y avancer et même pour s'y soutenir. Lannoy, soit mauvaise volonté comme on l'en accusait, soit impossibilité comme il le mandait plus tard à Charles-Quint, ne lui avait pas envoyé tous les hommes de pied (2) et tous les hommes d'armes qui devaient le rejoindre. C'est ainsi qu'une portion de l'infanterie et de la cavalerie qu'attendait Bourbon lui manqua pendant toute la campagne.

De son côté, Charles-Quint, qui avait donné l'ordre de faire marcher par la frontière de Roussillon les Espagnols et les Allemands (3)

(1) Pauli Jovii *Vita Pescarii*, lib. III, p. 363. — Illescas, *Istoria pontifical y catholica.* Segunda parte, p. 421.

(2) Lannoy écrivait d'Asti le 28 septembre à Charles-Quint que les piétons et les compagnies de gens d'armes que demandait le duc de Bourbon « n'avoient peu passer la montaigne depuis la fin d'aoust à cause que ceulx de la montaigne avoient pris le passage de Tende. » Il annonçait qu'il allait faire forcer le passage, mais c'était trop tard. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

(3) Il l'écrivait le 15 août au duc de Bourbon : « Mon bon frère,... j'ay par suyvant vostre advis faict marcher au quartier de Perpignan les Allemands qu'estoient par deçà, lesquels pourront aucunement ayder à divertir la puissance de nostre ennemy. Je suis après pour faire retenir navires pour embarquer eulx ou aultres piétons et les envoyer par delà. J'ay aussi faict assembler parlement en Aragon et Catheloigne par devant nos viceroys pour se servir d'eulx et tirer ce qu'ils pourront tirer soit en argent ou gens. » Papiers de Simancas, série D, liasse 3, n° 54. Il écrivait la même chose à Lannoy et

qu'il avait en Catalogne, ne pourvut pas avec assez de promptitude et de précision à leur passage; il le promit de bonne heure, le commanda tard et ne le fit pas exécuter du tout. La lenteur espagnole s'étant ajoutée à la lenteur impériale, ces troupes, tant de fois réclamées et si absolument nécessaires, ne s'étaient pas encore mises en mouvement vers l'automne. Charles-Quint les contremanda, et crut que leur assistance serait utilement remplacée par l'envoi d'une nouvelle somme d'argent (1). Après avoir tenu les cortès de Castille afin de se procurer une somme considérable, il avait le projet de se faire accorder aussi des subsides par les Aragonais, les Catalans et les Valenciens. Les Espagnols des divers royaumes s'intéressaient peu à ses entreprises extérieures, mais ils cédaient à ses volontés. La défaite des *comuneros* les avait disposés à la soumission. Bien qu'ils ne comprissent point l'importance politique et qu'ils n'ambitionnassent pas la gloire onéreuse d'agrandissemens lointains, inutiles à leur sûreté et funestes à leurs droits, ils ne se refusaient pas à y concourir de leurs deniers et de leurs soldats.

Quant à Charles-Quint, il visait moins à déposséder François I[er] de son royaume qu'à l'abattre sous des revers assez grands pour le contraindre à la paix en renonçant à l'Italie et en cédant la Bourgogne. C'était en ce moment le but où tendaient ses efforts. Il avait dépêché à Rome, comme négociateur de la paix sous la médiation du pape, le seigneur de La Roche, qui y portait neuf projets aboutissant presque tous, par des combinaisons diverses, à rendre le duché de Milan indépendant de la France, et à faire rentrer le duché de Bourgogne sous la domination espagnole (2). Il crut sans doute alors que le duc de Bourbon, en recevant l'argent nécessaire au paiement de l'armée, serait en état de s'emparer de Marseille, et, après avoir pris cette importante ville, de se maintenir dans sa conquête, d'où François I[er] ne pourrait le débusquer que par une bataille qu'il ne livrerait point de peur d'y hasarder son royaume. L'échange postérieur de la Provence avec la Bourgogne l'aurait conduit à ses fins. Heureusement il négligea les moyens qui seuls lui auraient permis d'y parvenir.

Henri VIII avait été tenu jusque-là dans l'inaction par de timides conseils et de faux calculs que son ministre Wolsey avait crus pro-

lui disait de renforcer l'armée de Bourbon et de faire argent de tout pour lui envoyer 100,000 ducats. Simancas, D. 615, $\frac{54}{7}$. — Il écrivait le 12 août à L. de Praet pour qu'il pressât le roi d'Angleterre afin qu'il envoyât tout au moins 300,000 ducats au duc de Bourbon, comme il le faisait lui-même, pour soutenir l'armée impériale. — *Ibid.*

(1) Lettre de Charles-Quint au duc de Sessa du 7 octobre 1524. — *Correspondance de Charles-Quint avec Adrien VI et le duc de Sessa,* p. 209.

(2) Papiers de Simancas. — Série D, liasse 3, n° 54.

fonds. Il n'avait rien voulu exposer à moins d'être certain d'un succès qui dépendait surtout de sa coopération. Pour qu'une armée anglaise descendît en Picardie, il exigeait que le duc de Bourbon eût pénétré dans l'intérieur de la France, que son arrivée y eût produit une révolution, ou que la défaite de François Ier eût facilité la conquête du royaume, resté sans défense (1). La promesse d'une diversion n'avait été faite au duc de Bourbon que pour l'encourager dans son entreprise. Aussi Wolsey avait très mal accueilli les instances de Richard Pace, qui n'avait pas craint de lui écrire qu'il lui attribuerait les revers de l'expédition, s'il négligeait de prendre les mesures propres à en assurer la réussite, et l'accuserait d'avoir fait perdre au roi leur maître la couronne de France. Il lui avait reproché avec une amère moquerie la témérité offensante de ses conseils. « Vous demandez, lui disait-il, que le roi, avec toute la célérité possible, profitant de l'opportunité qu'il a de recouvrer sa couronne de France, s'avance dans ce royaume avec son armée, soit en personne, soit par lieutenant, et, pour faciliter l'entreprise, vous voudriez que je misse en gage mon chapeau de cardinal, mes croix, mes masses et moi-même (2). » Au lieu d'envoyer des troupes, il avait transmis un plan de campagne.

Il répondait à l'ambassadeur de Henri VIII qu'on avait débattu en conseil ce qu'il convenait de faire : que le duc de Bourbon devait s'emparer d'abord des villes de Marseille et d'Arles, et s'engager ensuite dans l'intérieur du pays; que tant qu'il resterait en Provence, le roi d'Angleterre ne pouvait s'exposer, ni exposer une armée anglaise à une attaque où le roi François Ier aurait l'avantage; qu'aussitôt qu'il aurait pris Marseille et Arles, il devait passer le Rhône, se diriger vers Lyon et s'enfoncer dans les entrailles de la France; qu'en apprenant sa marche, François Ier, ou irait au-devant de lui pour l'arrêter, ou se retirerait sans oser lui livrer bataille; que si le roi se hasardait à combattre, le duc le vaincrait; que s'il s'enfermait dans Lyon pour défendre cette place, très faible, le duc l'y prendrait; que s'il se retirait en fuyant, le duc le poursuivrait. A la nouvelle des progrès du duc, ajooutait-il, Henri VIII ne manquerait pas d'opérer en Picardie la descente dont il faisait les préparatifs : il assemblait déjà quatorze mille Anglais, avait ordonné de lever en Allemagne cinq mille hommes de pied et six mille chevaux, et dépêché vers la gouvernante des Pays-Bas Jerningham, pour requérir le corps auxiliaire que l'empereur s'était engagé, par le dernier traité, à joindre à l'armée anglaise. Il assurait enfin que les troupes, les charrois, les vivres, les munitions, les attelages de

(1) Lettre de Wolsey à Pace, du 28 mai. — *State Papers*, t. VI, p. 289-290.
(2) Lettre de Wolsey à Pace, du 31 août. — *State Papers*, t. VI, p. 334.

l'artillerie, tout serait prêt dans les derniers jours de septembre, et qu'alors le roi d'Angleterre se porterait sur Paris ou sur Rouen, selon que le duc de Bourbon le désirerait (1). En apportant si peu de concert et tant de lenteur dans l'exécution d'une entreprise qui exigeait de la part de tous les confédérés la promptitude et l'accord, Wolsey empêchait qu'elle ne réussît. Déjà compromise en ce moment par les retards que le vice-roi de Naples avait mis à fortifier l'armée d'invasion en la complétant, par l'imprévoyante incurie de l'empereur, qui n'avait pas envoyé en Languedoc les troupes de Catalogne, par l'inaction trop circonspecte du roi d'Angleterre, qui n'avait pas opéré sa descente en Picardie, cette entreprise, dont l'issue aurait pu être si funeste à la France, était totalement ruinée à la fin de septembre.

Après avoir voulu donner l'assaut à Marseille et ne l'avoir pu, le duc de Bourbon avait tenu conseil avec les chefs de ses troupes. Ceux-ci avaient trouvé qu'il serait peu sage et fort dangereux de rester plus longtemps devant une ville que le roi de France venait délivrer à la tête d'une puissante armée; ils furent d'avis de lever le siége. Bourbon, dont l'orgueil entretenait l'opiniâtreté, et que la passion portait à l'audace, voulait tout au moins, en abandonnant Marseille, marcher à la rencontre du roi, lui livrer bataille, et rétablir par une victoire l'honneur de l'armée qu'il commandait et les affaires des souverains qu'il représentait; mais il rencontra pour la bataille la même opposition que pour l'assaut. Ses capitaines dirent que le roi de France n'accepterait pas le combat et ne pourrait pas y être forcé; qu'il aimerait mieux gagner du temps, les retenir jusqu'à l'hiver en Provence, où les vivres et l'argent leur manqueraient également, les attaquer alors et les détruire; que leurs soldats, qui n'étaient pas entièrement payés, ne consentiraient ni à se battre ni à rester, et qu'ils commençaient à se mutiner (2). Ils conclurent qu'il fallait non-seulement lever le siége de Marseille, mais évacuer la Provence et reprendre en toute hâte le chemin de l'Italie. Entraîné malgré lui par les résistances des capitaines et les dispositions des soldats, il se décida à la retraite. Pendant deux jours, il en fit les préparatifs avec lenteur et comme à regret. Il jeta dans la mer des amas de boulets qu'il ne pouvait pas emporter, il enterra quatre gros canons, et envoya, traînées par des chevaux, d'autres pièces à Toulon, d'où elles devaient être embarquées pour Gênes. Les petits canons de campagne furent placés sur des mulets, et le 29 septembre l'armée leva le camp en se dirigeant vers les Alpes maritimes.

François Ier s'était rapproché des impériaux pendant les derniers

(1) Même lettre du 31 août, p. 335 à 342.

(2) Lettre du 10 octobre écrite de Rome par l'évêque de Bath au cardinal Wolsey. — *State Papers*, t. VI, p. 355.

jours du siége de Marseille. Quoique ses forces fussent supérieures aux leurs, il ne chercha point à les jeter dans une position semblable à celle où il fut placé lui-même cinq mois après à Pavie, en les pressant entre son armée et la valeureuse garnison qui s'était si bien défendue. Avec une prudence louable, il n'avait rien voulu hasarder, aimant mieux demeurer en observation devant des troupes aguerries que de les pousser au désespoir par une attaque inconsidérée et de s'exposer à les rendre victorieuses. Il était assuré que Marseille ne laisserait pas forcer ses murailles, et que les impériaux, bientôt réduits à évacuer la Provence, regagneraient l'Italie, sinon en désordre, du moins dans l'affaiblissement d'une retraite. Aussi, dès qu'il sut qu'ils avaient levé leur camp, il lança sur leurs derrières le maréchal de Montmorency à la tête de quelques compagnies d'hommes d'armes, d'une grande partie de la cavalerie légère et d'une bande d'arquebusiers. Il lui ordonna d'inquiéter leur marche, de les assaillir sans s'exposer, de les accompagner ainsi jusqu'au-delà du Var (1), et de passer ensuite les montagnes à gauche par le col de Tende, afin de le joindre en Italie, où il se rendrait lui-même, avec le gros de son armée, par le col de Suze, après avoir remonté la vallée de la Durance.

La retraite des impériaux se fit sans désordre. Leur armée s'achemina vers le Piémont en marchant de nuit et de jour. Le vigilant Pescara en dirigeait l'arrière-garde, qui remplaçait dans les mêmes logemens l'avant-garde aussitôt que celle-ci avait achevé sa halte et pris un peu de repos. Il tenait à ne laisser tomber personne des siens entre les mains des paysans, ameutés déjà sur les flancs de l'armée impériale, de peur qu'ils ne prissent goût à les poursuivre et à les tuer. Une fois il ne put pas réveiller du sommeil dans lequel ils étaient plongés quelques lansquenets qui avaient trop bu du vin du pays. Les chevau-légers du roi de France paraissaient à l'horizon, et les gens de la campagne n'attendaient que son départ pour égorger les Allemands endormis. Il les fit brûler dans la grange d'où il ne parvenait pas à les faire sortir, et il continua sa retraite avec une inexorable régularité (2). Les soldats avaient leurs vêtemens en lambeaux et manquaient de souliers. Aussi, lorsqu'on tuait des bœufs ou des moutons pour leur nourriture, ils en prenaient plus avidement encore la peau que la chair, pour la couper en lanières et s'en faire des chaussures (*abarcas*). Ils disaient en mur-

(1) Lettres de François à Montmorency, 2, 4, 5, 6 octobre 1524. — *Captivité du roi François Ier*, in-4°, publié par M. Aimé Champollion-Figeac dans la *Grande Collection des documens inédits sur l'histoire de France*, etc., p. 10 à 19.

(2) *Relacion* de Juan de Oznayo dans la *Coleccion de documentos ineditos*, etc., t. IX, p. 420.

murant contre Bourbon que c'étaient là les chaussures de brocart qu'il leur avait promises en les conduisant en France.

Tandis que les impériaux précipitaient leur retraite, poursuivis par le maréchal de Montmorency, François Ier s'était rendu à Aix afin d'y reprendre possession de la Provence. Il y parut le 1er octobre en maître irrité. Il y fit décapiter le consul de Prat, qui avait prêté serment de fidélité au duc de Bourbon, et avait accepté de lui la charge de viguier. Après avoir rétabli l'autorité royale dans la capitale de la province recouvrée, avoir transmis à la fidèle et courageuse ville de Marseille les témoignages d'une gratitude qu'il promit d'aller lui exprimer plus tard, il partit pour l'Italie.

L'invasion de la France avait échoué deux fois, la première fois au nord, la deuxième au sud. Heureusement les confédérés l'avaient moins bien exécutée que conçue; ils avaient été arrêtés par l'insuffisance de leurs moyens d'attaque et leur défaut de concert, tout comme par la vigueur de la résistance qu'ils avaient rencontrée et qu'ils n'avaient pas prévue. En 1523, Paris, couvert par les places de Picardie, n'avait pas eu besoin de se défendre contre eux; en 1524, Marseille seule avait suffi à les repousser. La France était de nouveau délivrée, et le théâtre de la guerre allait être transporté encore une fois en Lombardie.

II.

Au moment où sa situation était des plus dangereuses, où son armée d'Italie avait été détruite, où la plus méridionale des provinces de son royaume était envahie, François Ier avait chargé un camérier de Clément VII, qui traversait la France en revenant d'Espagne, de dire au pape qu'à la tête de trente mille hommes il passerait en personne les Alpes à l'automne. « Si je ne le fais pas, avait-il ajouté, je permets à sa sainteté de ne jamais plus me croire et de ne m'estimer ni comme un roi ni comme un chrétien (1). » Il put exécuter au mois d'octobre ce projet, qui semblait si chimérique lorsqu'il l'annonçait au mois de juin, et tenter encore une fois la conquête de la Haute-Italie. D'Aix, où il était resté quatre jours, il se dirigea en toute hâte vers les Alpes. Il remonta la vallée de la Durance par Manosque, Sisteron, Chorges, Briançon, impatient de déboucher à Pignerol, dans la plaine de Piémont, où il voulait précéder l'ennemi. En se retrouvant dans ces montagnes qu'il avait traversées au début de son règne pour descendre en Lombardie et gagner la bataille de

(1) C'est ce qu'écrit de Rome l'évêque de Bath au cardinal Wolsey, d'après le récit du camérier Bernardino de la Barba. — Lettre du 12 juillet 1524. — *State Papers*, t. VI, p. 322.

Marignan, il était transporté d'espérance et de joie. On montrait moins d'ardeur et de confiance autour de lui. Ses capitaines les plus expérimentés trouvaient la saison trop avancée et n'étaient pas d'avis d'entreprendre une campagne d'hiver. Ils commençaient d'ailleurs à redouter l'Italie comme l'écueil permanent de nos armes, et à n'y voir qu'un tombeau où ils allaient tour à tour s'engloutir.

Mais François Ier ne souffrit de leur part ni objection, ni retard. Il était décidé à réparer l'affront de l'invasion à laquelle venait d'être exposé son royaume par l'éclat d'une conquête qu'il croyait indubitable, et qu'il supposait devoir être définitive. Afin d'animer les siens de ses sentimens belliqueux, il leur exposa vivement la nécessité et l'utilité de cette expédition. « Soldats et amis, leur dit-il, puisque la fortune nous a conduits en ce lieu, secondons ses volontés par notre honnête résolution. Que la hauteur de ces grandes montagnes ne vous effraye ni rebute! Je vous assure sur ma foi que, si nous sommes les premiers en Italie, la guerre est terminée sans combat. Courage donc. Sachons nous commander par vertu, oublions plaisirs et maisons, et au prix d'un peu de fatigue affermissons à jamais le repos de la France (1). »

Il mena rapidement son armée et son artillerie jusqu'au sommet des Alpes sans se laisser arrêter par les obstacles permanens des lieux et sans rencontrer les obstacles ordinaires de la saison. Le temps semblait le favoriser. Les pluies n'étaient pas encore tombées dans les vallées, et les neiges n'avaient pas couvert les flancs des montagnes, dont les cimes seules étaient blanchies par les glaciers éternels. Les rivières étaient guéables et les passages libres. François Ier les franchit heureusement. Il arriva avec ses troupes à Verceil le jour même où l'armée impériale, partie de Finale, avait traversé les Alpes maritimes en se portant à Alba, comme pour défendre l'accès du Piémont. Réduite en nombre, épuisée de fatigue, ayant laissé une partie de ses bagages et de son artillerie dans les âpres chemins qu'elle avait parcourus et où elle avait été poursuivie, découragée par la mauvaise issue d'une entreprise avortée, cette armée était hors d'état d'empêcher l'invasion de la Lombardie, après avoir échoué elle-même dans l'invasion de la France. Demeuré à Asti, sur les revers italiens des montagnes, avec une partie des fantassins et des hommes d'armes qu'avait si instamment réclamés et si vainement attendus le duc de Bourbon pendant qu'il était devant Marseille, le vice-roi de Naples avait espéré néanmoins qu'en les réunissant aux débris de l'armée impériale qui revenait de Provence, il pourrait arrêter la marche des Français et empêcher leur

(1) Textuellement tiré de l'*Epistre du roy traictant de son partement de France en Italie et de sa prise devant Pavie*, dans *Captivité du roi François Ier*, p. 117.

entrée dans le Milanais (1); mais il perdit cette espérance lorsque, s'étant replié d'Asti à Alba, il eut conféré avec le marquis de Pescara et le duc de Bourbon. Il vit bien que des troupes affaiblies et découragées étaient dans l'impossibilité de s'opposer à une armée fraîche, nombreuse, puissante, que commandait un roi valeureux et entreprenant.

Les chefs impériaux renoncèrent même à garder la ligne du Tessin. Ils comprirent qu'ils devaient se borner à occuper les points qui pouvaient être défendus afin de ne pas livrer la totalité du duché de Milan. Ils résolurent de conserver Alexandrie sur le Tanaro, où ils laissèrent deux mille hommes, Como sur le lac de ce nom, Pavie sur le Tessin, Lodi et Pizzighitone sur l'Adda, enfin Crémone sur le Pô. Ils essayèrent même de tenir dans Milan, dont l'imprenable citadelle restait entre leurs mains. En un jour, Pescara fit plus de trente milles, et alla, par Voghera, jeter une forte garnison de cinq mille Allemands, cinq cents Espagnols et trois cents hommes d'armes dans Pavie. La défense de cette ville, la seconde du duché, fut confiée à Antonio de Leyva, soldat de fortune formé dans les guerres d'Italie, que désignaient à un commandement aussi important et aussi difficile la plus rare vigueur et l'habileté la plus attentive. Le reste de l'armée remonta vers Milan avec l'espérance d'y entrer avant les Français et de s'y soutenir en attendant l'arrivée de dix mille lansquenets (2), que le vice-roi fit lever en Allemagne.

Mais cette ville, dans laquelle dominait le parti de l'indépendance italienne sincèrement dévoué à un chef national, Francesco Sforza, venait d'être ravagée par la peste; elle avait perdu une grande partie de ses habitans, et, ouverte sur plusieurs points, elle n'avait pas le moyen de se défendre. Sur le conseil même de Girolamo Morone, ministre du duc, elle s'était décidée à ouvrir ses portes à François Ier et à prévenir sa ruine par sa soumission. Une députation avait porté les clefs de la ville au roi, qui était arrivé dans le voisinage, à Abbiate-Grasso, après avoir franchi le Tessin. Néanmoins le lendemain le capitaine Alarcon, à la tête de deux cents chevaux, ayant pénétré dans Milan, y annonça la venue du duc de Bourbon, du vice-roi de Naples et du marquis de Pescara, qui approchaient avec le reste des troupes. Ils y entrèrent en effet au milieu des transports de joie des Milanais qui, revenus à leurs sentimens naturels, crièrent : Vive le duc! vive l'empire!

Déjà trois cents hommes d'armes et six mille hommes de pied détachés de l'armée française s'avançaient, sous Théodore Trivulzi,

(1) Lettre de Lannoy à l'empereur, du 19 octobre 1524. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

(2) Lettre de Lannoy à l'empereur, du 19 octobre 1524. — Archives imp. et roy. de Vienne.

pour occuper Milan. Craignant que ce corps insuffisant ne fût repoussé par les impériaux, qui s'étaient introduits dans la ville, François Ier se mit en marche pendant la nuit avec toute l'armée, afin de le soutenir et de se rendre maître de Milan de vive force (1); mais les impériaux ne l'y attendirent point. Ayant promptement vu que la ville était trop dépeuplée et dans un trop pauvre état de défense pour qu'il fût prudent de s'y renfermer, Bourbon, Lannoy et Pescara aimèrent mieux la livrer sans combat que la faire prendre après avoir essuyé une défaite; ils en sortirent donc par la porte de Como et par la porte de Rome au moment où les Français y entraient par la porte de Verceil. Ils se retirèrent vers Lodi et allèrent s'établir sur l'Adda.

François Ier prit possession de Milan, dont il confia la garde au seigneur de La Trémouille, qu'il y laissa avec trois cents hommes d'armes et huit mille hommes de pied. La supériorité de ses forces était si grande, qu'on le croyait prêt à redevenir le dominateur de l'Italie. En agissant vite, en portant à ses ennemis dispersés des coups sûrs en même temps que rapides, il pouvait s'emparer du Milanais et envahir ensuite le royaume de Naples. Les généraux de l'empereur ne semblaient point en mesure de s'y opposer. La belle armée qui avait fait en 1523 et en 1524 la double campagne de Lombardie et de Provence, qui avait battu Bonnivet et assiégé Marseille, était fondue; les débris en étaient disséminées dans quelques places. On regardait les impériaux comme réduits à une complète impuissance. On avait plaisamment affiché sur la statue de Pasquin à Rome: « Il s'est perdu une armée dans les montagnes de Gênes; si quelqu'un sait ce qu'elle est devenue, qu'il vienne le dire! il lui sera donné une bonne récompense (2). » La plupart des états italiens, y compris le pape, la seigneurie de Florence, la république de Venise, étaient prêts à délaisser l'alliance de Charles-Quint.

Le roi de France suivrait-il les impériaux vers Lodi pour les empêcher d'y attendre des renforts et de se refaire? S'il poursuivait le dernier noyau de l'armée impériale sur l'Adda, s'il en rejetait les restes dans les états vénitiens, les places qui tenaient encore pour Sforza et que gardaient les soldats de Charles-Quint, perdant l'espérance d'un prochain secours, se rendaient, et l'empereur, abandonné par les princes italiens, était réduit à faire la paix en cédant le duché de Milan afin de conserver le royaume de Naples. Cette marche vers Lodi fut conseillée à François Ier par plusieurs de ses

(1) *Prise de Milan*, récit publié le 28 octobre 1524 par la régente à Lyon d'après les lettres qu'elle avait reçues du roi. — *Captivité*, etc., p. 31, 32, 33.

(2) *Relacion* de Juan de Oznayo sur toute la campagne et la bataille de Pavie. — *Documentos ineditos*, etc., t. IX, p. 426.

capitaines (1); mais Bonnivet fut d'un avis différent. Malgré les revers qu'il avait essuyés naguère, il avait conservé la faveur de François Ier, qui avait toujours en lui la plus grande confiance. Il prétendit que la place de Lodi, successivement fortifiée par Francesco Sforza et par Federico da Bozzolo, et défendue par les troupes encore nombreuses de l'empereur, ne serait pas facile à emporter et qu'en l'attaquant on s'exposerait à échouer devant ses murailles. Il soutint qu'au contraire il serait aisé de s'emparer de Pavie ou de force ou par la défection des lansquenets, qu'on savait mal payés, qu'on disait mécontens, et sur lesquels Antonio de Leyva ne pouvait pas avoir beaucoup d'autorité. Selon lui, les Allemands réduits ou gagnés, il deviendrait impossible aux Espagnols, privés de leur grosse infanterie, de se maintenir dans le Milanais, et ils se retireraient en toute hâte au royaume de Naples. François Ier le crut et se transporta devant Pavie avec toute l'armée, espérant qu'après avoir battu ou séduit la garnison de six mille hommes qui était enfermée dans cette importante ville, il serait le maître du Milanais tout entier et pourrait même entreprendre l'invasion de Naples. En ce moment, Pescara mettait en état de défense Lodi, qu'il avait trouvé mal fortifié, sans vivres et sans munitions. Il craignait d'y être attaqué avant d'être en mesure de s'y soutenir. Aussi, en apprenant que le roi de France, au lieu de marcher sur l'Adda, était allé camper vers le Bas-Tessin, il dit avec une joie prévoyante et une confiance fondée : « Nous étions vaincus, avant peu nous serons vainqueurs (2). »

François Ier ne différa pas son attaque, s'il la dirigea du mauvais côté. Dès le 26 octobre, vingt jours après être parti d'Aix, il parut en vue de Pavie. Il l'investit aussitôt, en attendant la grosse artillerie dont il devait se servir pour battre ses murailles. Seconde ville du duché de Milan, Pavie avait été autrefois la capitale du royaume d'Italie. Attachée de tout temps à la cause de l'empire, elle s'était conservée gibeline avec une opiniâtre fidélité. Elle était grande et riche, couverte de monumens et d'églises, célèbre par son université comme par son histoire. Elle avait une vaste enceinte de murailles, garnies de tours, précédées de fossés, flanquées de bastions, défendues du côté qui faisait face à Milan par une citadelle, et l'on n'y pénétrait que par des portes fortifiées. Assise pour ainsi dire sur les bords du Tessin, elle voyait couler à l'ouest cette rapide rivière sortie du Lac-Majeur, qui, changeant de direction à une lieue de ses murailles, venait la baigner au sud et tombait un peu plus bas dans le Pô. Vers le point où il coulait au sud, le Tessin se divisait en

(1) Du Bellay, t. XVII, p. 458, 459. — « L'amiral Bonnivet, dit-il, du conseil duquel le roy usoit plus que de nul autre. » P. 456. — P. Jovius. *Vita Piscarii*, p. 368.

(2) P. Jovius, *Vita Piscarii, ibid.*

deux bras, dont le principal longeait Pavie, et dont le moindre, le Gravalono, décrivait une courbe assez spacieuse. Entre leur séparation au-dessus de la ville et leur jonction au-dessous, ces deux bras formaient une île où se trouvait le faubourg Saint-Antoine, qu'unissait à Pavie un pont de pierre couvert d'une galerie et défendu par une tour. Au nord de la place, en face de la citadelle et du côté de Milan, s'étendait le fameux parc de Mirabello, dont le nom même indiquait le site et l'agrément. Le parc de Mirabello, embrassant un espace d'environ dix mille carrés, entouré d'une épaisse muraille qui le fermait des quatre côtés et dans laquelle étaient pratiquées des portes à pont-levis, descendait presque jusqu'à Pavie. C'était un magnifique lieu où les anciens ducs de Milan allaient demeurer dans la belle saison et prendre les plaisirs de la chasse. La résidence ducale de Mirabello était ornée comme un palais, fortifiée comme un château, et son vaste parc, rempli de bois, couvert de prairies, traversé de cours d'eau, et où se livra quatre mois après la fameuse bataille du 24 février, offrait une certaine variété d'aspects et divers accidens de terrain.

Pavie, qui avait au sud les deux bras du Tessin et au nord la citadelle confinant presque au parc de Mirabello, était moins bien protégée du côté de l'ouest, tourné vers Alexandrie. Le Tessin, avant de se courber et de diviser ses eaux, y coulait à une assez grande distance de son enceinte. Entre les rives du fleuve et ses murailles s'élevaient, en s'échelonnant, la belle abbaye de San-Lanfranco, l'église de San-Salvator, entourée d'habitations, et le Borgaretto. L'armée française pouvait attaquer par là Pavie commodément et avec avantage, en ayant, il est vrai, le Tessin à dos, mais longtemps sans danger. Du côté de l'est, au-delà de la muraille du parc et des fortifications de la ville, s'étendaient des monticules et des vallons qu'occupaient les abbayes et les églises de San-Paolo, Santo-Spirito, San-Giacomo, San-Pietro-in-Verzolo, Sant'Appollinari, et descendaient à peu de distance les uns des autres des cours d'eau plus ou moins profonds, tels que la Vernavola, l'Olona et le Lambro, qui couraient se jeter dans le Tessin ou dans le Pô.

La ville devant laquelle allait se décider le sort de l'Italie (1) était défendue par un capitaine déjà éprouvé, et que ses fortes qualités militaires réservaient à une plus haute fortune. Antonio de Leyva s'y était enfermé avec cinq mille lansquenets allemands, cinq cents arquebusiers espagnols, trois cents hommes d'armes et deux

(1) Il y a une relation très circonstanciée et très exacte du siége de Pavie par Tœgius, médecin et chevalier. Elle a pour titre : *Francisci Tœgii physici et equitis candida et vera narratio diræ ac cronicæ Papiæ obsidionis.* — Cette relation, fort rare, et dont je me suis beaucoup servi, est dans un volume de la bibliothèque Mazarine, sous le n° 17,512, et y forme le 5e traité de la p. 286 à 308.

cents chevau-légers, que devaient seconder le zèle soutenu et le dévouement courageux des habitans de Pavie. Diligent et prévoyant, avisé en même temps qu'intrépide, il joignait à une vigilance que personne ne devait surprendre une fermeté que rien ne pouvait abattre. Antonio de Leyva pourvut d'abord à la défense de la ville, releva les murailles là où des pierres en étaient tombées, rempara ce qui menaçait de fléchir, creusa des tranchées intérieures sur les points les plus menacés d'être battus en brèche et d'être ensuite emportés d'assaut. Il distribua les quartiers à ceux qui devaient les garder, et après avoir réglé la subsistance comme la défense de la place, il se tint prêt à repousser l'attaque de l'armée française.

François Ier, gardant auprès de lui l'amiral Bonnivet et le bâtard de Savoie, s'établit avec la plus grande partie des troupes vers l'abbaye de San-Lanfranco et l'église de San-Salvator, à l'ouest de Pavie. Le maréchal de La Palisse se porta avec l'avant-garde, dont son ancienneté lui donnait le commandement, sur les hauteurs qui longeaient la ville du côté de l'est. Le duc d'Alençon et le grand-écuyer San-Severino occupèrent le parc de Mirabello à la tête d'un corps considérable (1), et le maréchal de Montmorency, suivi de trois mille lansquenets, de deux mille Italiens, de mille Corses et de deux cents hommes d'armes, se logea de force dans l'île que formaient au sud les deux bras du Tessin. Après avoir pris la tour qui fermait l'entrée du pont de pierre conduisant de l'île dans Pavie, et en avoir fait pendre tous les défenseurs pour avoir *osé résister*, disait-il, *à une armée du roi dans un tel poulailler* (2), il se trouva en face de la ville. Antonio de Leyva ordonna aussitôt de rompre le pont de communication, et le maréchal de Montmorency, qu'il menaça de meurtrières représailles (3), se vit arrêté aux bords du Tessin. Les troupes françaises cernèrent alors la place de tous les côtés.

Dès qu'il eut reçu ses gros canons, François Ier ouvrit des tranchées pour approcher de la ville. Les batteries furent assises le 6 novembre, et le feu commença. Des pièces de fort calibre battirent la place dans la partie orientale, et d'autres de dimension encore plus grande tirèrent contre la partie occidentale. Après trois jours de feu non interrompu, les murailles écroulées offrirent des brèches suffisantes, et l'assaut fut décidé. François Ier espéra enlever Pavie par une vive attaque, opérée simultanément sur les deux points ouverts. Les troupes, que conduisait d'un côté le maréchal de La Palisse, et qu'animait de l'autre la présence du roi, montèrent aux brèches:

(1) D'après Du Bellay, qui fit toute cette campagne et assista à la bataille de Pavie.— T. XVII, p. 459, 460. — Tœgius, à la date du 28 octobre. — Carpesanus, *Commentarii suorum temporum*, dans Martenne, t. V, lib. x, § 13, f. 1390.

(2) Du Bellay, p. 460.

(3) Franciscus Tœgius, à la date du 30 octobre.

elles les escaladèrent en laissant sur la route beaucoup d'hommes abattus par les coups d'arquebuse des assiégés; mais, arrivées au sommet, elles trouvèrent la résistance la plus vigoureuse et la plus opiniâtre. Antonio de Leyva avait habilement placé ses lansquenets et ses Espagnols sous le comte de Lodron pour faire face à l'attaque du maréchal de La Palisse, et sous le comte de Hohenzollern pour soutenir celle qui s'exécutait du côté du roi. Il s'était transporté lui-même sur le point le plus menacé. Les assaillans, dont le feu de la place avait éclairci les rangs, furent reçus vers le haut des brèches à coups de pique. Après une heure d'impétueuse agression et de ferme résistance, ils se retirèrent, ayant perdu beaucoup de monde. François I[er] voulut recommencer le lendemain. Il fit mettre à pied ses hommes d'armes, qui, couverts de leur cuirasse et formant la tête de la colonne, devaient ouvrir la marche et forcer la brèche. Tout était prêt pour un second assaut, mais ayant appris que par-delà les murailles se trouvaient des tranchées profondes et bien flanquées, et que des arquebusiers étaient postés dans les maisons crénelées du voisinage, il renonça à une nouvelle attaque qui aurait été plus meurtrière sans être plus heureuse (1).

Ne pouvant pas pénétrer dans Pavie par les côtés trop bien défendus de l'est et de l'ouest, François I[er] espéra s'en rendre maître du côté du sud, où la ville, que protégeaient les eaux du Tessin, n'avait ni tours ni remparts. Il fallait pour cela détourner le bras principal du fleuve, afin de rendre accessible l'abord méridional de la place et de s'y jeter, en partant de l'île qu'occupaient le maréchal de Montmorency et Federico da Bozzolo. C'était une œuvre des plus hasardeuses. François I[er] la tenta. Au-dessus de Pavie, il fit creuser un autre lit au Tessin pour lui donner un autre cours (2). Pendant que les Français travaillaient à ouvrir au fleuve un nouveau passage et se disposaient à barrer l'ancien avec des arbres, des pierres et des terres, les assiégés ne furent pas sans crainte. Aussi Antonio de Leyva, qui avait fait diligemment remparer les brèches de la ville, fortifia de son mieux la partie maintenant menacée et jusque-là totalement dégarnie. Ces précautions toutefois ne furent pas nécessaires. D'abondantes pluies grossirent soudainement les eaux du Tessin, qui, devenu plus impétueux et rendu plus profond, emporta les machines des Français et détruisit leurs travaux. Il fallut renoncer à changer la direction du fleuve comme à donner l'assaut à la ville,

(1) Franciscus Tœgius raconte cette double attaque à la date du 8 novembre. Voir aussi Du Bellay, p. 460, 461. — Lannoy écrit à Charles-Quint le 25 novembre : « Le mardi ensuivant donna l'assaut en deux ou trois lieux là où il perdit beaucoup de gens. Toutes espies disent que les François y perdirent deux mille cinq cents hommes. » — Archives imp. et roy. de Vienne.

(2) Du Bellay, p. 461, et Franciscus Tœgius à la date du 20 novembre.

que François I[er] ne parvint pas mieux à surprendre par le sud qu'à enlever par l'est et par l'ouest.

Il s'obstina cependant à rester sous ses murailles, et il ne désespéra point de s'en rendre maître. A défaut de la force, il compta sur le temps, et il disposa tout pour réduire Pavie à capituler. Sans abandonner des attaques plus propres à fatiguer la garnison qu'à conduire dans la place, il changea le siége en blocus. Il se retrancha dans les positions qu'il occupait autour de Pavie et il accrut son armée, qui était déjà très nombreuse. Il demanda aux cantons suisses des troupes de plus, fit venir cinq mille Grisons, et prit à sa solde l'un des hommes de guerre les plus entreprenans, le fameux Jean de Médicis, chef des bandes noires italiennes. Jean de Médicis était un valeureux condottiere, ayant sous ses ordres trois mille soldats aguerris. Dans les campagnes précédentes, il avait utilement servi l'empereur, dont les généraux, soit négligence, soit défaut d'argent, ne l'avaient pas enrôlé cette fois. Il passa du service de Charles-Quint au service de François I[er], qui ne l'établit pas loin de lui, au camp de Pavie.

Les diverses parties de ce camp communiquaient entre elles pour s'entendre et au besoin s'assister. Des ponts jetés sur le Tessin en dessus et en dessous de Pavie conduisaient de l'île, où était Montmorency, au quartier du roi à San-Lanfranco et à celui de La Palisse à San-Giacomo. Par-delà le Tessin, l'armée, en relation avec le comté d'Asti et la Lomelline, recevait les vivres qui lui venaient des riches plaines du Piémont. Il y avait comme un immense marché et une foire perpétuelle dans le parc de Mirabello. Les troupes de François I[er] avaient tout en abondance. Logées dans des églises et des abbayes, établies sous des tentes, occupant des huttes souterraines, livrées à un mouvement animé pendant le jour, éclairant la plaine de leurs feux durant la nuit, elles semblaient former une ville qui en ceignait circulairement une autre (1). Malgré les rigueurs d'une saison très froide, elles attendaient patiemment que la place de Pavie, qui manqua bientôt de bois, de vivres, d'argent et de munitions, se rendît, faute de pouvoir payer les lansquenets, trouver à subsister et continuer à se défendre. Le roi ne doutait pas de l'avoir assez promptement à sa merci, et, pour mieux s'assurer la possession du Milanais, il avait donné l'ordre à sa flotte dans la Méditerranée, sur laquelle était Renzo da Ceri avec la garnison de Marseille, de se diriger vers le sud de l'Italie, afin de prendre part à une expédition qu'il préparait contre le royaume de Naples. Il comptait ainsi devenir bientôt le dominateur de la péninsule.

(1) Carpesanus, *Commentarii*, f. 1389, 1390.

III.

Les Italiens le croyaient aussi. Ils regardaient François I[er] comme prêt à ressaisir dans leur pays la prépondérance qu'il y avait exercée neuf années auparavant, après l'invasion de 1515 et la victoire de Marignan. Tous se tournaient vers lui avec les anciens empressemens. Le duc de Ferrare lui prêtait cinquante mille écus et lui envoyait cinquante chariots chargés de poudre et de boulets (1). Les Vénitiens, qui avaient naguère quitté son alliance pour s'unir à Charles-Quint, sommés par le vice-roi de Naples de remplir les conditions de la ligue et de joindre leur armée aux troupes impériales, afin de soutenir en Lombardie le duc Francesco Sforza, à qui Charles-Quint envoyait l'investiture du duché de Milan, non-seulement ne se hâtaient pas de le faire, mais ils étaient en négociation avec François I[er] (2). Le pape Clément VII leur en avait donné l'exemple. Ayant sous sa main tout le centre de la péninsule, disposant des états de l'église comme souverain pontife, dirigeant la république de Florence comme chef de la maison de Médicis, Clément VII était recherché par les deux princes qui se disputaient l'Italie. Charles-Quint tâchait de le maintenir dans son alliance, François I[er] n'oubliait rien pour l'amener à la sienne. Les tentatives qu'il avait faites, peu de temps après son élévation au pontificat, afin de rétablir entre eux un accord impossible, n'avaient eu aucun succès. Clément VII avait désapprouvé l'expédition de Provence. Avec une clairvoyance pénétrante, il avait prévu qu'elle échouerait, et il avait annoncé que l'invasion manquée de la France provoquerait une invasion nouvelle de l'Italie (3). Lorsque François I[er] fut descendu dans les plaines de la Lombardie sans rencontrer devant lui d'autre obstacle que quelques villes où s'étaient retirés les restes de l'armée dissoute de l'empereur, Clément VII le considéra comme le maître certain du Milanais. Craignant sa puissance, il travailla à se concilier son amitié.

Il avait repris les négociations vainement entamées naguère pour rétablir la paix ou ménager une suspension d'armes entre les deux souverains. Au lieu d'en charger cette fois l'archevêque de Capoue, qui était plus porté pour l'empereur que pour le roi de France, il

(1) Le reçu sur parchemin des 50,000 écus d'or à la date du 26 novembre, signé par le roi lui-même, est dans le mss. n° 8569, anc. fonds franç. de la Bibl. imp., f. 89 et 90. — Le reçu de la poudre et des boulets est à la date du 9 décembre. *Ibid.* — Le duc de Ferrare prêta encore 25,000 écus d'or le 8 février 1525. Reçu signé de François I[er]. *Ibid.*

(2) Lettre de Lannoy à Charles-Quint du 19 novembre. — Archives imp. et roy. de Vienne.

(3) Lettre de l'évêque de Bath écrite de Rome au cardinal Wolsey le 12 juillet. — *State Papers*, t. VI, p. 322.

confia cette mission au dataire Giovan Mattheo Giberto, qui, très favorable à François I[er], avait contribué à le détacher lui-même de Charles-Quint. Giberto possédait depuis longtemps toute la confiance de Clément VII et avait beaucoup de pouvoir sur son esprit. Il se rendit d'abord à Soncino, où se trouvait le vice-roi de Naples, un peu au-delà de l'Adda, dans la Lombardie vénitienne. Le vice-roi s'y occupait à refaire, tout près de Lodi, l'armée de l'empereur; il avait instamment pressé le souverain pontife de fournir le contingent auquel le saint-siége était tenu pour la défense de l'Italie. Le dataire Giberto et le Florentin P. Vettori, envoyés peu de temps après au vice-roi par Clément VII, dirent à Lannoy que le pape, en sa qualité de pasteur suprême, devait s'employer à remettre d'accord les monarques chrétiens. Ils ajoutèrent que Clément VII, comme prince italien, redoutait la puissance du roi de France, dont l'armée, s'il se déclarait contre lui après avoir occupé le Milanais, que l'empereur n'était plus en état de lui disputer, renverserait sans peine les Médicis dans Florence et pénétrerait même sans obstacle sur le territoire de l'église. Ils prétendirent que le devoir et l'intérêt du souverain pontife l'obligeaient dès lors à procurer la paix entre l'empereur et le roi, que cette paix était d'ailleurs nécessaire à l'empereur, car elle sauverait le royaume de Naples de l'invasion qui le menaçait. Ils soutinrent que, François I[er] ne voulant pas renoncer au Milanais et se trouvant assez fort pour en devenir à jamais le maître, il fallait prévoir ce résultat inévitable et le rendre le moins nuisible à l'Italie et le moins désavantageux à l'empereur, en obtenant que le Milanais fût détaché de la France sous un des fils puînés du roi à qui l'empereur en donnerait l'investiture, et qui y régnerait avec indépendance et en prince italien. Ils demandèrent donc que l'état de Milan fût laissé en dépôt au souverain pontife, que les impériaux évacuassent la citadelle de Milan et la forteresse de Pizzighitone, ainsi que les villes d'Alexandrie, de Como, de Pavie, de Lodi, de Crémone, et se retirassent dans le royaume de Naples, tandis que les troupes françaises repasseraient les Alpes. Le pape, entre les mains duquel serait remis le duché, conclurait une ligue armée avec les Vénitiens et les Florentins pour assurer le repos de la péninsule et protéger le royaume de Naples. Sans cela, le pape traiterait avec le roi de France dans le double intérêt du saint-siége et des Médicis, et il ne s'opposerait point au passage des troupes destinées à attaquer l'Italie inférieure (1).

Ces propositions furent repoussées avec hauteur par le vice-roi. Il répondit qu'il y aurait pour l'empereur trop de honte à mettre en séquestre l'état de Milan, et il déclara qu'il ne traiterait pas

(1) Lettres de Lannoy à Charles-Quint des 19 et 25 novembre et du 2 décembre. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

avec le roi de France tant que le roi de France conserverait une palme de terrain en Italie. Les offres de Clément VII, que Lannoy rejetait comme déshonorantes pour Charles-Quint, ne parurent pas même suffisantes à François Ier. Le dataire, qui passa plusieurs fois d'un camp à l'autre, s'était transporté auprès de lui. Il l'avait trouvé non moins exigeant qu'altier. Poussé par d'ambitieux désirs, croyant à sa force et comptant sur des succès, François Ier avait dit à l'envoyé du pape : « J'ai bon espoir d'occuper bientôt Pavie. Toutes mes mesures sont prises, mes provisions sont faites, et mes gens de guerre payés. J'attends le mois prochain 1,400,000 francs, et je fais venir de nouvelles troupes. Je n'ai point passé les Alpes de ma personne, et je ne suis pas de si petite prudence que d'être descendu en Italie avec trente mille bons piétons et d'être accompagné d'une flotte sur laquelle se trouvent six ou sept mille hommes de guerre pour m'arrêter. Je ne veux rien moins que tout l'état de Milan et le royaume de Naples (1). »

L'incertain et embarrassé Clément VII, qui aspirait à devenir l'arbitre de l'Italie en réconciliant les deux adversaires et en obtenant le renvoi de leurs troupes, ne réussit ni auprès de l'un ni auprès de l'autre. Il ne parvint point à persuader Lannoy et à contenir François Ier. Lannoy essaya tout aussi vainement de ramener le pape à l'empereur en calmant ses craintes et en lui garantissant le maintien des Médicis dans Florence et l'inviolabilité des États-Romains. L'armée impériale, en ce moment affaiblie, allait, selon lui, redevenir puissante : dix mille lansquenets, qu'il avait demandés en Allemagne, étaient sur le point de la joindre. L'archiduc Ferdinand, venu tout exprès dans les gorges du Tyrol, préparait d'autres renforts, que devait accroître encore et conduire bientôt au camp impérial le duc de Bourbon, qui faisait des levées en Souabe. Clément VII ne croyait pas que l'armée de Charles-Quint fût en état de se soutenir dans la Haute-Italie, et il ne le désirait point. Ses victoires lui auraient encore moins convenu que ses revers, parce qu'elles auraient mis à la discrétion de l'empereur toute la péninsule, et l'auraient réduit lui-même à n'être que son chapelain. La politique et la crainte faisaient pencher Clément VII du côté de François Ier. Cependant, si le roi de France était en ce moment le plus fort en Italie, l'empereur pouvait le redevenir plus tard, et le cauteleux pontife avait intérêt à ne pas se brouiller irrévocablement avec lui. Il ménagea donc les deux adversaires qu'il n'avait pas convertis à ses projets : il resta l'allié inutile de l'un en devenant l'ami clandestin de l'autre. Il fit remettre mystérieuse-

(1) Lettre de Lannoy à Charles-Quint du 19 novembre, d'après ce qu'a écrit le dataire Giberto à Bernardino de La Barba, qui l'a montré au vice-roi. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

ment 6,000 ducats au vice-roi de Naples (1), en assurant qu'il ne pouvait pas en donner davantage, et quelques jours après il conclut avec François Ier un traité *très secret* (2), dans lequel furent compris les Florentins et les Vénitiens. Ces anciens alliés de l'empereur se séparèrent de lui sans s'unir au roi de France. Ils s'engagèrent à n'accorder aucune assistance à Charles-Quint, et en retour François Ier promit de maintenir l'autorité des Médicis dans Florence, et plaça sous sa protection les inconstans Vénitiens et l'équivoque Clément VII.

Le pape ne s'opposa même plus à l'envoi d'une armée française du côté de Naples. L'établissement du roi de France dans la Basse-Italie ne lui aurait pas mieux convenu que la domination de l'empereur dans la haute; mais il espérait qu'à la simple menace d'une semblable invasion, les troupes espagnoles quitteraient la Lombardie pour courir au secours de Naples, et par l'abandon du Milanais faciliteraient l'arrangement qui convenait à sa politique. Ce but fut sur le point d'être atteint. François Ier détacha, sous le duc d'Albany, un corps d'armée qui dut s'acheminer, par la Toscane et le territoire du saint-siége, vers le royaume dont la maison de France se regardait comme héritière, que Charles VIII avait conquis et perdu, que Louis XII avait repris et partagé avec le roi Ferdinand d'Aragon, et sur lequel François Ier avait cédé ses droits à Charles-Quint sous des conditions que Charles-Quint n'avait pas remplies. Il y restait un parti attaché à la France, que l'apparition d'une armée pouvait soulever et rendre redoutable à l'Espagne. Le corps chargé de cette expédition se composait de six mille hommes de pied, de six cents hommes d'armes, et devait se renforcer à Livourne de deux ou trois mille soldats descendus de la flotte avec Renzo da Ceri, et dans les États-Romains de quatre mille Italiens que les Orsini levaient sur leurs terres.

Par cette expédition, François Ier songeait moins encore à s'emparer du royaume de Naples qu'à opérer de ce côté une diversion (3). Il

(1) « Jusques à ceste heure, ne s'en est pu tirer autre chose synon six mille ducas qu'il nous a envoyés secrètement. » Lettre de Lannoy à l'empereur du 25 novembre. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

(2) Lettre du conseil des dix au provéditeur-général du 7 janvier 1525, dans *Captivité*, etc., appendice LXXVIII. — Le 13 décembre, le comte de Carpi écrivait à François Ier : « Sire, loué soit Dieu! la conclusion a esté prinse avec la seigneurie de Venise et stipulé et fini le contract et signé de notre très saint père, de leur ambassadeur et de moy, comme vous verrez par l'un des originaulx que je vous envoye. » Archives de l'empire, section historique, f. 964, n° 59.

(3) « Car de mes gens soubdain je faiz partir
Pour seulement servir de divertir :
A Naples droit, j'envoyai une bande. »
(Épistre de François sur l'expédition d'Italie et la bataille de Pavie, dans *Captivité*, etc., p. 119, 120).

s'imaginait, comme Clément VII, que les troupes espagnoles descendraient dans l'Italie inférieure et lui abandonneraient le Milanais, qui tomberait ainsi tout entier plus vite et plus aisément entre ses mains. Cette séparation de ses forces était une manœuvre habile ou une faute dangereuse, selon que les impériaux courraient défendre Naples ou resteraient sur l'Adda. Si elle ne lui donnait pas tout de suite la Lombardie, elle l'y affaiblissait et l'exposait plus tard à un grand revers. Lannoy fut très alarmé du péril qui menaçait un royaume sans chef et sans soldats. Il écrivit à Charles-Quint pour le dissuader de continuer une guerre qu'il était réduit à soutenir seul, et dont les charges devenaient de plus en plus accablantes. Il l'avertit qu'en s'obstinant à rétablir Francesco Sforza, il exposait sa propre puissance. « Prenez garde à vos affaires! lui disait-il; vous défaites une couronne pour radouber un chapeau de duc : c'est une chère marchandise (1). » Lannoy eut un moment la pensée d'évacuer le Milanais et de se replier sur Naples; mais le marquis de Pescara, qui seul était auprès de lui, le duc de Bourbon n'étant pas encore revenu d'Allemagne, lui montra fort habilement tout ce qu'avait de dangereux ce mouvement, si opportun en apparence. Il lui représenta que conduire les soldats impériaux au sud de l'Italie, c'était en abandonner le nord aux Français, qui ne manqueraient pas de le suivre dès qu'ils auraient occupé le Milanais, qu'il se trouverait alors placé sans des forces suffisantes entre l'armée grossie du duc d'Albany et l'armée victorieuse du roi de France, et qu'après avoir imprudemment délaissé le duché de Milan, il courait risque de perdre le royaume de Naples (2). Il ajouta que le sort du royaume comme du duché devait se décider dans les plaines de la Lombardie, qu'il fallait attendre sur l'Adda les renforts sans lesquels on ne pouvait rien entreprendre, combattre le roi de France après les avoir reçus, bien certain qu'en gagnant la bataille, du même coup on sauverait Naples et acquerrait Milan.

Le vice-roi de Naples fut en ce moment ébranlé. Il craignit, s'il continuait la guerre, de compromettre tout ce que l'empereur possédait en Italie, et il crut que l'intérêt de son maître réclamait la conclusion de la paix ou au moins une trêve. Il s'était porté à Crémone, un peu au-dessous du point où l'Adda entre dans le Pô, pour y surveiller les mouvemens du duc d'Albany. De Crémone, il dépêcha le commandeur Peñalosa au duc de Sessa, ambassadeur de Charles-Quint à Rome, afin de reprendre les négociations que Clément VII avait essayées sans succès entre les deux princes. « Le seigneur duc, disait-il dans les instructions remises à Peñalosa,

(1) Lettre de Lannoy du 5 décembre à Charles-Quint. — Archives imp. et roy. de Vienne.

(2) Galeazzo Capella, lib. IV. — Du Bellay, f. 463, 464.

doit, sans perdre une heure de temps, amener le pape à l'un des trois partis suivans (1) : 1° une suspension d'armes pour donner le temps de consulter l'empereur et d'attendre sa réponse sur la proposition que le dataire Giberto avoit faite au vice-roi de rendre sa sainteté dépositaire des états de Milan; 2° une trève pendant laquelle chacun garderoit ce qu'il possédoit, et les forces que de part et d'autre on tiendroit sur pied seroient limitées; 3° le dépôt immédiat entre les mains du pape de ce qui étoit occupé en Lombardie, soit par le roi de France, soit par le duc de Milan, avec l'établissement d'une trève et la désignation du lieu et du moment où s'assembleroient les plénipotentiaires chargés de régler les stipulations de la paix. » Si le duc de Sessa n'obtenait aucun de ces trois points, le vice-roi, usant des pouvoirs dont il était investi, allait, dans l'excès de son découragement et de sa crainte, jusqu'à l'autoriser à céder le duché de Milan. Il demandait seulement que sur les revenus du duché on prélevât ce qui était dû à la garnison de Pavie, on donnât une pension annuelle au duc Francesco Sforza, et l'on détachât 50,000 ducats de rente pour le duc de Bourbon. Lannoy invitait le duc de Sessa à se hâter, parce que le temps lui faisait encore plus la guerre que l'ennemi, et il ajoutait : « Ce qui sera accordé entre le pape et le duc, que le duc me l'apprenne par un courrier qui vienne en *volant*, afin que je sache comment j'ai à me gouverner. »

Moins découragé que son vice-roi, Charles-Quint venait de lui écrire qu'il ne négligerait aucun sacrifice pour délivrer l'Italie, qu'il avait ordonné l'envoi d'une forte somme d'argent à son armée, que ses navires sur le littoral de la Méditerranée étaient prêts à transporter sept mille fantassins espagnols, qu'il faisait renforcer sa flotte à Gênes, qu'il cherchait à persuader au roi d'Angleterre d'attaquer la France du côté des Pays-Bas en joignant ses troupes à la cavalerie flamande. Cependant, comme les Anglais paraissaient enclins, depuis qu'ils avaient su l'entrée du roi de France dans Milan, à conclure une trève jusqu'au mois de mai 1526, il autorisait le vice-roi de Naples à la conclure également, s'il le trouvait nécessaire, et il prescrivait au duc de Sessa de suivre les indications du vice-roi, sans attendre de nouveaux ordres (2). Quelque temps après, l'empereur ayant appris l'accord que le pape, les Florentins et les Vénitiens, ses anciens alliés, avaient fait avec le roi de France, et l'aide en argent et en munitions que lui avait même donnée le duc de Ferrare, il s'en montra très courroucé. Il trouva que Clément VII, qui lui devait son élévation au pontificat (3), était impru-

(1) Papiers de Simancas, sér. D., L. 3, n° 54[26].

(2) Lettre de Charles-Quint, du 11 décembre 1524. — Correspondance avec Adrien VI et le duc de Sessa, etc., p. 210 à 212.

(3) Lettre de Charles-Quint au duc de Sessa, du 9 février 1525 *ibid.*, p. 212.

dent comme Italien, ingrat comme pape. Il menaça les Vénitiens de les faire repentir plus tard de lui avoir manqué de foi sans motif. Il dit que le duc de Ferrare pourrait bien pleurer un jour l'assistance qu'il accordait aux Français. Il défendit au duc de Sessa de parler désormais de Luther à Rome. Il avait promis, lorsqu'il était satisfait du pape, d'agir vivement en Allemagne contre l'hérésie en progrès, qu'il ne se proposait plus d'y poursuivre alors qu'il était mécontent de lui. Il ajouta du reste qu'il fallait dissimuler en attendant qu'on pût traiter chacun comme il le méritait, suivant qu'il aurait fait le bien ou le mal. Le duc de Sessa devait négocier une paix ou une trêve en se conformant aux instructions du vice-roi de Naples.

Le roi d'Angleterre témoignait plus ouvertement encore son irritation contre le pape; il envoya le chevalier Gregorio Casale à Rome avec des lettres remplies de plaintes et de menaces. Il blâmait amèrement Clément VII de consentir à ce que l'état de Milan fût laissé au roi de France. Si, dans son mécontentement, l'empereur se refusait à comprimer la croyance luthérienne en Allemagne, lui, dans sa violence, menaçait de l'introduire en Angleterre (1). Extrême en tout, ce prince véhément, qui avait obtenu naguère de Léon X le titre de défenseur de la foi pour avoir soutenu l'orthodoxie romaine contre Luther, était prêt alors, par ressentiment politique, à se détacher du saint-siége, comme il s'en détacha un peu plus tard sous les emportemens d'une passion déréglée.

Mais bientôt tout changea de face en Italie; les négociations reprises à Rome n'eurent aucune suite. Le vice-roi de Naples, qui était descendu jusqu'à Crémone dans l'espérance fort vaine de contraindre le roi de France à rappeler le duc d'Albany, revint dans la position qu'il avait un moment quittée. Il y fut joint successivement par les lansquenets de George Frundsberg, de Marx Sittich d'Ems, de l'archiduc Ferdinand et du duc de Bourbon, descendus des Alpes au cœur de l'hiver et arrivés au camp de Lodi du mois de décembre au mois de janvier (2). Le duc de Bourbon était alors prêt à poursuivre vigoureusement sur le Tessin la guerre qu'il avait voulu, après sa retraite de Provence, transporter dans la vallée même de la Seine. Il avait en effet proposé au roi d'Angleterre de descendre en Picardie au moment où François I[er] était avec toutes ses forces en Italie. Il lui avait demandé 200,000 écus d'or pour lever lui-même immédiatement en Allemagne une armée dont il choisirait les capitaines,

(1) *Lettere di Principi*, t. I[er], p. 147.

(2) « Sire, des dix mille Allemands que avoie mandés sont venus les six mille. Le reste vient. » Lettre de Lannoy à Charles-Quint, du 2 décembre. — Archives imp. et roy. de Vienne. — Et lettre de Lannoy à l'archiduchesse Marguerite, du 17 janvier 1525, dans *Captivité*, etc., p. 47 et 48.

qui serait toute à sa dévotion, et à la tête de laquelle il pénétrerait en France, entre la Lorraine et la Franche-Comté, et marcherait directement sur Paris. « Jamais, disait-il, il n'y eust plus grande apparence de venir au dessus du commun ennemy qu'à cette heure, attendeu qu'il est hors de son royaulme, lequel est dépourveu de gens de guerre et malcontent. Parquoy, avec l'intelligence que Mr. de Bourbon y a, il ne peut faillir de faire de grandes choses,... et ne faut point que le roy pense que si Mr. de Bourbon fait son armée à son appétit, qu'il s'en doibve retourner comme il a fait de Provence (1). » Il avait envoyé Beaurain en Angleterre pour montrer à Henri VIII l'opportunité et la facilité de cette entreprise, et puis il s'était transporté dans le Tyrol auprès de l'archiduc Ferdinand, afin d'en préparer l'exécution, si elle était agréée par Henri VIII. « Sinon, écrivait-il à Charles-Quint, je ne fauldray tout incontinent m'en retourner ici pour vos affaires (2). » La France avait été assez heureuse pour que le roi d'Angleterre n'adoptât point ces projets d'attaque, qui parurent incertains à sa défiance, coûteux à son avarice. Il ne voulut ni opérer une descente, ni fournir au duc de Bourbon les moyens de tenter une invasion par le chemin qu'il désignait, et où elle n'aurait en ce moment rencontré aucun obstacle de la frontière au cœur du royaume. Le duc s'était forcément résigné, et, sans perdre de temps, avec les troupes que lui avait remises l'archiduc Ferdinand et celles qu'il avait levées pour son propre compte, il était retourné au camp impérial (3).

Dès ce moment, l'armée impériale, renforcée d'au moins quinze mille Allemands, fut presque aussi nombreuse que l'armée française; elle l'égalait en infanterie, mais elle lui était inférieure en cavalerie et en artillerie. Elle se trouvait dans la nécessité de com-

(1) *Instructions du duc de Bourbon*, etc., données le 22 octobre à Pavie. — Mus. Brit. Vitellius, B. VI, f. 217.

(2) Lettre du duc de Bourbon à Charles-Quint du 4 décembre. — Archives imp. et roy. de Vienne.

(3) Le 5 janvier, il avait écrit de la route même à Henri VIII en lui annonçant ce qu'il allait faire : « J'ay trouvé monsr l'archiduc en si bonne volonté que mieux ne pourroit estre... Il envoie deux mille lansquenets, ensemble trois cents chevaux, le tout à ses dépens, oultre d'aultres bandes d'Allemands que je meine avec moy et en un bon nombre. Monsieur, j'ai sceu par un de mes serviteurs que les Françoys ont dit que je me suis retiré honteusement de Provence. J'y ay demeuré l'espace de trois mois et huit jours, attendant la bataille... La cause pourquoy je me suis retiré n'a pas été de ma volonté. Vous la sçavez par vos ambassadeurs. J'espère donner à cognoistre au monde que je n'ay pas crainte de luy (François Ier), car, au plaisir de Dieu, nous mectrons si près les uns des autres, que à grand peine nous démeslerons sans bataille, et feray en sorte que ni luy ni ceulx qui ont tenu ces propos de moy ne diront point que j'aye peur de m'y trouver. » Lettre du duc de Bourbon à Henri VIII, écrite de Trente le 5 janvier 1525. — Mus. Brit. Vitell. B. VII, f. 4.

battre; les généraux qui la commandaient ne pouvaient pas la tenir longtemps réunie, ils n'avaient pas d'argent et ne savaient comment s'en procurer; il était dû aux troupes des sommes considérables, et il fallait 130,000 ducats par mois (1). Les Espagnols ne recevaient plus rien, et à peine avait-on donné aux lansquenets récemment levés le *wartgelt* ou arrhes d'enrôlement, sans pouvoir leur remettre un florin de la solde de campagne. Bien qu'ils fussent zélés pour la cause impériale, leur dévouement n'aurait pas résisté au défaut prolongé de paie. Le duc de Bourbon et le marquis de Pescara furent d'avis de les conduire au plus tôt vers le Tessin, afin d'y attaquer le roi de France s'il acceptait la bataille, ou de délivrer Pavie s'il la refusait.

Cette ville était toujours étroitement bloquée; François I[er], enfermé dans ses retranchemens, campait autour d'elle depuis trois mois; il la croyait hors d'état de tenir plus longtemps, et il s'attendait d'un moment à l'autre à ce qu'elle capitulât. Il la serrait de si près que rien n'y pénétrait; la pénurie y était fort grande : dès le mois de novembre, on n'y avait plus mangé de viande de bœuf, de mouton, et les bouchers avaient été réduits à abattre les chevaux, les mulets, les ânes, dont ils vendaient la chair sur leurs étaux. Le bois manquait ainsi que le pain, et dans les rigueurs d'un hiver fort rude, on démolissait les maisons et les églises afin de se chauffer avec les poutres, les planches et les boiseries qu'on en tirait. L'argent n'y était pas moins rare, et les lansquenets demandaient incessamment leur solde; ils étaient prêts à se battre ou résignés à souffrir, mais à la condition qu'ils seraient payés. Antonio de Leyva avait fait monnayer les vases des églises et les flambeaux d'argent de l'université; il avait levé à plusieurs reprises des emprunts sur les nobles et sur les marchands de la ville, il avait même fondu une magnifique chaîne d'or qu'il avait au cou; enfin il s'était servi d'une somme de 3,000 ducats que deux Espagnols venus du camp impérial avaient introduite à grand' peine et à l'aide d'un stratagème dans Pavie, pour distribuer de temps en temps aux troupes une partie de ce qui leur était dû. Il continuait avec ses infatigables soldats à défendre la ville assiégée contre les Français, dont il repoussait les attaques par de continuelles sorties (2). Malgré la vigueur opiniâtre de sa résistance, il était exposé à succomber d'un moment à l'autre, faute de vivres et même de munitions, lorsque parurent du côté du nord les enseignes des impériaux.

(1) Lettre de Lannoy à Charles-Quint, du 25 novembre 1524. — Arch. imp. et roy. de Vienne.

(2) Tous ces détails sont tirés de F. Tœgius, qui rend compte jour par jour de ce qui se passe dans Pavie et des sorties d'Antonio de Leyva, du 21 décembre au 22 janvier 1525.

IV.

L'armée de Charles-Quint avait quitté Lodi le 24 janvier 1525 (1). Elle se composait d'un peu plus de vingt mille fantassins, d'environ sept cents hommes d'armes en y comprenant deux cents lances qu'avait amenées d'Allemagne le comte Nicolas de Salm, de cinq cents chevau-légers commandés par Castrioto, marquis de Cività-Sant'Angelo, qui tirait son origine de Scanderberg et la faisait remonter aux anciens rois de Macédoine. Elle n'avait que quelques pièces de canon. Sa force était dans les agiles arquebusiers espagnols dont Pescara devait tirer un si grand parti le jour de la bataille, et dans les masses serrées de ses lansquenets, aussi impétueuses qu'inébranlables, sous la conduite de George Frundsberg et de Marx Sittich d'Ems. L'armée, que commandaient le duc de Bourbon et le vice-roi de Naples, s'était mise en marche, suivie de chariots nombreux portant ses tentes, ses bagages, ses munitions et même ses vivres. Elle s'était emparée, sur le Lambro, de la ville de Sant'Angelo, afin de ne pas laisser après elle une garnison ennemie qui inquiéterait ses derrières et troublerait ses approvisionnemens. En peu de jours, le marquis de Pescara avait emporté cette ville d'assaut. Des bords du Lambro, l'armée impériale avait paru se diriger du côté de Milan, comme pour enlever la capitale du duché aux Français et les contraindre, par cette menace, d'aller à son secours en quittant Pavie; mais François Ier ne bougea point. Aussi les impériaux, arrivés à Marignan, changèrent de route; ils descendirent vers Belgiojoso et s'avancèrent du côté de Pavie avec le dessein d'en faire lever le siége ou de livrer bataille.

François Ier n'était pas disposé à refuser le combat. Ses forces restaient supérieures aux leurs, bien qu'il eût détaché de son armée le corps dont il avait donné le commandement au duc d'Albany pour l'expédition de Naples. Il envoya l'amiral Bonnivet, le maréchal de La Palisse et Chabot de Brion avec quatre cents hommes d'armes jusqu'à Belgiojoso, afin de surveiller les mouvemens des impériaux. Se portant lui-même de San-Lanfranco à Mirabello, il ne laissa devant Pavie que ses lansquenets et mit le reste de son armée en bataille, prêt à combattre l'ennemi, s'il s'avançait vers la chartreuse à l'extrémité septentrionale du parc. Il passa sous les armes le 1er et le 2 février, et il dormit pendant deux nuits en *homme de guerre*,

(1) « Et voyant l'estat des affaires et la grosse despense qu'il faut porter pour soutenir cette armée et le bon vouloyr en quoy sont les gens de guerre espagnols et allemands, avons conclud par ensemble de partir les XXI ou XXII de ce moys et nous mettre aux champs pour donner la bataille au roy de France. » Lettre de Lannoy à l'archiduchesse Marguerite, du 17 janvier 1525. — Dans *Captivité,* p. 47. — Ils ne partirent que le 24.

comme il l'avait fait autrefois sur le champ de bataille de Marignan (1); mais l'ennemi n'avança pas davantage, et, tournant vers sa gauche, il côtoya l'Olonna et alla dresser son camp à l'est de Pavie.

Cette hésitation des impériaux parut une marque de crainte à François Ier, qui, dans le détour qu'ils avaient fait, vit un refus d'en venir aux mains. Il s'entretint de plus en plus dans la pensée de combattre avec la confiance de vaincre, et fut prêt à mettre un succès certain à la merci d'une bataille douteuse. « Nos ennemis, écrivit-il à sa mère avec jactance, sont allés baiser Milan, puis ils ont paru devant Belgiojoso; mais l'amiral et quatre cents hommes d'armes leur ont fait tourner le nez. Ils se sont logés entre deux canaux, et, à cela, avons bien pu veoir qu'ils ne veulent point manger de la bataille. Suivant l'opinion que j'en ai toujours eue, je crois que la dernière chose que nos ennemys feront sera de nous combattre, car, à dire la vérité, nostre force est trop grosse pour la leur (2). »

Les impériaux s'étant portés vers le côté de Pavie par où il semblait le plus facile de secourir cette ville et d'en rompre le blocus, François Ier, par un mouvement habile, se plaça en face d'eux. Il avait quitté San-Lanfranco pour Mirabello; il se rendit alors du château de Mirabello aux abbayes de San-Paolo, San-Giacomo, San-Pietro, etc., qui s'étendaient à l'orient de la place assiégée. Il s'y établit avec la plus grande partie de ses troupes, laissant les Grisons de Salis et les Italiens de Jean de Médicis à la garde des retranchemens occidentaux et du cours du Tessin, tandis que le maréchal de Montmorency demeurait toujours dans l'île du sud et que le duc d'Alençon, avec un corps de fantassins et la plupart des hommes d'armes, occupait Mirabello et l'intérieur du parc. Distribuées sur des monticules, adossées vers le nord aux murailles du parc, touchant au Bas-Tessin vers le sud, couvertes à l'est par la Vernavola, qui coulait dans un lit assez profond avec des rives escarpées, ses troupes, au milieu desquelles il avait dressé son quartier, eurent une position inabordable, qu'il rendit plus forte encore en l'entourant de fossés et en la flanquant de bastions garnis de pièces d'artillerie. Il en fit un vrai camp retranché. Placé entre Pavie, qu'il serrait de près, et l'armée impériale, à laquelle il barrait le chemin, il empêchait l'une d'être secourue, l'autre de l'attaquer lui-même.

L'armée impériale ne pouvait pas essayer de forcer le passage sans s'exposer à une défaite. Ayant franchi l'Olona, dont elle s'était d'abord couverte, elle s'approcha à un demi-mille de l'armée fran-

(1) Lettre du trésorier Babou à la duchesse de Savoie, le 3 février 1525, devant Pavie. — Dans *Captivité*, etc., p. 62.

(2) Lettre de François Ier à la régente sa mère, du 3 février 1525. — Dans *Captivité*, etc., p. 59.

çaise, et campa à l'abri d'un terrain qui la protégeait contre l'artillerie des bastions. On était si près les uns des autres que les cris des sentinelles s'entendaient des deux parts, lorsqu'on les plaçait ou les relevait. Les artilleurs français et les couleuvriniers espagnols échangeaient des coups de feu des points les plus élevés de leur camp (1). Les deux armées restèrent dans cette position durant trois semaines, sans que les impériaux pussent secourir Pavie, ainsi qu'ils en avaient eu le dessein, et sans que les Français l'obligeassent à se rendre, comme ils en avaient l'espérance et s'y attendaient à chaque instant. « Pavie s'en va perdue, écrivait déjà François Ier au commencement de février, s'ils ne la renforcent de quelque chose, et ils tournoyent autour pour la faire tenir jusqu'au dernier soupir, qui, je crois, ne sera pas long, car il y a plus d'un mois que ceux du dedans ne beurent vin, ne mangèrent chair ni fromage (2). » Les assiégés manquaient même de poudre. Il fallait que l'armée impériale secourût promptement la place pour l'empêcher de succomber et battît l'armée française pour la secourir. Si elle différait de combattre, elle était réduite à se dissoudre (3). Elle avait épuisé ses vivres et ne pouvait plus rester sous les armes. C'était par un prodige d'habileté et encore plus d'ascendant que Pescara avait obtenu des Espagnols, Frundsberg des lansquenets, qu'ils tinssent campagne, sans recevoir leur solde, jusqu'à ce qu'on eût joint et vaincu l'ennemi. Il était urgent d'en arriver là. Les impériaux s'y préparèrent de longue main, et préludèrent à la grande bataille par une suite d'attaques hardies et d'entreprises heureuses.

De leur camp, où ils restèrent établis plus de deux semaines, ils firent pénétrer quelques secours dans Pavie par le côté de l'ouest, un peu dégarni depuis que François Ier l'avait quitté avec la masse de son armée. Antonio de Leyva avait surtout besoin de poudre. Le vice-roi, qu'il avertit de son état de détresse, fit partir dans la nuit du 7 au 8 février quarante cavaliers dont chacun portait un sac de poudre, et qui, après avoir tourné le parc, traversèrent des bois et parvinrent sans en être empêchés dans Pavie (4). Dès lors Antonio de Leyva multiplia ses sorties, qu'il dirigea surtout contre les assiégeans laissés sur le flanc occidental de la ville et qu'il rendit très meurtrières pour eux. Il en fit une que les circonstances favorisèrent singulièrement et qui permit d'introduire des provisions et des bestiaux dans Pavie. François Ier avait pris à son service des Grisons qui campaient

(1) Lettre de Lannoy à L. de Praet, du 10 février 1525. — Dans *Captivité*, etc., p. 63.

(2) Lettre de François Ier à la régente sa mère, du 3 février 1525. — Dans *Captivité*, etc., p. 59.

(3) Pescara à Charles-Quint, *Documentos ineditos*, etc., t. IX, p. 482 et 483.

(4) Lettre de Lannoy à L. de Praet, du 10 février, dans *Captivité*, etc., p. 63. — Tœgius, à la même date.

devant la ville bloquée du côté de l'ouest. Pendant qu'ils assistaient à ce siége, le rusé châtelain de Musso, qui tenait le parti de Charles-Quint et de Francesco Sforza, s'était emparé par stratagème de la forteresse de Chiavanna, clef de leurs vallées sur le lac de Como. Épouvantés de la perte d'une position aussi importante et voyant leurs montagnes ouvertes, les chefs de la ligue grise avaient rappelé en toute hâte leurs compatriotes du camp de François Ier, afin qu'ils accourussent à la défense de leur pays menacé. Les Grisons n'hésitèrent point. Malgré les engagemens qu'ils avaient contractés et la solde qu'ils avaient déjà touchée, moins sensibles à l'idée de l'honneur qu'au sentiment de la sûreté, ils partirent sans se laisser arrêter par aucune représentation, sans écouter aucune prière, et ils laissèrent l'armée du roi affaiblie à la veille d'une bataille. Le jour même où ils quittèrent les retranchemens français pour retourner dans leurs montagnes, Antonio de Leyva sortit de Pavie avec une forte partie de la garnison; il les attaqua vivement, les maltraita beaucoup sur leurs derrières, et rentra dans la place avec un butin considérable.

Ce ne fut pas le seul affaiblissement qu'éprouva François Ier. Un corps de troupes qui descendait des Alpes pour se rendre à son camp, s'étant arrêté sans précaution sur la Bormida, y fut surpris par les impériaux enfermés dans Alexandrie, battu, dispersé, détruit. Le délaissement des Grisons, la défaite du corps que faisait venir François Ier furent suivis d'une perte plus grave encore; Antonio de Leyva, dans une de ses sorties, avait jeté le désordre parmi les Italiens des bandes noires et en avait tué un grand nombre (1). Jean de Médicis voulut prendre sa revanche, et il attira la garnison enhardie dans une embuscade où elle eut beaucoup à souffrir; mais un coup d'arquebuse lui brisa la jambe et le contraignit à quitter le camp. Sa blessure laissa sans chef la troupe qu'il commandait, et qui se dispersa en partie. Elle priva l'armée de l'homme de guerre qui ressemblait le plus à Pescara et qui pouvait le mieux lui être opposé.

Pescara, depuis qu'il était en face du camp de François Ier, ne lui avait pas laissé un instant de repos; ses coups de main, bien dirigés, avaient constamment réussi. Une nuit même, à la tête des arquebusiers espagnols, il avait pénétré dans un des bastions du camp, l'avait pris, y avait tué tous ceux qui le défendaient, et s'était retiré en bon ordre après en avoir encloué les canons, ou les avoir jetés dans le fossé (2). Cependant, malgré leur présence et leurs succès, les impériaux ne parvenaient pas à délivrer Pavie. Cette ville avait soutenu un siége de quatre mois, et tout y était épuisé; elle se trou-

(1) Tœgius, à la date du 16 février. — Du Bellay, p. 482-483.

(2) *Relacion*, etc., de Juan de Oznayo. — *Documentos ineditos*, etc., t. IX, p. 446. — Tœgius.

vait hors d'état de résister davantage (1). Antonio de Leyva le fit savoir aux chefs de l'armée impériale, placée elle-même dans une situation qui ne pouvait pas se prolonger. Il lui était dû beaucoup, et l'on n'avait pu lui donner que fort peu de chose sur une modique somme d'argent que ses chefs s'étaient procurée à grand'peine (2). Elle tenait la campagne sans solde et subsistait pour ainsi dire sans ressources. Elle ne pouvait pas différer de combattre. C'est ce qu'écrivait à Charles-Quint le vice-roi de Naples, qui avait d'abord voulu traiter avec François Ier par l'entremise du pape, et que le duc de Bourbon et le marquis de Pescara avaient décidé à marcher contre la France. Il disait à l'empereur que livrer bataille, c'était hasarder et sa réputation qui serait compromise, et le duché de Milan qui serait perdu, et le royaume de Naples qui serait envahi, si son armée était battue; mais il ajoutait que la dissolution inévitable et prochaine de son armée, si elle ne combattait pas, l'exposerait plus sûrement encore à la ruine de sa réputation, à la perte du Milanais, à l'invasion de Naples. Il valait donc mieux courir la chance du combat, puisqu'il y avait possibilité de la victoire (3).

Mais comment en venir aux mains et remporter un succès assez décisif pour acquérir la domination en Italie et se procurer les moyens de maintenir sur pied l'armée rendue victorieuse? François Ier ne pouvait pas être forcé à combattre, s'il ne le voulait pas. Affaibli par l'éloignement du duc d'Albany, le départ des Grisons, la surprise des compagnies battues à la Bormida, la diminution des bandes italiennes de Jean de Médicis, averti par des échecs successifs, il ne devait pas s'exposer à une bataille. En restant dans son camp fortifié, il était assuré d'y être vainqueur, s'il était attaqué, comme l'avait été Prospero Colonna dans la position retranchée de la Bicocca. Il n'avait qu'à y demeurer immobile pour devenir le maître définitif du Milanais par la dissolution de l'armée impériale. C'est ce que lui conseillait Clément VII, qui était dans la plus grande anxiété depuis que les deux armées se trouvaient en présence. « Le pape, écrivait le dataire Giberto à Hieronimo Aleandro, nonce pontifical auprès de François Ier, craint que le roi de France ne hasarde une bataille et n'y aventure tout. Il y pense nuit et jour, aimant le roi très chrétien comme un vrai fils (4). » Clément VII faisait supplier François Ier par le comte de Carpi, son ambassadeur à Rome,

(1) Tœgius, à la date du 23 février.

(2) Lettre du 23 février de l'abbé de Najera à Charles-Quint. L'abbé de Najera était le trésorier de l'armée impériale. — Mss. Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, t. XLV.

(3) Lettre de Lannoy à Charles-Quint, du 21 décembre 1524 et du 25 février 1525. — Archives imp. et roy. de Vienne.

(4) Lettre du 19 février, dans *Lettere di Principi*, t. Ier, p. 147.

de se fortifier si bien qu'il ne pût pas être forcé de combattre, et d'attendre ainsi que l'armée ennemie se dispersât faute d'argent, parce qu'elle ne pourrait bientôt plus continuer la campagne. Le roi tint à ce sujet conseil. Les vieux capitaines et les plus sages furent d'avis de ne pas livrer la bataille. Ils dirent qu'en se maintenant dans la forte position qu'on occupait, ou qu'en se retranchant dans la position plus forte encore de Binasco entre Pavie et Milan, au milieu des canaux d'irrigation, on serait certain de vaincre sans même avoir à combattre, et qu'on gagnerait tout sans rien exposer (1). L'amiral Bonnivet et le maréchal de Montmorency furent d'une opinion contraire. Bonnivet exprima la sienne avec une confiance hautaine, en déclarant qu'il y aurait de la honte à prendre un parti si timide. « Vous proposez, dit-il, à notre brave roi de se retirer d'ici, de lever le siége, et de fuir une bataille qui se présente à nous tant désirée. Nous autres Français, n'en avons jamais refusé, et n'avons accoustumé de faire la guerre par artifices militaires, mais à belles enseignes découvertes, surtout quand nous avons pour général un vaillant roi qui doit faire combattre les plus poltrons. Les rois portent cet heur avec eux et ils portent aussi la victoire, comme notre petit roi Charles VIII au Taro, notre roi Louis XII à Aygnadel, et notre roi qui est ici à Marignan. Et il ne faut point douter qu'en le voyant aller le premier au combat (car il nous montrera le chemin), sa brave gendarmerie n'en fasse de même et ne passe sur le ventre à cette chétive de l'ennemi qu'elle rencontrera. Par quoi, sire, donnez la bataille (2). » Le discours de Bonnivet entraîna le roi. François I[er], que sa courageuse ardeur disposait à livrer bataille, se décida à l'accepter lorsqu'elle lui serait offerte. Il fit venir de Milan le sire de La Trémouille et le maréchal de Foix avec tout ce qu'ils purent lui amener de troupes, n'y laissant, sous Théodore Trivulzi, que les forces nécessaires à la garde de la ville et à la surveillance du château. Il attendit ainsi de pied ferme que l'ennemi vînt l'attaquer.

Les impériaux y furent bientôt contraints par la nécessité. Le duc de Bourbon, le vice-roi de Naples, le marquis de Pescara, le marquis de Cività-Sant'Angelo et les chefs des troupes allemandes tinrent conseil le 23 février. Il n'y avait plus de vivres dans leur camp. Il fallait vaincre ou se disperser. Le marquis de Pescara fut d'avis de ne pas différer davantage un engagement devenu indispensable (3). Il dit que, selon le prudent adage italien, cent ans de

(1) Guicciardini, lib. XV. — Relation de la bataille de Pavie et de la prise du roi par Sébastien Moreau, référendaire-général du duché de Milan, *Captivité*, p. 75, 76.

(2) *Vie des grands capitaines*. — Brantôme, Discours sur Bonnivet.

(3) « Los de Pavia no querian mas sufrir, y todo el ejército moria de hambre. » Lettre de Pescara à Charles-Quint. — *Documentos ineditos*, etc., t. IX, p. 482.

campagne valaient mieux qu'un seul jour de bataille, parce qu'on pouvait perdre dans une mêlée douteuse ce qu'on était certain d'acquérir par d'habiles manœuvres; mais il ajouta que, dans l'impossibilité où l'on se trouvait aujourd'hui de tenir plus longtemps la campagne, il fallait hasarder le combat comme l'unique moyen d'arracher à l'ennemi un avantage qu'on serait réduit sans cela à lui céder entièrement. Il proposa d'attaquer de nuit le camp des Français, non du côté qui faisait face au camp impérial et que rendaient inabordable les retranchemens dont il était couvert et les bastions qui le défendaient, mais en tournant vers le nord le parc, où l'on pénétrerait par une brèche pratiquée à la muraille sur un point qui ne serait pas gardé et dans un intervalle assez vaste pour donner passage à l'armée. On obligerait ainsi le roi de France à descendre de ses hauteurs fortifiées dans la plaine du parc afin de fermer l'accès de Pavie, ou à livrer Pavie s'il ne sortait pas de son camp retranché. Le duc de Bourbon appuya vivement l'avis de Pescara, et l'attaque fut décidée pour la nuit du 24 février, fête de saint Mathias et jour anniversaire de la naissance de Charles-Quint.

Antonio de Leyva, instruit le soir même du 23 février de la résolution prise, fut invité à mettre ses cinq mille hommes sous les armes, et, lorsqu'il entendrait deux coups de canon tirés par les impériaux, à seconder leur attaque en faisant une sortie qui placerait les Français entre deux feux (1). On se disposa à décamper pour être vers minuit à l'extrémité septentrionale du parc, où l'on espérait ouvrir une brèche bien avant le jour. Les soldats reçurent l'ordre de mettre des chemises blanches ou des morceaux de toile pardessus leurs armures, afin de se reconnaître en combattant dans l'obscurité d'une nuit de février. Pescara faisait dépendre le succès de sa manœuvre de l'audace et de la solidité des Espagnols. Il avait coutume de les instruire de ses projets pour les animer de ses sentimens. Cette fois il jugea plus que jamais nécessaire de les préparer à l'entreprise ardue qu'ils allaient exécuter. Il les assembla, leur dit ce qu'il attendait d'eux et ajouta : « Mes enfans, la fortune nous a placés dans une telle extrémité que, sur la terre d'Italie, vous n'avez pour vous que ce qui est sous vos pieds (2); tout le reste vous est contraire. La puissance entière de l'empereur ne parviendrait pas à vous donner demain dans la matinée un seul morceau de pain. Nous ne savons où en prendre, sinon dans le camp français, qui est sous vos yeux. Là tout abonde, le pain, le vin, la viande, les truites et les carpes du lac de Garda. Ainsi, mes enfans, si vous tenez à manger demain, marchons au camp des Français. » Les soldats es-

(1) *Documentos ineditos* et récit de George Frundsberg dans Brequigny, vol. 90.
(2) *Relacion* de Juan de Oznayo, t. IX, p. 450.

pagnols exprimèrent leur assentiment par leurs acclamations. Pescara leur promit la victoire, s'ils ne se débandaient pas pour piller et faire des prisonniers jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement maîtres du champ de bataille. « Alors, continua-t-il, tout sera à vous. » Frundsberg harangua aussi les lansquenets; il les disposa à combattre vaillamment pour l'honneur de l'empire et la délivrance de leurs cinq mille compatriotes enfermés dans Pavie.

V.

Au milieu de la nuit, l'armée se mit en mouvement dans l'ordre qui lui avait été assigné; elle remonta par un circuit vers la partie septentrionale du parc, où plusieurs compagnies de soldats et de pionniers l'avaient devancée, et travaillaient avec des solives, des pics et des pelles à en ébranler et à en abattre la muraille. Celle-ci, beaucoup plus solide qu'on ne l'avait supposé, résista longtemps, et toute la nuit fut employée à y faire des ouvertures suffisantes. L'aube paraissait lorsque le passage devint sur trois points praticable à des bataillons entiers, qui purent le traverser au milieu des décombres et par une brèche de quarante ou cinquante toises. Pescara fit avancer aussitôt le marquis del Vasto avec quinze cents lansquenets et quinze cents arquebusiers espagnols vers le château de Mirabello, afin qu'il s'en rendît maître sur les Français et qu'il se rapprochât de Pavie (1). Le reste de l'armée impériale franchit ensuite la brèche et pénétra dans le parc, où, au lieu d'une surprise de nuit, elle allait, par une claire et froide matinée de février, livrer une rude bataille (2).

En apprenant que les impériaux s'étaient mis en marche dans la nuit du 23 au 24 février, et qu'ils abattaient la muraille du parc pour s'ouvrir un chemin jusqu'à lui, François I[er] avait quitté ses retranchemens, et il s'était porté à leur rencontre avec son armée (3). Pendant la nuit même, il donna l'ordre aux hommes d'armes qui avaient leur poste à Mirabello de se replier de son côté. Descendu de son camp fortifié sur la bruyère du parc, il rangea en bataille ses troupes fort nombreuses, et qui semblaient animées de la même ardeur que lui. Le lieu était favorable à celle des deux armées qui

(1) Récit de Pescara dans sa lettre à Charles-Quint. — *Documentos*, etc., t. IX, p. 483.

(2) *Relation* de Sébastien Moreau, dans *Captivité*, etc., p. 77.

(3) « ...Au matin ilz firent leur entrée
Dedans le parc place bien esgalée.
Et nous aussi jà estions en bataille;
Artillerie bonne avions sans faille. »
(*Espitre* de François I[er], dans *Captivité*, etc., p. 120.)

avait la plus forte cavalerie et l'artillerie la plus considérable. François Ier avait plus d'hommes d'armes et de canons que les impériaux, sans leur être inférieur en infanterie. Il avait huit mille Suisses, cinq mille lansquenets, sept mille hommes de pied français, et six mille Italiens (1). Il plaça dans une position dominante et sur la droite, d'où n'était pas éloignée l'ouverture pratiquée dans la muraille du parc, ses pièces bien attelées, sous le commandement du sénéchal d'Armagnac, Jacques Gailliot, grand-maître de l'artillerie, qui devait prendre ainsi l'ennemi en écharpe et le foudroyer. Non loin de l'artillerie étaient rangés, en masses compactes, les lansquenets des bandes noires, à la tête desquels étaient François de Lorraine et le duc de Suffolk, Richard de la Poole. A la gauche des lansquenets, un peu en arrière, se trouvaient les bataillons serrés des Suisses composant le gros de son infanterie. Les compagnies d'hommes d'armes étaient sur les ailes de ces divers corps et les dépassaient un peu, selon la manière de combattre du temps. Le maréchal de Montmorency, rappelé de l'île du Tessin, conduisait l'arrière-garde, composée de soldats italiens et d'aventuriers français. Une troupe assez forte était laissée derrière l'armée pour surveiller Pavie et contenir sa garnison.

François Ier, qui commandait le corps de bataille, était placé dans le voisinage de l'avant-garde, confiée au plus ancien des maréchaux, à La Palisse, qui avait près de lui le duc d'Alençon. Précédant les bataillons de ses Suisses, entourés des grands-officiers de sa couronne et des gentilshommes de sa maison, il occupait, avec plusieurs compagnies de ses ordonnances, une plaine où cette vaillante cavalerie pouvait se déployer à l'aise et fournir des charges à fond. Après avoir rangé les divers corps de son armée dans le meilleur ordre sur cet emplacement, qu'il aurait choisi lui-même (2), s'il n'y avait pas été appelé par les mouvemens des impériaux, François Ier, l'esprit confiant, le cœur joyeux, la lance au poing, attendit, en capitaine qui croyait avoir bien pris ses dispositions et en chevalier qui brûlait du désir de combattre, le moment de fondre sur l'ennemi.

A la vue des impériaux, l'attaque commença par une vive canonnade. Ceux-ci, en entrant dans le parc, se dirigeaient du côté de Mirabello, où devait aussi se porter, au signal convenu, la garnison de Pavie. Ils s'y rendaient par une marche de flanc impossible à

(1) « Le roy m'a dit qu'il avait viij mille Suisses, v mille Almans, cette (sept) mille piétons français, et vi mille Italiens. » Lettre de Lannoy à Marguerite d'Autriche, du 25 février 1525, imprimée dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France,* 2e partie, t. Ier, p. 45.

(2) Lettera del Meo Paulo Luzascho, scritta al sr marchese di Mantua, Pighetone, 2 marzo 1525; d'après le récit de François Ier, dans le 6e volume de l'*Histoire d'Allemagne pendant la réformation* de Ranke, p. 164, 165.

continuer en présence d'une armée prête à les attaquer, et dont l'artillerie les balayait à leur passage. Le marquis del Vasto seul s'était élancé vers Mirabello, et y parvint avec ses trois mille Espagnols et lansquenets, qui n'y rencontrèrent aucune résistance et n'y prirent que des marchands ou quelques traînards laissés par les hommes d'armes dont la masse avait rejoint François Ier. Le sénéchal d'Armagnac tirait à coups pressés sur les corps espagnols et allemands qui avaient franchi la muraille et s'avançaient dans le parc. Il jetait le désordre dans leurs rangs et y faisait des brèches. « Vous n'eussiez vu, dit un témoin de la bataille, que bras et testes voler (1). » Embarrassés par quelques pièces d'artillerie qu'ils traînaient avec peine à travers des décombres et des fondrières, sans pouvoir s'en servir, les impériaux se jetèrent à la file, et presque en fuyant, dans un vallon qui les abrita contre le canon des Français. Deux compagnies d'hommes d'armes du duc d'Alençon et du seigneur de Brion, qui à la droite flanquaient les lansquenets au service de France, chargèrent leurs soldats débandés et les poursuivirent jusque sur le terrain où ils se mettaient à couvert.

L'affaire prenait une mauvaise tournure pour les impériaux. Au lieu de surprendre, ils étaient attaqués et presque battus. L'occupation de Mirabello devenait superflue, la jonction avec la garnison de Pavie n'y était plus possible, et l'on ne devait pas songer à s'y retrancher, comme le proposait encore le vice-roi. Il fallait livrer aux Français la bataille, que non-seulement ils acceptaient, mais qu'ils engageaient, et la leur livrer en réunissant contre eux toutes les forces impériales, en opposant à leur redoutable impétuosité l'opiniâtreté espagnole, en attaquant leurs pesans hommes d'armes par d'agiles arquebusiers, et en jetant les lansquenets sur les Suisses. C'est ce que saisit d'un coup d'œil l'habile et ferme Pescara, qui, après avoir la veille fait décider l'attaque, en prit ce jour-là la conduite. Il rappela soudainement de Mirabello le marquis del Vasto avec ses trois mille hommes; il prévint le vice-roi, qui était à l'avant-garde, que le moment était venu de marcher et de combattre; il pressa le duc de Bourbon, qui commandait le corps de bataille, d'arriver en toute hâte. Lannoy se résigna à attaquer sans beaucoup de confiance. Il fit froidement le signe de la croix, puis, se tournant vers les siens, il leur dit : « Il n'y a plus d'espérance qu'en Dieu; qu'on me suive, et que chacun fasse comme moi! » Il donna en même temps de l'éperon à son cheval, et, précédé du marquis de Civitâ-Sant' Angelo, qui conduisait la cavalerie légère, il se mit en mouvement avec toute son avant-garde.

François Ier s'avançait aussi, suivi de toute son armée. Il avait

(1) Du Bellay, t. XVII, p. 485, et récit de Pescara. — *Coleccion*, t. IX, p. 483, 484.

laissé en arrière treize enseignes de ses hommes d'armes avec ses bataillons d'hommes de pied, leur recommandant de marcher au pas (1) jusqu'au moment où ils seraient près de joindre l'ennemi et où ils pourraient l'assaillir. A la tête de la vaillante troupe des seigneurs de sa cour, des gentilshommes de sa maison et de deux compagnies de ses ordonnances, il fondit sur l'avant-garde ennemie. Rien ne résista au choc de ses cavaliers pesamment armés. Le roi abattit et tua d'un coup de sa lance le marquis de Cività-Sant' Angelo (2), dont il dispersa les chevau-légers, et avec son escadron victorieux il repoussa les hommes d'armes de Lannoy et rompit une troupe de piquiers et d'arquebusiers qu'il rencontra sur son passage. En les voyant fuir, il crut le sort de la bataille décidé. Dans son allégresse confiante, il se tourna vers le maréchal de Foix, qui était à ses côtés, et lui dit : « Monsieur de Lescun, c'est maintenant que je veux m'appeler duc de Milan. » Il poursuivit encore un peu les fuyards, puis il arrêta sa troupe pour faire souffler ses chevaux.

Il avait eu la supériorité dans le commencement de l'action, et la victoire semblait se déclarer en sa faveur; mais bientôt tout changea de face. Les ennemis, ébranlés au premier choc, ne s'étaient point découragés. Ils recommencèrent la lutte avec un élan nouveau, dirigés par l'adroit et indomptable marquis de Pescara, conduits par l'ardent et opiniâtre duc de Bourbon. Les trois mille combattans que Pescara avait rappelés de Mirabello entrèrent alors en ligne sous del Vasto. Ils attaquèrent la gauche de l'armée française en même temps que la cavalerie impériale, ralliée et renforcée, revint à la charge, appuyée de quinze cents arquebusiers que Pescara répandit autour d'elle pour abattre l'effort et diminuer la supériorité de la cavalerie française. De leur côté, les lansquenets de Marx Sittich et de George Frundsberg, formant, sous le duc de Bourbon, le corps de bataille, avaient quitté le vallon où ils s'étaient abrités et avaient marché au combat les rangs serrés. Sittich s'avançait sur la même ligne que le corps des troupes espagnoles, et Frundsberg tenait la gauche de Sittich, quoique un peu en arrière. Leurs bandes reçurent les décharges de l'artillerie française sans pouvoir y répondre, mais cette fois sans en être arrêtées. D'ailleurs les batteries du sénéchal d'Armagnac étaient déjà masquées en partie par les

(1) « Treize enseignes de gens d'armes de faict
Feys demourer fermes pour bon effect;
Nos Allemans avec eulx je laisse,
Leur commandant qu'ils marchassent sans cesse
Au petit pas. »
(*Épistre du roy*, etc., dans *Captivité*, p. 121.)

(2) « S. M. mette in cielo il marchese di S. Angelo, quale ella ammazò con la soe mani. » — Lettera del M[co] Paulo Luzascho, citée par Ranke, *Histoire d'Allemagne*, t. VI.

Allemands des enseignes noires, que François de Lorraine et Richard de la Poole conduisaient intrépidement à l'ennemi. Ces lansquenets formaient l'aile droite de l'armée de François I[er] et en avaient un peu débordé le centre, qu'occupaient les bataillons suisses. Ils rencontrèrent d'abord les lansquenets impériaux, qui les assaillirent avec le plus furieux acharnement. Sittich, à qui s'unirent les Espagnols, se jeta sur un de leurs flancs, et bientôt Frundsberg, qui venait un peu après, les attaqua sur l'autre (1). Les lansquenets des bandes noires se battirent bien : aucun d'eux ne recula; mais ils furent enfoncés malgré leur vive résistance, et périrent presque tous. Leurs deux intrépides chefs, le duc de Suffolk et François de Lorraine, perdirent la vie en combattant à leur tête.

Tandis que l'aile droite de l'armée française, qui, par son mouvement, avait paralysé son artillerie, succombait sous le choc des impériaux, le centre éprouvait un sort pareil. Les arquebusiers espagnols y avaient fait de grands ravages parmi la grosse cavalerie des compagnies d'ordonnance, qu'ils attaquaient en tirailleurs agiles et qu'ils atteignaient avec une adresse meurtrière. Leurs coups de feu pressés et sûrs perçaient les armures, abattaient les grands chevaux de ces pesans hommes d'armes, qui ne pouvaient pas les joindre et ne surent pas les repousser. Le désordre se mit dans leurs rangs; ils se rejetèrent en arrière et rompirent l'ordonnance des Suisses, contre lesquels s'avancèrent et tirèrent alors les arquebusiers espagnols. Ces célèbres bataillons helvétiques ne soutinrent pas la renommée de bravoure et de solidité qu'ils avaient laissé entamer à Marignan, qu'ils avaient compromise à la Bicocca, et qu'ils perdirent à Pavie. Ébranlés par le mouvement de retraite des hommes d'armes, incommodés sur leur flanc gauche par le feu des arquebusiers, assaillis de front par Pescara et Vasto, qui menèrent contre eux leurs troupes enhardies, menacés à leur droite par les lansquenets de Sittich et de Frundsberg, qui s'avançaient après avoir battu les bandes noires, ils ne résistèrent pas longtemps et lâchèrent pied presque sans combattre.

François I[er], après avoir fait reprendre haleine aux siens, s'était de nouveau jeté dans la mêlée. Sa lance, qui avait frappé tant d'ennemis, était brisée, et il avait tiré sa grande épée de bataille, dont il se servait vaillamment. Il croyait poursuivre sa victoire, lorsque, se tournant vers sa droite, il vit l'ébranlement et la déroute des Suisses. « Mon Dieu! qu'est-ce (2)? » s'écria-t-il tout surpris, et il se dirigea du côté des Suisses pour les arrêter et les ramener au combat; mais ses efforts, pas plus que les instances de Jean de Diesbach

(1) D'après le récit de Pescara et celui de Frundsberg, dans *Coleccion*, etc., t. IX, p. 484, et dans Brequigny, v. 90.

(2) Lettera del M[co] Paulo Luzascho, citée par Ranke.

et du seigneur de Fleurange, qui les commandaient, ne parvinrent à leur faire tourner de nouveau les enseignes contre les impériaux. Se plaçant alors à la tête d'une troupe d'hommes d'armes qu'il rallia, François I[er] se précipita en désespéré sur la cavalerie ennemie et les arquebusiers qui la soutenaient. Il aurait pu se sauver, il aima mieux être tué ou pris que d'encourir le déshonneur de la fuite. Avec une intrépidité sans égale, il chargea les impériaux, et suivi de tous ceux parmi les siens qui ne voulaient ni reculer, ni se rendre, ni survivre à une défaite, il chercha à les enfoncer. Il y eut en ce moment une mêlée confuse et meurtrière. Tandis que Pescara, qui y reçut trois blessures, avançait toujours, Antonio de Leyva, sorti de Pavie avec ses cinq mille hommes de pied, ses trois cents lances et ses chevau-légers, venait à sa rencontre. Il avait culbuté le corps qui avait été laissé sur les derrières de l'armée française pour le contenir, et il pressait les fuyards entre la garnison encouragée et l'armée victorieuse. Pendant quelque temps, on combattit sans ordre et sans merci. Parmi la grande noblesse française, qui se comporta héroïquement dans cette journée, beaucoup avaient déjà péri, beaucoup plus alors tombèrent morts ou blessés. Le vieux La Trémouille, qui depuis la fin du dernier siècle avait fait toutes les guerres, resta sur le champ de bataille. Le premier des maréchaux de France, le généreux La Palisse, y perdit glorieusement la vie. Le comte de Saint-Paul, cadet de la maison de Bourbon-Vendôme, fut frappé non loin du roi, et le maréchal de Foix reçut à ses côtés une blessure qui l'abattit et qui devait être mortelle. Le bâtard de Savoie, grand-maître de France, et le grand-écuyer San-Severino, chef du parti français au royaume de Naples, eurent, vers la fin de la bataille, le sort qu'avaient eu dans les commencemens le duc de Suffolk et François de Lorraine, morts à la tête des lansquenets. L'amiral Bonnivet alla se faire tuer au milieu des rangs ennemis pour ne pas voir l'armée détruite, le roi prisonnier, et ne pas assister à un désastre dont il était en partie cause (1).

François I[er] combattait toujours. Quoique blessé à la face et à la main, il était retenu par son fier courage au milieu des ennemis qu'il frappait de sa longue épée; mais son cheval, déjà atteint, ayant été percé d'un coup de lance par le comte Nicolas de Salm, il tomba sous lui et fut entouré d'Espagnols et d'Allemands qui le pressèrent de se rendre. Il s'y refusa en se débattant encore (2).

(1) D'après les récits divers de Pescara, de Frundsberg, de François I[er], de Du Bellay, etc.

(2) « Et là je fuz longuement combatu,
Et mon cheval mort soubz moy abatu.
. . . .
De toutes pars lors despouillé je fuz,

Serré de près par ceux qui se disputaient sa capture et cherchaient à s'emparer de ses armes, il était exposé au péril de leur rivalité violente, lorsque le vice-roi de Naples, averti, accourut vers le lieu où il était renversé, descendit de cheval, le dégagea, le releva, et, en s'inclinant devant lui, le reçut prisonnier de l'empereur. Objet d'admiration pour sa bravoure, de respect pour son infortune, François Ier ne fut pas mené dans Pavie, où il aurait paru en captif après avoir compté y entrer en maître. Selon son désir, il fut conduit dans le monastère de Saint-Paul (1), placé au milieu du camp d'où la veille il dominait l'Italie, maintenant perdue. Il devait être transporté de là dans la forteresse de Pizzighitone, sous la garde de deux cents hommes d'armes et de douze cents fantassins espagnols, commandés par le sévère et vigilant capitaine Alarcon.

En moins de deux heures, une belle armée, ayant à sa tête un prince valeureux et les généraux les plus braves, avait été battue et presque anéantie. Plus de dix mille hommes avaient péri sur le champ de bataille ou s'étaient, en fuyant, noyés dans le Tessin, dont Antonio de Leyva, à sa sortie de Pavie, avait envoyé détruire le pont. Les meilleurs chefs de guerre, les grands officiers de la couronne, les premiers seigneurs du royaume, étaient tués ou pris. Le plus ancien des capitaines, La Trémouille, qui avait eu la gloire, comme Bayard, d'être appelé le chevalier sans reproche, avait succombé les armes à la main. Trois maréchaux de France, l'amiral, le grand-maître, le grand-écuyer, étaient parmi les morts ou les prisonniers. Ceux-ci furent nombreux et des plus considérables. Le roi de Navarre, le comte de Saint-Paul de la maison de Vendôme, le seigneur de Fleurange de la maison de La Mark, Federico da Bozzolo de la maison de Gonzague, le prince de Talmont, héritier de La Trémouille, le maréchal Anne de Montmorency et le seigneur Chabot de Brion, qui devaient succéder aux charges, à l'autorité ainsi qu'à la faveur du bâtard de Savoie et de Bonnivet, les seigneurs de Lorges, de La Rochepot, de Montjean, etc., partagèrent la captivité de François Ier. Le premier prince du sang, le duc d'Alençon, beau-frère du roi, y échappa

Mays deffendre n'y servit ne reffuz.
. . . .
Bien me trouva en ce piteux arroy,
Exécutant leur chef le viceroy.
Quand il me vit, il descendit sans faille,
Affin qu'ayde à ce besoing ne faille.
Las! que diray? cela ne veulx nyer,
Vaincu je fuz et rendu prisonnier. »

(*Épistre* de François Ier, dans *Captivité*, p. 123, 124.)

(1) « Rex autem gallorum ad cœnobium divi Pauli, ubi ante conflictum hospitabatur, sic eo rogante fuit comitatus. » Franciscus Tœgius, à la date du 24 février.

seul. S'étant replié de l'avant-garde sur le centre, il avait contribué avec la cavalerie, mise en désordre par les arquebusiers espagnols, à rompre l'ordonnance des Suisses, et avait quitté précipitamment le champ de bataille. Sa fuite, qui fit sa honte, deux mois après causa sa mort. Avec lui se sauvèrent quelques centaines d'hommes d'armes et quelques milliers de fantassins, qui parvinrent à franchir le parc et remontèrent en désordre vers Milan. Ils y portèrent la funeste nouvelle de la bataille perdue. Théodore Trivulzi, à qui avait été laissée la garde de cette ville, en sortit sur-le-champ et prit avec sa troupe le chemin des Alpes. Les vainqueurs étaient embarrassés du grand nombre de leurs prisonniers; ils renvoyèrent quatre mille soldats français et suisses, qu'ils auraient dû nourrir et dont ils n'auraient rien tiré, en leur faisant promettre de ne pas servir de quelque temps; mais ils convinrent de ne pas mettre tout d'abord à rançon les principaux seigneurs et les grands personnages du royaume tombés entre leurs mains et de les retenir sous une étroite surveillance.

La défaite de Pavie n'était pas seulement un immense revers, c'était encore un redoutable danger : elle décidait du sort de l'Italie et exposait la sûreté de la France, en rendant certaine la perte de l'une et probable l'invasion de l'autre. L'implacable duc de Bourbon demandait à opérer cette invasion sur-le-champ. A la suite d'une bataille aussi décisive, qu'il avait contribué à gagner comme à livrer (1), rempli d'une joie orgueilleuse, emporté par ses opiniâtres ressentimens, enivré d'ambitieuses espérances, il voulait déposséder au profit de Henri VIII l'infortuné prisonnier de Charles-Quint. Plus confiant que jamais, il renouvela au roi d'Angleterre la proposition de le faire avant peu roi de France (2), en assurant que rien désormais ne s'opposerait à la prise de possession d'un pays privé de chef et dépourvu de défenseurs. En effet, sans roi, sans capitaines, sans armée, sous le coup de ce grand désastre et dans un semblable dénûment, tout était à craindre pour le royaume de France, si l'ennemi se montrait aussi habile qu'il avait été heureux.

MIGNET.

(1) Lettre de sir John Russell à Henri VIII, écrite de Milan le 11 mars 1525. — Mus. Brit. Vitellius. B. VII, f. 77.

(2) Le duc de Bourbon écrit dans ce sens à Henri VIII le 10 mars. — Mus. Britann. Vitellius. B. VII, f. 76

LA

NOUVELLE-GRENADE

PAYSAGES DE LA NATURE TROPICALE.

III.

RIO-HACHA, LES INDIENS GOAJIRES ET LA SIERRA-NEGRA.

I.

A Sainte-Marthe, j'avais vu la vie grenadine sous son aspect le plus paisible et le plus gracieux (1). A Rio-Hacha m'attendaient de tout autres spectacles. Avant-poste de la civilisation grenadine, cette ville n'est séparée des tribus sauvages que par l'embouchure d'un fleuve. Là se heurtent sans se confondre plusieurs sociétés différentes : les paresseux descendans des conquérans espagnols, les Goajires nomades, les Aruaques industrieux et craintifs, çà et là quelques Européens, groupes épars qui représentent l'élément moderne du progrès.

Avant de me faire ses adieux, le capitaine de la *Margarita*, qui m'avait conduit à Rio-Hacha, m'engagea vivement à choisir pour gîte le *Palacio-Verde*. J'étais déjà fait aux exagérations de langage; cependant le nom ambitieux de *Palais-Vert* me fit supposer des balcons élégans, de longues arcades mauresques, des groupes de palmiers, des jets d'eau bruissant au milieu des fleurs. Je hâtai le pas et j'arrivai bientôt à l'endroit désigné. J'avais beau regarder, je

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1860.

ne voyais qu'une simple maisonnette basse, percée de cinq ou six fenêtres à volets verts : c'était sans doute à ces volets que la maison avait dû le nom sonore dont l'avait gratifié le propriétaire. Le *Palacio-Verde* servait alternativement de collége et d'auberge ; lorsque je me présentai, il était occupé par une quinzaine de gamins qui, sous prétexte d'apprendre à lire, se pourchassaient autour des tables et montaient sur les bancs. Le directeur du collége s'avança gravement vers moi, sa grammaire espagnole à la main, et m'annonça que pour le moment il n'était plus aubergiste : « Ma maison et tout ce que je possède sont à votre disposition, comme moi-même ; cependant, si vous préférez demeurer à l'hôtel, je vous recommanderai la maison de votre compatriote don Antonio Rameau. »

Celui-ci, personnage gras et fleuri, simplement vêtu d'une chemise et d'un caleçon, était assis devant sa porte au milieu d'un groupe de personnes à peine habillées plus décemment que lui. Il déploya pour me recevoir des manières tout à fait parisiennes qui contrastaient singulièrement avec son costume, et me présenta l'un après l'autre les membres de la société, tous compatriotes ; c'était une véritable colonie de Français amenée par le hasard sur cette plage lointaine. On sait que notre nation est instinctivement plus attachée au sol natal qu'aucune autre nation d'Europe ; les émigrans français qui s'exilent volontairement laissent toujours leur cœur dans la patrie et nourrissent jusqu'à la mort l'espoir de revenir. Excepté dans les grandes villes, où ils forment des communautés nombreuses, ils se sentent complétement dépaysés ; ils ne parviennent jamais à comprendre comment ils ont pu quitter la terre chérie : aussi refusent-ils presque tous de se faire naturaliser. Le Français, séparé de la patrie par les flots de l'immense mer, semble croire que la civilisation n'a qu'une capitale, Paris, et le monde qu'une voix, celle qui part de la France. Dans tout compatriote, il voit un ami, quelle que soit son origine ou son passé, et le nom de Français lui fait pardonner fautes et crimes. Il n'en est pas de même pour l'Anglais : celui-ci est plus exclusif dans son patriotisme ; il est à lui-même son propre pays et peut se passer de frères. Quant aux Allemands émigrés, ils dépouillent leur nationalité comme un vêtement, et le plus souvent ils affectent à l'étranger de se mépriser les uns les autres.

Le cercle français de Rio-Hacha se réunissait tous les soirs devant la maison de l'ingénieur Rameau ou dans le *patio* du vice-consul. Ce dernier, excellent vieillard qui, pendant mon long séjour à Rio-Hacha, m'a rendu de nombreux et importans services, habitait la Nouvelle-Grenade depuis trente ans environ ; il n'était plus Français que par son patriotisme exalté : par son mariage, ses relations, son

commerce, ses mœurs, il était devenu complétement néo-grenadin, et ne présentait aucun des traits saillans qui distinguaient ses compatriotes.

Mon hôte l'ingénieur, ou pour parler plus modestement le maréchal-ferrant Rameau, était encore un enfant de Paris, et son caractère n'avait en rien changé depuis son arrivée à Rio-Hacha. Fils d'un huissier au ministère de l'intérieur, il avait fait ses études à l'école des arts et métiers d'Angers; mais, comme il l'avouait lui-même, il n'avait jamais rien compris à la science et n'avait étudié que des recueils de chansonnettes. A sa sortie de l'école, il s'empressa de se marier, et depuis quelques mois déjà il était en ménage, lorsque, dans un café, il fit la rencontre d'un joyeux négociant du Havre que ses correspondans de Rio-Hacha avaient chargé d'expédier par le prochain courrier un ingénieur français qui sût forer un puits artésien. Le négociant propose l'affaire à Rameau. Le jeune marié hésite d'abord, mais la triple perspective de visiter le Nouveau-Monde aux frais d'une compagnie, de gagner une somme considérable et de mériter le titre d'ingénieur, le décide bientôt. Pour apprendre la théorie des puits artésiens, il achète un volume d'une encyclopédie populaire, fait pour le compte de la société grenadine l'acquisition des engins indispensables, embrasse sa femme et son vieux père, et le voilà déjà voguant sur l'Atlantique et s'efforçant, malgré le mal de mer, de parcourir son manuel. Arrivé à Rio-Hacha, il se met hardiment à l'ouvrage et fore au premier endroit qu'on lui désigne. Le travail marche bien pendant quelques semaines; mais les outils se cassent sur un banc de rochers. Il les retire, les répare de son mieux et recommence le forage. Les machines se brisent de nouveau, et l'argent souscrit par les actionnaires se dépense en réparations et en achats. Des récriminations s'élèvent : on accuse l'ingénieur français de ne pas savoir son métier, et finalement on l'invite à donner sa démission; quant aux outils, on les jette dans le trou de sonde, qu'on recouvre de quelques planches. Malgré l'évanouissement de tous ses rêves de gloire et de fortune, Rameau ne se décourage pas; il se fait maréchal-ferrant, forgeron, armurier, brocanteur, maître d'hôtel; il répare des arcs et des flèches, fabrique des étriers et des éperons pour les Indiens Goajires. La fortune lui sourit, et grâce à ses nombreux talens, il peut se permettre de faire tous les jours une sieste de plusieurs heures. Il a pris une *comprometida* pour gouverner sa maison et voit grandir autour de lui une demi-douzaine d'enfans de toutes les couleurs et complétement nus. C'était là mon amphitryon.

Le doyen des Français de Rio-Hacha était don Jaime Chastaing, menuisier-ébéniste de son état, mais rentier par nature. C'était un

individu sec et parcheminé, toujours coiffé d'un bonnet de coton qu'il portait sur l'oreille d'un air délibéré. Habile ouvrier, il avait quitté la France sur la foi d'un capitaine de navire qui dépeignait Rio-Hacha comme un Eldorado; mais, paresseux au-delà de toute expression, il avait dédaigné de travailler pour s'enrichir, et peu à peu il était tombé dans une misère relative. Aussi quelle amertume quand il était obligé de rester pendant deux ou trois jours devant son établi pour gagner de quoi faire face aux dépenses de tout un mois! Il en prenait occasion pour maudire sa destinée et se croire le plus malheureux des hommes. Grand contradicteur, il ne sentait la joie renaître dans son âme que lorsqu'il avait pu triompher dans une petite escarmouche de paroles et de sophismes; alors il caressait sa moustache blanche, inclinait d'un air provocateur son bonnet de coton et parlait avec complaisance des avantages de l'étude. Peu de jours après mon arrivée, il découvrit dans ma chambre quelques numéros dépareillés d'un recueil philosophique : ce fut pour lui la découverte d'un monde. Désormais il ne discuta plus que sur le moi et le non-moi, l'immortalité de l'âme, la personnalité de Dieu et autres questions transcendantales. Fort des armes qu'il prenait dans son arsenal de syllogismes, il triomphait de tous ses adversaires, et on n'osait qu'en tremblant aborder certains sujets dont il s'était réservé le monopole. Le seul sentiment qu'il se gardât de contredire était le patriotisme; il parlait de la France avec le même respect que les autres membres du cercle.

Vers le commencement de mon séjour à Rio-Hacha, un nouveau-venu vint augmenter la colonie française : c'était un capitaine naufragé. Issu d'une famille de loups de mer bretons, il avait été envoyé de bonne heure au séminaire de Rennes, avait été reçu bachelier ès-lettres et bachelier en théologie; mais un beau jour l'amour de cette mer qui l'avait bercé tout enfant lui était revenu au cœur: il avait jeté le froc aux orties et s'était engagé comme matelot à bord d'un navire en partance pour Pondichéry. De mer en mer, de rivage en rivage, il avait parcouru le monde sous des pavillons de toutes couleurs, anglais, américain, chinois, hollandais. Il s'était fait nommer officier par l'iman de Mascate, il avait pris femme dans l'île de Madagascar; puis, fuyant le mariage comme il avait fui le célibat, il avait mis dix-huit cents lieues entre son épouse et lui, et il avait été exercer le métier de pirate dans les îles de la Sonde. Sa témérité inouie, son intelligence, son instruction réelle, fortifiée encore par ses voyages et ses aventures, lui avaient mis cent fois la fortune entre les mains, et cent fois il l'avait laissée s'envoler par amour de l'inconnu. Enfin, dans le port de Cumanà, il avait pu acquérir une goëlette avec laquelle il faisait un com-

merce de contrebande très fructueux sur les côtes de la Colombie, entre La Guayra, Puerto-Cabello et Carthagène. Dans une nuit de tempête, sa goëlette s'était perdue avec tout son chargement sur un des bancs de sable qui ferment l'entrée de la lagune de Maracaïbo, et lui-même n'avait pu s'échapper qu'à demi-nu. Recueilli le lendemain par un navire de Rio-Hacha, il était arrivé dans cette ville, sans ressources, presque sans habits, mais non pas sans courage. Le soir même de son arrivée, il avait recommencé à bâtir l'édifice de sa fortune : installé au coin d'une rue, sur un escabeau que lui avait prêté l'ingénieur Rameau, il offrait aux *peones* et aux gamins des bananes, des tasses de café, des plaques de sucre. Vrai charlatan, il accompagnait ses harangues de grimaces et de lazzis, au grand ébahissement des *caballeros* et au non moins grand scandale du vice-consul français, ancien capitaine lui-même, qui voyait dans cette conduite un double outrage à la dignité du Français et à celle du marin. Mais qu'importait la dignité au capitaine Delarroque? Huit jours après son arrivée, il avait un petit pécule, ramassait le suif que les bouchers de Rio-Hacha jetaient dans la rue, fondait une modeste fabrique de chandelles, et réalisait des bénéfices qui lui permettaient de songer à un prochain départ pour la Californie, où il voulait se faire mineur. Le soir, il ne manquait jamais d'assister au conciliabule français, dont il était le plus bel ornement; malheureusement sa langue était parfois beaucoup trop déliée par la *chicha* du pays, et il racontait alors avec une certaine complaisance sa vie de brigandage et de piraterie; il se vanta même un jour avec un ricanement de satisfaction d'avoir été marchand de nègres et d'avoir aidé au massacre de l'équipage d'un croiseur anglais. Je n'ai jamais vu scélérat plus fier de ses prouesses : il ressemblait par l'égoïsme et l'amour du mal à un *rowdie* américain; mais, quand il était sobre, son esprit, son instruction, ses manières servaient de passeport à ses vices.

Un autre capitaine assistait régulièrement aux réunions du soir; c'était un vieillard qui, de naufrage en naufrage, était venu échouer sur cette plage lointaine à deux mille lieues de sa patrie. Trop vieux et trop cassé pour entreprendre un dernier voyage, il avait pris le parti de rester où la fortune l'avait jeté et se considérait comme une épave abandonnée par les flots sur le sable du bord. Avec les débris de son avoir, il s'était fait bâtir une cabane en face de la mer, et passait les journées devant sa porte à contempler les navires se balançant au loin dans la rade. Tous les soirs, à la même heure, on apercevait le vieux capitaine, tournant le coin de la rue, appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire; sans force pour marcher, il faisait lentement glisser ses pieds à demi engloutis dans le sable : il avançait

ainsi comme une ombre. Arrivé au milieu de ses compatriotes, il s'asseyait épuisé de fatigue, et faisait un signe de tête en guise de salut, car il était devenu presque muet à la suite d'un asthme. En entendant les sons de la douce langue maternelle, il se ranimait peu à peu, ses yeux brillaient, il se sentait revivre. C'était bien là le patriotisme dans toute sa force instinctive. Pour lui, nous étions la France avec ses joies, sa gloire et sa beauté; en nous, il aimait tout son passé, sa jeunesse, ses souvenirs, son bonheur disparu. Excellent vieillard! que d'années il a vécu ainsi, n'ayant que deux choses pour l'aider à vivre : pendant la journée, la vue de la mer, et le soir, l'ouïe du beau langage français!

Il serait injuste d'oublier deux membres très assidus du club en plein vent, les frères Bernier, mulâtres de Jacmel, exilés à la suite d'un soulèvement contre Soulouque. Ils se disaient Français comme tous les Haïtiens, à l'endroit desquels la France a pourtant de si graves reproches à se faire, et, pour bien constater leur origine, ils rappelaient souvent le nom de leur bisaïeul, le célèbre médecin du Grand-Mogol Akhbar. On n'apprécie pas d'ordinaire à sa juste valeur l'influence que les races latines et la France en particulier exerceront dans toute l'Amérique par l'intermédiaire des Haïtiens : essentiellement imitateurs, ils reçoivent avec enthousiasme ce qui leur vient de l'ancienne métropole, et, forts de l'autorité que leur donne leur existence en corps de nation, ils enseigneront facilement tout ce qu'ils ont appris aux dix ou douze millions de nègres qui habitent le Nouveau-Monde.

Je ne fréquentais pas le cercle français d'une manière très assidue, et le plus souvent je préférais jouir de la solitude sur quelque dune au bord de la mer. Peu de jours après mon arrivée, je remerciai de son hospitalité l'ingénieur Rameau, et je louai à l'autre extrémité de la ville une maison agréable, ombragée par un petit groupe de palmiers. Là j'eus quelques difficultés que j'étais loin de prévoir; mon propriétaire, le señor Morales, ne voulait pas entendre parler de loyer, et j'eus de la peine à lui faire accepter la modique somme mensuelle qui lui revenait. C'est à ce propriétaire modèle que je dois une foule de renseignemens sur la société de Rio-Hacha, sur le mécanisme de l'administration locale, la géographie des environs, les Indiens Goajires et ceux de la montagne. Un Néo-Grenadin qui rend service ne sait pas mettre de bornes à sa complaisance.

La ville de Rio-Hacha, moins régulièrement bâtie que Sainte-Marthe, a l'immense avantage de ne pas être en ruines; ses rues, bordées de trottoirs en briques, mais très poudreuses et assez mal alignées, pénètrent chaque année plus avant dans la campagne, et le nombre des habitans dépasse déjà 5,000, population considérable

pour une ville de la côte. Presque toutes les maisons, recouvertes de feuilles de palmier, sont bâties en bois et en pisé; aussi est-on obligé de les réparer très souvent, et les murailles, exposées à la violence des pluies, sont complétement percées dans l'espace de quelques saisons. Les seuls édifices en pierre sont la douane, la grange qui sert de palais au corps législatif de la province, deux ou trois maisons particulières, et l'église, assez vaste monument auquel on a travaillé pendant quarante ans; elle est surmontée d'un phare érigé en 1856, le premier qui ait été élevé aux frais d'une ville néo-grenadine. Un seul des trois forts qui défendaient Rio-Hacha au temps des Espagnols subsiste encore, les flots ont depuis longtemps sapé les deux autres, dont les fondemens sont devenus de petits récifs couverts de polypiers. Les tremblemens de terre, si fréquens et parfois si terribles dans d'autres parties de la Colombie, semblent n'avoir été pour rien dans cette œuvre de destruction. En revanche, une lente dépression du sol a peut-être eu lieu, car on a remarqué en plusieurs endroits des envahissemens graduels de la mer, et la rue de la Plage (*calle de la Marina*), jadis la plus importante de Rio-Hacha, a cessé d'exister; elle a été emportée par les flots. Autrefois un mouvement en sens inverse a dû se produire avec une grande intensité : la plaine entière, composée d'alluvions marines et de calcaires coquilliers, a l'apparence d'une baie récemment émergée; les récifs perdus dans l'intérieur des terres ont des contours aussi nets qu'à l'époque où les anfractuosités en étaient creusées par les brisans; les sables paraissent avoir été déposés de la veille, et les marécages laissés dans les bas-fonds sont encore salés comme au jour où une levée de galets les sépara de la mer.

La plaine de Rio-Hacha peut avoir seize lieues grenadines dans tous les sens; elle recouvre une superficie d'environ 6,400 kilomètres carrés, limitée à l'ouest par la Sierra-Nevada, au sud par des montagnes de porphyre appelées sierra de Treinta ou de San-Pablo, à l'est par la rivière qui a donné son nom à la ville et qui la sépare des déserts et des marécages de la péninsule goajire. Au pied des hauteurs et sur les rives des cours d'eau, cette plaine est extrêmement fertile; mais dans la zone la plus voisine de Rio-Hacha, le manque d'eau douce et la nature sablonneuse du terrain rendent toute tentative d'agriculture extrêmement précaire, si ce n'est sur le bord du fleuve, où l'on n'ose pas s'établir à cause du redoutable voisinage des Indiens. La campagne n'est qu'un fourré d'arbres épineux et de broussailles croissant sur des dunes, le long d'anciennes plages marines, autour de marais infects. Dans les conditions actuelles de l'agriculture grenadine, il serait absurde de faire des tentatives sérieuses de colonisation aux environs de Rio-

Hacha, puisqu'en s'éloignant d'une dizaine de lieues vers le sud ou vers l'ouest on peut trouver d'admirables terrains encore inoccupés et infiniment plus propres à toute espèce de culture.

En 1856, le vice-consul français fit planter cinq cent mille pieds de sésame dans un champ de vingt hectares environ qu'il avait fait défricher près du promontoire de Mariangola, à six kilomètres à l'ouest de Rio-Hacha. Il me détaillait complaisamment ses espérances. « En défalquant, disait-il, un quart du prix que peut me rapporter ma récolte vendue à Marseille, je puis compter sur 13,000 piastres par saison, soit 26,000 piastres par an. » Malheureusement les pluies furent peu abondantes, et les plantes, qui croissent assez bien au milieu des fourrés où elles sont protégées des rayons du soleil par le feuillage épais, se flétrirent dans ce vaste champ sans ombrage avant d'avoir produit leur semence. Le chimérique revenu net de 26,000 piastres se solda par une perte de quelques centaines de francs. On peut s'attendre à un résultat semblable dans la plus grande partie du territoire qui s'étend autour de la ville.

Des *barrancos*, larges ravines formées par les eaux de pluie dans le sous-sol d'argile rouge et s'élargissant à mesure qu'elles se rapprochent de la mer, coupent la plaine dans tous les sens et rendent la marche très pénible, même au chasseur le plus obstiné. Bien que la législature vote chaque année des subsides pour élargir les routes sablonneuses qui se dirigent vers les villages de l'intérieur, cependant on ne peut encore les parcourir qu'à pied ou à cheval; on ne trouverait pas une seule charrette ou tel autre véhicule de même genre à trente lieues à la ronde. Le vice-consul anglais, *el primer caballero* de la ville, possède une voiture qui est pour ainsi dire le symbole de sa puissance, et que les jeunes élégans viennent lui emprunter parfois pour traverser à grandes guides les places et les rues de Rio-Hacha, et disparaître dans un tourbillon de poussière aux yeux des badauds effarés. Un autre *caballero*, señor Atensio, s'est fait construire une gondole dorée qui ne lui sert jamais, mais qu'il a le plaisir de montrer à ses visiteurs, exposée dans sa cour.

Ne pouvant guère pénétrer dans les fourrés environnans, ni suivre les sentiers où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe dans le sable, les habitans de Rio-Hacha en sont réduits, pour leurs promenades, à longer le bord de la plage que chaque vague vient aplanir et parsemer de coquillages, ou bien à parcourir d'un bout à l'autre la jetée qui tremble sous le choc des flots. La rade de Rio-Hacha est extrêmement riche en vie animale. La mer est parfois toute jaune de méduses; sous de vastes étendues d'herbes marines, qui changent la surface des eaux en une immense prairie, de nombreuses tortues franches naviguent de concert; des cormorans, appelés *busos* dans

le pays, plongent gauchement, tandis que des bandes de *tangatangas* voletant autour des oiseaux massifs, ou même se perchant sur leurs dos, attendent patiemment qu'ils aient saisi une proie pour la leur ravir. Le soir, des volées triangulaires d'oiseaux pêcheurs, semblables aux bataillons d'une armée, se dirigent vers les marais situés à l'ouest, au pied de la Sierra-Nevada; le matin, elles reviennent dans le même ordre, sans jamais rien changer à la régularité de leurs voyages diurnes. Souvent on voit dans l'eau apparaître le requin, à la poursuite de dorades ou d'autres poissons; mais les baigneurs n'en sont pas effarouchés et n'en continuent pas moins leurs ébats. « *Regaleme Vmd una peseta et darei una patada al tiburon,* » (donnez-moi dix sous, et je donnerai un coup de pied au requin). Ils nagent jusqu'auprès de l'animal, se glissent sous son ventre et lui appliquent un coup de pied: le monstre s'enfuit avec toute la rapidité de ses nageoires. Les requins de ces parages doivent sans doute la placidité de leur caractère à l'abondance de nourriture qu'ils trouvent le long des côtes. Je n'ai jamais entendu parler que d'un seul accident: un requin, rôdant autour de la jetée, happa un jour par mégarde le pied d'un petit garçon qui s'était couché sur le bord de la plage et que les vagues venaient recouvrir par intervalles. Quant aux terribles requins pantoufliers (*tintoreras*), on ne les voit jamais dans la rade de Rio-Hacha, dont les eaux ne sont pas sans doute assez profondes pour qu'ils puissent y chasser à leur aise.

A chaque extrémité, la ville est gardée par un lieu d'horreur et de sang : à l'ouest, l'abattoir public; à l'est, les hangars aux tortues. L'abattoir se compose simplement de pieux plantés dans le sable du rivage; bien qu'on ait eu soin de l'établir sous le vent, il s'en échappe toujours une odeur pestilentielle de sang figé mêlé aux herbes marines et aux débris de carcasses putréfiées; des poils, des lambeaux de chair, des ossemens sont épars çà et là; l'écume de la mer se rougit en glissant sur le sable. Des vautours *gallinazos* au long cou nu entouré d'un collier rouge, des aigles *caricaris* dressés fièrement sur des viandes corrompues, des bandes de chiens hurlans entourent l'abattoir, où de maigres bœufs achetés le matin aux Indiens Goajires flairent l'odeur des cadavres avec des beuglemens sourds. Le plus souvent les bouchers leur fendent le jarret pour les empêcher de briser la corde qui les retient, et ils les laissent toute la nuit baignés dans leur sang; ils ne les achèvent que le lendemain matin, puis aussitôt après ils les coupent en morceaux et les vendent. Les hangars aux tortues ne sont guère moins horribles; souvent on compte sous ces toits de branches et de feuilles plus de cent tortues franches pesant chacune plusieurs quintaux; la tête pendante, le cou démesurément enflé, les yeux injectés de sang, ces

animaux attendent souvent pendant des semaines entières le coup de hache qui doit fendre leur plastron et mettre un terme à leurs souffrances.

Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, Rio-Hacha, qu'on appelait alors Ciudad de la Hacha, était célèbre par son opulence : des joailliers, des monteurs en perles, des changeurs établis des deux côtés de la *calle de la Marina*, étalaient d'immenses richesses gagnées dans le commerce des perles que les Indiens pêchaient à trois lieues au nord-est de la ville, près du cap de la Vela. Aussi la cité de la Hacha était-elle le point de mire des pirates des Antilles, et la tradition rapporte que pendant le cours de deux siècles elle a été onze fois mise au pillage et livrée à l'incendie; mais elle contenait de tels élémens de prospérité qu'elle se releva onze fois de ses ruines. Enfin, lors de l'expédition de l'amiral Vernon contre Carthagène, celui-ci, voulant ruiner à tout jamais le commerce de Rio-Hacha, expédia vers le cap de la Vela plusieurs navires de guerre qui détruisirent tous les récifs perliers de ces parages en les draguant pendant des mois entiers. Depuis, les huîtres à perles seraient, dit-on, beaucoup moins nombreuses qu'autrefois, et cette diminution, coïncidant avec une grande baisse dans le prix des perles fines, a considérablement amoindri l'importance de Rio-Hacha. Aujourd'hui une quinzaine d'Indiens tout au plus s'occupent de la pêche des perles; un seul bijoutier, vieillard qui trouve que tout va très mal dans le pire des mondes possibles, fait vibrer en maugréant la corde de l'instrument qui lui sert à monter les bijoux; il vend d'assez jolies parures pour quelques *pesetas*.

Le commerce de la ville consiste surtout en bois du Brésil et de Nicaragua, que les Indiens et les paysans des provinces de l'intérieur apportent à dos de mulet, en graines de *dividivi* (1), en cuirs, et depuis quelques années en café et en tabac. Les principaux articles d'importation sont les denrées alimentaires; les navires de New-York apportent le maïs et la farine; les villages de la Sierra-Negra expédient du café et des fruits; Dibulla, petit port situé à quinze lieues à l'ouest, fournit les bananes et le cacao; les Indiens Goajires amènent les bœufs; la mer donne ses innombrables poissons, ses tortues et ses coquillages. Ainsi les Rio-Hachères dépendent complétement d'autrui pour leur alimentation journalière; néanmoins l'avenir de Rio-Hacha est magnifique, car cette ville, l'une des moins insalubres de toute la Côte-Ferme, est le débouché naturel d'une immense région qui se peuple rapidement. Toutes les

(1) *Coulteria tinctoria;* les graines sont employées en Angleterre pour le tannage des cuirs.

productions de la Sierra-Nevada, de la Sierra-Negra, du fertile bassin de Valle-Dupar, de la péninsule goajire, ne peuvent s'exporter que par Rio-Hacha; tôt ou tard les denrées du Haut-Magdalena et de la lagune de Maracaïbo, centuplées par l'agriculture, prendront en grande partie la même voie. Plusieurs riches commerçans juifs de l'île hollandaise de Curaçao ont, avec le flair de leur nation, deviné l'importance future de Rio-Hacha et y ont établi des succursales; déjà la plus grande part du commerce de la province est entre leurs mains. Pendant les dix dernières années, le total des échanges a toujours été en grandissant, et aujourd'hui le mouvement des navires s'élève à plus de 30,000 tonneaux par an. Les armateurs riohachères possèdent à eux seuls près d'une vingtaine de bricks et de goëlettes : c'est à peu près les deux tiers de toute la marine commerciale de la Nouvelle-Grenade. Malheureusement Rio-Hacha n'a pas de port, mais seulement une rade foraine où les trois-mâts ne peuvent ancrer qu'à un ou deux milles de la côte. Ce désavantage, joint au peu d'importance des marées, qui ne s'élèvent guère qu'à 50 centimètres de hauteur, empêche les bateaux à vapeur de visiter fréquemment les eaux de Rio-Hacha; quand un de ces navires fait son apparition, la nouvelle s'en répand immédiatement dans tous les villages de la province, et des centaines de curieux se promènent constamment sur la jetée pour voir de loin l'étrange navire.

Excepté dans ces derniers temps, où la rivalité de Sainte-Marthe et de Rio-Hacha a produit quelques troubles regrettables, le gouvernement et l'administration de cette dernière ville ont toujours fonctionné sans obstacles sérieux. Comme dans toutes les autres cités grenadines, on jouit dans celle-ci d'une telle liberté que l'étranger paisible peut rester pendant des années dans le pays sans que rien lui rappelle le pouvoir : il n'y a ni soldats, ni agens de police, ni douaniers en uniforme, ni collecteurs d'impôts, ni employés se distinguant du reste des citoyens par quelque signe extérieur. Les dépenses de la cité sont défrayées uniquement par les droits de tonnage et de phare prélevés sur les navires de commerce. Tous les habitans de la ville sont de fait investis des fonctions de magistrat, et, comme tels, font exécuter la loi; c'est à leur honneur que sont confiés la sécurité et l'ordre publics. Il en résulte que l'administration locale ne peut avoir de force réelle que par le concours de tous les citoyens, et si la commune n'entrait pas quelquefois en conflit avec les gouvernemens de Sainte-Marthe et de Bogotà, dont les décisions, prises sans une parfaite connaissance de cause, ont plus d'une fois lésé les intérêts locaux, toute révolution, tout cahot politique, deviendraient impossibles.

Rio-Hacha, à l'exemple de toutes les autres communes de la Nou-

velle-Grenade, a modelé sa constitution sur celle de la république. Le gouverneur (*gobernador*) ou président, qui, lors de mon séjour à Rio-Hacha, n'était qu'un simple épicier et marchand d'écaille de tortue, est chargé de veiller à l'exécution des lois, d'expédier des rapports au gouvernement central, de conserver les archives de la commune et de faire publier les actes officiels; comme les juges et tous les autres fonctionnaires, il est nommé à la majorité des voix. La chambre des représentans, composée des mandataires des villes et bourgs de la province, se réunit dans une ancienne église à demi ruinée, dont le nom sonore est aujourd'hui *palacio de la Libertad*; là, sous les yeux de leurs concitoyens admis à la barre de l'assemblée, ils discutent sur les voies et moyens, l'entretien des sentiers, l'achat de livres et de brochures pour la bibliothèque communale, les diverses questions d'intérêt local. Il va sans dire qu'à l'exemple de toutes les assemblées délibérantes du monde entier, celle-ci, qui ne se compose pourtant que de vingt-quatre membres, se divise en gauche, en centre et en droite. Cette dernière fraction, formée surtout de riches propriétaires, est en général satisfaite de la marche des choses, et cherche à prévenir toute discussion sérieuse en réclamant l'ordre du jour; d'ordinaire la droite dispose de la majorité des voix. La gauche, moins nombreuse et moins bien disciplinée, finit cependant par faire passer tous les projets d'intérêt public, grâce à l'appui que lui donnent la jeunesse et le journal *intermittent* publié par les libéraux. Intermittent, ai-je dit : en effet, à l'époque de mon séjour à Rio-Hacha, ce journal paraissait à intervalles irréguliers, comme la plupart des publications périodiques de la Nouvelle-Grenade, et n'avait d'existence sérieuse qu'aux époques des élections ou d'une grande agitation politique. On ne se doute guère des difficultés que rencontre un rédacteur de journal à la Nouvelle-Grenade. Compositeurs, prote, imprimeurs, refusent de travailler quand ils n'y voient aucun intérêt patriotique pressant, et, s'érigeant eux-mêmes en comité de censure, débattent l'utilité de la publication; selon les circonstances, ils donnent ou refusent leur *imprimatur*. Autant ils semblent redouter le travail lorsque des questions graves ne préoccupent pas l'esprit public, autant dans les grandes occasions ils mettent de feu au service de la cause; ils passent alors le jour et la nuit à l'imprimerie, composent à la hâte le journal et des appels au peuple, puis se font afficheurs et distributeurs, parcourent la ville et annoncent les nouvelles comme des crieurs publics. Derrière eux se forment des attroupemens composés également de jeunes gens enthousiastes qui s'emparent des exemplaires, pénètrent dans la salle des délibérations de l'assemblée et déploient ostensiblement les feuilles encore humides et les gigan-

tesques affiches comme pour protester d'avance contre toute décision peu libérale. On sait la terreur mystérieuse qu'éprouvent les nègres de l'intérieur de l'Afrique à la vue du *papier parlé;* de même, en voyant le journal accusateur où ils lisent d'avance leur condamnation, les législateurs de Rio-Hacha se déjugent souvent et cèdent sur les questions en litige : force reste à la parole imprimée. Toute proportion gardée, la presse a une influence bien autrement puissante sur les masses encore ignorantes que sur les peuples déjà policés; à Rio-Hacha, le journal libéral est bien certainement un troisième pouvoir.

L'administration, purement municipale, se compose d'un *jefe politico* (maire) et d'un conseil rarement convoqué. Le maire que j'ai connu était un jeune homme exerçant, selon les circonstances, l'état d'orfévre ou celui de menuisier; très timide et très doux, il semblait vouloir se faire pardonner son existence, et cherchait à se rendre invisible en glissant entre tous les partis. On l'avait choisi pour remplacer un *jefe politico* à peu près fou, qui, de son côté, péchait par trop d'arrogance, et sans prévenir personne, mettait à exécution les plus étranges lubies. Un jour il ouvrit la prison, où étaient renfermés plusieurs voleurs et un meurtrier. « Donnez-vous la peine de sortir, messieurs. » Nos gens ne se le firent pas répéter deux fois.

Les fêtes nationales se célèbrent ordinairement par de grands bals donnés sur la place publique *urbi et orbi*. Le *jefe politico* se met alors sous les ordres du Français Chastaing, et, doux comme un mouton, élève les pieux, rabote les planches, attache les draperies, déroule les guirlandes, déploie les drapeaux. Rien de charmant comme ces bals éclairés obliquement par la lumière discrète de la lune : les danseurs bondissent autour des colonnes décorées de verdure; les femmes ont leurs cheveux noirs tressés de fleurs et de feuilles, et quand les musiciens cessent leurs accords, la voix solennelle de la mer les reprend sur un mode plus grave. Cependant les fêtes les plus splendides sont les processions célébrées en l'honneur de la *santisima Virgen de los Remedios*, patronne qui, dans l'opinion des Rio-Hachères, est bien autrement puissante que la Vierge des Douleurs ou que celle des Vertus. Jadis elle était représentée dans l'église de Rio-Hacha par une statue d'argent vêtue de perles; mais depuis longtemps cette statue a été mise en gage par un prêtre joueur chez un Juif de Curaçao, et probablement, à cette heure, elle est transformée en lingots ou en pièces de cinq francs. La nouvelle statue, tournée en bois de gaïac par don Jaime Chastaing et pourvue d'une tête en carton et en fil de fer, n'est, pendant trois cent soixante-quatre jours de l'année, l'objet d'au-

cune vénération; mais au jour de la grande fête elle recouvre soudain pour vingt-quatre heures le pouvoir miraculeux de l'ancienne. Une foule tumultueuse, composée surtout de femmes et d'enfans, envahit l'église dès le matin pour faire la toilette de la Vierge et lui tresser des guirlandes de fleurs; quand elle est revêtue de tous ses atours, on l'emporte en triomphe, et la procession se forme; les principaux personnages bibliques y figurent : Jésus-Christ avec une barbe postiche et des morceaux de clinquant autour de la tête, Lazare couvert d'une lèpre trop réelle, Judas, mannequin vêtu à la dernière mode, Simon de Cyrène ployant sous le faix de la croix et s'enivrant d'eau-de-vie, sans se préoccuper des probabilités historiques, puis des anges et surtout des diables sans nombre qui réjouissent le public par leurs grimaces et leurs contorsions. Au-dessus du groupe principal, on aperçoit la statue de la Vierge, qui agite ses bras, roule ses yeux dans leurs orbites, remue violemment les lèvres; arrivée sur le bord de la mer, elle ne manque jamais de jeter dans les flots sa couronne de papier doré. Aussitôt des gamins, complétement nus ou vêtus seulement d'une chemise déchirée, se précipitent dans l'eau pour reconquérir la précieuse couronne; on la replace sur la tête de la statue, qui s'empresse de la jeter de nouveau dans la mer, aux grands applaudissemens de la foule. C'est là ce qu'on appelle des miracles (*milagros*), et la fête n'est splendide que si la statue a daigné en faire au moins une centaine. Dès que la Vierge miraculeuse a été replacée dans sa niche, on se presse autour du mannequin qui représente Judas, on le charge de malédictions, on le couvre de boue, on le lacère de coups de sabre, puis on le suspend à un pieu devant la maison du Juif le plus généralement détesté, et on le crible de balles jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux. Le soir, grande réunion sur la place publique, combats de coqs devant les tavernes, danses improvisées dans les rues par les *bogas* (1) et les *peones*.

Cet amour des processions mimiques, qui, du reste, diminue graduellement, et ne peut, à Rio-Hacha, se comparer avec celui qui distingue les habitans de Quito et d'autres villes de la Colombie, n'implique nullement une grande foi, et c'est avec une certaine incrédulité railleuse que les Rio-Hachères réclament des miracles. Il leur en faut, parce qu'ils sont dans le programme de la fête : la tradition de la ville les exige; c'est par eux qu'on se rattache au passé et que la chaîne des temps est renouée. On raconte que, lors de la dernière expédition des pirates contre Rio-Hacha, la foule effrayée accourut sur la plage, portant l'image vénérée de la Vierge,

(1) Marins, bateliers.

afin de conjurer le danger. La statue jeta sa couronne d'or bien loin dans la mer; les flots respectueux s'écartèrent en frémissant devant cet objet sacré, et dans leur retraite précipitée engloutirent les embarcations des pirates; c'est ainsi que la ville fut sauvée. Depuis, la Vierge est tenue tous les ans de donner une répétition de son miracle, et les Rio-Hachères, comme jadis nos ancêtres assistant à la représentation de quelque mystère, se passionnent à la vue du prodige qu'ils font eux-mêmes. Quant au martyre qu'ils infligent au traître Judas, on ne peut s'en étonner dans un pays où les Juifs ont entre les mains la plus grande partie du commerce, où le taux de l'intérêt s'élève de 2 à 4 pour 100 par mois. Ces pratiques soi-disant religieuses, qui au fond n'indiquent autre chose qu'une poésie grossière et un grand amour du clinquant et du bruit, sont à peu près tout ce qui reste de l'antique foi parmi les populations mélangées des côtes néo-grenadines. Sur les hauts plateaux de l'intérieur et dans la république de l'Équateur, où les descendans des aborigènes forment encore la masse du peuple, la superstition est bien plus vivace; elle a quelque chose d'austère et d'immuable. En se mélangeant, le fanatisme de l'Espagnol et la docilité de l'Indien ont disposé les esprits à la crédulité la plus absolue. Il est certaines provinces où les prêtres exercent encore une telle influence que les paroissiens paient volontairement la dîme malgré l'abolition officielle de cet impôt; l'appel direct fait à l'intérêt pécuniaire des fidèles par le législateur n'a pas suffi pour les ébranler dans leur aveugle soumission.

Dans les districts de la côte, l'abolition des dîmes et la séparation complète de l'église et de l'état n'ont pas peu contribué à calmer le zèle des fidèles et à rendre les prêtres impopulaires. En effet, ceux-ci se sont crus obligés d'augmenter le tarif du casuel, de s'approprier les vases sacrés, d'instituer des collectes en leur faveur. Alors les paroissiens ont commencé à s'apercevoir de la grossière ignorance de leurs prêtres, et les histoires scandaleuses ont été colportées avec plus de *gusto* que jamais. Ici l'on s'est étonné que le prêtre demandât de l'argent pour parier aux combats de coqs; ailleurs on lui a demandé pourquoi il ne choisissait les enfans de chœur que dans sa propre famille; les récriminations ont parfois dégénéré en émeutes, et dans plusieurs localités de la province de Rio-Hacha on est allé jusqu'à raser les églises. A Camarones, village de plus de 1,200 habitans, on n'a pas célébré un seul service religieux depuis dix ans.

A Rio-Hacha, les choses n'en sont pas encore venues à ce point, grâce peut-être à la vanité des citadins, flattés de posséder une si magnifique église; mais celle-ci devient de plus en plus déserte et

les hommes n'y entrent plus que lors des enterremens, des baptêmes et autres cérémonies de même genre. La plupart des mariages ne sont pas bénis par le prêtre et se célèbrent sans aucune formalité religieuse ou civile. Aucun déshonneur ne s'attache à la *comprometida;* elle est reçue dans toutes les sociétés avec les mêmes égards que la femme légitimement mariée, ses enfans jouissent des mêmes avantages sociaux que ceux de ses compagnes qui ont reçu officiellement le titre d'épouses, et lorsque son mari lui est infidèle, l'opinion publique la protége avec autant ou même plus d'énergie que si elle avait prononcé le oui sacramentel devant le curé de la paroisse et le *jefe politico*. Rien de plus trompeur que les jugemens portés sur les mœurs d'un pays d'après des idées préconçues. Il est certain qu'au premier abord certains de nos moralistes seraient fort choqués à la vue de cette société où les frontières du mariage sont si mal limitées; ils ne trouveraient pas assez de paroles de dégoût pour ces femmes succinctement vêtues qui font leurs ablutions à peu près en public et quelquefois avec un liquide que les duègnes de Séville jettent la nuit sur les joueurs de mandoline; mais il est vrai pourtant que, malgré la violence des passions méridionales, cette société, si *shocking* en apparence, est pour le moins aussi pure que la nôtre: la corruption froide et convenable, cette affreuse plaie de nos sociétés modernes, y est complétement inconnue.

II.

La ville de Rio-Hacha est à la merci des Indiens Goajires. Ceux-ci pourraient facilement la raser, mais ils la respectent parce que l'intérêt est chez eux plus puissant que l'esprit de vengeance : ils ne sauraient se passer des denrées et des marchandises qu'ils trouvent à Rio-Hacha, et qu'un long usage leur a rendues nécessaires. Si le commerce cessait par une cause quelconque, le lendemain la ville serait brûlée.

Pour contempler les Goajires dans toute leur pittoresque beauté, il faut se rendre le matin à l'embouchure du Rio-de-Hacha, située, selon les saisons, à un jet de pierre ou bien à un ou même deux kilomètres à l'est de la cité. C'est là, dans le bassin toujours changeant formé par le mélange des eaux douces et des eaux salées qu'une grande partie de la population rio-hachère prend chaque jour ses ébats; cette agglomération des deux sexes dans le même bassin est à peu près inévitable, car en amont de l'embouchure les crocodiles infestent la rivière, et dans la mer, où le voisinage des requins, sans être dangereux, n'est cependant point agréable, les

méduses ou orties de mer changeraient souvent le bain en un véritable martyre.

Le fleuve, parfaitement parallèle au rivage de l'Océan sur une longueur de plusieurs kilomètres, n'est séparé de la côte que par une étroite levée de sable et de coquillages, au-dessus de laquelle les vagues viennent à chaque instant épancher dans le courant un peu de leur écume. Cette levée, que les chocs successifs des flots affermissent comme une muraille, est le chemin que suivent les longues caravanes des Goajires qui viennent approvisionner la ville de bestiaux, de viande, de poissons, de tortues, de bois, de charbon, et apportent des marchandises diverses, bois de teinture, sel, graines de dividivi. De loin, cette interminable file d'hommes et d'animaux, composée souvent de plusieurs milliers d'individus et s'avançant sur une étroite langue de sable qui se renfle à peine au-dessus des vagues bondissantes, présente l'aspect le plus fantastique : on dirait un peuple en marche à la surface des eaux. C'est surtout à l'embouchure même, là où les flots de la mer et le courant du fleuve se brisent sur la barre et forment de rive à rive une *reventacion* (1), qu'il faut observer le passage des Goajires. Les chevaux s'arrêtent, l'œil hagard, la crinière en désordre, et flairent longuement l'eau écumeuse; les femmes, drapées dans leurs manteaux bleus et coiffées d'un vaste chapeau de paille à glands de coton rouge, ramènent leurs pieds sur la selle de leur monture et s'assoient à la turque en élevant leurs enfans dans leurs bras; les chefs de famille et les vieillards relèvent leurs vêtemens, et, tenant d'une main l'arc ou le fusil, de l'autre la bride du cheval effaré, l'entraînent au milieu du courant, dont les remous rapides tourbillonnent autour d'eux; les jeunes gens, plus décens que les Rio-Hachères soi-disant civilisés, se nouent une ceinture autour des reins, plongent d'un bond superbe dans le fleuve et nagent impassibles à travers la foule hurlante des négrillons; d'autres luttent avec les taureaux effrayés ou les ânes rétifs qui ne veulent pas traverser la ligne des brisans. Au-delà de cette scène, éclairée par la lumière si éblouissante et si vive de la zone torride, s'étend la surface illimitée de la mer bleue; dans le lointain apparaissent la vieille forteresse ruinée, les maisons de Rio-Hacha, ombragées çà et là par des bouquets de cocotiers, puis les montagnes bleues de la sierra et ses glaciers, qui se détachent sur le ciel comme une dentelle transparente. Le soir, les caravanes franchissent de nouveau le fleuve pour aller passer la nuit dans leurs *ranchos* épars.

Le territoire occupé par les Goajires est une péninsule de 14 ou

(1) Traînée semi-circulaire d'écume.

15,000 kilomètres carrés, longue de 220 kilomètres environ, et rattachée au continent par un isthme, en partie marécageux, large de 60 kilomètres. Au centre s'élève le massif montagneux de Macuira, qu'un petit chaînon de collines rattache aux dernières ramifications des Andes; tout le reste de la péninsule se compose de savanes, de lagunes, de forêts de mancenilliers, de mangliers et d'arbres épineux. Quelques ruisseaux, descendus des flancs du Macuira, se perdent dans les sables de la plaine, excepté pendant la saison pluvieuse, où leur cours arrive jusqu'à la mer. Au nord-est, des pointes rocheuses et des îles de récifs, telles que les Monges, Punta-Chimare, Punta-Gallinas, Punta-Chichibacoa, frangent le rivage, et, par leur position transversale à la direction que suivent ordinairement les navires en route pour Carthagène ou Sainte-Marthe, causent un grand nombre de naufrages. Deux ports excellens et admirablement abrités, El Portete et Bahia-Honda, s'ouvrent sur la côte septentrionale de la péninsule, entre le cap la Vela et Punta-Gallinas. C'est à Bahia-Honda que Bolivar, dans ses rêves d'empire, plaçait le siége de la capitale des états hispano-américains; malgré ses divers avantages, il est probable que la nouvelle cité n'aurait grandi que très lentement, non parce qu'elle est située dans une région plus infertile encore que la plaine de Rio-Hacha, mais parce qu'elle n'est le débouché naturel d'aucune des riches provinces de l'intérieur, et que sa position excentrique en fait une véritable impasse.

Quoi qu'il en soit, tous les établissemens espagnols qui existaient autrefois sur la péninsule ont été depuis longtemps détruits par les Goajires, et le dernier vestige du village de Bahia-Honda, consistant en un hangar appartenant à un négociant de Rio-Hacha, a été brûlé il y a environ dix ans. Il n'existe pas un seul *pueblo* dans toute la Goajire, et la vie nomade des Indiens nous fait présumer qu'on n'en construira pas de longtemps, si ce n'est dans les gorges de Macuira et sur la rive droite du Rio-de-Hacha. Les Goajires, dont on évalue diversement le nombre de dix-huit à trente mille, vivent surtout du commerce, de la pêche, de l'élève du bétail et des chevaux; ils sont obligés de changer de demeure selon les saisons, tantôt parcourant les forêts pour recueillir la graine de dividivi, tantôt voguant de baie en baie à la poursuite des tortues ou des dorades, tantôt poussant leurs troupeaux devant eux vers des savanes plus fertiles ou des sources plus abondantes. Leurs cités temporaires sont bientôt bâties; chaque *rancho* qui doit abriter une famille s'élève en quelques heures : les hommes plantent quatre pieux en terre, les femmes entrelacent au-dessus des branchages en guise de toit, les enfans renversent la pirogue sous laquelle la famille entière doit passer la nuit, étendue sur le sable blanc. Par-

fois dans la saison pluvieuse on suspend une toile sur le côté du *rancho* exposé au vent alizé; les chefs se donnent aussi le luxe de faire tresser soigneusement des branches autour de leur cabane royale. Quand la tribu nomade a décidé son départ vers de nouveaux pâturages et de nouvelles pêcheries, il suffit de décrocher les toiles, de retourner les pirogues et de les lancer sur les flots : il ne reste plus du village provisoire que des branchages oscillant à la brise et les pierres noircies du foyer. Dans les saisons de très fortes sécheresses, il arrive même qu'un grand nombre de Goajires s'expatrient complétement et se construisent des *ranchos* sur les côtes de la province de Rio-Hacha. Ainsi la Punta-del-Diablo, village situé à 60 kilomètres à l'ouest de la ville, près de la base des Montagnes-Neigeuses, est parfois envahie par plusieurs centaines d'Indiens que la soif et la faim ont expulsés de leurs déserts.

Les Goajires sont admirablement beaux, et je ne crois pas que dans toute l'Amérique on puisse trouver des aborigènes ayant le regard plus fier, la démarche plus imposante et les formes plus sculpturales. Les hommes, toujours drapés à la manière des empereurs romains dans leur manteau multicolore attaché par une ceinture bariolée, ont en général la figure ronde comme le soleil, dont leurs frères, les Muyscas, se disaient les descendans; ils regardent presque toujours en face d'un air de défi sauvage, et leur lèvre inférieure est relevée par un sourire sardonique. Ils sont forts et gracieux, très habiles à tous les exercices du corps. Leur teint dans la jeunesse est d'un rouge brique beaucoup plus clair que celui des Indiens de San-Blas et des côtes de l'Amérique centrale; mais il noircit avec l'âge, et dans la vieillesse il ressemble à peu près à la belle couleur de l'acajou. Autour de leurs cheveux noirs tombant en larges boucles sur leurs épaules, ils enroulent gracieusement une liane de convolvulus (1), ou bien attachent des plumes d'aigle ou de toucan, retenues par un simple diadème en fibres de bois tressées; leurs figures sont rarement tatouées, parfois quelques lignes arrondies sont gravées sur leurs bras et leurs jambes. Les femmes, moins ornées que leurs maris et vêtues de manteaux aux couleurs moins riches, ont sans exception et jusque dans la vieillesse la plus avancée des formes d'une admirable fermeté et d'une grande perfection de contours; leur démarche est vraiment celle de la déesse, ou plutôt celle de la femme qui vit dans la libre nature et dont la beauté, caressée par le soleil, se développe sans entraves. Leurs traits, qui ressemblent à ceux des belles Irlandaises, sont malheureusement dé-

(1) *Convolvulus brasiliensis*, plante aux charmantes fleurs qui, par ses longues lianes et ses innombrables radicules, retient et consolide le sable des plages marines.

figurés par des bariolages tracés sur les joues et le nez au moyen du roucou (1) et simulant assez bien les besicles de nos bisaïeules; mais en dépit de ces grandes taches rouges, les sauvages filles du désert n'en frappent pas moins par leur fière et rayonnante beauté, surtout quand elles lancent leurs chevaux rapides à travers la plaine et que le vent rejette en arrière leur longue chevelure.

Comme pour tant d'autres nations sauvages, barbares et civilisées, le mariage n'est le plus souvent chez les Goajires qu'un contrat de vente; mais ce contrat ne s'opère que si l'homme et la femme se conviennent par l'âge et sont également forts et bien faits : les avortons et les infirmes, très rares d'ailleurs, sont impitoyablement condamnés au célibat. Le prétendant cherche à plaire d'abord au père de famille, et quand il est convenu avec lui du nombre de bœufs ou de chevaux que coûte la jeune fille, il se dirige vers le *rancho* de la future, poussant devant lui son troupeau. Les animaux sont comptés, palpés, examinés par le père de la belle et les connaisseurs de la tribu; puis, à grands coups de ciseaux, on fait une nouvelle marque sur leur robe, et lorsque la dernière tête de la *manada* (2) a changé de propriétaire, le jeune homme peut s'approcher de sa fiancée : le mariage est conclu et la fête commence. Cependant les parens qui tiennent beaucoup à la beauté de leur race se laissent aussi toucher par d'autres considérations que celle de la fortune; si le prétendant se fait remarquer entre tous ses compagnons par sa force, sa haute taille et sa grâce, ils lui accordent gratuitement une ou même plusieurs femmes; parfois ils vont jusqu'à lui faire un présent de bœufs, de chevaux, de perles ou de fusils, pour le remercier de l'insigne honneur qu'il leur fait d'entrer dans leur famille. Pour ces hommes, la véritable aristocratie est celle de la beauté; la richesse et le pouvoir appartiennent à ceux que la nature a favorisés sous ce rapport. Lorsque le hasard des naufrages jette sur la côte goajire quelques matelots étrangers, les Indiens, qui n'ignorent pas l'importance callipédique des croisemens bien entendus, retiennent les hommes grands et vigoureux, et leur font payer par quelques années de mariage forcé avec deux ou trois belles Goajires l'hospitalité qu'ils leur accordent. Quant aux infortunés matelots affligés par le destin d'une apparence chétive, ils sont dépouillés de leurs vêtemens et renvoyés de tribu en tribu jusqu'à Rio-Hacha, poursuivis par les huées et les rires.

Les Goajires ne sont hospitaliers que pour les hommes de leur race et les étrangers qui ont imploré leur protection. Ils haïssent

(1) *Bixia orellana.*
(2) Troupeau de bœufs ou troupe de chevaux.

cordialement les Espagnols, avec lesquels ils ont guerroyé pendant près de trois siècles; les pères racontent à leurs enfans que les *conquistadores* Alfaguer et Benalcazar avaient réduit les Indiens en esclavage et nourrissaient des chiens de leur chair; ils leur disent que parfois les soldats castillans poussaient devant eux des centaines de peaux-rouges attachés à une même chaîne, et se plaisaient à faire tomber d'un coup les têtes de ceux qui arrêtaient un instant le convoi. Aussi jamais un Espagnol n'ose s'aventurer de l'autre côté de l'embouchure du Rio-de-Hacha, et les goëlettes grenadines qui vont trafiquer sur la côte avec les Indiens braquent sur eux la gueule de leurs canons et tirent à la moindre alarme. Quand sur la mer un *bongo* de pêcheurs rio-hachères se croise avec une pirogue de Goajires, il se fait toujours un échange d'injures homériques entre les deux embarcations.

Parfois, malgré les intérêts du commerce qui réclament la paix entre les deux races, la guerre éclate, le plus souvent à la suite d'une échauffourée entre des traitans espagnols et les tribus de Bahia-Honda; alors les Indiens se répandent dans les campagnes autour de Rio-Hacha et pillent les caravanes qui viennent de l'intérieur; personne n'ose plus sortir de la ville, ni se hasarder sur les bords du fleuve; même pour aller s'approvisionner d'eau douce à l'embouchure, les femmes se font escorter par des gens armés. Les Rio-Hachères que les Indiens surprennent hors de la ville sont impitoyablement massacrés. Il y a une dizaine d'années, peu de temps après une déclaration de guerre, deux traitans dont les Goajires avaient à se plaindre tombèrent entre leurs mains; les Indiens les affamèrent pendant quelques jours, puis obligèrent celui qui avait encore un peu de force à creuser la fosse de son camarade et à l'enterrer vivant; quand cette tâche atroce fut achevée, ils tuèrent le fossoyeur, et, sans doute obéissant à quelque monstrueuse superstition, en répandirent le sang sur la terre fraîchement remuée. Après quelques mois d'interruption dans leur commerce pacifique, les Goajires, suffisamment vengés par la mort de quelques-uns de leurs ennemis et ressentant d'ailleurs la nécessité de s'approvisionner de colette (1), de parures, de poudre, de pierres à fusil, revinrent au marché pour apporter leurs denrées et offrir en même temps la paix à leurs ennemis les blancs et les noirs. Ceux-ci, trop heureux de voir enfin cesser l'état de siége auquel ils étaient soumis, acceptèrent avec empressement, et le trafic journalier recommença dans les mêmes conditions qu'auparavant. Des *ranchos* s'élevèrent

(1) Toiles de coton bleu qui servent de monnaie d'échange dans le pays, et dont les femmes font leurs vêtemens (*mantas*).

de nouveau dans le faubourg oriental de la ville, et les baigneurs rio-hachères reprirent leurs promenades matinales à l'embouchure du fleuve. En paix comme en guerre, les Goajires conservent dans la ville le droit de se gouverner eux-mêmes, et se rient des lois grenadines. Pendant mon séjour à Rio-Hacha, une femme fut assassinée par un Indien d'une tribu campée près de Bahia-Honda : le meurtrier s'enfuit aussitôt et parvint à se soustraire aux recherches de la famille irritée. Quelques mois après, le bruit se répandit parmi les Goajires que l'assassin était caché dans une maison de Rio-Hacha; les frères de la victime, suivis de leurs amis, armés de flèches et de fusils, entrèrent dans la ville et fouillèrent toutes les maisons l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert le meurtrier tremblant. On le garrotta, on le transporta au-delà de l'embouchure, sur la levée de sable qui forme la pointe extrême du territoire goajire, puis le frère de l'Indienne lui trancha la tête d'un coup de *machete*. Toute la famille du criminel, découverte plus tard, eut le même sort, à l'exception de la femme, qui fut laissée pour morte sur le sable et eut encore la force de passer la rivière à gué et de venir mourir à Rio-Hacha. Cependant les Indiens acceptent quelquefois le prix du sang et pardonnent à celui qui les paie. Un négociant de la ville, don Nicolas Barros, a dans sa maison un petit Indien qu'il a racheté de la mort pour la somme de 40 francs.

Si les Rio-Hachères tremblent devant les Goajires, ceux-ci de leur côté redoutent les Cocinas et n'en parlent qu'avec frayeur. Ce n'est pas lâcheté chez eux, car ils sont les plus braves des hommes, et contre des flèches empoisonnées ils peuvent opposer des flèches de même nature et des balles de fusil qui vont plus sûrement à leur but; mais les Cocinas sont anthropophages, et rien n'effraie plus les Goajires que la pensée d'être rôtis et dévorés après être tombés dans la bataille. La peuplade des Cocinas parcourt les savanes marécageuses qui s'étendent entre Maracaïbo et la sierra de Macuira, le long du golfe de Venezuela. Très peu nombreuse, comme la plupart des tribus d'anthropophages, elle compte au plus quelques centaines de guerriers; mais elle est puissante surtout par la terreur qu'elle inspire. Quand même elle disparaîtrait, les souvenirs du passé protégeraient son territoire.

Malgré les recommandations de mes amis de Rio-Hacha, je me hasardai plus d'une fois dans les possessions de la république goajire, et j'allai visiter plusieurs groupes de *ranchos*. Il est vrai que d'avance je m'étais fait présenter au chef, connu par les Espagnols sous le nom de *Pedro Quinto* (Pierre V), espèce de géant, fier comme un mandarin chinois, d'une obésité qui prouvait sa richesse et l'ha-

bitude des repas copieux. A son tour, ce chef me fit voir à ses nombreux sujets, assemblés sur le marché de Rio-Hacha, et me plaça sous la protection de la tribu tout entière. J'avais un grand titre à son amitié : j'étais *Felansi* (1), peut-être le descendant de ces pirates qui avaient aidé les Goajires à brûler onze fois la ville de Rio-Hacha; aussi ma personne était-elle sacrée, et toute insulte faite à l'hôte de la tribu aurait été vengée dans le sang. D'ailleurs, eussé-je été Anglais, Espagnol ou même Cocina, dès que l'hospitalité m'était promise, je n'avais plus rien à craindre, et tous les *ranchos* m'appartenaient; je n'avais qu'à ordonner. Qu'un ennemi vienne demander un refuge chez le Goajire et réussisse à pénétrer dans sa cabane avant d'avoir été atteint d'une flèche ou d'une balle, l'hôte le fera servir comme son meilleur ami, mais en ayant soin de tourner le dos et de jeter un voile sur son visage de peur d'échanger un regard de haine avec l'étranger suppliant.

Dans mes longues promenades le long des plages de la Goajire, je passai plusieurs fois à côté d'hommes, en apparence sans vie, étendus sur le sable et veillés par des femmes qui s'occupaient tranquillement à tisser des filets ou à tresser des chapeaux. Je crus d'abord que ces corps immobiles étaient des cadavres auprès desquels on avait placé des gardiennes pour chasser les caricaris et les vautours; mais une des femmes, qui savait un peu d'espagnol, me fit comprendre que son mari était non pas mort, mais ivre-mort depuis la veille. « C'est hier qu'il a vendu son bois de Brésil, » ajouta-t-elle d'un air confiant. Les voluptés que procure l'ivresse sont si grandement appréciées que la femme sent augmenter son respect affectueux pour son mari plongé dans cette fatale béatitude; elle s'agenouille à côté de sa tête, écarte les maringouins qui pourraient troubler son lourd sommeil, rafraîchit son front en l'éventant avec une aile d'aigle; dans une circonstance analogue, elle peut à son tour avoir besoin d'être veillée de la même manière. A la conclusion de tout marché, le traitant rio-hachère livre au vendeur goajire une ou plusieurs jarres d'eau-de-vie garantie pure, mais fortement mélangée d'eau. L'Indien emporte dans son *rancho* la liqueur précieuse, et boit à même jusqu'à ce qu'il tombe en râlant sur le sable. On raconte qu'un navire chargé de rhum ayant fait côte sur les récifs de Punta-Gallinas, la nouvelle se répandit immédiatement dans toute la péninsule, et pendant quelques jours la nation tout entière fut plongée dans la plus complète ivresse. Plus d'une fois des surons d'acide sulfurique, bus avec la même avidité que du rhum, ont causé la mort d'un pêcheur endurci. Le vice de

(1) Français.

l'ivrognerie n'a pas chez les Goajires les mêmes conséquences désastreuses que dans les pays de l'Europe civilisée : ici la misère vient toujours à la suite des habitudes de boisson, là-bas la pauvreté est inconnue; en outre les Goajires ont, comme tous les autres Indiens de l'Amérique, la merveilleuse faculté de pouvoir, sans souffrance, faire succéder la plus rigide sobriété aux festins et à l'ivresse. Quand le Goajire a tué un chevreuil ou une tortue, il dévore sans relâche jusqu'à ce que l'animal ait complétement disparu; s'il vient au milieu même du festin à s'endormir d'un sommeil de boa, il s'étend sur une natte en gardant la main sur les restes saignans, pour qu'au premier instant du réveil il puisse les porter à sa bouche. Lorsque la chasse et la pêche ont été infructueuses, le Goajire noue fortement sa ceinture autour de son ventre dégonflé, et jeûne pendant des jours entiers sans daigner jeter un regard de convoitise sur la nourriture de ses compagnons.

Malgré leurs vices et leurs défauts, qui leur sont communs avec toutes les nations encore barbares, les Indiens aborigènes sont évidemment en progrès, et peut-être seront-ils pour la province de Rio-Hacha ce qu'ont été les Indiens de l'intérieur pour Socorro, Velez et Pamplona, l'élément le plus important de la régénération sociale. Jusqu'à ces dernières années, ils s'étaient gardés purs de tout mélange; mais les nombreuses occasions de contact créées par les rapports de commerce ont produit récemment quelques familles de métis remarquables. Peu à peu les vingt ou trente mille Goajires, attirés par leur intérêt dans le voisinage d'une ville dont la population s'accroît tous les jours, se fondront avec les habitans blancs et noirs du pays, et le féroce antagonisme des races disparaîtra. En échange de leur esprit de travail, de leur conscience, de leur indomptable courage, les Goajires recevront cette vivacité d'impressions, cette poésie des sens, qui rendent les créoles de sang mêlé si accessibles aux innovations de toute espèce. Déjà le commerce des tribus goajires avec l'étranger est proportionnellement plus considérable que celui de toute autre communauté de la république grenadine. Par leurs apports journaliers sur le marché de Rio-Hacha, ils font bien plus pour la prospérité de cette ville que les habitans eux-mêmes; en outre ils expédient directement à la Jamaïque et à Saint-Domingue des chevaux, les plus beaux de formes, les plus sobres de toute la Colombie, des bestiaux, du sel, des cuirs, des graines de dividivi, du *tasajo* (1). Pour les besoins de leur trafic, ils ont tous appris à parler le *papamiento*, et quand le cercle de leurs idées s'élargira, il est hors de doute que leur langue, très pauvre et

(1) Viande coupée en lanières et séchée à l'air.

adaptée à la simplicité de leur mode d'existence, disparaîtra graduellement pour faire place à l'espagnol. Leur idiome, issu de la source *chibcha*, se distingue comme cette langue par sa pénurie de sons et par les syllabes *tchi*, *tcha*, constamment répétées. On dit qu'un vocabulaire goajire recueilli par un missionnaire vers la fin du dernier siècle se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Stockholm.

La nature du sol, qui oblige les Goajires à se faire tour à tour commerçans et pasteurs nomades, ne leur a pas permis de réaliser de grands progrès en agriculture; néanmoins, dans les derniers temps, plusieurs d'entre eux se sont établis çà et là sur la rive droite du Rio-de-Hacha, et ont défriché le terrain pour y planter des manguiers et d'autres arbres à fruit. Sans perdre pour cela leurs habitudes errantes, ces Indiens viennent souvent visiter leurs jeunes plantations et faire la cueillette des fruits; c'est ainsi que peu à peu ils se fixeront sur le sol et deviendront de véritables agriculteurs. Cinq ou six familles alléchées par l'appât du gain ont fait un pas de plus; établies sur la rive espagnole du fleuve, à des distances variables de la ville, elles ont formé dans quelques bas-fonds faciles à irriguer des *rosas* où, grâce à une horticulture toute rudimentaire, elles récoltent des melons, des pastèques et du manioc en quantité suffisante pour approvisionner la cité. On prétend qu'afin de protéger leurs jardins contre les voleurs rio-hachères, les Indiens déposent des serpens venimeux dans les haies des *rosas*; on dit aussi qu'ils plantent de distance en distance des pieds de manioc sauvage (*yucca brava*) qu'eux peuvent seuls distinguer des autres, et dont le suc vénéneux donne la mort.

Un dernier trait de la physionomie des Goajires, qu'il faut indiquer en quelques mots, c'est leur haine contre la religion catholique. Ils ne voient dans cette religion que la foi exécrée de leurs antiques oppresseurs, la foi au nom de laquelle leurs ancêtres ont été décapités, coupés en morceaux, réduits en esclavage; aussi tous les efforts tentés pour les convertir n'ont abouti qu'à exalter leur aversion pour le nom espagnol. Ils semblent n'avoir d'autre religion que l'amour de la liberté, et je n'ai même jamais pu réussir à savoir s'ils croyaient sincèrement au Grand-Esprit et à l'immortalité de l'âme. A toutes mes questions dans ce sens, ils répondaient par des regards étonnés ou par des rires méprisans. Une seule pratique me semble prouver qu'ils admettent l'existence d'un être vivant au-dessus de la terre : quand la foudre gronde, ils jettent dans l'air des tisons enflammés et poussent de grands cris, comme pour rendre à l'esprit de l'orage voix pour voix, éclair pour éclair. Ainsi, disent les traditions chaldéennes, Nemrod, le puissant chasseur,

lançait des flèches contre les nuages, et plus d'une fois ces flèches retombèrent ensanglantées.

III.

J'avais passé près de six mois à Rio-Hacha sans faire d'excursions importantes et sans pouvoir m'occuper du but principal de mon voyage. Je trouvai enfin une occasion favorable pour me diriger vers la Sierra-Negra, l'une des grandes chaînes des Andes, qui commence à quarante lieues au sud de la ville. Un matin je me mis en route, portant dans une *muchila* (1) quelques livres et une bouteille d'eau. Seul, à pied, je me sentais plus à l'aise dans cette libre nature tropicale. Du reste, d'étape en étape, je devais retrouver des amis que je connaissais déjà, ou pour lesquels on m'avait donné des lettres d'introduction. A Treinta, village de mille habitans situé au pied des collines de San-Pablo, je descendis chez un compatriote, étrange personnage qui plus tard ne se conduisit pas toujours d'une manière honorable. *El señor* Julio se vantait de descendre de la célèbre Ninon de Lenclos. Petit, maigre, pâle, affligé d'une toux sèche comme un poitrinaire, il semblait toujours à la veille de rendre le dernier soupir, et cependant il jouissait en réalité d'une santé singulièrement robuste. Quelle avait été sa vie passée? On l'ignorait; jamais il ne raconta dans quelles circonstances il avait quitté la patrie. Depuis son arrivée dans la Nouvelle-Grenade, il exerçait à la fois trois professions : il était médecin, négociant et chasseur. Trop ignorant pour traiter les malades dans une ville comme Rio-Hacha, où se trouvaient déjà plusieurs médecins ayant, sinon de la science, du moins une longue pratique, il parcourait les villages voisins, Soldado, Treinta, Barbacoas, s'installait à côté du hamac des patiens, les saignait de gré ou de force, et leur faisait avaler ses drogues. Sa qualité de Français, la lenteur doctorale avec laquelle il s'exprimait, surtout la santé dont il jouissait, lui assuraient une grande influence sur l'esprit de populations grossières. En outre, il professait une thérapeutique d'une extrême simplicité, et par cela même plaisait aux paysans, qui aiment à suivre en toute chose une espèce de routine. Pour *el señor* Julio, il n'existait que deux genres de maladies, celles qui proviennent d'un excès de chaud et celles qui sont causées par le froid; il n'existait non plus que deux genres de moyens thérapeutiques, *los calientes* et *los frios*. Dans une région comme la plaine de Rio-Hacha, composée de terres sablonneuses qui reflètent les rayons d'un soleil

(1) Espèce de gibecière tressée par les Indiens Aruaques avec les fibres de l'agave.

vertical, presque toutes les maladies devaient être classées parmi les maladies *chaudes*, et le principal moyen employé pour rafraîchir le corps était de le saigner à outrance. Pendant les époques d'épidémie, la lancette du *señor* Julio ne se reposait jamais, et partout où il se présentait, il était bientôt entouré de baquets pleins de sang. Il acceptait en paiement des nattes, des hamacs, des éperons; puis, quand il avait fait des provisions suffisantes, il partait pour la ville, suivi d'une caravane de mulets, louait une boutique dans le quartier commerçant, et pendant quelques mois restait derrière son comptoir, occupé à vendre ses marchandises. C'était la deuxième phase de son existence, de beaucoup la moins originale. Lorsqu'au milieu de ses occupations pacifiques le démon de la chasse s'emparait de lui, il abandonnait tout à coup marchandises et malades, et, se munissant d'un fusil, de poudre, de balles, d'un sac de sel et d'une fiole d'ammoniaque, il disparaissait sans même avertir sa femme. Quittant les sentiers frayés, il s'enfonçait dans la *montaña*, pénétrait dans les fourrés les plus épais, et suivait le bord des précipices en quête de gibier. Dès qu'il avait abattu quelque bête, un singe, une *saïna* (1) ou un *mana* (2), il creusait un trou dans la terre, y allumait un grand feu, puis déposait le cadavre sur les charbons ardens et recouvrait le tout de branches et de feuilles. Ensuite il coupait la tige succulente d'un palmiste, la saupoudrait de sel, déterrait son rôti et faisait un délicieux repas. Le second jour, son dîner était plus agréable encore, car il pouvait y ajouter la liqueur qu'il avait obtenue en forant la tige d'un *palma de vino* et en bouchant le trou où la séve amassée s'était transformée en vin pendant la nuit. Pour ajouter ce luxe à ses repas, il fallait cependant qu'il fît bonne garde, car plus d'une fois les singes profitèrent de son sommeil pour déboucher les trous forés dans le palmier et s'enivrer à ses dépens. Quand l'animal était complétement mangé, le chasseur pénétrait dans une autre partie de la forêt, allait camper sur le bord d'un autre torrent, et attendait patiemment le passage d'une bande de singes ou d'un troupeau de *manas*. Il vivait ainsi des mois entiers, n'ayant pour toute société que les innombrables insectes qui bourdonnent dans l'air, les colonies de fourmis et de termites, et tous ces êtres qui glissent ou se traînent, volent ou bondissent dans la forêt vierge.

Pendant ces courses solitaires, il eut souvent à braver de grands

(1) Charmant animal de la famille des peccaris, très facile à apprivoiser, fidèle comme un chien, gracieux dans ses mouvemens comme une chèvre. Au milieu de son dos se trouve une ouverture d'où découle un liquide musqué.

(2) Animal de la même famille que la *saïna*, mais plus grand. On en voit quelquefois des troupeaux de cinquante individus.

dangers. Il se trouva face à face avec des jaguars; mais, comme les Arabes qui rencontrent inopinément un lion, il effraya ces bêtes féroces en poussant des cris, en lançant des insultes méprisantes. Trois fois mordu par des serpens, il n'en éprouva jamais aucun mal, car dès son arrivée dans le pays il avait pris soin de s'inoculer le *guao* (1). En outre, pour éviter l'enflure, il avait soin de verser sur la plaie quelques gouttes d'ammoniaque. Le danger le plus redoutable qu'il ait jamais couru était celui d'être emporté par des torrens soudainement grossis. Afin de passer la nuit sans être dévoré par les moustiques, les fourmis et les autres insectes que l'on confond sous le nom général de *plaga* (plaie), il était obligé de se coucher dans le lit même des rivières sur le sable frais et blanc; mais il arrivait souvent que les orages avaient déversé des trombes d'eau dans les vallées supérieures de la sierra : alors les torrens, grossis tout à coup, descendaient en hurlant le long des pentes, et, réveillé en sursaut par le fracas que faisait l'avalanche des eaux bondissant de cataracte en cataracte et poussant devant elle des rochers mêlés à l'écume et à la boue, le chasseur avait à peine le temps de gravir la berge et de chercher un refuge au milieu des arbres.

Quand Julio revenait de ses expéditions de chasse dans la Sierra-Nevada, il avait généralement l'œil hagard, comme tous ceux qui ont perdu l'habitude de voir d'autres hommes en face, et ses mouvemens ressemblaient à ceux d'un fou. Plusieurs jours s'écoulaient avant qu'il semblât faire de nouveau partie de la société des hommes, et alors même il ne s'animait que pour raconter des histoires de chasse et mille anecdotes sur les singes, les pumas et d'autres bêtes de la forêt. Au lieu de chien de garde, il avait dans sa maison un petit jaguar attaché à une colonne du *patio*. Cet animal vivait en très bonne intelligence avec deux singes qui passaient leur temps à faire des gambades et des grimaces. L'entente cordiale ne cessait que lorsqu'un morceau de viande était jeté au jaguar; alors celui-ci montrait les dents, avançait les griffes, et semblait tout disposé à dévorer quiconque s'aviserait d'être son commensal.

Un *caballero* de Treinta pour lequel j'avais des lettres d'introduc-

(1) Plante bien connue dont le suc, inoculé d'avance, préserve très certainement de la mort tous ceux qui sont mordus par des serpens venimeux. Les gens du pays qui veulent se prémunir s'inoculent au poignet une petite partie du parenchyme de la feuille de *guao*, et boivent une tisane où ils en ont fait infuser de petites branches; ils répètent l'inoculation de quinze jours en quinze jours pendant quelques mois, et bravent ensuite impunément les vipères et les crotales. Le *guao* est ainsi nommé d'un oiseau très commun dans la Nouvelle-Grenade, qui, dans ses luttes contre les serpens, va, dit-on, se percher de temps en temps sur cette plante et se fortifie en en mangeant à la hâte quelques feuilles. Dans les forêts qui avoisinent Rio-Hacha, le cri plaintif de l'oiseau *guao* domine tous les autres vers la tombée de la nuit.

tion me reçut avec la plus grande courtoisie, et insista vivement pour que j'allasse avec lui visiter une de ses propriétés, située à quelques lieues à l'ouest, dans une vallée de la Sierra-Nevada. Je savais déjà par expérience qu'il faut se méfier des formules de politesse castillanes, et, bien que mes connaissances eussent toujours mis leur personne, leur maison et leur fortune à ma disposition, je n'avais jamais eu le mauvais goût de les prendre au mot. Cependant *el señor* Alsina Redondo insista tellement pour me faire visiter sa plantation, que je promis de m'y rencontrer avec lui dans douze jours. Il eut l'air enchanté de ma promesse, et entra complaisamment dans les détails de tout ce qu'il avait l'intention de faire pour célébrer dignement la venue d'un aussi noble étranger dans son domaine. J'écoutais avec une parfaite naïveté, sans me douter que mon hôte n'avait aucunement l'idée de se rendre à sa plantation de San-Francisco, et quand je repartis pour continuer mon voyage, je me faisais d'avance une fête de me reposer de mes fatigues dans cette charmante *hacienda*.

Au-delà de Treinta, je commençai à gravir la *cuesta* de San-Pablo, chaîne porphyrique de 600 mètres de hauteur environ, qui se détache du massif de la Sierra-Nevada et va se perdre à l'est dans les *llanos* de la péninsule goajire. A droite, à gauche, de toutes parts, je voyais des bananeries, des champs de maïs, des groupes de palmiers, de vastes cabanes. Après les étendues sablonneuses et mornes qui séparent Rio-Hacha de Treinta, ces cultures diverses charment les yeux comme autant de jardins enchantés. La *cuesta* de San-Pablo est infestée de serpens sur lesquels les gens du pays débitent les plus étranges fables pour effrayer les voyageurs. Ils disent que les serpens *alfombra* (1), — animaux très inoffensifs, —attendent les passans, enroulés autour d'une branche, et les poursuivent en volant comme des oiseaux. Ils prétendent que les amphisbènes et les serpens-corail peuvent mordre à la fois par la tête et par la queue, et que la morsure produite par la gueule postérieure est de beaucoup la plus dangereuse. Ils affirment aussi que les serpens *boquidorada* (2) suivent les voyageurs à la piste et les traquent comme une proie. Dans toute mon excursion, je ne rencontrai qu'un seul de ces dangereux serpens, auquel je fis inutilement la chasse à travers les rochers.

Vers le soir, j'atteignis le col, d'où je vis se déployer au sud une partie de la riche plaine de San-Juan, dominée par la chaîne bleue de la Sierra-Negra (Montagnes-Noires). Je descendis une pente

(1) Le serpent *alfombra* ou *tapis* est une variété du boa.

(2) Ce mot vient de *boca dorada*, bouche d'or, à cause de deux raies jaunes qui entourent la gueule du serpent.

raide, le long d'un torrent qui bondit dans un lit profond de calcaire bleuâtre et qu'ombragent de magnifiques *ceibas* ou fromagers aux troncs tout cicatrisés de coups de hache (1). La nuit tomba, et dans l'obscurité je ne sus pas découvrir le sentier qui mène au village de la Chorrera, où le beau-frère du vice-consul français se fût empressé de me donner l'hospitalité. Je marchai toujours dans l'espérance de trouver une cabane, et j'arrivai enfin auprès d'une large rivière que j'entendais mugir sur les rochers sans pouvoir la distinguer autrement que par ses nappes d'écume. Cette rivière est la Rancheria, la même qui plus loin décrit un vaste demi-cercle dans les plaines de la Goajire, et va se jeter dans la mer, près de la ville, sous le nom de Rio-de-Hacha. Je ne pouvais songer à passer dans l'obscurité ce large torrent, dont je ne distinguai pas même l'autre bord, et je m'étendis sur une plage de sable blanc. Jamais peut-être je n'ai passé de nuit plus agréable. Quand je me réveillai, les nuages s'étaient dispersés, les étoiles brillaient au ciel; entre les branches qui s'entrelaçaient au-dessus de ma tête, je voyais resplendir la lumière tranquille de Jupiter; derrière les rochers qui se dressent de l'autre côté du torrent, les astres disparaissaient l'un après l'autre. Bientôt le ciel se revêtit d'une légère teinte rose, et je vis graduellement jaillir de l'obscurité tous les détails d'un charmant paysage dans sa plus fraîche toilette du matin; à mes pieds, l'eau tourbillonnait au milieu des rochers et se brisait en écume; sur la rive opposée, les hauts palmiers s'épanouissaient au-dessus des caracolis touffus; au-dessus de la forêt apparaissait un rempart à pic, haut de cent mètres, et tellement uni qu'on l'eût dit taillé par la durandal d'un autre Roland; à l'ouest, la rivière, encore recouverte des ombres de la nuit, semblait sortir d'un gouffre noir, tandis qu'à l'orient des flèches de lumière perçaient l'arcade de verdure formée par les arbres penchés, et les flots tumultueux, éclairés par l'aurore, semblaient courir vers les nuages pourpres de l'horizon comme pour se confondre avec eux. Tout en admirant ces magnificences du paysage, je sautais de rocher en rocher et je luttais contre la violence du courant. J'arrivai à l'autre bord sans autre accident que la perte d'un livre de statistique sur les finances néo-grenadines; je ne m'arrêtai pas longtemps à lui donner des regrets.

La muraille de rochers qui s'élève au-dessus de la rive droite de la Rancheria doit évidemment sa forme actuelle aux vagues d'un lac ou d'un fleuve qui venaient en frapper la base : c'est une ancienne falaise, ainsi que le prouvent les escarpemens, les grottes, les ter-

(1) Le suc vénéneux de cet arbre est employé par les pêcheurs ; ils le versent dans l'eau de la rivière pour étourdir les poissons, qu'on peut ensuite recueillir à la surface.

rains d'alluvions des plaines avoisinantes et les coquillages d'eau douce épars sur le sol. Toutes les collines qui environnent ce bassin sont coupées par des falaises à pic dont la base est située à la même élévation : on ne peut douter qu'autrefois une vaste nappe d'eau s'étendît entre la Sierra-Nevada et le chaînon des Andes appelé Sierra-Negra. Peut-être le Magdalena traversait alors ce lac d'eau douce et empruntait le lit actuel de la Rancheria; peu à peu, le soulèvement graduel de la Sierra-Nevada aura déversé le lac dans la mer et rejeté le Magdalena plus à l'ouest, vers le golfe qui s'étendait entre Carthagène et Sainte-Marthe, et qui depuis a été comblé par les alluvions du fleuve. Maintenant encore le renflement de terrain qui sépare du bassin de la Rancheria celui du Rio-Cesar, affluent du Magdalena, est à peine prononcé, et l'on pourrait facilement creuser un canal qui réunirait les eaux du Haut-Magdalena au port de Rio-Hacha. Si la Nouvelle-Grenade comprend ses intérêts commerciaux, le premier chemin de fer important qu'elle fera construire sera celui de Rio-Hacha à Tamalameque, sur le Magdalena; le courant commercial suivra la même direction que lui a tracée le courant des eaux dans les âges géologiques, et traversera un bassin d'une fertilité sans bornes, parsemé déjà de nombreux centres de population : San-Juan, Fonseca, Barranco, Cañaveral, Urumita, Badillo, Valle-Dupar.

Une de ces localités, Villanueva, où j'arrivais deux jours après avoir franchi la *cuesta* de San-Pablo, me frappa surtout par son apparence de prospérité et sa situation merveilleusement belle. Les maisons, peintes en jaune, sont ombragées par des arbres d'une opulence rare, même dans la zone équatoriale; de beaux chemins sur lesquels les voitures pourraient facilement circuler rayonnent dans tous les sens; des *asequias* (1), coulant sur les pierres avec un doux murmure, entretiennent dans les jardins la plus riche végétation; au loin s'étend la plaine, immense fleuve de verdure étalé entre deux rangées de montagnes parallèles, dont l'une a 2,000 mètres et l'autre de 5 à 6,000 mètres d'élévation. A l'est, la Sierra-Negra, chaîne relativement modeste et pourtant plus haute que nos Vosges, ouvre ses larges vallons boisés et déploie ses cimes arrondies, au-dessus desquelles le Cerro-Pintado (Mont-Peint), posé comme une grande forteresse rectangulaire, projette des bastions alternativement blancs et noirs. A l'ouest, la Sierra-Nevada, aux escarpemens rouges et nus, dresse au-dessus de son énorme muraille des pics taillés en forme de pyramides et couverts de neiges immaculées comme d'un revêtement de marbre. Chaque matin, le

(1) Ruisseaux d'irrigation.

phénomène de l'*illumination*, si remarquable dans les Alpes, se reproduit sur ces montagnes dans toute sa splendeur. Quand les rayons du soleil levant apparaissent au-dessus des cimes de la Sierra-Negra et vont frapper les crêtes opposées, ils dessinent d'abord dans le ciel comme une immense voûte lumineuse, puis allument çà et là des phares étincelans sur les pics de la Nevada; par degrés, la lumière ruisselle sur les flancs des sommets comme un immense incendie, enveloppe la montagne entière dans son manteau de feu, et, se répandant enfin dans la plaine, change en d'innombrables diamans les gouttes de rosée et l'eau scintillante des torrens.

Un planteur de Villanueva, M. Dangon, à qui j'avais été spécialement recommandé, est le type de ces colons intrépides qui font à eux seuls pour le développement des ressources d'un pays plus que dix mille émigrans éparpillant leurs forces et travaillant au hasard. Comme tant d'autres, il avait à son arrivée sur le sol d'Amérique tâtonné à la recherche de sa destinée : il s'était fait menuisier, maçon, marchand de cotonnades, traitant; mais la fortune ne l'avait pas favorisé dans ces diverses professions. Alors il avait pensé à l'agriculture, et, empruntant 8,000 francs à 24 pour 100 par an, il s'était mis hardiment à la besogne. En six ans, il avait payé le capital et l'intérêt, mis en culture quatre-vingts hectares de terrains, planté plus de cent mille pieds de café, et il possédait un revenu annuel égal à son premier emprunt. Ce qu'il a fait pour lui-même est peu de chose comparé à l'impulsion qu'il a donnée au pays entier. Il a ouvert de larges chemins, construit des ponts, creusé des aqueducs, importé des plantes alimentaires inconnues dans le pays, bâti de jolies maisons qui donnent aux habitans de la plaine l'idée du comfort. Déjà une douzaine de *caballeros* de Villanueva, d'Urumita et de Valle-Dupar qui, avant l'arrivée de M. Dangon, n'avaient d'autre occupation que de fumer élégamment le cigare, ont fait défricher d'autres parties de la Sierra-Negra, et plus de six cent mille pieds de café produisant, bon an, mal an, plus de trois cent mille kilogrammes de baies, sont en plein rapport. En six ans, voilà ce qu'a su faire par son énergie un simple étranger obéré, dès le premier jour de son travail, par le taux usuraire auquel il avait emprunté. Combien médiocre en comparaison est l'influence de son prêteur, riche commerçant cinq fois millionnaire, qui possède dans la Sierra-Negra plusieurs lieues carrées d'un terrain très fertile et des mines de cuivre d'une telle richesse que de plusieurs lieues on en voit sur le flanc de la montagne les veines irisées de vert et d'azur! Malgré tous ces élémens de colonisation et la fortune dont il dispose, le riche propriétaire n'a su encore tirer aucun parti de son

immense domaine. Pour réussir dans un pays nouveau, il faut savoir se créer de toutes pièces une destinée et ne pas chercher une position déjà faite. En Europe, l'homme appartient pour ainsi dire à sa profession, à son métier; en Amérique, il choisit librement sa propre vocation. De là un développement extraordinaire du sentiment de la liberté, bien suffisant pour expliquer les institutions républicaines du Nouveau-Monde. Un homme qui a commandé aux événemens, qui a fait obéir le destin, ne saurait céder aux gens de police, aux gendarmes, aux employés de toute sorte, ni se plier aux mille exigences d'une loi tracassière.

La plantation de M. Dangon est située à deux lieues au nord de Villanueva, dans une espèce de cirque dominé par des collines en pente douce qui s'appuient sur la base du Cerro-Pintado; un éperon projeté dans l'intérieur du cirque porte les bâtimens d'exploitation, l'aire et la maison de campagne; toutes les cultures s'étalent au fond du cirque et sur le penchant des collines, de manière à pouvoir être embrassées d'un seul coup d'œil. D'un côté sont les bananiers, penchant sous le poids des régimes aux cent fruits, plus loin les cannes à sucre, dont les panaches violets ondulent au vent, ailleurs les caféiers en quinconces, dont la sombre verdure est étoilée d'innombrables baies rouges. En bas, la vaste plaine du Rio-Cesar, nivelée comme la surface d'un lac, étale d'un horizon à l'autre ses flots de verdure, au milieu desquels se montrent çà et là quelques points blancs ou rouges : ce sont les villages épars. Dans un avenir prochain sans doute, ces points, encore trop clair-semés, augmenteront en nombre et en diamètre, comme des îles qui émergent lentement; puis ils se réuniront par des lignes cultivées, et ces campagnes finiront par ressembler aux nôtres, où les cultures dominent, où les arbres n'apparaissent que par bouquets isolés. Les agens de cette transformation seront en grande partie les immigrans d'Europe et de l'Amérique du Nord; mais les Indiens de la sierra, Tupes, Aruaques, Chimilas, y joueront aussi un rôle important. Les Chimilas étaient encore il y a quelques années les ennemis irréconciliables des Espagnols et des hommes de couleur; vêtus d'écorce d'arbre, ils habitaient dans les grottes et les forêts qui entourent le Cerro-Pintado, et l'étranger qui s'aventurait près de leurs retraites était impitoyablement massacré. Un jour un nègre d'une force herculéenne, Cristoforo Sandoval, inspiré par on ne sait quelle audacieuse pensée, alla se présenter devant le chef des Chimilas sans armes et accompagné seulement de son jeune fils. On ignore au moyen de quel *grigri* le nègre sut charmer le peau-rouge; mais l'effet en fut immédiat, le cacique abdiqua, et Cristoforo devint à sa place le chef des Chimilas. Depuis ce jour, ces Indiens ont cessé de menacer les

Espagnols, et de brigands se sont faits agriculteurs. Tels qu'ils sont, ils pourraient servir de modèles à d'innombrables créoles, auxquels le travail n'a jamais inspiré que l'effroi.

Deux jours après avoir quitté M. Dangon, j'atteignis un soir le misérable village de Corral-de-Piedra, et je demandai l'hospitalité dans une maison où, quelques années auparavant, le fils du célèbre minéralogiste allemand Karsten avait passé plusieurs jours. Je parlai à mon hôte de la belle plantation que je venais de voir. « Bah! répliqua mon hôte en levant les épaules. *Come el señor Dangon mas platanos que io?* (M. Dangon mange-t-il plus de bananes que moi)? Je suis aussi riche que lui, puisque je puis manger et faire l'amour à mon aise. »

Les derniers jours de mon excursion furent remplis d'aventures. Je restai deux grands jours égaré dans les montagnes de Marocasa, à l'angle oriental de la Sierra-Nevada; je passai deux nuits sur le sol en proie à des légions de *garrapatos;* j'eus à franchir divers torrens fougueux dont les eaux me renversèrent plus d'une fois et me roulèrent à travers les roches; plus loin, je souffris de la faim et de la soif, et je fus trop heureux de rencontrer une famille de lépreux qui voulut bien partager ses bananes avec moi et me laisser boire dans l'écuelle commune. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était l'idée de ne pas être exact au rendez-vous que j'avais pris avec *el señor* Alsina Redondo. Grâce à une marche forcée, je parvins toutefois à franchir la *cuesta* Dieguita vers la fin du jour convenu, et, longeant le bord d'un torrent, j'arrivai à l'heure de minuit devant la porte de la plantation. Je frappai, pas de réponse; j'essayai d'ouvrir, pas de clé. Il ne me restait qu'à m'étendre devant la porte et à dormir de mon mieux sur les cailloux. Le lendemain, en repassant à Treinta, je fis part de mon équipée au *señor* Alsina, qui ne songea même point à s'excuser, tant ma naïveté lui sembla prodigieuse! Les formules de courtoisie, les phrases banales d'étiquette, les promesses gracieuses faites sans aucune intention de les tenir sont une des plaies des sociétés où l'influence castillane se fait sentir. Les étrangers qui ne sont pas initiés à cet absurde verbiage de politesse se croient environnés d'hommes faux et perfides qui ne savent prononcer une parole sans mentir. On raconte du général Bolivar qu'il avait l'habitude de recruter sa cavalerie en prenant au mot ceux qui abusaient des formules courtoises. — *Que hermosos caballos!* disait-il en voyant des chevaux qui lui faisaient envie. — *Son todos á la disposicion de Vmd,* s'empressaient de répondre les propriétaires. — *Muchas gracias!* — Et le général Bolivar donnait l'ordre à un soldat d'emmener les montures.

ÉLISÉE RECLUS.

LA JEUNESSE

DE PHIDIAS

I.

Sous les pieds du Jupiter d'Olympie était gravée cette inscription : « Je suis l'œuvre de Phidias, fils de Charmidès, Athénien. » Une telle précaution ne semble-t-elle pas bien inutile? Quel artiste autant que Phidias eût pu s'en remettre à l'histoire du soin de redire à la postérité tous les détails de sa vie et toutes les productions de son talent? Cependant l'histoire n'a que trop justifié par son silence la défiance de Phidias. Sans lui, nous eussions ignoré jusqu'au nom de son père, ce nom qu'une pieuse coutume de la Grèce associait toujours à l'immortalité du fils.

On dirait que l'antiquité, plus sage que nous et plus respectueuse, distinguait l'homme et le génie, laissant dans l'ombre toutes les faiblesses de l'un pour que l'autre brillât d'une plus pure lumière. Une biographie vraie rabaisse les plus grands artistes : on sert mieux leur gloire en ne livrant à la curiosité des siècles que leurs noms et leurs chefs-d'œuvre. Phidias en effet est devenu pour nous comme la personnification de l'art antique; mais sa vie privée nous est presque inconnue. Il remplit le siècle de Périclès, et à peine peut-on recueillir quelques renseignemens précis sur sa vaste carrière. Tout d'abord, la date de sa naissance est incertaine; ce n'est que par conjecture qu'on la place vers le temps de la bataille de Marathon. Pour cela, il faut admettre que les statues destinées à immortaliser cette victoire ne furent consacrées par les Athéniens que vingt ans

plus tard, car Phidias en était l'auteur. Si le peuple les eût commandées dès le lendemain de son triomphe, c'est-à-dire si Phidias, au lieu d'être alors un enfant, eût été homme et déjà célèbre, il serait né vingt-cinq ans plus tôt, avant la chute des Pisistratides. Par conséquent, il aurait eu près de soixante-dix ans au moment où commença la période la plus active et la plus féconde de sa vie. Entre sa soixante-dixième et sa quatre-vingtième année, il aurait exécuté la Minerve d'or et d'ivoire, le Jupiter olympien, couvert de sculptures le Parthénon, dirigé tous les travaux de Périclès, en un mot accompli au sein de l'extrême vieillesse ce qui exigeait l'ardeur de la jeunesse et les forces de l'âge viril. Un tel prodige n'est pas croyable.

Au contraire, on est forcé de reconnaître que les Athéniens n'ont pu élever aussitôt après Marathon des monumens que les Perses n'eussent pas manqué d'anéantir, lorsque dix ans plus tard ils incendièrent la ville. On trouve naturel qu'après la défaite même de Xerxès, le peuple pensât plutôt à reconstruire ses maisons et ses murailles qu'à satisfaire sa vanité. On ne comprend point qu'Athènes, ruinée par tant de désastres, ait pu consacrer à de coûteux trophées des richesses réclamées par des besoins plus sérieux, et qu'elle ait pourvu à ses embellissemens et à sa gloire avant que les dépouilles rapportées d'Asie par Cimon lui eussent fourni des ressources inespérées. Ces réflexions permettent de placer la naissance de Phidias vers le début des guerres médiques (1). Dès lors, tout le cours de sa vie se dispose dans un ordre naturel, et le moment le plus brillant de sa carrière ne se rencontre point avec la défaillance de ses forces. Il a cinquante ans à peine, lorsque Périclès lui confie la direction de ses entreprises et de ses artistes. Aussi, quand il se représente sur le bouclier de Minerve, indique-t-il à la fois les premières atteintes de la vieillesse et la vigueur de l'âge mûr. Sa tête est chauve, mais ses deux mains soulèvent une lourde pierre, et il combat vaillamment contre les Amazones. A soixante ans, il va créer à Olympie son dernier chef-d'œuvre. A soixante-cinq, il revient mourir à Athènes; encore ses jours sont-ils abrégés par les mauvais traitemens, peut-être par le poison.

Phidias naquit donc dès l'aurore du grand siècle, un ou deux ans après Sophocle, au moment où Eschyle faisait représenter ses premières tragédies. Athènes alors, à peine délivrée des guerres civiles qui suivirent la chute des Pisistratides, était menacée d'un danger plus terrible encore, l'invasion étrangère. Ces deux crises, qui se succédèrent coup sur coup, étaient une question de vie ou de mort,

(1) L'an 496 avant Jésus-Christ.

mais l'avenir était pour Athènes : elle dut à l'une sa liberté et sa fière démocratie, à l'autre sa puissance et l'empire de la Grèce. La génération à laquelle appartenait Phidias fut élevée à l'école du malheur et de l'héroïsme. Elle y puisa l'amour de la patrie, la soif de la gloire, les passions les plus généreuses, ce souffle en un mot qui anime un grand siècle. L'enfance de Phidias fut bercée par les récits de la bataille de Marathon et par les fables qu'y mêlait l'imagination enivrée des Athéniens. D'un côté, cette multitude de barbares couverts de costumes étranges et d'armes magnifiques; de l'autre, une poignée d'hommes qui accomplit des exploits dignes de l'épopée, c'était là un tableau dont, quatre cents ans plus tard, l'orgueil national ne s'était point encore lassé.

A peine entré dans l'adolescence, Phidias quitta Athènes avec sa famille et le peuple entier pour se réfugier à Salamine : de là il vit les flammes qui dévorèrent sa patrie, puis l'immortel combat qui la vengea. Bientôt ce furent les douleurs du retour, les larmes devant les débris fumans de la maison paternelle, et soudain cet élan qui fit oublier aux vieillards, aux femmes, aux enfans, leurs propres misères, pour courir aux murs de la ville et les relever contre les menaces de Sparte. Peu à peu Athènes rebâtie appela dans son sein l'ordre, le bien-être, la richesse; ses flottes victorieuses lui apportèrent d'abondantes dépouilles; sa puissance, en s'agrandissant, lui assurait d'immenses ressources, et ses alliés, devenus ses tributaires, étaient prêts à payer sa splendeur. Bientôt allait s'ouvrir pour les artistes une ère de travaux innombrables. Tout était à créer, puisque tout était détruit. Où trouver assez de bras, assez de talens, assez de génie? Phidias parut à temps.

On s'est demandé si la sculpture n'était pas un art héréditaire dans la famille de Phidias, et s'il ne fut pas l'élève de Charmidès, de même que Socrate le fut de son père Sophronisque. Bien que les exemples de cette hérédité de profession soient fréquens dans les écoles de la Grèce et même dans les écoles de tous les temps, rien ne prouve qu'elle ait existé dans la famille de Phidias. Au contraire nous le voyons suivre les leçons de maîtres étrangers et se vouer à la sculpture par préférence et non par tradition, car il commença par étudier la peinture. Ses deux frères, Panænus et Plistænète, furent peintres également, de sorte qu'il serait naturel de se demander pourquoi le père de Phidias n'aurait pas été peintre plutôt que sculpteur. Si l'on songe que Michel-Ange dédaignait aussi son talent de peintre, et que nous devons *le Jugement dernier* à la violence que lui fit Bramante, on s'étonnera moins de l'inconstance de Phidias. La sculpture promet en effet aux génies puissans une imitation plus complète et des types plus grandioses. Un tableau reproduit leur

pensée comme un miroir reproduit une image, tandis qu'une statue, c'est la matière vaincue qu'ils façonnent à leur gré et qu'ils sentent s'animer dans leurs mains. Leur idéal prend un corps : il ne se voit pas seulement, il se touche. La Genèse, cherchant pour la création de l'homme la figure la plus forte, l'emprunte à la sculpture : « Dieu prend le limon de la terre et le pétrit. » Dans le paganisme, quel ne devait pas être l'orgueil de l'artiste! C'étaient des dieux qu'il créait, et l'univers adorait sa pensée.

Cependant Phidias ne quitta pas si vite la peinture qu'il ne s'y fût déjà distingué. Aradus, une île phénicienne, se vantait de posséder un de ses tableaux, s'il est permis du moins d'ajouter foi au témoignage de Clément d'Alexandrie. Le portrait de Périclès paraît plus authentique. Pour rendre immortels les traits de celui qu'on surnommait le Jupiter olympien d'Athènes, Phidias se souvint des essais de sa jeunesse et redevint peintre; mais afin que cette distinction fût plus glorieuse encore, il ne voulut le redevenir que pour son ami. Il est vrai que les expressions de Pline ont paru présenter un tout autre sens, et l'on a dit que c'était le temple de Jupiter olympien que Phidias avait décoré de peintures. J'avoue que cette idée séduit au premier abord l'imagination. On aime toujours à exalter le personnage dont on écrit l'histoire; c'est pourquoi je souhaiterais que Phidias aussi eût fait sa chapelle Sixtine, et qu'il eût couvert de grandes compositions un édifice magnifique. Il est certain pourtant que Jupiter olympien n'avait qu'un temple à Athènes, celui qu'avait commencé Pisistrate. Non-seulement ce temple resta inachevé pendant de longs siècles, mais les Pisistratides l'avaient à peine conduit à une faible hauteur, de sorte qu'on ne pouvait en admirer que le plan. Au second siècle avant notre ère, Antiochus Épiphane, roi de Syrie, entreprit de continuer cette œuvre gigantesque : Cossutius, son architecte, construisit alors la *cella* et le double péristyle qui l'entourait. Par conséquent la cella, c'est-à-dire le temple lui-même, n'existait pas au temps de Phidias. Comment donc l'eût-il ornée de peintures? Où placer même des tableaux détachés? Il faut s'en tenir au portrait de Périclès. Panænus (c'est un rapprochement assez curieux) était célèbre par ses portraits à une époque où l'art était encore loin de sa perfection. Il avait représenté au naturel, sur les murs du Pœcile, les héros de Marathon, Miltiade, Callimaque, Cynégire.

La plupart des hommes qui embrassent et quittent successivement des carrières différentes ne font qu'épuiser leurs forces en les disséminant : en tout, ils demeurent médiocres. Au contraire, pour les natures privilégiées, se multiplier c'est grandir. Les années consacrées par Phidias à l'étude de la peinture ne furent point perdues pour son talent de sculpteur; elles eurent une salutaire influence,

car je ne parle pas seulement d'une affinité vague entre les branches diverses de l'art, ni même, ce qui serait déjà plus réel, des raffinemens délicats que la sculpture polychrome peut emprunter à la science et au goût d'un peintre. Je pense à la frise du Parthénon, où se trahit l'application de certains principes qui appartiennent plus particulièrement à la peinture : la valeur des plans, le jeu des ombres et des lumières, les procédés de composition, les calculs de perspective.

L'éducation de Phidias fut d'ailleurs complète, et d'un savant aussi bien que d'un artiste. Il étudia l'optique, comme pour mieux charmer les sens après en avoir pénétré les plus secrètes opérations, la géométrie, cette base du dessin et de l'architecture. Il possédait en outre des notions très étendues sur l'art de construire, au moins sur la partie théorique. Comment sans cela eût-il pu surveiller les travaux d'architectes tels qu'Ictinus et Callicrate ? Comment eût-il montré dans le Parthénon une admirable intelligence des besoins de l'architecture et sacrifié toutes les prétentions de la sculpture, lui sculpteur, à l'harmonie et à l'effet général du monument? C'est ainsi qu'il donne aux métopes un relief exagéré, contraire à ses principes, pour qu'elles soient en rapport avec les fortes saillies de l'entablement. La frise de la cella au contraire, tant son relief est léger, tant ses proportions sont petites pour la hauteur qu'elle occupe, n'attire que faiblement les regards ; elle leur échappe quelquefois. Mais il fallait ne point écraser une muraille lisse par l'importance des sculptures et la couronner, au contraire, d'un bandeau délicat. D'ordinaire, l'artiste qui dirige la construction d'un édifice fait passer avant tout ses préférences et l'ambition de son art. Le peintre ne voit que la peinture, témoin Raphaël, qui couvre les loges ouvertes du Vatican de chefs-d'œuvre bientôt ruinés. Le sculpteur veut entasser partout des statues, témoin le Bernin, qui, pour leur faire de la place, gâte l'intérieur de Saint-Pierre de Rome (1). Il faut un bien grand sentiment de l'architecture pour montrer la même abnégation que Phidias et savoir concilier toutes les convenances. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'il eût étudié seulement un art que d'autres sculpteurs pratiquèrent. Polyclète construisit à Épidaure le plus admirable théâtre de l'antiquité. A Sparte, Gitiadas éleva le temple de Minerve Chalciœcos. A Tégée, Scopas bâtit un temple qui l'emportait en beauté et en grandeur sur tous les temples

(1) Le Bernin affaiblit les piliers en creusant des niches et des tribunes. Aussi, comme il critiquait un jour la sainte Véronique de Mocchi, détestable en effet, comme la plupart des statues de Saint-Pierre, et trouvait que l'agitation des draperies ne convenait point *à un endroit clos* (ce mot ne peint-il pas l'homme et son école?), on lui répondit plaisamment que le vent soufflait assez par les ouvertures qu'il avait faites.

du Péloponèse. Les temps modernes, et particulièrement la renaissance en Italie, ne présentent pas des exemples moins illustres du goût des sculpteurs pour l'architecture. Ils y retrouvent en effet, dans sa pureté la plus sévère, la science des lignes et des proportions.

Dans son ardeur à poursuivre la science, Phidias ne se contenta point des ressources que lui offrait Athènes. Il avait travaillé dans l'atelier d'un certain Hippias, qui nous serait inconnu s'il n'avait été son maître. Soit que ce sculpteur méritât l'oubli dans lequel il était tombé, soit que les crises politiques eussent suspendu le progrès de l'art en Attique, Phidias alla demander des leçons à une école étrangère. A cette époque vivait dans Argos Agéladas, dont la réputation s'étendait par tout le monde grec. Les villes les plus éloignées, même celles de l'Italie, lui commandaient des statues. Il exécuta, de concert avec Aristoclès et Canachus de Sicyone, un groupe de Muses célébré par les poètes de l'antiquité. Quel que fût le talent d'Agéladas, son premier titre de gloire aux yeux de la postérité est d'avoir formé les trois plus grands sculpteurs du siècle, Phidias, Myron et Polyclète. Myron était aussi un Athénien. Il arrivait alors ce qui arrive dans tous les temps, c'est qu'une école ou seulement un maître célèbre attire de fort loin des admirateurs et des élèves. Le Corinthien Euchir va s'instruire à l'école de Sparte à l'époque où les fondeurs spartiates devançaient le reste de la Grèce. Sparte à son tour envoie Médon, Doryclidas, Dontas et Théoclès à Sicyone, lorsque Dipœnus et Scyllis y enseignent pour la première fois l'art de travailler le marbre. Bientôt Sicyone et Athènes demandent des leçons à Argos. C'était un continuel échange entre les cinq ou six écoles de la Grèce. Pourquoi donc Ottfried Müller s'est-il étonné de voir Phidias et Myron, qui n'étaient alors que des jeunes gens, passer quelques années à Argos, dans l'atelier d'Agéladas? Pourquoi veut-il plutôt que leur maître ait quitté sa patrie, ses travaux, ses autres élèves, pour s'établir à Athènes? Parce qu'on montrait en Attique une statue d'Agéladas, une seule, l'Hercule secourable, était-il nécessaire que l'artiste fût venu la sculpter sur les lieux? Ce n'était ni un colosse d'or et d'ivoire, ni un de ces travaux compliqués qui ne peuvent s'exécuter que sur place. Que serait la biographie d'un artiste, si on le faisait voyager autant que ses œuvres?

Au contraire, on n'a jamais assez remarqué un fait qui paraît confirmer le séjour de Phidias à Argos. Le premier ouvrage qui le signala à l'attention de ses contemporains fut une Minerve pour les habitans de Pellène. Il l'avait faite, dit Pausanias, avant la Minerve de Platées, avant celle que les Athéniens consacrèrent en souvenir de Marathon. C'étaient ses plus anciennes créations. Pellène est une

ville d'Achaïe, la plus rapprochée de l'Argolide, distante seulement d'une journée de marche. Sans industrie et sans arts, les villes de la confédération achéenne étaient obligées de demander aux sculpteurs étrangers les statues de leurs dieux. Les plus voisines d'Argos s'adressaient à l'école d'Argos; c'est ce que faisaient Ægium et Pellène. Lorsque cette dernière voulut consacrer à Minerve une statue d'or et d'ivoire, travail délicat et somptueux, elle appela Phidias, soit que sa réputation commençât déjà à s'étendre, soit qu'Agéladas l'eût recommandé comme son élève le plus distingué. Mais comment les Pelléniens eussent-ils été chercher à Athènes un artiste à ses débuts, lorsqu'ils avaient à Argos une école si célèbre? La statuaire chryséléphantine ne produisait guère dans ce temps-là que des figures colossales. C'était peut-être une nécessité autant que le goût de l'époque, car la toreutique n'avait pas encore atteint sa perfection, et les difficultés d'un art aussi compliqué grandissent à mesure que les proportions décroissent. En outre, afin d'assurer à sa statue une éternelle fraîcheur, Phidias prit une précaution qu'il ne renouvela que pour ses plus beaux colosses, la Minerve du Parthénon et le Jupiter d'Olympie. L'ivoire se fend par la sécheresse, et ce danger était particulièrement à craindre dans une ville située sur une hauteur et exposée à l'air vif des montagnes de l'Arcadie. C'est pourquoi Phidias fit creuser sous le piédestal de la statue un souterrain qui entretenait une humidité salutaire. Tant de soins dénotent une œuvre considérable, dénotent surtout la présence de l'artiste.

Ainsi non-seulement Phidias trouva chez des sculpteurs étrangers à l'Attique les leçons qui développèrent son talent; ce fut même hors de sa patrie qu'il jeta les premiers fondemens de sa gloire. Quand il revint dans Athènes, son nom l'y avait précédé. Au lieu des longs dégoûts qui attristent l'entrée d'une carrière, de magnifiques travaux l'y attendaient. Athènes et Platées lui confièrent aussitôt le soin d'immortaliser leurs victoires.

II.

Les dates différentes qu'on a fixées à la naissance de Phidias et les calculs pour établir les époques de sa vie dépendent d'un point historique intéressant déjà par lui-même, car il éclaire un des traits du caractère athénien : l'amour de la gloire poussé jusqu'au mensonge. Les annales grecques n'offrent guère moins de prise au scepticisme que les annales romaines. Seulement la Grèce brode mille fables sur un fond vrai, tandis que l'esprit romain, peu capable de souplesse et de mesure, remanie à son gré des siècles entiers, ce

qui n'empêchait pas les Romains d'accueillir avec un mépris incrédule les récits des Grecs leurs aînés.

La guerre des Perses est, je le crains, une des pages les moins fidèles de l'histoire ancienne : les vainqueurs seuls l'ont racontée, et leur enivrement ne leur permettait que d'être poètes; mais aucune ville ne fit retentir sa gloire aussi haut qu'Athènes, aucune n'éleva autant de trophées, aucune n'exalta son héroïsme avec plus d'insolence. Bientôt elle dédaigna Salamine et Platées, dont elle partageait l'honneur avec le reste de la Grèce; elle ne voulut se souvenir que de Marathon, où seule elle avait triomphé. Mais quel souvenir! Combien de monumens, d'offrandes, de sculptures, de peintures, de panégyriques, de déclamations de toute sorte! Quelle importunité odieuse avec des peuples de même race, ridicule avec des étrangers! N'était-ce pas en effet un bien triste spectacle que des Athéniens venant pompeusement réciter à Sylla l'éternel éloge de Marathon, au moment où les soldats romains prenaient et saccageaient leur ville?

Si la postérité ne doit pas se montrer trop sévère pour cette faiblesse du plus aimable des peuples, elle a trop longtemps pris au sérieux les inépuisables trésors conquis à Marathon. Par une conséquence naturelle, on a placé au lendemain de la bataille toutes les œuvres d'art que payait la dîme du butin. Comme Phidias en exécuta une partie, l'embarras des critiques modernes était grand : il fallait expliquer comment un artiste déjà célèbre au temps des guerres médiques n'arrive que cinquante ans plus tard à la période la plus féconde de sa carrière; il fallait concilier une extrême vieillesse avec d'immenses entreprises. Ottfried Müller le premier a démêlé avec une rare clairvoyance le nœud de la question. Au lieu de retourner en vain les difficultés sous toutes leurs faces, il est remonté à la source, se demandant si ces fameuses dépouilles ramassées dans les champs de Marathon n'étaient pas une fable, si la vanité des Athéniens n'avait pas élevé après coup et multiplié à plaisir des trophées mensongers.

Plutarque, il est vrai, raconte qu'après la bataille Aristide fut chargé avec sa tribu de veiller sur le butin. Il ne fallait rien moins que sa réputation d'intégrité pour qu'on lui confiât une garde aussi délicate, car il y avait des monceaux d'or et d'argent, des vêtemens de toute espèce, mille objets précieux dans les vaisseaux et les tentes. Plutarque ne fait que répéter la tradition athénienne, et il l'accueille d'autant plus facilement qu'elle consacre la vertu de son héros. Hérodote au contraire, le grand historien des guerres médiques, ne fait pas mention de ces richesses. Il rend parfaitement justice au courage des Athéniens, qui, les premiers, osèrent affronter les barbares et opposer leur petite armée à une invasion formidable;

mais il montre aussi que les Perses tentèrent seulement une descente pour pénétrer ensuite en Attique, que les Athéniens n'eurent à combattre qu'un front d'armée égal au leur, que les vaincus se rembarquèrent aussitôt, ne laissant que quelques milliers de cadavres dans cette petite plaine où les Athéniens en comptèrent plus tard deux cent mille : ils osaient l'écrire sur leurs monumens publics. Les Perses furent même si peu effrayés de cet échec, qu'ils cinglèrent vers Athènes et l'eussent surprise sans la diligence de Miltiade. On comprend donc pourquoi Hérodote ne parle pas du butin : c'est qu'il fut peu considérable et se réduisit probablement à la dépouille des morts. Il n'y avait point, en effet, de camp à piller. De simples retranchemens avaient protégé les troupes de débarquement; les richesses, les meubles précieux étaient restés sur la flotte; l'élite des guerriers était seule descendue à terre, et, pour combattre, ils apportèrent, malgré la mollesse asiatique, des armes plutôt que de l'or. A peine en déroute, ils sautèrent dans leurs vaisseaux, qui gagnèrent promptement le large, si promptement que les vainqueurs n'en prirent que sept. Encore ne doit-on pas oublier, si l'on veut juger sainement de la dimension de ces vaisseaux, qu'un seul homme essayait de les retenir, et qu'il fallut couper les mains de Cynégire.

Des vêtemens, de belles armes, des bracelets et des colliers, voilà sans doute le merveilleux butin dont on fit tant de bruit par la suite. Ajoutez qu'il fut partagé entre tous les soldats suivant l'usage, et que l'état en retint seulement la dixième partie. C'est cette dîme qui paya, selon les Athéniens, tant d'œuvres magnifiques. Elle permit d'élever dans l'Acropole un colosse de bronze haut de soixante-dix pieds, à Platées une statue non moins gigantesque, de construire à Delphes un trésor où se renfermaient les offrandes, de consacrer dans le même sanctuaire les statues de Minerve, d'Apollon, de Miltiade, d'Érechthée, de Cécrops, de Pandion, de Léos, d'Antiochus, d'Égée, d'Acamas, de Thésée, de Codrus; d'orner de boucliers d'or massif les architraves du temple d'Apollon, de bâtir à Athènes le temple de la déesse Eucléia et probablement aussi le Pœcile. Ne dirait-on pas qu'Athènes avait ramassé parmi les dépouilles une de ces bourses enchantées dont parlent les contes de la Perse moderne? Légères et d'humble apparence, elles fournissent pourtant à toutes les fantaisies de l'heureux possesseur, sans jamais s'épuiser.

Je suis persuadé que les Grecs du siècle de Périclès n'avaient qu'un sourire d'incrédulité pour ces prétentions. Se taire était le plus grand sacrifice qu'Hérodote pût faire aux Athéniens, ses hôtes; mais les témoins disparurent, et les monumens restèrent avec leurs inscriptions, que la postérité ne pouvait plus contester. Cependant Pausanias lui-même, le plus crédule des voyageurs, finit un jour par

s'étonner de trouver à chaque pas un nouveau trophée. Il avait déjà remarqué à Athènes même combien la victoire de Marathon avait inspiré de vanité aux Athéniens. A Delphes, au moment où il aperçoit des trophées plus nombreux et plus magnifiques que jamais, il s'arrête, et se tournant vers l'*exégète*, c'est-à-dire vers le cicérone qui le conduit, il lui demande si véritablement tant de statues sont le produit de la dîme du butin. Un exégète ne connaît pas les scrupules; comment douterait-il d'un fait qu'il a raconté tant de fois? Après donc que sa réponse a raffermi la foi chancelante de Pausanias, celui-ci n'hésite plus, et il nous répète que ces statues *sont bien réellement la dîme du butin*. Seulement il ne nous fera point partager sa conviction.

Est-on tenté de la partager, l'histoire et la logique des faits s'y opposent, et donnent un démenti éclatant aux Athéniens. Qui ne croirait, en effet, qu'on s'est empressé, aussitôt après le triomphe, quand la joie était si vive, quand la ville regorgeait de prétendues dépouilles, de consacrer tous les chefs-d'œuvre qui devaient immortaliser la victoire? Dix ans s'écoulèrent sans qu'on y songeât : rien n'était fait à l'époque de l'invasion de Xerxès, car Platées fut livrée aux flammes, et l'on ne supposera pas que les Perses eussent épargné précisément le colosse en bois doré de Phidias, monument de leur honte. Athènes ne fut pas seulement incendiée : Mardonius acheva d'anéantir une ville que Xerxès n'avait fait que renverser. Il rasa les fortifications, les maisons, les temples, ne laissa pas pierre sur pierre. Était-ce pour respecter la Minerve de Phidias et les édifices qui rappelaient sa première défaite? Ainsi pendant dix années on conserva caché ce prétendu trésor, on l'emporta sur la flotte à l'approche de Xerxès, on le rapporta quand les barbares furent partis; on n'osa y puiser au milieu de la misère publique, lorsqu'une ville tout entière n'était plus que débris et que cendres?

Il est inutile de multiplier les réflexions sur ce sujet. Toutes conduisent à la même conclusion : le butin de Marathon était une fiction, quelque belle que fût la victoire elle-même, quelque grands qu'en fussent les résultats. Athènes, maîtresse de la moitié de la Grèce, en rivalité avec l'autre, se plut à reproduire l'image d'un triomphe qu'elle n'avait partagé avec personne. Heureuse d'humilier les autres peuples autant que de s'exalter elle-même, elle leur rappelait sans cesse que, seule (c'était vrai), elle s'était jetée au-devant d'une première invasion, et que les Spartiates, ses ennemis irréconciliables, n'étaient arrivés que pour contempler le champ de bataille et compter les morts. Quels sacrifices pouvaient payer une si douce satisfaction? Mais ces sacrifices, du moins fallait-il être en état de les faire, et l'on ne voit pas que les Athéniens aient pu disposer de

richesses considérables avant les expéditions d'Asie et l'administration de Cimon. Pendant les années qui suivirent la bataille de Salamine, toutes les ressources publiques et privées furent employées à relever les murs, les édifices, les maisons, à construire une ville nouvelle en un mot, en même temps qu'on équipait des flottes et qu'on subvenait aux lourdes charges de la guerre.

Au contraire, lorsque le grand roi eut juré de tenir ses vaisseaux loin des mers de Grèce, lorsqu'Aristide eut réglé la contribution que devaient payer les alliés, lorsqu'Athènes eut enlevé à Sparte l'hégémonie de la Grèce, lorsque Cimon eut ramené ses flottes chargées des dépouilles de l'Asie, une ère de paix et d'opulente grandeur s'ouvrait pour Athènes. Elle eut tout le loisir de s'orner de monumens et de statues, elle eut des trésors à distribuer aux artistes; mais, quoiqu'à chacune de leurs œuvres elle pût attacher le nom d'une victoire différente, elle dédaigna Salamine, Platées, Mycale, l'Eurymédon, Éphèse, pour répéter partout un nom qui pour elle seule était un titre de gloire. Il fallait un prétexte : on inventa la *dîme de Marathon*. L'influence de Cimon, tout-puissant depuis l'exil de Thémistocle et la mort d'Aristide, ne fut pas étrangère à cette préférence. S'il n'osait, dans une démocratie jalouse, célébrer ses propres exploits, il consacrait au moins ceux de son père Miltiade. Ainsi, par ambition ou par piété filiale, le chef de l'état encourageait la vanité des citoyens. Cimon revint à Athènes en 468; son administration ne commença véritablement qu'après la conclusion de la paix avec la Perse. C'est à cette époque qu'il est naturel de placer les œuvres destinées à immortaliser Marathon et Miltiade. Phidias avait alors environ vingt-huit ans.

De tous les emprunts que l'art grec a faits à l'Asie, un des moins heureux est peut-être le goût des statues colossales. L'énormité n'est qu'une fausse grandeur, et l'étonnement ne doit pas se confondre avec l'admiration. Il y a cependant des cas où les proportions gigantesques n'ont rien que d'heureux et de nécessaire : par exemple, lorsqu'une statue est placée à une grande élévation ou doit être vue de loin. Alors le sculpteur se règle sur les lois de la perspective et grossit les objets à mesure que l'image décroît. C'est ce qui arriva pour la statue de Minerve que les Athéniens commandèrent à Phidias en souvenir de Marathon. Elle s'élevait sur le rocher de l'Acropole, haut lui-même de quatre cents pieds, et de là dominait la ville, la plaine, tout le golfe d'Athènes. On distinguait encore la pointe de sa lance et l'aigrette de son casque après avoir doublé le cap Sunium. En matière d'art, les idées les plus poétiques n'ont aucun sens tant que l'exécution ne les a pas justifiées. Ici tout se rencontre, et les conditions qui sauvent les invraisemblances du genre

colossal, et l'idée grandiose qui montre à tout un pays sa divinité protectrice, la faisant saluer, avant la patrie elle-même, par les navigateurs qui reviennent de lointains pays.

Les monnaies du Musée britannique et du cabinet des médailles à Paris sur lesquelles l'Acropole est représentée nous offrent un dessin exact, quoique bien incomplet, de l'œuvre de Phidias. Vêtue de la longue tunique et du péplum, la déesse élève son bras droit, qui s'appuie sur la lance; son bras gauche étend en avant le bouclier. Tournée vers les Propylées, elle semble défendre l'entrée de son sanctuaire. Quand Alaric et ses hordes barbares assiégèrent Athènes, ils furent effrayés à l'aspect de cette grande figure de bronze qui les menaçait; ils crurent que Minerve elle-même descendait du ciel pour défendre sa ville. L'assaut fut suspendu, et l'on signa un traité. Les partisans de la vieille religion, Zozime par exemple, ne manquaient pas de répéter cette fable et d'attribuer aux dieux mourans du paganisme un miracle qu'ils devaient au colosse de Phidias.

Le bouclier que présentait la déesse était orné de sculptures : on y voyait le combat des Lapithes et des Centaures; mais Phidias n'en était pas l'auteur. Il avait confié à un toreuticien, nommé Mys, ce morceau, qu'on pouvait facilement détacher de l'ensemble. Mys, à son tour, avait travaillé d'après les dessins d'un certain Pérasius, qui avait coutume de lui fournir des modèles pour toutes ses œuvres. Mys ne savait ni la composition ni le dessin; ce n'était qu'un habile ouvrier.

On peut calculer les dimensions que Phidias donna à sa statue. Sur les médailles de Paris et de Londres, de fabrique et de module différens, elle est d'un tiers plus haute que le Parthénon. Le temple avait environ cinquante-cinq pieds; la statue en avait donc soixante-quinze. Il faut déduire de ce chiffre la hauteur du piédestal qui la supportait. Lorsqu'on a franchi les Propylées, si l'on suit la route qui mène au Parthénon, on aperçoit à sa gauche un massif de tuf long de vingt pieds, large de quinze. Au centre, un dé en marbre blanc semble la première pierre consacrée jadis par le sang des victimes. C'est là, au point exact marqué par les médailles, que s'élevait la Minerve *Promachos*. Nous ne savons point quel en était le style, s'il tenait encore de l'archaïsme et rappelait les leçons d'Agéladas, ou bien si Phidias essayait déjà sa grande et idéale manière. Pour construire un monument aussi gigantesque, pour modeler, fondre, agencer tous les morceaux qui le composaient, pour conduire jusqu'aux nues un ensemble que le regard a peine à embrasser, il faut une science consommée. Il semble que dès ce moment Phidias n'avait plus de rivaux qu'on lui pût comparer, car, lorsque les Athéniens voulurent que Platées élevât aussi un trophée,

ils ne lui donnèrent pas seulement une part des prétendues dépouilles, ils lui envoyèrent Phidias.

Seuls de tous les Grecs, les Platéens avaient pris part au combat de Marathon. Ils n'étaient pas seulement alors les alliés d'Athènes, mais leurs frontières étaient devenues celles de l'Attique. Ils jouissaient des mêmes priviléges que les habitans; on les appelait Athéniens-Béotiens. Il en coûtait peu à l'orgueil d'Athènes d'abandonner une partie de sa gloire à une ville faible et amie. Pour mieux dire, c'était une occasion de rappeler une fois de plus son propre triomphe. Les Platéens reçurent donc une somme considérable pour construire un temple et le dédier à Minerve guerrière. Il est vraisemblable que les Athéniens ne songèrent aux Platéens qu'après que leur propre ambition fut satisfaite. C'est pour cela que, dans l'ordre chronologique des travaux de Phidias, la Minerve des Propylées précédera la Minerve de Platées. En outre plusieurs années s'écoulèrent avant que le temple qui devait renfermer la statue fût achevé. La statue étant colossale, le temple était nécessairement fort grand. Il paraît même qu'il absorba presque tous les fonds, car, lorsque Phidias arriva, il fallut renoncer au bronze, à l'or, à l'ivoire : on fit la statue en bois doré, les pieds et les mains en marbre pentélique. Cette contrefaçon économique de la statuaire chryséléphantine n'est pas sans exemple dans le reste de la Grèce; mais je doute qu'elle eût pour un artiste beaucoup d'attraits, et qu'elle promît à ses œuvres une assez longue durée.

Il ne faut demander à Pausanias ni de sentir les beautés d'une sculpture, ni d'en relever les défauts. Il note le nom de l'auteur, la matière qui la compose, et il passe, comme tant de voyageurs anciens et modernes, persuadé qu'il a vu tout ce qu'il y avait à voir. Quelque précieux que soit son livre pour l'histoire de l'art, on regrette que ce ne soit qu'un catalogue, et ces regrets sont mêlés d'un certain ressentiment quand il s'agit des grands maîtres. Pour Phidias en particulier, quel immense intérêt n'y aurait-il pas à suivre les progrès de son talent, à comparer ses premières œuvres et ses dernières, à distinguer ce qu'il devait à ses devanciers, ce qu'il ne devait qu'à lui-même, à fixer le moment précis où il rompt avec la tradition pour ouvrir à l'art une voie nouvelle, et d'élève devenir chef d'école! Les déclamateurs aiment que le génie brille tout à coup comme un astre qui se lève : une étude approfondie le voit presque toujours hésiter à ses débuts, se mûrir dans le travail, se transformer avec les années, grandir par degrés, arriver à sa perfection par marches et par étapes. L'histoire de Raphaël est l'histoire de l'humanité. Ce sont nos préjugés qui ceignent l'auréole aux grands hommes dès le berceau.

Phidias ne travailla le bois qu'une fois dans sa vie, et ce fut à Platées, quand il commençait sa carrière. Se rapprochait-il alors de l'école attique et des traditions de Dédale et d'Endœus, qu'il tenait d'Hippias, son premier maître? Le bois, matière sèche et rebelle, ne prenait-il pas naturellement sous le ciseau des formes raides et un vernis d'archaïsme? On croira difficilement que les colosses de l'Acropole et de Platées eussent déjà la beauté des sculptures du Parthénon. La statue de la Minerve guerrière était un peu moins grande que la Minerve en bronze d'Athènes. Cependant il était impossible qu'un temple pût la contenir, même diminuée de huit ou dix pieds. Qu'on n'oublie pas toutefois que le piédestal, nécessaire sur le rocher de l'Acropole, devient inutile dans l'intérieur d'un édifice, ou du moins se réduit considérablement. Il fallait que le colosse n'eût plus que de quarante-cinq à cinquante pieds de hauteur pour trouver place dans un temple dorique.

Quand il eut achevé ces deux grands ouvrages, qui lui demandèrent plusieurs années, Phidias fut chargé d'immortaliser sous une nouvelle forme le souvenir de Marathon. Il fit treize statues qui furent envoyées à Delphes. L'orgueil, autant qu'une pieuse reconnaissance, poussait les Grecs à consacrer dans ce commun sanctuaire des monumens de leurs victoires; ils s'y bravaient les uns les autres. Minerve et Apollon, les héros éponymes, Thésée, Codrus, les protecteurs ou les sauveurs de l'Attique, furent les sujets désignés. Seul des généraux de Marathon, Miltiade figurait dans la troupe des dieux et des demi-dieux. A cette exception glorieuse, qui ne reconnaît l'influence de son fils Cimon?

Pour en finir avec un nom qui devient importun, je dirai ici quelques mots d'une statue qui rappelle encore Marathon, la Némésis de Rhamnonte. Les habitans de Rhamnonte prétendaient que Mardonius avait apporté de Paros un bloc de marbre pour ériger un trophée, tant il se croyait sûr de vaincre. Trouvé sur le champ de bataille, ce bloc, disaient-ils, avait été donné à Phidias, qui en fit une Némésis. Je n'ai pas besoin de montrer combien cette fable est invraisemblable. Des écrivains dignes de foi nous apprennent en outre que la statue de Némésis n'était pas de Phidias, mais de son élève Agoracrite. Par conséquent, elle est postérieure à la bataille d'au moins quarante ans.

III.

Il y a souvent de l'injustice à donner à un grand siècle le nom d'un seul homme. Cimon ne méritait point d'être effacé par Périclès, non plus que Richelieu par Louis XIV. Mais si la philosophie

remonte aux causes, l'histoire, écho de l'opinion, n'admire que les effets : l'honneur est pour la main qui moissonne, l'oubli pour la main qui a semé. Ce fut Cimon pourtant qui développa chez les Athéniens le goût des arts et des dépenses magnifiques. Ce fut lui qui le premier orna la ville, à peine relevée de ses ruines, de monumens et de chefs-d'œuvre. Les Longs-Murs, le temple de Thésée, le Pœcile, le Gymnase, le jardin de l'Académie, le mur méridional de l'Acropole, le temple de la Victoire sans ailes, annoncent dignement les Propylées et le Parthénon. Phidias, Panænus, Micon, Polygnote, sculpteurs, peintres et architectes, rivalisent d'efforts pour conduire l'art à sa perfection et former cette élite d'ouvriers et d'artistes que Périclès trouva tout prêts à seconder ses desseins. Cimon ne se contenta point d'encourager les talens que produisait Athènes : il appela des maîtres étrangers. Thasos vaincue lui valut une plus précieuse conquête, celle de Polygnote, qu'il ramena avec lui, et dont il fit son ami. Il souffrit même qu'il fût l'amant de sa sœur Elpinice, lui chef du parti aristocratique, lui fils et petit-fils de rois.

Cimon paya les œuvres et les artistes avec les dépouilles de l'Asie. Quand l'or des Perses fut épuisé, il soutint le luxe public de ses propres richesses, qui étaient immenses, et qu'il consacrait depuis longtemps aux besoins des particuliers. Ame grande et généreuse, Cimon était cher au peuple par ses bienfaits plus encore que par ses victoires. Son pouvoir dépendait de la faveur de la multitude : s'il eut le tort de l'acheter, ce fut en sacrifiant sa fortune et non sa dignité. Il tomba, renversé par le parti démocratique et par les intrigues de Périclès; mais l'exil lui réservait la gloire la plus rare, en montrant au monde combien il était aimé. Le fait mérite d'être raconté, car il est inoui dans l'histoire. Pour faire bannir Cimon, on l'avait accusé d'être vendu aux Lacédémoniens. Quelques années s'écoulèrent. Un jour, les Athéniens et les Lacédémoniens se rencontrèrent dans les plaines de Tanagre. Cimon accourut de l'exil, demandant à combattre dans les rangs de sa tribu et à laver les soupçons dans le sang de l'ennemi. Les généraux athéniens le repoussèrent. Alors Cimon pria ses amis de faire leur devoir de telle sorte que la calomnie fût réduite au silence. Ceux-ci, au nombre de cent, placèrent au milieu d'eux l'armure complète de Cimon, et, serrés autour de ce fantôme guerrier, ils se firent tuer jusqu'au dernier. Qui doit-on admirer le plus, ceux qui sont capables d'un tel dévouement, ou celui qui l'inspire?

Si l'amour du beau est le privilége des nobles natures, personne n'était plus digne que Cimon d'être le protecteur des arts. Sa munificence, son affabilité, son goût, son exemple (car lui-même cul-

tivait la musique avec succès), touchaient les artistes, qui ne veulent pas seulement être encouragés, mais échauffés. Sophocle lui dut sa première victoire, Phidias ses premiers travaux. Périclès eut raison de supplanter un rival qui allait lui ravir sa plus belle gloire. Qu'il restât dix ans de plus à la tête de la république, Cimon donnait son nom au grand siècle.

Périclès ne put cependant continuer tout d'abord des traditions coûteuses et des entreprises qui demandent les loisirs de la paix. L'or de l'Asie était tari; lui-même était pauvre, et le trésor des alliés, à peine enlevé de Délos, ne pouvait encore s'ouvrir aux prodigalités des Athéniens. En outre, la puissance de Périclès rencontra longtemps une opposition redoutable. Le parti aristocratique, et à sa tête Thucydide, fils de Mélésias, attaquèrent avec acharnement le représentant du parti démocratique. Ils poussèrent Périclès à cette extrémité, de s'exposer à l'ostracisme afin que Thucydide y succombât. Thucydide partit, et ce ne fut qu'après son exil que Périclès devint maître absolu d'Athènes. Au dehors, des guerres continuelles attirent, pendant le même espace de temps, les ressources de l'état et l'attention de son chef. Corinthe, Épidaure, Sparte, Égine, Thèbes, Argos, se succèdent ou se liguent pour combattre la grandeur croissante d'Athènes, mais ne l'empêchent point d'envoyer de grandes colonies en Chersonèse, dans le Pont, jusqu'à Chypre, et de promener ses flottes menaçantes autour du Péloponèse. Enfin la paix fut conclue pour trente ans entre les différens états de la Grèce. Alors seulement Périclès put consacrer à la prospérité intérieure et à l'éclat des arts ses soins, les revenus publics, et surtout le trésor des alliés. On sait en effet qu'il ne commença pas avant cette époque les grands travaux dont Phidias eut non-seulement la plus belle part, mais la direction.

Seize années s'étaient écoulées depuis l'exil de Cimon. Pendant cet intervalle, Phidias produisit la plupart des œuvres détachées dont l'antiquité nous a conservé la liste, et qu'on ne saurait placer ni au commencement ni à la fin de sa carrière : nous en connaissons trop bien l'emploi. Rendu à ses études, il conduisit à sa perfection un talent qui prévoyait la tâche immense à laquelle il serait appelé, car Phidias était l'ami de Périclès, le confident de ses projets; peut-être les lui avait-il inspirés. Dans les jours de lutte, devant des obstacles sans cesse renaissans, il fallait différer l'exécution de plans trop grandioses; mais l'homme d'état et l'artiste se consolaient en parlant de l'avenir, ils sentaient qu'il leur appartenait. Les statues colossales, les décorations publiques, les monumens de circonstance assurent à un sculpteur une prompte célébrité; ils ne permettent pas toutefois, comme les œuvres de proportions plus simples, con-

çues et exécutées dans le calme de l'atelier, cette méditation et ces essais, cette étude de la nature et cette poursuite de l'idéal, ces lenteurs et ces hardiesses de pensée, ce soin infini et ces inspirations heureuses du ciseau, qui ouvrent à un grand artiste les voies les plus sublimes de l'art.

C'est dans cette période, la moins connue de sa vie, que Phidias atteignit toute la plénitude de son talent et fit éclater aux yeux de ses contemporains sa puissante originalité. Alors se produisit au sein de l'école attique une révolution qui en fit la première école du monde : les vieux maîtres étonnés, mais impuissans à changer leur manière; les maîtres plus jeunes dont la main plus souple se pliait à une seconde éducation, Alcamène le premier, s'élançant à la suite de Phidias; les élèves accourant de tous les points de la Grèce et remplissant son atelier. Agoracrite de Paros, Pæonius de Thrace étaient les plus habiles, et tel fut sur eux l'ascendant de Phidias qu'ils ne le quittèrent plus tant qu'il vécut. Le jour approchait où le maître aurait besoin, pour le seconder, de mains nombreuses et exercées. Il s'appliquait donc à former une génération qui sût rendre sa pensée et reproduire son style; le Parthénon nous apprend comment il y réussit.

Les travaux qui occupaient en même temps Phidias n'avaient plus l'importance des œuvres que lui commandait Cimon; mais au lieu des proportions colossales qui ne frappent que le vulgaire, ces nouvelles statues avaient une beauté et une perfection que les connaisseurs ne se lassaient pas d'admirer. Il est à remarquer que ce sont celles que citent de préférence les historiens et les critiques. Il semble que Phidias s'y soit révélé pour la première fois à lui-même et à son siècle.

La plus célèbre de ces statues et la plus ancienne était la Minerve lemnienne, en bronze. Les habitans de Lemnos l'avaient consacrée dans l'Acropole. Comme leur île fut conquise après les guerres médiques, il est vraisemblable qu'ils tardèrent peu à reconnaître par cette offrande la divinité protectrice d'Athènes. C'était, dit Pausanias, le plus admirable de tous les ouvrages de Phidias. Pline ajoute que cette Minerve était tellement belle qu'on ne la désignait plus que par sa beauté, en guise de surnom : on disait la belle Lemnienne. Quatre fois déjà Phidias s'était efforcé de créer un type idéal de Minerve, et combien n'en devait-il pas créer encore! Cependant ni la Minerve de Pellène, ni celle de l'Acropole, ni celles de Platées et de Delphes n'ont excité l'enthousiasme des anciens. On ne voit même pas qu'elles aient obtenu un seul éloge. La Lemnienne au contraire fut si universellement admirée qu'on ne peut expliquer son succès par les vicissitudes auxquelles sont soumis les artistes

les moins journaliers. Un éclair d'inspiration ne fait point jaillir un chef-d'œuvre sans qu'il soit annoncé et justifié en quelque sorte par l'œuvre de la veille. Je croirais plutôt que Phidias, dans les travaux de décoration publique, n'avait point osé s'écarter des traditions; il pouvait compromettre ses débuts. Des colosses offraient d'ailleurs des difficultés trop sérieuses pour qu'il les accrût à plaisir. Mais quand il se sentit maître de l'opinion, quand il fut sûr de ses propres forces, il rompit avec le passé. La belle Lemnienne fut l'apparition de sa manière nouvelle. Il y avait mis toute sa science, et comme pour déclarer lui-même que ce serait là son chef-d'œuvre, il ne craignit pas d'y inscrire son nom, ce qu'il ne fit qu'une seule fois depuis, à Olympie. Lucien louait le galbe pur de la statue, ses joues suaves et son nez d'une admirable proportion.

Après la belle Lemnienne, les critiques anciens plaçaient l'Amazone. Elle s'appuyait sur sa lance. Lucien trouvait sa bouche et son cou particulièrement inimitables. Cette statue, selon Pline, disputa le prix dans un concours célèbre qui eut lieu à Éphèse, et où Polyclète l'emporta sur Phidias. Toutefois ce récit est accompagné de circonstances si peu vraisemblables qu'on est tenté de n'en rien croire. L'Amazone de Polyclète était peut-être préférée à l'Amazone de Phidias, voilà tout le fond de cette fable.

Il est impossible d'assigner un ordre chronologique aux autres œuvres que produisit Phidias pendant cette période de seize années: c'est à peine si nous en savons le nom et la matière; les critiques se taisent sur tout le reste. Parmi les statues que possédait Athènes, je citerai d'abord l'Apollon Parnopius. Ce dieu avait promis de délivrer l'Attique des sauterelles (en grec *parnopes*) qui la dévoraient. Par reconnaissance, le peuple lui éleva une statue de bronze dans l'Acropole, à l'orient du Parthénon. Elle fut transportée plus tard à Constantinople, et se trouvait dans la partie septentrionale du Forum. Apollon tendait son arc, geste symbolique que l'art lui prêtait quand il combattait les monstres et conjurait les fléaux.

Dans le Céramique était le temple de Cybèle. Phidias avait représenté la mère des dieux assise, suivant la coutume; elle tenait dans ses mains le *cymbalum*, et des lions supportaient son trône. On retrouve ce motif sur de petits bas-reliefs votifs d'Athènes; malheureusement ils sont d'un travail grossier et d'une époque de décadence. Vénus céleste avait également un temple dans le Céramique. La statue, en marbre de Paros, était de Phidias. C'est à Athènes encore que devait se trouver la Minerve en bronze dont parle Pline, et qu'on appelait *Cliduchus*. Elle tenait des clés à la main, comme pour rappeler qu'elle était la seule maîtresse de sa ville bien-aimée.

Les villes étrangères n'attachaient pas moins de prix qu'Athènes

à posséder les œuvres de Phidias. Les Thébains lui demandèrent un Mercure en marbre, qui fut placé à l'entrée du temple d'Apollon isménien. Épidaure montrait un Esculape en or et en ivoire. Pour que la sécheresse ne gâtât pas l'ivoire, on creusa un puits au-dessous du piédestal. Cette précaution fut conseillée par Phidias, qui, le premier des sculpteurs anciens, s'inquiéta d'assurer aux œuvres de ce genre une fraîcheur et une jeunesse éternelles. Épidaure est une ville voisine d'Argos. Peut-être, comme à Pellène, Phidias avait-il exécuté sur place cette statue et pris les mêmes précautions pour la préserver de toute altération; mais ni Pausanias, ni Athénagoras ne disent qu'elle fût colossale : c'est pourquoi l'on ne peut trop la classer parmi les premiers travaux de Phidias et la rattacher à son séjour en Argolide.

Nous retrouvons à Rome, sans savoir à quelles villes de Grèce elles avaient été enlevées, plusieurs autres statues de Phidias. La plus belle était une Vénus en marbre qui ornait le portique d'Octavie. Paul-Émile avait apporté une Minerve qu'il plaça sur le Palatin, près du lieu où s'éleva plus tard le temple de la Fortune. Paul-Émile était un grand admirateur de Phidias. C'est lui qui prononça à Olympie ce mot qui fut si souvent répété depuis : « Phidias a sculpté le Jupiter d'Homère. » Catulus à son tour, lorsqu'il bâtit le temple de la Fortune avec le butin pris sur les Cimbres, y consacra deux statues de Phidias. Comment se les était-il procurées? Quels dieux représentaient-elles? On l'ignore. On sait seulement qu'elles étaient en bronze, que c'étaient des figures drapées. Pline indique encore une statue de grandeur colossale et nue. Plus tard, quand la Grèce eut été complétement dépouillée, Rome posséda un plus grand nombre de statues de Phidias. Il est vraisemblable que c'étaient celles que Pausanias avait vues et décrites dans les différentes parties de la Grèce. Du reste, l'ignorance et le laconisme des historiens de la décadence nous laissent dans la plus grande incertitude sur ce sujet. Procope, après avoir cité un taureau d'airain qu'il croit de Phidias ou de Praxitèle, remarque qu'il y avait plusieurs statues de ces deux sculpteurs auprès du temple de la Paix. Sur l'une d'entre elles le nom de Phidias était même gravé. Était-ce la Minerve lemnienne? — Mais il arrivait alors aux Romains ce qui nous arrive pour les grands maîtres de l'Italie. Toute belle œuvre était un Phidias ou un Polyclète. C'est ainsi que, sur les groupes qui décorent aujourd'hui le Monte-Cavallo, on a écrit le nom de Phidias et celui de Praxitèle sans tenir compte d'une conformité de style qui annonce la même main, sans se demander si ce style est celui de l'un ou de l'autre artiste. C'est une pure fantaisie.

Enfin, sur la place publique de Constantinople, on voyait au

XIe siècle après Jésus-Christ un Jupiter en marbre blanc de Phidias. Le dieu était assis sur un siége sans dossier, sorte de banc que recouvrait un tapis ou un coussin. Tels sont les siéges qui servent aux divinités sur la frise du Parthénon; on en a trouvé de semblables à Pompéi. Il est surprenant que ni Pline ni Pausanias ne parlent de cette statue, d'autant plus digne d'être remarquée par l'antiquité qu'elle était en marbre et que Phidias a rarement travaillé le marbre. On cite de lui trente-cinq statues, dont vingt-trois en bronze, sept en or et en ivoire, trois en marbre, deux de matière inconnue. La Minerve de Platées avait la tête, les pieds et les mains en marbre. Aussi hasarderai-je une conjecture. Au milieu du VIIIe siècle, le Parthénon fut converti en église grecque. On construisit l'abside sur l'emplacement du pronaos, et, pour que les rayons du soleil pénétrassent par les petites fenêtres byzantines, on abattit la couverture du portique et le milieu du fronton oriental. Alors neuf ou dix statues disparurent sans qu'on en ait retrouvé la trace. C'étaient précisément les principaux personnages de la grande composition qui représentait la naissance de Minerve : Jupiter y occupait la première place. Je me suis demandé si ces statues, une fois enlevées par les chrétiens, n'ont pas été transportées à Constantinople, où les empereurs entassaient tous les chefs-d'œuvre que Rome avait respectés, et si le Jupiter du Parthénon n'était pas celui dont parle le moine Cédrénus. Assis au centre du fronton, il contemplait sa fille qui venait de s'élancer de son cerveau, et « qui enlevait, » comme dit Hésiode, « de ses épaules immortelles ses armes divines : et le cœur de Jupiter se réjouissait. »

Je ne puis terminer l'énumération de tant d'œuvres aujourd'hui perdues sans essayer de caractériser la transformation que Phidias introduisit et dans son style et dans celui de ses contemporains. Le silence de l'antiquité me chagrine, mais ne m'intimide point. L'archéologie n'a-t-elle pas pour mission de suppléer l'histoire et de retrouver le passé moins dans le témoignage des hommes que dans leurs œuvres? Nous avons des sculptures de la vieille école attique, nous avons les sculptures du Parthénon. Entre ces deux points extrêmes, mais certains, la transition manque; il y a une lacune qui se laisse, sinon combler, du moins mesurer.

Le propre de l'art à son enfance, c'est d'être impersonnel. Les artistes n'offrent aucune marque particulière de leur talent, copient des types de convention, et se ressemblent de telle sorte que la postérité n'en fait qu'un seul homme. Toutes les madones byzantines sont attribuées à saint Luc, toutes les idoles de la Grèce primitive étaient attribuées à l'Athénien Dédale. Plus tard, Athènes eut le goût des Hermès, c'est-à-dire des bustes ou des têtes montées sur une

gaîne équarrie. Il y en avait des milliers dans les rues de la ville, d'un style tellement uniforme que les auteurs de ces bustes étaient confondus dans une commune obscurité : on les appelait des hermoglyphes, ou si l'on veut des fabricans d'Hermès. Enfin à la veille des guerres médiques, si quelques noms se détachent et sont recueillis par l'histoire, c'est plutôt le sujet traité par les sculpteurs que leur talent individuel qui les recommande à l'attention publique. Endœus est cité parce qu'il eut le premier l'idée de représenter Minerve assise; Anténor, parce qu'il fit les statues d'Harmodius et d'Aristogiton; Amphicrate, parce qu'il représenta la courtisane Léæna, leur héroïque complice, sous la forme d'une lionne. Si l'originalité des artistes ne se dégage point encore, il ne faut pas croire pour cela que leurs œuvres manquassent de mérite. Ceux qui ont étudié avec soin les précieux débris de sculpture que possède Athènes ont remarqué la statue assise de l'Érechthéion, la déesse sur un char et la femme drapée, dont nous avons les moulages à l'École des Beaux-Arts; le soldat de Marathon, la frise des soldats blessés, qui se trouve enclavée dans le mur du Catholicon. Ces fragmens ont entre eux un air de famille, moins parce qu'ils sont tous archaïques que parce qu'ils dénotent les mêmes tendances et les germes de beautés semblables. On sent percer sous des formes sèches et comprimées un effort de vie, un besoin de liberté, d'élégance, de richesse, et le goût de l'ajustement. Les plis conventionnels des draperies ont déjà une certaine abondance, de l'harmonie, et ils modèlent les corps avec une souplesse qui surprend. Enfin partout se trahit une secrète aspiration vers l'idéal. Il est impossible de méconnaître les caractères du génie des Ioniens, si opposé au génie des Doriens. Tandis que les sculpteurs des écoles doriennes, formés par l'étude du nu et l'habitude de représenter des athlètes, expriment avec énergie la nature vivante et tendent au réalisme (les frontons d'Égine en font foi), les sculpteurs d'Athènes s'étudient à créer plutôt des types divins que des types athlétiques. A Athènes, les mœurs ioniennes et même le costume oriental se maintinrent jusqu'à Périclès; la vie y fut moins rude, moins extérieure que chez les Doriens, et les exercices gymniques n'y furent point préférés aux concours de musique, de poésie, ni aux grandes solennités tragiques.

Phidias, qui avait passé plusieurs années de sa jeunesse à Argos, dans la plus célèbre des écoles doriennes, en rapporta tout ce qui manquait à ses compatriotes. Il unit les qualités du génie dorien à celles du génie ionien, la simplicité sévère, la science pratique, la mâle grandeur du premier à l'idéal, au mouvement, à la délicatesse, à la grâce du second. Il sut fondre les deux principes pour en former un ensemble incomparable, que les modernes désespèrent d'é-

galer jamais. De même que l'architecture dorique n'a élevé aucun édifice qui ne fût surpassé par les Propylées et le Parthénon, monumens d'ordre dorique bâtis par les Athéniens, de même le style des sculpteurs doriens fut imité, conquis, effacé par Phidias. Avant lui, on a pu dire le *style attique* ou le *style éginétique*, puisque l'école d'Égine a été l'expression la plus glorieuse des traditions doriennes; avec lui disparaissent les tendances locales et l'opposition des qualités que les deux races semblaient s'être partagées. Dès lors il n'y a plus qu'un grand souffle qui court sur toute l'étendue du monde grec, et l'influence du génie individuel, qu'il s'appelle Phidias, Praxitèle ou Lysippe, ne connaît plus de frontières. Les écoles ne sont plus contemporaines, elles se succèdent; leur diversité s'explique par la différence des époques et la mobilité providentielle de l'esprit humain. Ce fut dans la vieille école attique une révolution complète, quoiqu'elle ne fût point jetée hors de sa voie idéale et ne fût point ramenée au réalisme; mais il y a deux sortes d'idéal, celui des siècles primitifs et celui des siècles accomplis. L'art qui crée sans imiter la nature et qui repose sur la convention est un art idéal, l'art égyptien par exemple. L'art qui connaît admirablement la nature, qui la dépasse, qui poursuit une beauté plus parfaite et en même temps plus simple, qui part du vrai pour atteindre une vérité plus sublime, cet art est, à un bien autre titre, un art idéal : c'est celui de Phidias. Ce qu'il n'avait point osé tenter au retour d'Argos en exécutant des colosses conformes à la tradition, Phidias l'entreprit dès qu'il fut rendu aux salutaires loisirs de l'atelier. La belle Lemnienne, l'Amazone blessée, la Vénus céleste, la Minerve Cliduchus, le Mercure, toutes les œuvres qu'il exécuta pendant les seize années qui précédèrent la paix de trente ans, furent autant de révélations pour la Grèce émue et pour les artistes de tout âge et de tout pays qui accouraient se former à l'école de Phidias.

Au milieu de ces travaux, dont on ne connaît qu'une partie (1), à la tête d'une école qui grandissait chaque jour et qui comptait déjà des maîtres, Phidias atteignit sa cinquantième année. D'autres se seraient crus au plus haut degré de leur talent et de leur gloire. Pour lui s'ouvrait seulement la période la plus éclatante de sa carrière : Périclès posait la première pierre du Parthénon.

BEULÉ, de l'Institut.

(1) Il faut citer encore deux statues, les seules peut-être qui soient postérieures au Parthénon, avec le Jupiter d'Olympie. Phidias les fit pour les Éléens pendant qu'il travaillait à son Jupiter. C'était une Minerve en or et en ivoire, qui portait un coq sur son casque, et une Vénus céleste, également en or et en ivoire. Un de ses pieds reposait sur une tortue.

LES

STATISTIQUES AGRICOLES

DE LA FRANCE

Depuis longtemps déjà, dans notre siècle curieux de savoir et de comprendre parce qu'il est curieux de conclure et de mettre en pratique, le vent est aux statistiques. Il s'en fait en tous pays, il y en a de toute sorte et pour toutes choses, et je ne serais pas surpris d'apprendre bientôt qu'on en élabore dans la république de Liberia et dans l'archipel de Taïti. Le bien et le mal, la naissance et la mort, la misère et la richesse, la bienfaisance et l'industrie ont leurs statistiques; il n'est pas de fait se renouvelant, je ne dirai pas chaque jour, mais même chaque année, qui ne soit consigné, additionné, et ensuite un beau matin rappelé au public par des imprimés spéciaux, simples brochures ou gros volumes, dont le sort varie suivant le mérite et l'opportunité de chaque publication. Cela est, et cela doit être. Tout ce qui se reproduit périodiquement a son importance : la quantité d'eau qui tombe, la direction du vent qui souffle, le nombre exact des fils de coton qui se fabriquent et se consomment, la proportion relative à l'âge et au sexe des crimes et des délits, la masse de substances alimentaires que dévore chaque jour une grande ville comme Paris, etc. Chacun, suivant la tendance de son esprit et les devoirs de sa vie, trouve dans tel ou tel document de cette nature des satisfactions pour sa curiosité intellectuelle, des indications pour sa conduite, des probabilités pour son avenir. Aussi voyons-nous que les livres de statistique sont très recherchés et se multiplient.

L'agriculture, qui touche par l'impôt direct et l'impôt indirect à notre système fiscal, par ses récoltes à notre alimentation publique et au développement de notre richesse nationale, par son organisation économique aux bases mêmes de notre société, l'agriculture ne pouvait pas rester étrangère aux études de nos savans : elle a, depuis le *Projet d'une dixme royale*

de Vauban, inspiré bien des écrivains; cependant ne leur a-t-elle jamais fait dire que la vérité? Si les bons travaux de statistique sont rares parce qu'ils sont difficiles, les travaux médiocres, étant d'une exécution peu compliquée, doivent être et sont en effet beaucoup plus nombreux. On emprunte aveuglément aux administrations publiques les comptes qu'elles rendent, aux recherches des savans les résultats numériques qu'ils professent, aux compagnies financières ou industrielles les chiffres qu'elles annoncent. On groupe d'une certaine manière, sans ordre ou conformément à la thèse qu'il s'agit de soutenir, ces documens de diverse origine. Au besoin, on additionne soi-même quelques nombres empruntés à des actes ou à des rapports officiels; on allonge le tout par quelques phrases d'une rhétorique plus ou moins élégante, par des considérations plus ou moins neuves et profondes,... et on fait ainsi un livre d'économie industrielle ou *sociale*, dont l'enfantement est commode et dont la vente réussit parfois assez bien. Cette sorte de prestidigitation n'a pas d'excuse, mais l'abus même qu'on en fait prouve l'influence considérable que les chiffres ont aujourd'hui sur la plupart des lecteurs, et, quoique revêtant à tort la livrée de la statistique, elle ne doit pas être confondue avec celle-ci, qui reste toujours une science aussi sérieuse et importante qu'elle est d'accès difficile.

Les recherches que nécessite une statistique quelconque sont si minutieuses et si multiples que peu de personnes pourraient suffire à un travail de ce genre. Aussi la plupart des documens qui existent, et qui servent de base aux études ultérieures des savans, sont-ils mis au jour par nos administrations publiques. Chacune observe, constate ce qui la concerne, et, dans le compte-rendu de ses opérations, résume et divulgue les faits ainsi précisés par elle. Puis vient le tour des économistes, des statisticiens, des moralistes et des hommes d'état, qui s'empressent de discuter et de conclure. Il serait à désirer sans doute que plus d'accord existât entre les divers bureaux qui, chacun dans une direction différente, s'occupent d'un sujet analogue (1). Ainsi, par exemple, les résultats fournis par le ministère de la justice et par le ministère de la guerre, en ce qui concerne les accusés et les conscrits, ne peuvent se contrôler, se fortifier mutuellement que quand les classifications adoptées sont les mêmes, au lieu de différer. Cependant ces regrettables bizarreries laissent encore une notable autorité aux documens dont il s'agit. La justice nous précise combien de malfaiteurs elle a condamnés, la douane combien elle a vu passer de marchandises. Je suis loin de croire que tous les méfaits et que tous les malfaiteurs soient punis, je suis convaincu que les marchandises qui entrent et qui sortent ne sont pas toutes scrupuleusement déclarées au bureau le plus voisin; mais si

(1) Dans le *Rapport au roi sur les caisses d'épargne*, le ministre disait en 1836 : « Quant à Toulon, par une singularité difficile à expliquer, la caisse d'épargne de cette ville n'aurait ouvert aucun livret pour les marins. » L'institution de la caisse d'épargne remontait pour Toulon à 1832. On finit par découvrir que les marins et les militaires avaient été portés dans la colonne des employés du gouvernement.

quelques misérables échappent à la vindicte publique, si quelques contrebandiers réussissent à tromper nos douaniers, on n'en trouve pas moins dans les comptes-rendus de la justice et de la douane des approximations et des rapprochemens pleins de valeur. Tout ce qui, de la part des agens de l'administration, donne lieu à un enregistrement périodique, surtout à une intervention active dans la vie du public, est soigneusement recueilli, noté, porté en compte, et peut servir de base à une statistique instructive.

Peut-il en être de même quand il s'agit d'actes ou de phénomènes à l'accomplissement desquels ne se rapporte aucun devoir à remplir, aucun droit à exercer par des intéressés quelconques, quand il s'agit, en un mot, de recherches purement théoriques, abstraites ou spéculatives? Quel que soit l'auteur de semblables études, son travail ne doit-il pas se ressentir du manque d'un sérieux contrôle? L'amour de la science peut, j'en conviens, suffire pour soutenir le zèle d'un simple particulier; suffit-il toujours pour l'éclairer? suffira-t-il souvent si, au lieu d'un auteur responsable dans son avenir ou dans sa réputation, nous avons affaire à une commission de collaborateurs anonymes et irresponsables? Quand on consulte le livre d'un inconnu, un examen critique et sévère doit, tout le monde en convient, précéder l'adhésion du lecteur : eh bien! une prudence analogue est encore de mise même vis-à-vis des publicistes en renom et des maîtres de la science, quand il s'agit de travaux considérables entrepris sur des bases nouvelles ou relatifs à des faits nouveaux. Il faut n'accepter que sous bénéfice d'inventaire la leçon qu'on est en mesure d'analyser, et vérifier autant que possible les chiffres sur lesquels on a envie de régler sa conduite ou son thème. Cette sage réserve, il faut encore l'étendre aux publications qui paraissent le plus revêtues d'un incontestable caractère d'exactitude et d'authenticité, aux documens édités par l'administration elle-même, lorsque ces documens sont relatifs à des faits qui, par leur nature, échappent à une application pratique immédiate. Les unités qui forment la base du travail ont-elles été consciencieusement fournies, soigneusement recueillies? Dans quelle proportion ont-elles pu échapper à toute enquête? Les renseignemens obtenus ont-ils été exactement réunis, utilement rapprochés? Que de questions encore seraient à poser avant de déterminer le degré de confiance dont est digne une statistique *théorique* quelconque! Comme exemple, je prendrai et j'analyserai dans plusieurs de ses détails la *Statistique agricole de la France,* qui émane du ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

Les élémens qui constituent ce volumineux travail, dont la première partie seulement est éditée, ont été recueillis sur place par des commissions cantonales composées des hommes, agriculteurs ou administrateurs, les plus intelligens. Ces élémens ont ensuite été revus au chef-lieu d'arrondissement, vérifiés encore, si je ne me trompe, par une commission départementale, et enfin classés et révisés une dernière fois dans les bureaux mêmes du ministère. Évidemment toutes les conditions imaginables de perfection semblent,

dans un tel livre, se trouver si bien remplies que peu de personnes oseront douter de la précision mathématique des résultats fournis, et suspecter, dans les questions agricoles qui peuvent être soulevées, la solution qu'on demanderait à un pareil *catéchisme*. Cependant la *Statistique agricole de la France* ne nous paraît être ni suffisamment exacte, ni suffisamment complète, ni suffisamment bien ordonnée. Plusieurs statistiques existent qui, écrites sur le même sujet ou sur d'autres, méritent un semblable reproche; mais cette étude doit se restreindre à l'examen de nos documens officiels en matière agricole. Ainsi défini, le sujet donne encore lieu à plus d'une remarque utile.

Il faut, pour être juste, commencer par reconnaître qu'un travail aussi compliqué que la statistique agricole de la France était chose singulièrement difficile. Sur qui compter en effet pour en réunir les multiples élémens? Fallait-il s'adresser aux maires de nos villages? Mais ces magistrats, déjà fort occupés de leurs propres affaires dans presque toutes nos communes rurales, déjà surchargés de plus de besogne qu'ils ne peuvent en bien faire, souvent trop peu instruits, presque toujours trop soucieux de leur popularité pour remplir convenablement même leur devoir d'officiers de police, ces magistrats auraient été de détestables statisticiens. Beaucoup ne se seraient jamais prêtés aux courses énormes, aux recensemens inquisitoriaux qu'on demandait, et les plus dociles, après quelques simulacres de recherches, auraient renvoyé en blanc ou rempli au hasard, comme il arrive souvent, les tableaux imprimés qu'on leur aurait adressés.

Fallait-il astreindre à ce nouveau service les nombreux agens, — percepteurs, voyers, ou autres, — que nos différentes administrations entretiennent sur toute la surface de la France? Mais les devoirs de leur emploi n'eussent pas permis au plus grand nombre de consacrer à ce travail tout le temps nécessaire, et les connaissances spéciales eussent également manqué à la plupart d'entre eux.

Fallait-il créer une nouvelle classe de fonctionnaires chargés, sous le titre de recenseurs agricoles, de réunir sur tous les points du territoire les documens indispensables? Mais notre budget a bien d'autres charges plus utiles à supporter avant qu'il convienne de le grever d'une telle dépense, et il est à croire en outre qu'on aurait eu de la peine à enrôler, en n'employant que des hommes capables, un personnel assez nombreux pour faire rapidement face à toutes les exigences de ces recherches. D'ailleurs, comment ces recenseurs auraient-ils été reçus dans les campagnes, quand ils s'y seraient présentés pour vérifier le compte des bestiaux de nos cultivateurs, la mesure de leurs champs et le poids de leurs récoltes? Jamais nos paysans ne comprendront des études de ce genre abstractivement scientifiques; ils soupçonneront toujours sous de telles démarches quelque velléité fiscale, et naturellement ils leur opposeront, non plus des coups de fourche, mais tout au moins des mensonges et des ruses d'autant plus invincibles qu'il y aura partout dans le pays un accord universel, quoique tacite, une connivence active, quoique non organisée.

Il ne restait donc, comme pratique, que le système qu'on a suivi, celui des commissions cantonales; mais, quoiqu'il fût le seul pratique, il ne devait pas encore aboutir au succès dans les conditions qui lui ont été faites.

Grâce à notre admirable état civil, l'administration peut, à chaque instant, concevoir sur le mouvement et sur les ressources de la population française des probabilités que nos recensemens périodiques viennent ensuite rectifier en partie dans leurs inévitables erreurs. On a vu ce qu'on pouvait attendre de la statistique en fait de documens commerciaux ou judiciaires; mais quand il s'agit d'animaux fatalement soumis à l'arbitraire direction de leurs maîtres, de denrées qui se créent et se consomment sur la même place dans un court espace de temps, comment savoir ce qui se passe, comment contrôler? On ne peut apprendre qu'en interrogeant les cultivateurs ou les hommes qui vivent au milieu d'eux; on ne peut vérifier qu'en se transportant sur le théâtre même de leurs exploitations.

Interroger les cultivateurs! Le caractère de nos paysans, on le sait déjà, ne se prête nullement à de pareilles investigations. Ou bien ils ne répondront rien, comme ont fait plusieurs commissions (1) qui ont tout simplement refusé de fournir les renseignemens désirés, ou bien ils feront sciemment des réponses inexactes, comme ont certainement fait la plupart des cultivateurs que l'on a consultés. Les uns, trouvant que l'administration en France se mêle déjà de bien assez de choses, ne montraient aucun bon vouloir pour ses nouvelles immixtions dans les affaires des administrés; — les autres ne voulaient pas *s'ennuyer*, c'est le mot même qu'ils emploient, à faire les trop longues recherches qu'auraient exigées les neuf cent soixante-deux questions et le tableau final de l'interminable questionnaire qui leur était soumis; — les derniers enfin, et peut-être les plus nombreux, ne pouvaient pas croire qu'un tel luxe de curiosité fût sans aucun rapport avec quelque nouvelle exigence d'impôts (2).

Contrôler, vérifier des réponses ainsi faites! Qui donc aurait le temps, le courage et le pouvoir d'aller, le cadastre en main, voir sur le terrain quelle est la culture de chaque champ, dans chaque basse-cour quelle est la population en bétail, dans chaque grange quelle est la qualité ou la quantité des récoltes qu'elle renferme? Le questionnaire ne pouvait réunir que de très rapides et très sommaires évaluations, recueillies sans tous les soins nécessaires, fournies sans toute l'exactitude désirable; il manquait, en un mot, de la précision qui rend concluant un travail statistique quel-

(1) Voyez page 401 de la *Statistique agricole*, compte-rendu de la seconde session du congrès international de statistique.

(2) J'avais l'honneur de faire partie de la commission cantonale de Moulins-la-Marche (Orne), et de présider une de ses sections. J'avoue très humblement n'avoir jamais pu persuader à plusieurs de ses membres qu'il n'y avait pas *quelque chose là-dessous*, et n'avoir fini par obtenir d'eux des renseignemens exacts (que ma curiosité personnelle me faisait d'ailleurs désirer) qu'après m'être engagé à transmettre, non pas les réponses véridiques qu'on consentirait à me faire, mais les réponses mensongères qu'on imposait à ma plume de rapporteur, — et j'avoue avec confusion avoir tenu ma promesse.

conque. Il est donc impossible de croire qu'en additionnant des mensonges partiels on ait obtenu la vérité pour total, et quoique le département de l'Orne, que je connais mieux que tout autre, ne figure pas dans ce premier volume, je reste convaincu qu'on ne doit accorder aux résultats de la *Statistique agricole* qu'une médiocre confiance. C'est d'ailleurs ce qu'il convient de prouver par quelques exemples.

La question des salaires, en agriculture et en industrie, joue un rôle considérable. Tout le monde sait que le taux des salaires se règle, non pas sur le prix des subsistances, mais, comme toute chose, sur le rapport qui existe entre l'offre et la demande. La demande, c'est-à-dire la recherche des ouvriers par les maîtres qui en ont besoin, élève le prix de la main-d'œuvre quand le nombre des bras offerts reste insuffisant. Toutefois cette concurrence que les entrepreneurs d'industrie, agricole ou manufacturière, se font entre eux pour se procurer les ouvriers nécessaires est toujours limitée par le bénéfice que l'entrepreneur peut réaliser; mais, dans les termes extrêmes entre lesquels il oscille, le taux du salaire modifie d'une manière si profonde la vie de l'ouvrier et la possibilité ou l'impossibilité de la production, que la connaissance de ce taux est une des premières conditions de toute étude économique.

Ainsi, en divisant le total des salaires que la culture, la moisson et le battage obligent à payer pour chaque hectare par le produit en grains de cet hectare, on détermine la part de frais de production qui, dans ces divers travaux, incombe à chaque hectolitre de grains obtenu. Or, en opérant ce calcul d'après les chiffres indiqués par la *Statistique agricole*, on trouve que la production d'un hectolitre de grains coûte en moyenne, dans plusieurs départemens, tantôt presque aussi cher, quelquefois même plus cher que le grain vendu sur le marché (1). Je sais qu'un hectare de terre donne, outre le grain, une quantité de paille qui a toujours une certaine valeur; mais aussi on remarquera que les salaires sont loin de constituer les seuls frais dont la production agricole soit grevée. Outre ces salaires, nos fermiers dépensent encore pour chaque hectare de récolte un prix de fermage quelconque, — un impôt, — une part proportionnelle dans les frais de jachère, — une part proportionnelle dans les frais généraux de l'exploitation, — la valeur de l'engrais enfoui, — la valeur de la semence employée. Ces diverses charges ne sont certainement pas couvertes par la valeur des pailles. Il faut de plus constater que ces étranges résultats sont ceux qu'a donnés, selon la *Statistique*, une bonne année moyenne, à une époque où le blé se vendait un prix à peu près raisonnable. Que serait-ce donc

(1) Voyez, pour le froment, les arrondissemens d'Alais (Gard), Auch (Gers), Saint-Claude (Jura); — pour le méteil, les arrondissemens de Dijon (Côte-d'Or), Bordeaux (Gironde), Poligny (Jura); — pour le seigle, les arrondissemens de Montluçon (Allier), Lodève (Hérault), et le résumé du département de la Creuse, etc. — Dans les tableaux relatifs à l'orge, à l'avoine, au maïs, au sarrasin, aux pommes de terre, on retrouve d'aussi incroyables déclarations.

dans ces regrettables années d'abondance extrême où le prix des grains baisse plus que n'augmente le rendement, sans qu'une baisse analogue dans les frais de production vienne apporter aucun allégement aux souffrances des cultivateurs! Que serait-ce donc depuis 1855, époque à partir de laquelle les salaires des ouvriers agricoles ont suivi une marche ascensionnelle si persistante et si rapide!

Évidemment de tels chiffres, s'ils étaient vrais, entraîneraient cette impossible conclusion, que nos fermiers, dans beaucoup de départemens, perdent toujours à produire les céréales qu'ils portent au marché. Or, je le demande, un tel résultat est-il sérieusement le but qu'atteignent et que s'obstinent à poursuivre nos agriculteurs? Non certes; les choses ne se passent pas ainsi, et les progrès de nos campagnes, quoique beaucoup moins rapides que les progrès de nos villes, quoique momentanément compromis par l'excessive émigration de nos jeunes paysans, prouvent que, dans son état normal, la profession des cultivateurs n'est pas seulement la plus libre, la plus indépendante de toutes, mais aussi qu'elle est profitable aux intérêts de ceux qui savent l'exercer avec amour et intelligence. Cette profession a sans doute l'inconvénient de créer ses richesses plus lentement que l'industrie, et par conséquent de ne pouvoir pas compter autant sur le crédit, qui par goût n'aime pas les longs termes; elle est aussi vis-à-vis de l'impôt dans un état de souffrance regardé à bon droit comme injuste. Sous l'influence de la doctrine erronée des physiocrates, qui prétendaient que la terre seule produisait des valeurs, et aussi sous l'influence de la réaction qui eut lieu en 89 contre les déplorables abus des anciens grands possesseurs de la terre, on a peu à peu, directement et indirectement, fini par demander à la propriété rurale plus qu'il n'était équitable. Que l'on compare les conditions fiscales subies par la transmission et l'exploitation du sol aux conditions qui régissent la transmission et l'exploitation de la propriété mobilière, — même en tenant compte des égards que nécessite l'instabilité de celle-ci, — et l'on verra si les campagnes n'ont pas le droit de se plaindre. Toutefois elles donnent encore à l'homme qui sait les cultiver assez de profit pour qu'après avoir vécu et payé ses charges, celui-ci fasse à ses champs, depuis plus d'un demi-siècle, des avances de plus en plus considérables.

Il est donc évident que les chiffres établis par la *Statistique agricole*, pour ce qu'elle nomme de bonnes années moyennes, sont des chiffres inexacts. Des céréales passons aux racines.

Dans le département du Cantal, la récolte des pommes de terre en 1852 a si bien été une récolte normale qu'on y a obtenu en bons et mauvais tubercules 506,685 hectolitres, lorsque les années ordinaires en donnent 506,687. Cette première similitude laisserait presque supposer que les terribles maladies qui, depuis si longtemps, nuisent à l'alimentation de nos animaux, et par conséquent à la production du fumier en restreignant la culture des

pommes de terre, ont en 1852 sévi dans une proportion également ordinaire sur ces tubercules. Or, s'il en est ainsi, quel est l'état normal de la culture des pommes de terre dans le département du Cantal? Voici ce que répond la *Statistique.* — On y sème par hectare 13 hectolitres 50 de pommes de terre, et on en récolte 25 hectolitres 72, pas même 2 hectolitres pour 1, c'est-à-dire que chaque pomme de terre semée n'en produirait pas deux de bonnes, et pour obtenir ce résultat, qui, au prix indiqué, donne 88 fr. 21 c. de recette, on dépense :

134 fr.	» c.	de frais de culture,
46	30	valeur des tubercules semés,
23	»	fermage d'un hectare (troisième classe).

Soit 203 fr. 30 c. (1).

Voilà, il faut en convenir, et quoi qu'en dise la *Statistique*, un état de choses assez peu ordinaire! L'administration actuelle cherche à encourager l'agriculture: elle n'a pas encore, il est vrai, fait disparaître les déplorables obstacles qui, sous forme de droits de douane à payer, nuisent à l'amélioration du sol en nuisant à l'introduction des guanos; mais elle a multiplié les comices, les expositions, les primes, et tenté d'autres efforts. N'est-on pas en droit de se demander si la publication de pareils chiffres est bien de nature à concourir au même résultat?

Plus que toute autre profession, l'agriculture attache l'homme au sol et développe l'amour de la patrie; plus que l'industrie, elle maintient la vie de famille en rapprochant dans le même travail, en vue du même salaire, le père et les enfans; plus que l'industrie également, elle conserve sains le corps et l'âme de ses ouvriers, parce qu'elle leur enseigne l'économie, l'ordre, la patience, et qu'elle les place sans cesse en présence de Dieu et de son pouvoir. Toutes ces considérations morales suffiraient-elles cependant à contre-balancer le découragement que les chiffres en question devraient faire naître, s'ils étaient vrais?

Sans se dissimuler la crise que subit actuellement notre agriculture, il ne faut point l'exagérer. C'est la vérité seule qu'il faut dire; or la vérité n'est pas dans ces étranges tableaux. La vérité, c'est que, même en rétablissant les rendemens exacts de nos cultures, nous ne produisons pas encore tout ce que nous pourrions produire, parce que nous ne donnons pas assez de fumiers à nos terres, et que plus on récolte sur le même espace de terrain, les frais généraux, les semailles et la moisson restant les mêmes, plus on réalise de bénéfice : d'où il résulte qu'il y a intérêt pour tout le monde à mieux cultiver plutôt qu'à cultiver davantage. La vérité encore, c'est que, la mauvaise culture donnant peu de bénéfices, la plupart de nos cultivateurs n'ont pas pu, comme l'exigeaient les nouvelles conditions faites au salaire par l'accroissement de la richesse générale, par l'a-

(1) Sans compter les fumiers, les frais généraux, l'impôt, etc.

bondance de l'or, par le développement des grands travaux publics, augmenter assez les gages payés à la main-d'œuvre agricole; il en résulte que les journaliers sont devenus dans nos campagnes si rares et si exigeans, qu'il faut sérieusement travailler à remplacer les bras par les machines partout où les progrès de la mécanique permettent cette substitution.

Néanmoins, quelque onéreuse que soit devenue la main-d'œuvre et quelque faibles que soient restées nos récoltes moyennes, les proportions indiquées par la plupart des commissions cantonales dénotent une intention bien formelle de faire paraître notre agriculture plus misérable encore qu'elle ne l'est réellement. C'est visiblement toujours dans cette intention que le propriétaire du seul hectare planté en verger dans l'arrondissement de Périgueux est venu déclarer que son verger produisait... quoi? 10 francs par an, tout compris! Il faut avouer que ce propriétaire, après avoir donné à son verger les soins que demandent les arbres fruitiers, est fort à plaindre de n'en retirer, en fruits, bois mort, herbe et pâture, que la somme de 10 francs. Tout le monde sait qu'un verger exige une terre aussi bonne que de la terre à céréales. Or dans cet arrondissement la troisième classe des terres labourables s'afferme au moins 21 francs l'hectare. Évidemment le propriétaire de ce verger ferait mieux d'arracher ses arbres, de les brûler et d'affermer son terrain à un laboureur du voisinage.

Amoindrir ses ressources, exagérer ses charges, telle est et telle devait être dans une enquête de ce genre la préoccupation générale. Aussi faut-il attribuer à des inexactitudes de rédaction plutôt qu'à la vanité des déposans quelques erreurs en sens contraire qu'on peut trouver dans la *Statistique*.

De tous les faits agricoles, celui qu'il est le plus facile de saisir, de *chiffrer* exactement, c'est sans contredit la vente des céréales. Il y a peu d'élémens aussi minutieusement connus et aussi publics que les prix des grains. Tout le monde sait que le méteil est un mélange de seigle et de froment, et que par conséquent la valeur et le prix du méteil augmentent en raison directe de la plus grande proportion de froment qu'il renferme. Quand on trouve dans la statistique officielle des différences de quelques centimes seulement entre le prix moyen du seigle et celui du méteil à la même époque et sur les mêmes marchés, on doit en conclure que le méteil en question était tout simplement du seigle auquel se trouvaient mêlés quelques rares grains de blé, et auquel on aurait sans doute pu conserver son nom de seigle; mais que conclure quand on voit les prix s'équilibrer entièrement ou même rester un peu à l'avantage du seigle, surtout dans des départemens où les prix relatifs du froment et du seigle prouvent que ces deux grains y sont estimés l'un et l'autre ce qu'ils valent (1)?

Si ce sujet bien simple avait été compliqué dans le questionnaire de digressions sur les causes des disproportions qui existent souvent entre le

(1) Comparez les prix d'un hectolitre de froment, d'un hectolitre de méteil et d'un hectolitre de seigle, dans les arrondissemens de Saint-Jean-d'Angély, Montpellier, Castelnaudary, Riberac, Aurillac, Semur, Rennes, La Châtre.

prix des grains et leur abondance ou leur qualité, sur la liberté du commerce et sur les moyens à employer pour remédier à des cours trop élevés ou trop bas, je n'aurais pas été surpris des étrangetés qu'auraient dites nos commissions cantonales. Je comprends moins des incertitudes semblables à celles que je signale; aussi je ne puis me les expliquer que par la grande légèreté avec laquelle ont été faites la plupart des réponses (1).

L'exactitude étant la première, j'allais dire la seule qualité qui donne à une statistique sa raison d'être et sa valeur, il serait inutile de justifier les autres reproches que j'adresse à la *Statistique agricole de la France*, si cette étude ne tendait à bien expliquer comment devrait être accompli un travail de ce genre. Ce qui étonne d'abord quand on ouvre la première partie de la *Statistique agricole*, c'est de voir éditer à la fin de 1858 des chiffres recueillis en 1853. Des retards aussi longs présentent le grave inconvénient de rendre presque impossibles les contrôles auxquels on voudrait parfois se livrer, et beaucoup moins intéressans les résultats dont il s'agit. L'opportunité est un des plus grands mérites en toute chose; en statistique agricole surtout, ce mérite est singulièrement nécessaire, puisque des conditions tout opposées de famine ou de surabondance, de sécheresse ou d'humidité, de paix ou de guerre, de liberté ou de restriction commerciale, peuvent modifier notablement les préoccupations de l'esprit public, et le rendre attentif ou le laisser fort indifférent à des documens de cette nature.

Ce qui étonne encore, c'est d'apprendre que l'introduction ne sera publiée qu'avec la seconde et dernière partie. L'absence de l'exposé explicatif que contiendra sans doute cette introduction oblige le lecteur à se débattre, en attendant, avec les tableaux qu'on lui soumet comme avec une série de hiéroglyphes qu'il ne peut parfois comprendre et déchiffrer bien complétement qu'en se reportant aux observations préliminaires insérées dans le long questionnaire soumis pour 1852 à nos commissions cantonales. Cependant, si cette introduction devait rectifier les erreurs qui ont été commises, il y aurait à se féliciter de ne la voir imprimer qu'en *post-scriptum*.

(1) Malheureusement il n'y a pas de fautifs dans la *Statistique agricole* que les élémens recueillis. Les calculs accomplis avec ces élémens laissent eux-mêmes à désirer, et cela est, selon moi, une preuve certaine que les hommes chargés (sans doute dans les chefs-lieux de départemens) de la révision du travail cantonal connaissaient le peu de valeur des données premières, car je me plais à croire que, s'ils avaient eu foi dans l'exactitude de ces chiffres, ils les auraient plus soigneusement rapprochés. Combien d'erreurs ont été commises, je ne puis le préciser, parce que je n'ai eu ni le temps ni le courage de vérifier un grand nombre de calculs; mais je sais qu'en voulant m'édifier sur ce sujet, j'ai trouvé quatre fautes d'addition dans les pages 4 et 5, et vingt fautes de multiplication dans la page 201, ainsi qu'une foule d'erreurs dans les tableaux du revenu brut produit par les bêtes à cornes et les bêtes à laine, en calculant, du moins d'après le produit indiqué ailleurs pour chaque tête de bétail, le produit total que devrait donner dans nos divers arrondissemens l'ensemble d'animaux qui s'y trouvent. Malheureusement encore on remarque d'autres différences inexplicables entre le nombre d'hectares qui figurent sur divers tableaux relativement aux mêmes cultures dans certains départemens.

Ce qui étonne le plus et ce qui décourage les esprits curieux, c'est qu'on n'ait point établi les tableaux sur le modèle adopté pour la publication déjà faite en 1840 par le même ministère. En agissant ainsi, les rédacteurs de ce nouveau livre ont eu sans doute le désir d'améliorer les cadres suivis par leurs prédécesseurs. Le travail publié en 1840 méritait en effet quelques reproches, et entre autres celui de ne pas indiquer l'année ou les années dont il énumérait les résultats; toutefois il avait aussi certains mérites, et pour ma part je regretterai vivement, s'ils ne doivent pas figurer dans la partie non encore publiée, les tableaux récapitulatifs de l'ancienne statistique. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de la valeur relative de ces tableaux, et même en reconnaissant au nouveau travail une bien meilleure distribution des documens fournis, il n'en est pas moins vrai que cette modification dans la forme rend singulièrement difficiles les rapprochemens à établir entre les deux documens. Or des statistiques qui, publiées sur le même sujet par la même administration à des époques différentes, ne se prêtent pas facilement à la comparaison des résultats respectifs perdent par cela seul beaucoup de leur importance. Les amis de la science verront peut-être ce grief vengé plus tard par la mise à néant du cadre actuel; mais en science, comme en toute chose, la vengeance n'est qu'un nouveau malheur. Aussi devons-nous déplorer ce manque de suite et de traditions qui, dans une foule de travaux et d'efforts, est la triste conséquence, tantôt de l'instabilité des esprits, tantôt de la naturelle tendance des hommes nouveaux à vouloir bouleverser ce qui émane de leurs prédécesseurs. En administration et en politique, ne peut-on pas exprimer les mêmes regrets?

J'ai accusé les renseignemens fournis d'être incomplets et insuffisans. C'est ainsi que la statistique officielle ne contient rien de relatif aux bois et aux forêts. Le sol forestier est confondu dans une même colonne avec les chemins, les cours d'eau, les étangs, les superficies bâties et les terres incultes; la valeur vénale figure ailleurs. Quant à l'état, aux ressources et aux produits de ce sol, il n'en est parlé nulle part, quoique le gros questionnaire soumis aux commissions cantonales eût consacré à ce sujet un grand nombre de questions. On conviendra cependant que l'importance du sujet rend inexplicable un pareil oubli, que les rédacteurs de 1840 avaient eu soin de ne pas commettre, sans toutefois fournir eux-mêmes sur cette matière une suffisante quantité de documens. Par le temps où nous vivons, des détails authentiques sur l'état actuel et futur de nos forêts auraient singulièrement intéressé le public. La substitution du charbon de terre au bois dans les usages domestiques et industriels, celle du fer et de la fonte aux anciennes charpentes dans l'art des constructions maritimes et terrestres sont des phénomènes économiques assez graves pour que nous désirions savoir exactement quelles ressources forestières nous avons encore ou pouvons espérer.

Une division spéciale est consacrée aux cultures diverses, et l'on trouve sous ce titre assez vague jusqu'à 14,302 hectares, et jusqu'à 2,893,778 francs pour un seul département. Une petite note ajoutée après le nom de chaque

département n'aurait-elle pas dû indiquer quelles sont celles de ces cultures diverses qui jouent le principal rôle? Nous aurions ainsi été renseignés sur le développement que prennent dans certaines localités la production du tabac, celle de la chicorée, de la garance, etc., cultures pour plusieurs desquelles la *Statistique agricole* de 1840 n'avait pas dédaigné d'établir des tableaux spéciaux. Or les plantes industrielles, qui demandent beaucoup de main-d'œuvre et absorbent beaucoup d'engrais, jouent maintenant en France, du moins dans certains départemens, un rôle assez considérable pour qu'on entre à cet égard dans tous les détails.

La *Statistique* de 1840 et celle de 1853, en cela semblables l'une à l'autre, ont le tort grave de s'être bornées à des chiffres. En Belgique, où des travaux analogues ont été publiés, on a eu le soin d'expliquer par une foule de notes, par des pages entières de texte intercalées de distance en distance, tout ce que les chiffres ne pouvaient pas dire sur les sujets en étude. Les conditions de climat et de sol, les habitudes des populations, les débouchés et les ressources, bien d'autres points encore également importans, ne peuvent pas se traduire en chiffres, et cependant ne doivent pas être omis par une statistique agricole. Des chiffres seuls ne sont toujours ni assez clairs ni assez explicites; ils finissent même par devenir étrangement arides, quand ils se succèdent en tableaux non interrompus pendant plusieurs volumes. Certaines enquêtes du genre de celle qui nous occupe ont été faites aussi en Angleterre et en Prusse, et ensuite éditées, comme la statistique belge, en volumes mi-partie texte, mi-partie chiffres. C'est dans ces condition seulement qu'un semblable travail peut être utilement consulté par le public auquel il s'adresse. Tant qu'il se borne à être une simple agglomération de chiffres, beaucoup de lecteurs n'y comprennent pas grand'chose, et plusieurs de ceux qui l'étudient y trouvent des inexactitudes apparentes qu'il eût été facile et désirable de rectifier (1).

C'est surtout en ce qui concerne les animaux domestiques que quelques mots d'explication auraient souvent rendu les plus grands services. En effet, il ne suffit pas, pour qu'un travail soit important, d'accumuler des chiffres les uns à la suite des autres sur plusieurs centaines de pages; il faut encore, quand ces chiffres ne parlent pas assez d'eux-mêmes, en faciliter l'intelligence au lecteur. Je veux bien admettre, par exemple, qu'il y ait dans l'arrondissement de Jonzac (Charente-Inférieure) 73 béliers de races perfectionnées, mais je ne puis pas admettre sans explication que ces 73 béliers n'aient pu produire que 49 agneaux. Ordinairement un bélier suffit à plu-

(1) Ainsi on trouve sur les tableaux de la *Statistique agricole* des arrondissemens pour lesquels ne figure aucune plantation de noyers, châtaigniers, oliviers ou pommiers, et qui cependant sont déclarés produire du cidre, de l'huile ou des fruits en quantités considérables. Ces inexactitudes apparentes tiennent sans doute à ce que beaucoup d'arbres à fruits utiles sont, dans certaines provinces, plantés en bordure le long des champs et non pas réunis dans un même terrain exclusivement consacré à cette culture; mais tout le monde ne sait pas cela, tandis que tout le monde remarquera les apparentes contradictions que je signale.

sieurs brebis; aussi, dans le même arrondissement de Jonzac, voyons-nous 663 béliers de races communes engendrer 16,090 agneaux, soit 24 petits pour chaque bélier. Il fallait donc motiver par une courte note cette anomalie dans les bergeries où se trouvent des races perfectionnées. — Comment deviner pourquoi, dans l'arrondissement de Rodez (Aveyron), le kilogramme de laine fine lavée à dos se vend seulement 1 fr. 85 c., tandis que dans les arrondissemens voisins d'Espalion et de Villefranche le kilogramme de laine commune se vend 2 fr. 80 et 2 fr. 50? Évidemment ces épithètes de *fine* et de *commune* ne sont pas, dans la circonstance, des qualificatifs qui suffisent. D'ailleurs, le lavage à dos n'étant pas adopté partout, je me demande par quel calcul ou par quel procédé on a pu, pour les localités où ce système n'est pas admis, ramener les laines à une condition analogue; puis je me demande si le lavage à dos, par suite des différences de poids qu'entraîne un peu plus ou moins de soin apporté à l'opération, peut être admis comme représentant bien l'état comparatif des laines. J'aurais préféré l'état naturel, les laines en suint, ou l'état industriel, les laines lavées à fond avant d'être employées. J'aurais aussi préféré qu'on nommât les races ovines qui, dans chaque arrondissement, sont qualifiées de communes ou de perfectionnées. On avait eu le soin de fournir ce renseignement pour les chevaux et pour les bêtes bovines; on aurait dû le fournir de nouveau pour les bêtes à laine. — Enfin on aurait dû ne pas réunir dans une seule moyenne le prix de vente des races communes et celui des races perfectionnées. Du moment que l'on avait admis chez les bêtes à laine une telle distinction, que l'on avait indiqué, en parlant des chevaux et des bêtes bovines, les races habituellement introduites en vue d'améliorer les types indigènes, ne donner qu'un seul et unique prix pour deux catégories d'animaux dont la valeur est si différente me semble une confusion fâcheuse.

L'amélioration du bétail, quand on aura d'abord augmenté, comme il est indispensable en pareil cas, la production fourragère, est peut-être ce qu'il faut le plus réclamer en France pour la majeure partie de nos fermes (1). Par amélioration, il ne faut point entendre l'infusion dans nos races indigènes d'un sang étranger admis comme type unique pour toutes nos provinces. Les *agronomes* qui voudraient introduire le taureau Durham, le bélier Dishley ou Southdown, le verrat Leicester dans tous nos troupeaux indistinctement, seraient aussi intelligens que les *hommes de cheval* qui ne rêvent que cheval anglais, et ne veulent partout améliorer qu'avec des étalons pur sang; mais les hommes pratiques, qui savent que chaque condition culturale a ses exigences différentes, auraient été heureux de trouver dans les tableaux officiels des renseignemens plus précis sur les tendances pro-

(1) En Belgique, où il faut bien reconnaître que certaines choses sont meilleures qu'en France, il existe (ce que malheureusement nous n'avons pas) des dépôts royaux de taureaux et de verrats dont la race est appropriée aux besoins du pays. De semblables charges ne peuvent pas être acceptées longtemps par l'état; mais il est peu de mesures aussi bonnes pour déterminer un premier mouvement d'amélioration.

gressives de nos diverses régions. Ici la production de la viande, là celle de la force motrice en vue du travail; ici des laines grossières, là des laines plus fines, malgré la concurrence de plus en plus redoutable de l'Australie; ici du lait, là des fromages ou du beurre; ailleurs des élèves, ailleurs encore l'engraissement : — presque partout domine une industrie spéciale, qui n'a rien d'arbitraire, mais qu'ont fait naître et que maintiennent les conditions particulières au milieu desquelles vivent nos cultivateurs. A toutes ces questions purement culturales combien d'autres viennent se rattacher, touchant l'alimentation publique, le système douanier, la richesse générale, en un mot tous les grands problèmes économiques du pays! Or que comprendre et que conclure en présence de chiffres aussi secs? Les maîtres, les professeurs sauront bien, dira-t-on, puiser là des argumens, extraire de ces tableaux des enseignemens curieux. Est-ce qu'une statistique agricole faite avec le concours de toute la France, imprimée aux frais de toute la France, ne devrait pas pouvoir servir à tous les cultivateurs français, au lieu de n'être utile qu'à quelques savans? D'ailleurs il est d'autres sujets importans sur lesquels, faute d'explications ou de détails, les savans mêmes ne pourront trouver dans la *Statistique agricole* aucun renseignement. Ainsi quatorze pages sont consacrées à rendre compte des prairies et des pâturages : on y parle d'irrigation, et on a raison de le faire; mais nulle part il n'est question de drainage. On y distingue le produit des hectares irrigués du produit des hectares non irrigués; mais on confond sous un même chiffre les frais de récolte et *autres* des deux sortes de prairies. Le coût de l'irrigation est cependant un élément qui ne doit pas rester inaperçu.

Demanderai-je aussi pourquoi aucune indication n'est donnée sur la nature du sol qui domine dans chaque arrondissement, pourquoi aucune page n'est consacrée à la très importante question des engrais et des amendemens, aucune à l'étude des assolemens suivis par la majorité des cultivateurs ou par les fermiers et propriétaires auxquels sont dues les innovations les plus profitables? Les commissions cantonales avaient cependant été interrogées sur ces intéressans détails, qui semblent plus utiles et plus instructifs que le prix moyen du gibier et du poisson. Il est également impossible d'asseoir une opinion raisonnable sur des documens qui, relatifs à notre consommation alimentaire, comptent le gibier et la volaille par pièces et les autres viandes par kilogramme. Un lapin et un chevreuil ne pèsent pas le même poids, non plus qu'un pigeon et une dinde; aussi, lors même que les renseignemens donnés sur la quantité de poisson et de gibier que consomment nos divers arrondissemens seraient exacts, il ne serait pas encore permis, eu égard à la différence d'unités prises comme base, d'établir sur de tels tableaux la moindre comparaison, d'en tirer la moindre conséquence.

Beaucoup d'auteurs, absorbés sans doute par la multiplicité des chiffres et des élémens que nécessite un travail de statistique, ont le tort de ne point assez s'inquiéter des rapports que ces chiffres peuvent avoir déjà entre eux, ou prendre plus tard sous la plume d'un autre écrivain. Pour qu'un travail de

ce genre soit entièrement ce qu'il doit être, il ne suffit pas qu'il soit exact, intelligible et bien coordonné; il faut encore que tous les documens qu'il renferme soient disposés de telle sorte qu'il suffise de les rapprocher pour aboutir à un contrôle, à un enseignement quelconque.

Les *statistiques agricoles* ne sont malheureusement pas les seuls documens officiels dans lesquels se soient glissées des erreurs. Toutefois il n'est aucune publication qui, émanant d'une source aussi grave, ait encore à ce point trompé les curieuses espérances des amis de la statistique, et de telles inexactitudes sont d'autant plus regrettables que dans ce temps-ci plus d'hommes et plus d'efforts se tournent vers l'agriculture. Il semble qu'on ne fera jamais trop, qu'on ne fera jamais assez pour encourager et développer comme elle le mérite une industrie qui féconde le sol, augmente la richesse publique et rappelle les esprits au calme, tout en les relevant par une véritable et noble indépendance. L'agriculture n'a pour le moment qu'à se louer des bonnes dispositions de l'administration, quoiqu'elle ait le droit de demander plus encore et d'espérer davantage. Seulement elle voudrait trouver plus d'ordre et d'exactitude dans les publications qui s'adressent directement aux hommes dont la vie et la fortune sont engagées dans les travaux de la terre, car de telles publications doivent être considérées comme faisant partie de l'enseignement offert par l'état pour aider au progrès de la science, et par suite aux succès de la pratique agricole.

Après avoir signalé tant de lacunes dans la statistique officielle, nous devons néanmoins mitiger notre critique en remarquant que des difficultés extrêmes se présentent dès qu'on veut, non pas formuler en chiffres un fait agricole quelconque, mais donner aux chiffres qui expriment les faits agricoles l'importance d'un résumé ou la valeur d'un précepte. Quel est par exemple le prix de revient exact du blé? Quelles bêtes de trait doit-on employer de préférence? Quelle valeur relative doit-on mathématiquement accorder à nos divers engrais, à nos divers fourrages? De telles questions, sans cesse débattues, reviennent sans cesse. La statistique agricole que nous avons analysée en facilitera-t-elle la solution? Évidemment non, puisqu'elle ne donne que des chiffres, sans les expliquer par aucun commentaire. Or en agriculture, où tout se tient, s'enchaîne et se commande, les détails particuliers qui compliquent une question locale permettent souvent seuls de l'expliquer et de la résoudre. Je sais bien que, s'il avait fallu écrire une monographie particulière pour chacun de nos arrondissemens, on aurait été empêché par l'interminable développement à donner à cette publication; mais, sans aller aussi loin, n'aurait-on pas pu consacrer à chacun d'eux quelques lignes énonçant ses principales conditions culturales?

Un obstacle plus grave encore que la longueur eût aussi sans doute existé dans les étranges contradictions qui se trouvent parfois rapprochées sur le territoire du même arrondissement; mais nous pensons que la divison par arrondissemens est en statistique agricole une division mauvaise, qu'il aurait fallu remplacer par une autre beaucoup plus logique. Au point de vue ad-

ministratif, la division actuelle de la France en départemens et en arrondissemens, tels qu'ils existent, laisse peu de chose à désirer. En effet, à part la considération des communications et des distances, peu importe que telle ou telle commune dépende de tel ou de tel autre canton, de tel ou de tel autre département; mais il n'en est pas de même quand il s'agit de phénomènes agricoles. En dehors et au-dessus des causes artificielles de différence qui résident dans les habitudes culturales, les fumures, les labours, les récoltes antérieures de deux terrains dépendant de la même commune, il existe parfois aussi entre ces deux terrains des causes naturelles, immuables, bien autrement puissantes, d'extrême différence. L'altitude du sol cultivé, la nature de ses élémens constitutifs, l'exposition et les circonstances hygrométriques dans lesquelles il se trouve, limitent souvent d'une manière presque fatale les végétaux qu'il peut produire et le degré de fertilité qu'il peut acquérir. Ces conditions radicales, que toute l'industrie de l'homme ne peut que modifier dans une étroite mesure, régissent la France, non pas selon ses divisions administratives, mais selon ses divisions naturelles en plateaux et en collines, en bassins et en vallées. Or, comme la *Statistique agricole* avait en vue les productions du pays, lesquelles sont soumises à des circonstances naturelles et nullement à des circonstances administratives, il aurait fallu diviser par plateaux et par bassins, et non par arrondissemens, le sol qu'on étudiait.

De tout ceci, que peut-on conclure? C'est qu'il est encore plus difficile de faire exacte une statistique agricole que toute autre statistique, — que les documens nécessaires doivent être demandés, non pas en aussi grande masse à la fois, mais successivement, afin de ne pas fatiguer la bonne volonté des déposans, non pas à de nombreuses commissions, mais seulement à quelques personnes instruites habitant la campagne, cultivant ou faisant cultiver, et placées dans des conditions telles que leur franchise puisse ne pas être dominée par des préoccupations mesquines; — que, des chiffres seuls étant trop peu instructifs, il faut toujours leur adjoindre quelques notes explicatives; — enfin qu'il faut adopter une division par zones dans lesquelles les conditions de culture soient à peu près les mêmes, et non pas une division par arrondissemens administratifs. C'est ainsi seulement que l'on pourra parvenir à toute la perfection désirable. Si j'osais ajouter un mot, je dirais encore qu'un travail aussi vaste et aussi minutieux que celui dont nous parlons ne trouvera jamais sur tous les points du territoire un nombre suffisant de collaborateurs assidus, intelligens et de bonne foi : d'où il suit qu'à une *encyclopédie* de cette nature il faudra toujours préférer des études partielles ou locales plus modestes, qui auraient du moins le mérite de n'être faites que là où elles pourraient être bien faites, et qui rachèteraient le tort d'être incomplètes par une autorité plus certaine.

L. VILLERMÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1860.

Nous disions il y a quinze jours qu'au sortir d'un fourré nous trouvions un peu de terrain déblayé devant nous, quelque chose qui ressemblait à un sentier, — montueux et sinueux il est vrai, — et nous exprimions l'espoir que ce sentier ne nous conduirait pas à un nouveau labyrinthe. Frêle espérance, combien de temps as-tu duré? On nous voit aujourd'hui tout penauds d'avoir à répondre à cette question.

Certes il doit avoir un riche fonds de bonne humeur, celui qui se dévoue à suivre attentivement les incidens de la politique contemporaine et à en deviser périodiquement. Nous ne savons si la pièce est bonne, mais nous sommes certains qu'elle n'est pas bien jouée. Quelqu'un chante terriblement faux dans le *tutti* de la politique européenne, car le morceau d'ensemble que nous exécutons tourne trop fréquemment au charivari. Cela devient parfois ennuyeux à crier, ou agaçant à quitter la place en se bouchant les oreilles. C'est à un de ces momens de générale dissonance que nous sommes particulièrement arrivés aujourd'hui. Chose curieuse, nous vivons à une époque où la diplomatie, jadis si impénétrable, se fait dans une maison de verre, et jamais l'on n'a vu moins clair dans son œuvre. C'est la mode aujourd'hui de publier les dépêches avant que les gouvernemens auxquels elles portent des communications et des conseils aient eu le temps d'y répondre. Nous avons en outre les interpellations presque quotidiennes du parlement anglais. La diplomatie n'est plus ce fin chuchotement d'autrefois qu'il était si difficile de surprendre; elle est devenue comme une grande controverse qui s'adresse bruyamment au public et demande directement à l'opinion des jugemens immédiats et sommaires. C'est le beau idéal rêvé pour les relations internationales par tant de simples esprits et de si généreux utopistes.

Les gouvernemens sont devenus de grands journalistes. La politique étrangère n'a plus de secrets. Le café, le cabinet de lecture, le club, sont presque aussi bien informés que les chancelleries. Hélas! éternelle déception des aspirations humaines! si l'on avait voulu nous dégoûter des préoccupations de la politique étrangère, on ne pouvait mieux faire que de donner satisfaction à cet innocent appétit de curiosité.

Nous savons tout ce que les cabinets européens ont pensé et écrit sur les affaires courantes jusqu'à ces derniers jours; nous voilà bien avancés! L'opinion publique a des besoins de consistance et des instincts de logique qui n'ont jamais été déroutés et déjoués d'une façon plus complète et plus bizarre. L'Angleterre (il est redevenu de bon goût de sermonner l'Angleterre) vient de nous fournir d'admirables exemples de ce prodigieux décousu qui met aux champs le vulgaire bon sens du public. L'opinion ordinaire croit que les actes divers d'un gouvernement, lorsqu'ils sont accomplis dans la même période de temps, doivent être à la fois inspirés et disciplinés par une pensée commune. L'Angleterre conclut au mois de janvier un traité de commerce avec nous au moment même où se posait dans les négociations la question de Savoie. Le ministère anglais signe à la hâte et des deux mains le traité de commerce avec la France, et au même instant présente les objections les plus vives sur l'annexion de la Savoie à la France. Lord John Russell, organe du cabinet anglais dans cette double transaction, déclare simultanément et que le traité de commerce cimentera une éternelle amitié entre les deux peuples, et que l'annexion de la Savoie à la France excitera contre nous en Angleterre et en Europe de longues défiances. Ainsi au même moment nous devenons, par la bouche de lord John, les amis inséparables de l'Angleterre et l'objet de ses défiances invétérées. Ce tour de ventriloquie politique peut surprendre tout le monde hormis celui qui l'accomplit. Nous mêmes Français, quoique toutes nos dépêches soient sous les yeux du public, notre politique italienne ne peut échapper aux interprétations contradictoires. Les quatre propositions anglaises ont été une planche singulièrement opportune, et dont nous nous sommes habilement servis pour sortir des engagemens de Villafranca. L'opinion vulgaire, avec son pédantisme de logique, se figurait que nous acceptions avec les autres la quatrième proposition dans toute sa portée, et que nous admettions pleinement le droit des Italiens d'arranger conformément à leurs vœux leurs propres destinées. La logique est toujours trop pressée. Les propositions anglaises nous avaient rendu sans doute un signalé service, notre ministre des affaires étrangères s'est empressé de le reconnaître dans un entretien avec lord Cowley; mais une fois le défilé de Villafranca passé, nous pouvions repousser du pied dans le précipice le pont volant que lord John Russell avait abaissé devant nous, et donner à la proposition qui soumettait l'organisation future de l'Italie aux vœux des populations les limites qui nous convenaient. Nous avions à nous dégager vis-à-vis du Piémont, comme nous nous étions déga-

gés à l'égard de l'Autriche. Pour cela, nous avons posé au Piémont, comme condition de notre garantie du nouvel état de choses, qu'il s'agissait de constituer pour lui l'autonomie de la Toscane et le vicariat des Romagnes. Ici encore la logique a été mise en défaut, M. Thouvenel ayant, dans sa dépêche à M. de Persigny, objecté à la quatrième proposition anglaise que « le gouvernement de l'empereur demeurait convaincu qu'il ne réussirait à dégager sa responsabilité morale que si le principe du suffrage universel, qui constitue sa propre légitimité, devenait aussi le fondement du nouvel ordre de choses en Italie. » La France est tenue, s'étaient écriés aussitôt les logiciens. Que le suffrage universel soit consulté en Toscane et dans l'Émilie, qu'il devienne le fondement du nouvel ordre de choses en Italie, qu'il en constitue la légitimité, et la France sera liée par sa propre argumentation.

La double méprise de l'opinion sur la portée de documens qui étaient pourtant intégralement livrés à ses appréciations a été telle que nous avons vu de spirituels commentateurs en tirer la conclusion que nous étions revenus à la politique de Villafranca et de Zurich, tandis que de graves et expérimentés politiques se croyaient autorisés à en déduire la réalité d'une entente finale sur le fond des choses entre l'empereur et M. de Cavour. Nous n'irons pas plus loin dans l'exposé de ces déconvenues de la logique, achoppée aux abondantes divulgations de la politique officielle. Ne serait-on pas tenté, en présence du chaos de ces révélations hétérogènes, de regretter le vieux mystère autrefois si cher à la diplomatie? Puisque la confusion est dans les idées comme dans les faits, dans les esprits comme dans les choses, il faut faire de nécessité vertu : demander la clarté aux principes toutes les fois qu'il est possible de monter à cette région haute et sereine, et des consolations à une indulgente gaieté, toutes les fois que l'on est retenu sur terre par les singulières incohérences de la politique courante, puisque enfin il est reconnu qu'il y a de la comédie dans tous les travers et un fonds de caricature dans toutes les laideurs.

Nous ne voulons donc pas nous perdre dans le fatras des polémiques, des discours et des paperasses diplomatiques dont nous sommes encombrés depuis quinze jours : nous ne saurions comment en sortir; mais nous rechercherons si pour la France, l'Italie, l'Angleterre et ce que l'on est convenu d'appeler l'Europe, il n'est pas possible de ramener à quelque idée simple et intelligible les nécessités et les tendances si complexes en apparence de la situation présente. Commençons par la France.

Quant à nous, ce qui nous a surtout frappés dans le discours de l'empereur au corps législatif et dans les dépêches de notre ministre des affaires étrangères relatives au Piémont et à l'Italie, c'est une idée simple que nous avions nous-mêmes pressentie et exposée à la veille du discours. Cette idée est celle-ci : il faut dégager des affaires d'Italie l'action et la responsabilité de la France. On doit l'avouer, ni l'Italie ni l'Europe ne paraissaient disposées à nous aider dans l'accomplissement d'un dessein si nécessaire au repos

et à la sécurité de la France. L'Italie nouvelle trouvait commode, et nous n'en sommes pas surpris, de prolonger à son profit cette protection armée de la France, qui lui a permis de s'affranchir du joug autrichien : pour elle, la continuation indéfinie de cette protection était en quelque sorte la promesse que nous ferions encore la guerre au besoin, et jusqu'à un certain point une excitation aux entreprises rêvées ou préparées par le patriotisme italien. L'Italie voulait donc nous gard r comme son auxiliaire militaire, et si l'on eût laissé aller les choses comme on l'a fait depuis huit mois, elle ne nous aurait pas de si tôt rendu notre liberté d'action. Nous n'avons pas besoin de dire qu'une telle situation prolongée n'était pour la France ni digne ni sûre : elle n'était pas digne, puisqu'elle nous ravissait une portion de notre libre arbitre et de notre initiative; elle n'était pas sûre, puisqu'elle nous exposait à une guerre fortuite, et à une guerre qui pouvait devenir générale. Si l'Italie était peu disposée à nous dégager de ses affaires, l'Europe elle-même ne paraissait pas fort en train de nous donner la main pour nous en retirer. L'Europe semblait dire à notre gouvernement : Ce n'est pas nous qui vous avons poussé en Italie, c'est même malgré nous que vous y êtes entré. Sortez comme vous pourrez des difficultés que vous vous êtes créées. Nous n'examinerons pas si cette abstention malicieuse de l'Europe était fondée ou non sur des motifs légitimes, si elle n'avait pas aussi pour cause l'impossibilité de s'entendre à cinq, dans le conflit des principes contraires, sur un arrangement tolérable de l'Italie. Nous exposons simplement le fait : il est apparu dans toute sa rigueur lorsqu'après avoir renoncé à la politique de Zurich, notre gouvernement s'est retourné vers l'Angleterre. Certes l'attachement du cabinet britannique à la cause de l'indépendance et de la liberté italiennes n'est point suspect : cet attachement pourtant n'a pas été assez fort pour vaincre la neutralité anglaise. L'Angleterre n'a pas voulu entrer avec notre gouvernement, par rapport aux affaires d'Italie, dans un engagement analogue à celui qu'elle avait conclu en 1834 avec le gouvernement du roi Louis-Philippe pour les affaires d'Espagne et de Portugal. Elle n'a pas voulu se lier à nous par un traité politique : elle nous a concédé, pour employer un des mots comiques de ce temps, une alliance virtuelle, et cette alliance virtuelle a pris la forme du traité de commerce et des quatre propositions. C'était quelque chose que ces quatre propositions, et nous en avons usé sans perte de temps; mais au demeurant l'Angleterre nous laissait en tête à tête avec l'Italie. C'était à nous de prendre, dans l'isolement, notre parti et de poser seuls la limite de nos engagemens vis-à-vis du nouvel ordre de choses établi dans la péninsule.

C'est, nous le répétons, cette résolution d'en finir que nous voyons avant tout dans le discours impérial et dans les dernières productions de notre chancellerie. Il y a là un acte de volonté auquel, avant même d'en examiner la forme, nous attachons un prix infini. Qu'on observe que depuis huit mois c'est le défaut de volonté qui est la plaie de l'Europe. Tout le monde a

oscillé, a varié, s'est contredit pendant ces huit mois. Nous devons faire une exception en faveur de deux hommes, le pape et le baron Ricasoli, qui ont, il est vrai, par leur obstination inflexible, fait échouer tous les compromis en Italie; mais nous ne leur en faisons pas un reproche. Devant les volontés incertaines et molles qui viennent de fatiguer si longtemps le monde, nous serions plutôt tentés par momens de pousser un vivat en l'honneur des entêtés. Nous reconnaissons donc une grande importance à l'acte de volonté qui vient d'être manifesté au nom de la France, et nous ne faisons qu'un vœu : c'est que cette résolution, soutenue par une action prompte et décidée, soit fécondée par la persévérance.

Mais ici deux questions se présentent : les moyens employés pour affranchir l'action de la France des compromissions italiennes sont-ils les meilleurs? La France, en observant la politique qu'elle a annoncée, aura-t-elle dégagé sa responsabilité autant qu'on le suppose?

L'on sait maintenant sous quelles formes la France a notifié ses desseins à la Sardaigne, et par la Sardaigne à l'Italie. La France a laissé à l'Italie l'option entre deux systèmes. Le premier était l'annexion de Parme et de Modène avec le vicariat des Romagnes et l'autonomie de la Toscane; le second était l'annexion générale, à laquelle tendaient depuis huit mois les aspirations du parti national en Italie. Au premier, recommandé par le gouvernement français, était attachée la continuation de notre patronage militaire. Le gouvernement français déclarait franchement que l'adoption du second par l'Italie dégagerait notre liberté d'action, et conduirait « à l'hypothèse dans laquelle le gouvernement de sa majesté sarde n'aurait à compter que sur ses seules forces. » Cette alternative, nous ne l'avons pas dissimulé avant même d'en connaître les termes officiels, nous avait paru dangereuse. Elle soumettait la continuation de notre protection militaire à l'acceptation de la combinaison recommandée par nous : si la Sardaigne eût accepté, nous demeurions liés par la solidarité périlleuse qu'il fallait rompre à tout prix. C'était, dira-t-on, un simple témoignage de sentiment amical, c'était une façon bienveillante, courtoise et politique de rejeter sur la Sardaigne la responsabilité de la cessation de notre protectorat militaire, car il était facile de prévoir que la Sardaigne était trop engagée vis-à-vis de la Toscane, de la Romagne et du parti national italien pour se rendre au conseil de la France. C'est possible, et l'on peut s'en féliciter après le danger passé. Pour notre compte, nous remercions la Sardaigne de ne pas avoir pris notre gouvernement au mot. La dépêche dans laquelle le hardi ministre du Piémont a répondu à M. Thouvenel avec la bonne humeur sympathique et l'intelligente netteté qui le distinguent nous tire d'une série d'embarras dont le moindre n'eût pas été la durée de la confusion où l'on s'est ahuri et lassé jusqu'ici. Grâce à la résolution du Piémont, le royaume de l'Italie supérieure va se constituer dans son indépendance. La dernière épreuve, la suprême consécration du suffrage universel, « ce principe de notre légitimité, » suivant l'expression

officielle, a mis encore une fois en lumière les vœux de la Toscane et de la Romagne. Les résultats connus prouvent qu'en Italie comme chez nous, l'unanimité est un des attributs du suffrage universel. En même temps le chef de notre armée d'Italie a reçu l'ordre de se tenir prêt pour le retour de cette armée, qui s'effectuerait par Gênes et Livourne. La retraite de nos troupes abandonnera les Italiens à eux-mêmes. Le grand royaume du nord de l'Italie se constituera sur une base de douze millions d'âmes.

Aurons-nous ainsi mis réellement fin à toutes les responsabilités que nous avons encourues dans la dernière guerre d'Italie? Une distinction est ici nécessaire. Sans doute, si une irruption soudaine des armées autrichiennes au-delà du Pô et du Mincio venait refouler le Piémont dans ses anciennes limites et menaçait la péninsule du rétablissement de l'état de choses qui a provoqué la dernière guerre, si en un mot l'œuvre que nous avons entendu accomplir, il y a un an à peine, allait être détruite, le plus ordinaire sentiment de l'honneur et le plus simple bon sens politique nous feraient un devoir et une nécessité d'intervenir de nouveau en Italie pour y conserver des élémens d'indépendance, pour y arrêter l'agression étrangère, pour maintenir notre influence, pour veiller à notre sûreté. Cette responsabilité ne peut pas se prescrire pour nous. Il y a une responsabilité d'un autre ordre, à laquelle non plus nous ne saurions guère nous soustraire, mais dont les effets nous seront moins onéreux. Par la façon dont nous avons engagé l'an passé la question italienne, nous avons contribué, pour une grande part, à créer l'état moral actuel de la péninsule, et à produire l'état politique qui va s'y fonder. Nous aurions beau dire que ce qui s'est accompli en Italie a dépassé nos intentions, nos prévisions, et en dernier lieu nos conseils. Les bonnes intentions peuvent être une excuse : l'imprévoyance n'en est pas une. Tout le monde sait que l'on n'est point toujours maître en politique des conséquences de ses actes; mais l'on n'est pas affranchi des responsabilités qu'elles entraînent parce qu'on ne les a ni voulues ni prévues. Nous devons donc et nous devrons longtemps à l'Italie et notre concours moral pour seconder le succès de l'expérience qu'elle tente, et notre indulgence pour les fautes qu'elle pourrait commettre. Ainsi nous ne pouvons nous soustraire aux responsabilités du passé, mais nous redevenons maîtres de celles de l'avenir. Après les avertissemens que nous avons donnés au Piémont et après la retraite de nos troupes, nous cessons d'être compromis dans les entreprises futures du royaume de l'Italie supérieure. S'il cherche de nouveaux agrandissemens, s'il ne veut pas demeurer prudent dans ses relations avec l'Autriche et avec les états du sud de la péninsule, il suivra sa politique à ses risques et périls. S'il prend l'offensive, il ne doit attendre le triomphe que de sa force propre. Si, appelant des malheurs sur lui par de téméraires aventures, il contraignait la France à repasser les Alpes, il nous donnerait le droit, dont nous n'avons pas voulu ni pu user après la dernière guerre, de rétablir la constitution de l'Italie conformément à nos intérêts et à nos vues.

Il y a pour la France un intérêt si pressant et si grave à recouvrer sa liberté d'action vis-à-vis de l'Italie, que nous voudrions que tout ce qui pourrait ressembler à un lien, même éloigné, fût scrupuleusement écarté des arrangemens où l'on cherche aujourd'hui une solution. Suivant nous, le principe que la France devait adopter dans ces arrangemens pouvait s'exprimer en ces termes : exiger de l'Italie le moins possible afin de ne lui donner le droit de n'attendre que le moins possible de nous. Ce principe a l'avantage de concilier la générosité avec la prudence, et s'il eût été absolument observé, la France n'aurait pas à se repentir d'avoir fait l'an dernier la guerre pour une idée. C'est dans cette pensée que nous regrettions que l'on eût associé une promesse de concours militaire au conseil de ne pas comprendre la Toscane dans l'annexion ; c'est dans cette pensée que nous eussions souhaité que la question de Savoie ne fût pas soulevée. Nous ne répéterons pas les objections que le projet d'annexion de la Savoie et du comté de Nice nous avait inspirées lorsque ce projet avait été si malencontreusement introduit, — nous avons le droit de le dire d'après une dépêche ministérielle, — dans les discussions de la presse. Aujourd'hui la question est officiellement posée par le gouvernement français ; si même nous ne nous trompons, à l'heure qu'il est, les grandes puissances doivent être saisies des communications annoncées par le discours impérial. Nous ne pouvons donc plus appuyer que d'une justification rétrospective notre opinion antérieure. Nous croyons que le gouvernement français présente la rectification de notre frontière non comme un agrandissement, mais comme une garantie, et qu'il répudie le principe funeste en effet des frontières naturelles, dont on avait voulu voir la résurrection dans la revendication de la Savoie. Il ne s'agit donc pas d'un grand intérêt de la puissance française, et cette considération nous met à l'aise. S'il faut voir dans cette annexion une question de garantie, nous nous serions pour notre compte trouvés mieux garantis en ne demandant rien, mieux garantis vis-à-vis de l'Italie en n'associant aucune question territoriale française aux nouveaux arrangemens territoriaux de la péninsule, mieux garantis vis-à-vis des puissances étrangères en ne fournissant aucun prétexte à leurs réclamations, aucun exemple à leurs revendications futures.

M. Thouvenel nous semblait avoir trouvé le vrai mot de l'œuvre qu'il fallait accomplir en Italie en écrivant à M. de Moustiers qu'il s'agissait d'y créer un intermédiaire impénétrable aux ambitions de la France et de l'Autriche. Entre la France sur la crête des Alpes et les Autrichiens dans le quadrilatère, au lieu d'un intermédiaire impénétrable, nous ne voyons qu'un champ de bataille ouvert de toutes parts, et cette perspective nous sourit peu. Ce n'est pas, on le sait, notre seul scrupule. Il en est que suggèrent naturellement les procédés suivant lesquels cette annexion devra s'opérer. Malgré l'appel que M. de Cavour a déclaré vouloir faire en Savoie au suffrage universel, nous ne pensons pas qu'à l'exécution les choses puis-

sent marcher de la sorte aussi aisément qu'on a paru le supposer au premier abord. La procédure d'une telle annexion est nécessairement compliquée. D'après le statut piémontais, le roi de Sardaigne ne peut faire de cession de territoire sans la sanction du parlement. Il faudra donc que la cession de la Savoie soit discutée et votée par le parlement sarde. C'est une chose grave que la cession d'une province, quand elle n'est point faite sous le coup d'une force majeure : une assemblée parlementaire doit évidemment, en pareil cas, subordonner son vote à l'assentiment des populations intéressées. Si la conquête s'appuie sur le droit de la guerre, nous croyons que le droit de la paix ne saurait permettre dans un pays libre que des populations soient transférées d'un état à un autre, changent de nationalité à leur insu et sans avoir fait connaître leurs vœux. Ceux mêmes auxquels le suffrage universel inspire le moins de confiance admettront qu'en pareille circonstance les intéressés ont bien le droit de le revendiquer. Ce n'est pas néanmoins la seule difficulté qu'on rencontre ici. Qu'un peuple en révolution, abandonné par son gouvernement ou l'ayant renversé, élève par l'élection un pouvoir nouveau, ou se donne à une puissance par la manifestation des suffrages, cela se conçoit et se justifie au besoin par la nécessité; mais qu'une population dont rien encore n'a rompu les liens qui l'attachent à son gouvernement régulier et légitime soit mise en demeure de changer de souverain par un simple vote, c'est un fait sans précédent, et qui embarrasse quelque peu la raison. Les plébiscites introduits dans le droit européen comme moyen de disjoindre ou d'acquérir des territoires en pleine paix ne seraient point une des révolutions les moins étranges du temps curieux où nous avons l'honneur de vivre. Supposons ce problème résolu et ce mode d'annexion accepté par les grandes puissances, il y aurait encore une difficulté sur la façon dont la question devrait être posée aux populations savoisiennes, admises à prononcer sur leur sort. La Suisse, on le sait, dans le cas où la Savoie serait séparée du Piémont, réclame, comme garantie de sa neutralité, le Chablais et le Faucigny. Les Suisses, dit-on, défendent avec tant de chaleur leurs prétentions, qu'ils vont jusqu'à déclarer que, si l'on ne fait pas droit à leurs demandes, si les grandes puissances reculent devant la défense de la neutralité helvétique, la confédération renoncera elle-même à un régime dont elle n'aurait plus que les inconvéniens sans en avoir les avantages, et mettra fin à sa neutralité pour entrer dans le système des alliances. Une telle extrémité dénaturerait la confédération suisse, et deviendrait une source de difficultés sans nombre au sein de l'Europe continentale. Tout annonce cependant que les Suisses n'auront pas besoin d'en venir là. Les documens diplomatiques récemment publiés nous ont appris que la Sardaigne, l'Angleterre, la France elle-même, veulent que la Suisse soit satisfaite. Il y aurait donc, en cas de vote, à poser l'option pour une partie de la Savoie entre le Piémont et la France, et pour une autre partie entre le Piémont et la Suisse. Si le partage ne se faisait pas

pendant le vote, se ferait-il après, et comment? Il suffit d'indiquer ces difficultés de procédure. La dernière implique une difficulté morale plus grave à nos yeux, celle d'une scission et d'un partage de la petite et intéressante nationalité savoisienne, qui tient pourtant avant tout, quel que soit l'avenir qui lui est réservé, à conserver son unité. Enfin au point de vue qui, à nos yeux, doit tout dominer, au point de vue de l'intérêt qui nous commande d'en finir au plus vite avec nos responsabilités italiennes et de hâter un arrangement quelconque de la péninsule, cette question de la Savoie, on nous l'accordera bien, a l'inconvénient d'ajourner, d'obscurcir, de compliquer, nous ne voulons pas dire de compromettre la solution claire, prompte et finale, s'il est permis en politique d'employer une expression si ambitieuse, que nous avions sous la main.

Cette solution, la dépêche de M. de Cavour en fait foi, a été librement acceptée par les Italiens. C'était la plus conforme à leur dignité, la plus utile à leur sérieuse organisation en un état régulier et vivace. Pour la première fois les Italiens vont être en mesure de constituer et de défendre leur indépendance. Ils perdront peu, à notre avis ils doivent plutôt gagner à la retraite de l'armée française. S'ils ont un vrai patriotisme et un véritable esprit politique, ils vont le montrer au monde. Désormais ils pourront se passer du secours de l'étranger : derrière les cinquante mille Français qui sont restés en Italie, ils pouvaient se laisser aller à des agressions verbales contre l'Autriche et s'amuser du rêve d'attirer et de compromettre la France dans une nouvelle guerre. Cette illusion, plus dangereuse encore pour eux que pour nous, ne leur sera plus permise. Ils vont se trouver seuls en présence des vraies difficultés de leur situation, obligés de mesurer pratiquement ce qu'ils voudront à ce qu'ils pourront. Cette situation commencera pour eux avec de sérieuses garanties de sécurité extérieure. L'Autriche en effet a promis à l'Angleterre et à la France de ne troubler par aucune agression l'expérience qui va commencer en Italie. Les épreuves qu'elle vient de traverser et ses intérêts évidens sont un gage suffisant de sa sincérité. Les Italiens ne seront donc pas attaqués par l'Autriche. Nous l'avons dit mainte fois, et nous ne craindrons pas de le répéter au moment même où nous recommandons la circonspection et la patience aux Italiens, sans doute la provocation à la guerre nationale subsistera en Italie tant que l'Autriche conservera la Vénétie et pour la dominer aura besoin d'y entretenir une énorme armée; mais si les Italiens nourrissent à bon droit l'espoir d'affranchir la péninsule tout entière, qu'ils prennent garde de faire avorter un si beau dessein et d'être replongés dans l'abîme d'humiliation nationale d'où ils sortent par des provocations intempestives, prématurées, et qui à la force matérielle de leurs adversaires ajouteraient la force morale de la légitime défense! Que les Italiens donnent le temps aux fondations de leur nouveau royaume de se tasser; qu'ils assimilent les provinces nouvelles qui s'agrégent au nouvel état; qu'ils se créent une puissante armée; qu'ils se fassent des finances. Ils auront un rude travail à opérer sur eux-mêmes tout en résistant aux entraînemens

de l'effervescence révolutionnaire que les événemens de l'année dernière devaient inévitablement allumer parmi eux. Des esprits ardens leur conseilleront sans doute de profiter de cette effervescence, qui n'a, les Italiens ne doivent pas l'ignorer, que l'apparence de la force, et qui n'est qu'une surexcitation débilitante. Là sera leur danger : on les excitera peut-être à des tentatives sur les états du pape et sur Naples qui ne seraient excusables que si l'Italie avait à subir une attaque étrangère. Malgré ces difficultés et ces périls, l'œuvre qui s'ouvre aux chefs du libéralisme italien a de glorieuses perspectives, celles qui sont le plus propres à tenter de nobles intelligences et de mâles caractères. C'est la plus belle crise où le génie puisse rêver de se déployer que celle de la renaissance d'un peuple à l'indépendance et à la liberté. Nous comprenons qu'en embrassant d'un vaste regard tous les écueils qu'il y faut affronter, l'âme s'émeuve, mais non qu'elle se décourage. On prétend que le roi Victor-Emmanuel, au milieu des tiraillemens et des résolutions décisives de ces derniers jours, n'a pu se soustraire à un accès de mélancolie qu'il est allé cacher à la Mandria. Les causes ne manquaient pas sans doute à cette royale tristesse : le conflit avec le pape pour la Romagne, l'ennui de ne pouvoir satisfaire aux demandes de la France, le sentiment d'être lancé dans un mouvement plus puissant que la force humaine, le chagrin de perdre sa province la plus dévouée, la plus fidèle, celle qui a été l'artisan de la grandeur de sa maison, et qui en était fière à si bon droit. Les doutes et les regrets sont permis à un prince de la maison de Savoie en de telles circonstances; mais Victor-Emmanuel est le soldat heureux de la cause pour laquelle est mort Charles-Albert. L'infortune de son père lui a tracé sa route, et il ne manquera pas à sa mission.

L'Angleterre est en apparence le pays le plus embarrassé par les dernières péripéties de la question italienne. On est trop enclin, suivant nous, en France à exagérer ces difficultés, que le gouvernement parlementaire a au moins le mérite de ne pas dissimuler. Cette réserve faite, nous avouerons que les rapports de la France avec l'Angleterre depuis deux mois et demi ont fourni un épisode très singulier à la masse des complications qui ont troublé l'opinion publique. En même temps qu'il négociait le traité de commerce, lord John Russell dressait ces quatre fameuses propositions qui ont rendu la liberté à la politique française, et maugréait à l'oreille de lord Cowley contre l'annexion de la Savoie. Lord John, comme *free trader*, avait bien plus à cœur le succès du traité de commerce, et, comme partisan de l'Italie, le triomphe de ses quatre propositions, qu'il ne redoutait ou déplorait l'annexion de la Savoie à la France. S'il eût en effet été un adversaire aussi ferme de l'annexion de la Savoie qu'on le dirait à la lecture de ses dépêches ou de certains passages de ses discours, lord John Russell eût mêlé ensemble ces trois affaires, et il nous eût dit : Annexion de la Savoie, pas de traité de commerce; annexion de la Savoie, pas d'alliance virtuelle : je ne lâche pas mes quatre propositions. Lord John a été mieux avisé : il a mieux aimé gagner deux et perdre un que de ne rien faire, gagner sur

la politique commerciale et la question italienne et perdre sur le point auquel il tenait le moins. Tant que le traité de commerce est demeuré exposé à la discussion de la chambre des communes, lord John Russell a mis, autant qu'il l'a pu, l'affaire de Savoie sous le boisseau. Tandis qu'il soumettait aux puissances ses propositions, qui avaient pour objet l'agrandissement du Piémont, il a omis d'ajouter que le corollaire de cet agrandissement était l'annexion de la Savoie à la France. Le traité voté, l'affaire d'Italie à peu près réglée, voilà que lord John inonde la table du *speaker* de ses dépêches sur la Savoie, et l'on dirait que depuis deux mois et demi il n'a pas employé son temps à autre chose que dissuader la France de s'emparer des Alpes. Cette façon de poursuivre isolément des questions parallèlement engagées, et qui au fond ne sont point sans connexité, est une application ingénieuse du principe économique de la division du travail. C'est, à proprement parler, ce que nos voisins appellent une politique d'*expediency*, politique utilitaire et d'expédiens. Tout le monde en Angleterre ne l'approuve pas : l'annexion de la Savoie a excité, il est vrai, généralement chez les Anglais quelque chose qui ressemble au *distrust* dont lord John nous a oratoirement menacés; mais au fond tout le monde à peu près imite lord John Russell, et fait passer ses intérêts avant ses sentimens : on l'a bien vu au dernier débat sur le traité de commerce. Un libéral indépendant qui était secrétaire pour l'Irlande sous l'avant-dernier ministère, M. Horsman, a voulu, dans un remarquable discours, porter un jugement d'ensemble sur la politique du cabinet, et rapprocher du traité de commerce la question de Savoie. Son discours a été universellement applaudi; quand il a fini de parler, pendant deux minutes les applaudissemens de la chambre l'ont empêché de se rasseoir. Au vote pourtant, sa motion a été rejetée par près de 300 voix contre 56.

La position de l'Angleterre est bizarre dans cette affaire de Savoie. Le membre de la chambre des communes qui s'est approprié cette question, M. Kinglake, est à coup sûr un homme d'un éminent mérite : on l'apprendrait par ses discours, lors même qu'on n'aurait pas lu son beau livre sur l'Orient, *Eothen* (1); mais ses interpellations et ses motions jouent de malheur. Perpétuellement remises, elles ont toujours l'air d'être attardées et distancées. Puis, quoiqu'en cette affaire la bourgeoise franchise de M. Bright et l'égoïsme commercial de l'école de Manchester aient eu peu de succès devant la chambre des communes, elles répondent mieux à la position vraie de l'Angleterre que les considérations élevées de M. Kinglake ou les sorties éloquentes de sir Robert Peel. Il y a quelque chose de bizarre à voir l'Angleterre faire tant de bruit à propos de la Savoie, lorsque le Piémont en accorde la cession conditionnelle, lorsque les autres grandes puissances semblent demeurer indifférentes, lorsque les ministres anglais et les chefs de l'opposition déclarent, avec grande raison suivant nous, qu'il ne saurait y

(1) Voyez sur *Eothen* la *Revue* du 1er décembre 1845.

avoir dans cet incident de sujet de guerre. En épousant si chaudement cette querelle, les Anglais nous servent plus qu'ils ne croient auprès des puissances continentales. On prend plaisir à les laisser aller en avant, à ne les pas suivre et à les laisser tout seuls. Telle est l'attitude de l'Europe, si nous osons employer une expression aussi sénile que la chose à laquelle on l'applique. M. de Maistre, qui croyait avoir vu l'Europe, annonçait déjà son évanouissement; on eût bien pu lui poser la question qu'il adressait aux philosophes qui invoquaient la nature : — L'Europe, quelle est cette femme? L'expression géographique survit; mais cette abstraction, cet être de raison qu'on appelle l'Europe a disparu. Ce n'est pas nous qui le regretterons, car ce que l'on appelait l'Europe n'a jamais été que la coalition contre la France. L'histoire contemporaine n'est plus, à vrai dire, qu'un duo entre la France et l'Angleterre. Trois grandes puissances végètent encore sur notre continent; dépourvues de ces deux élémens qui se complètent ou au besoin se suppléent, de fortes institutions ou de grands hommes, elles prennent un plaisir de vieillard à agacer l'une contre l'autre la France et l'Angleterre. Elles se frottent les mains, si la France, par quelque entreprise ou quelque acquisition, semble à leur idée menacer l'équilibre; elles rient sous cape, si l'Angleterre, prenant de l'humeur contre nous, s'aperçoit avec chagrin qu'elle est seule et sans armée. De petits dépits, de petites rancunes, de petits hommes et une grande impuissance, voilà ce que sont ces gouvernemens, qu'il faut par courtoisie continuer d'appeler de grandes puissances, voilà l'Europe. La France et l'Angleterre, quand elles veulent faire des choses vivantes, n'ont guère besoin de prendre garde à ce qu'on pense ou à ce qu'on dit dans ce coin-là.

L'Italie sera-t-elle une de ces choses vivantes, un de ces rajeunissemens dont la vieille civilisation a si grand besoin? Nous l'espérons vivement, quoique plus froidement peut-être que notre ami M. Charles de Mazade, qui a consacré à l'Italie tant de beaux travaux, connus et goûtés par les lecteurs de la *Revue*. Sous ce titre: *l'Italie moderne*, *récit des Guerres et des Révolutions italiennes*, M. de Mazade a composé un volume qui ne pouvait arriver plus à propos. Tout présage en effet qu'il y aura un temps d'arrêt pour l'Italie dans la constitution nouvelle où elle va se condenser. Une période d'efforts et de luttes, celle qui a précédé la guerre, est en train de s'achever. Personne n'avait étudié avec une attention plus sympathique, plus de clairvoyance et en quelque sorte de divination prophétique, cette période militante de l'histoire contemporaine de l'Italie; personne non plus n'avait combattu avec une conviction plus chaleureuse les doutes ironiques que l'on a si généralement et si longtemps parmi nous opposés aux aspirations italiennes. L'ouvrage de M. de Mazade reproduit ces controverses élevées et l'histoire de cette époque militante entre deux belles études consacrées aux deux souverains italiens qui, pourrait-on dire, représentent le bon et le mauvais génie de la péninsule, le roi Charles-Albert et le dernier roi de Naples, Ferdinand II. Ce n'est pas à nous de vanter le charme litté-

raire que M. de Mazade répand sur ces travaux de politique et d'histoire : nous nous bornerons à constater que le premier succès de son livre, c'est de paraître au moment où les événemens confirment toutes ses prévisions et justifient toutes ses espérances; c'est un sûr présage du succès qui l'attend auprès du public français et italien.

En Belgique, le gouvernement vient de réaliser un des vœux les plus ardens de la population, en proposant aux chambres la suppression des octrois. Déjà cette réforme avait été tentée à deux reprises différentes. Le 28 janvier 1845, M. J.-B. Nothomb, ministre de l'intérieur, avait déposé un volumineux rapport sur les octrois. Les élections du mois de juin 1845, en le déterminant à renoncer au pouvoir, l'empêchèrent d'aller plus loin. En 1847, un des premiers actes de M. Charles Rogier, après son entrée au ministère, avait été la nomination d'une commission chargée d'étudier cette importante question; mais le travail de cette commission, bien que favorable à la réforme, n'avait pas abouti. Depuis cette époque, l'opinion publique s'était emparée du débat. La société belge d'économie politique, l'association pour la réforme douanière en des *meetings* organisés dans les principales villes du pays, le congrès des économistes réuni en 1856, la presse enfin, s'étaient occupés de la suppression des octrois; mais ces nombreuses discussions n'avaient guère réussi qu'à rendre populaire l'idée de la réforme. D'un autre côté, les conseils provinciaux n'avaient pu que recommander cette mesure à l'attention du gouvernement. Quant aux conseils communaux, auxquels les lois donnent le pouvoir de régler la matière, ils s'étaient arrêtés devant la difficulté de créer des taxes nouvelles qui pussent, sans imposer des charges trop lourdes aux contribuables, rendre aux communes ce que leur enlèverait la suppression des octrois. Ils voyaient surtout des ressources dans la cession aux communes d'impôts de l'état; or cette cession ne pouvait être faite que par mesure générale. En somme, ni la presse, ni les associations libres, ni les corps constitués, n'avaient trouvé une solution complète; quelques moyens partiels avaient été seulement indiqués, et tout le monde était tombé d'accord que le gouvernement pouvait seul mener l'affaire à bonne fin. M. Frère-Orban, ministre des finances, avait été souvent invité à rechercher une combinaison qui conciliât les intérêts du trésor avec les vœux du pays. On savait que cette réforme était dans ses idées; mais la manière vague dont il en parlait avait fait supposer qu'en raison des difficultés, elle était fort éloignée. Il n'en était rien cependant. Le ministre avait fait étudier en Angleterre le système des taxes locales, et en avait fait le sujet d'un rapport aux chambres; de plus, il avait examiné avec grand soin les conséquences financières de tout ce qui avait été proposé pour remplacer l'octroi. C'est ainsi qu'il est arrivé au système ingénieux qu'il a soumis à la chambre des représentans dans la séance du 10 mars.

Ce système peut se résumer ainsi : — suppression complète et radicale des octrois, — constitution au profit des communes d'un fonds composé :

1° du produit net actuel des recettes de toute nature du service des postes, 2° d'une part de 75 pour 100 dans le produit des droits d'entrée sur le café, et de 34 pour 100 dans le produit des droits d'accise sur les vins et eaux-de-vie provenant de l'étranger, sur les eaux-de-vie indigènes, sur les bières et vinaigres et sur les sucres; — répartition de ce fonds entre toutes les communes au prorata du principal de la contribution foncière sur les propriétés bâties, du principal de la contribution personnelle et du principal des cotisations de patentes. Le gouvernement fait ainsi un sacrifice de 3,500,000 fr. (2 millions de réduction des charges publiques et 1,500,000 fr. du chef de l'abandon des recettes des postes). L'accroissement constant des revenus publics lui permet de le faire sans déranger l'équilibre du budget.

Bien que l'on aime en Belgique à voir l'action de l'état s'effacer devant l'action des individus et des communes, cette mesure gouvernementale a été accueillie avec la plus grande faveur dans le parlement et dans le pays, parce que l'expérience a prouvé que les communes étaient impuissantes à réaliser la réforme, et parce qu'au-dessus de l'intérêt communal il y a ici un intérêt général qui ne peut être sauvegardé que par une loi. M. le ministre des finances, en proposant cette loi, s'est rallié les sympathies des partisans de la liberté commerciale, dont il avait trompé les espérances depuis son retour aux affaires; tous ont vu dans cette suppression des douanes intérieures un acheminement vers l'abaissement et la simplification du tarif des douanes extérieures. L'utilité évidente de la suppression des octrois, le caractère pratique des moyens proposés pour l'accomplir, assurent le succès du projet du gouvernement. Si, comme toute chose, il rencontre quelque opposition, on peut affirmer dès à présent qu'il ne sera pas sérieusement combattu.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

—

Au milieu des concerts et des virtuoses de tout genre dont nous sommes assourdis, les théâtres lyriques n'en produisent pas moins des œuvres diverses qu'il nous faut apprécier. A l'Opéra-Comique on a donné *le Roman d'Elvire* de M. Ambroise Thomas, au Théâtre-Lyrique *Philémon et Baucis* de M. Gounod, à l'Opéra un grand ouvrage en quatre actes de M. le prince Poniatowski, sous le titre de *Pierre de Médicis*. Quant au Théâtre-Italien, il vit modestement de ses vieux chefs-d'œuvre plus ou moins bien interprétés. Après *le Mariage secret*, dont les représentations ont été fructueuses, on a repris le *Don Juan* de Mozart avec M. Badiali, qui a chanté le rôle principal de manière à se faire pardonner presque les soixante printemps dont il supporte le fardeau avec beaucoup d'aisance. Il a fort bien

dit avec Mme Alboni le duo *Là ci darem la mano,* et l'exécution de tout le reste a été à peu près tolérable. Mme Penco, dans le rôle de donna Anna, a eu quelques élans tragiques dont il faut lui tenir compte, car il est bien évident qu'elle n'a point été élevée pour chanter la musique de Mozart. Mais un triste événement que nous voudrions pouvoir passer sous silence, c'est l'apparition de M. Roger au Théâtre-Italien. Il faut que cet artiste distingué soit le jouet d'étranges illusions pour croire aux folles louanges qu'on lui adresse depuis si longtemps, et dont, plus que personne, il devrait connaître le prix. Eût-il la voix qu'il avait il y a une dizaine d'années, M. Roger ne serait encore qu'un chanteur médiocre dans le style de la musique italienne, qui exige un accent, une ampleur et une flexibilité d'organe qu'il n'a jamais possédés. En général, le talent de M. Roger a été beaucoup surfait, et, dans l'histoire du chant dramatique en France, il n'occupera jamais que le second rang. C'est le 4 février que M. Roger a abordé, au Théâtre-Italien, le rôle d'Edgardo dans le chef-d'œuvre de Donizetti, *Lucia ;* puis il a chanté successivement dans *la Traviata* et dans *il Trovatore* de M. Verdi. Nous n'insisterons pas davantage sur une malheureuse tentative que les amis intimes de M. Roger n'ont pu lui épargner.

Le Roman d'Elvire est l'ouvrage nouveau qui a été représenté à l'Opéra-Comique le 3 février. L'histoire du sujet de la pièce est fort compliquée, car il s'agit d'une marquise de Villabianca qui, au moyen de stratagèmes qui touchent presque à la magie, épouse un chevalier Gennaro qu'elle aime. Or le chevalier se montre peu digne d'un amour aussi constant. Joueur et viveur étourdi qui a déjà mangé plusieurs héritages, le chevalier Gennaro est mis en rapport avec la vieille marquise de Villabianca, qui vient réclamer à Palerme, contre le podestat Malatesta, une fortune de plusieurs millions. Dans un moment de gêne, le chevalier s'adresse à une bohémienne célèbre, Lilla, dont les philtres mystérieux, dit la renommée, peuvent changer une montagne en une masse d'or; il lui demande de lui prêter une somme dont il a un absolu besoin pour apaiser des créanciers un peu récalcitrans. La bohémienne, qui s'entend avec la marquise de Villabianca, lui offre, au lieu de la somme qu'il réclame, un diamant de grand prix qu'elle a créé elle-même au fond de son creuset magique; mais elle exige une reconnaissance par écrit qui constate le prêt qu'elle lui fait. Cette reconnaissance devient entre les mains de la vieille marquise, qui cache, sous ses rides fictives, vingt-cinq ans, un beau visage et un cœur épris, l'instrument d'une vengeance qui se déroule en scènes qui ne sont pas dépourvues de gaieté. Le tout se termine, on le pense bien, par le mariage de la marquise avec le chevalier. On attribue cet imbroglio, renouvelé de beaucoup de vaudevilles suffisamment connus, à MM. Alexandre Dumas et de Leuven, à qui on peut pardonner l'invraisemblance de la donnée en faveur des quiproquos amusans que la mise en scène fait surgir. On a vu des pièces aussi absurdes et plus ennuyeuses que *le Roman d'Elvire.* La musique est l'œuvre de M. Ambroise Thomas, un compositeur de mérite et un galant homme que nous voudrions pouvoir louer tout à notre aise; mais nous sommes forcé de convenir que l'auteur de trois ou quatre partitions ingénieuses qui sont restées au répertoire, telles que *le Caïd* et *le Songe d'une nuit d'été,* a été rarement plus mal inspiré qu'en écrivant les trois actes du *Roman d'Elvire.* Ni l'ouverture, ni aucun

des morceaux qui remplissent le premier acte ne méritent une mention particulière, si ce n'est quelques mesures de mélopée pendant que la vieille marquise de Villabianca fait semblant de lire dans un livre l'histoire de la malheureuse Elvire, d'où provient le titre de la pièce. On pourrait à la rigueur trouver agréable la barcarolle que chante Gennaro au second acte, si le moule de cette mélodie, accompagnée en accords plaqués, n'existait pas depuis longtemps. Le finale qui vient clore cet acte, le plus mouvementé de la pièce, aurait pu offrir à M. Ambroise Thomas l'occasion d'écrire un morceau de maître, s'il eût encadré, dans un thème large et bien développé, tous les incidens scéniques qui surgissent depuis l'apparition du podestat avec les habits de la vieille marquise. Le sextuor qui forme l'*andante*, ainsi que la conclusion bruyante qui le suit, ne rachète pas le décousu de cette grande scène, dont le musicien n'a pas su tirer parti. En général, les compositeurs sont bien plus coupables de la chute d'un ouvrage dramatique qu'ils ne sont disposés à en convenir. Au troisième acte, il y a une agréable romance que chante le chevalier Gennaro à la marquise de Villabianca redevenue jeune et belle. Telle est cette œuvre pâle et débile qui s'intitule *le Roman d'Elvire*, qui ne peut rester au théâtre, et qui n'aura un certain nombre de représentations que grâce à la mise en scène et à Mlle Monrose, qui est charmante dans le rôle de la marquise. M. Montaubry remplit celui de Gennaro avec ce mélange de bonnes qualités et d'afféterie qu'il possède depuis qu'il chante à Paris. Parviendra-t-il à épurer son goût et à simplifier son style?

On a repris aussi à l'Opéra-Comique le charmant petit opéra, *Galathée*, de M. Victor Massé. Le rôle principal, qui a été créé jadis par Mme Ugalde d'une manière si remarquable, est rempli aujourd'hui par Mme Cabel, que le ciel n'a pas faite pour rendre l'extase de la volupté païenne.

Le succès continu d'*Orphée* et de Mme Viardot n'empêche pas la direction du Théâtre-Lyrique de songer à l'avenir et de prévoir les jours difficiles. Après un petit acte, *Ma Tante dort*, qui a été donné le 21 janvier, et dont la musique facile et de bonne humeur est de M. Caspers, le Théâtre-Lyrique a livré à la curiosité publique, le 18 février, *Philémon et Baucis*, opéra en trois actes de M. Gounod, qui est l'enfant gâté de la maison. C'est toujours en tremblant que je vois des faiseurs de bouts-rimés porter la main sur un de ces sujets délicats qui appartiennent au trésor poétique de l'humanité. Si le despotisme n'était une chose haïssable qui pervertit le cœur et la pensée de celui qui l'exerce, on voudrait parfois pouvoir interdire à des esprits grossiers de toucher à ces pieuses légendes, plus vraies que l'histoire, qui racontent les merveilles du sentiment. Ce n'est point Ovide ni La Fontaine qui ont créé ce beau conte d'or de l'amour dans le mariage, du bonheur dans la simplicité; c'est le cœur humain, c'est l'imagination ravie des premières générations. N'est-ce pas la marque de notre noble nature que d'apprécier le bien au milieu de l'abjection, de concevoir le bonheur et de respecter la modération des désirs au sein du faste et de la fausse grandeur? Aussi le poète a-t-il été l'interprète du genre humain en écrivant ces vers charmans que tout le monde sait par cœur :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux

Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile...

C'est MM. Jules Barbier et Michel Carré qui se sont chargés d'approprier pour le théâtre le sujet de *Philémon et Baucis*, qui ne pouvait guère contenir qu'un acte de douce rêverie et d'immortelles espérances. On assure que telle avait été d'abord leur pensée; mais l'appétit est venu en mangeant, comme on dit, et ils ont délayé en trois actes une fable qui ne renferme que deux situations tout au plus. Ils ont donné à Jupiter pour compagnon de voyage sur la terre, non pas Mercure, son messager habituel, mais Vulcain, ce dieu disgracié par le destin, auquel ils ont prêté toutes les vulgarités qui traînent dans les plus mauvais vaudevilles sur les maris malheureux. Jupiter ne cesse de s'amuser des mésaventures conjugales de son confrère en divinité, qui lui répond avec une brusquerie malséante de la part d'un habitant du sombre empire parlant au souverain maître de l'Olympe. Ces lazzis de mauvais goût, qui ne font rire que les comparses cachés au fond du parterre pour *allumer la gaieté des badauds*, sont accompagnés d'un dénoûment qui appartient à l'imaginative de MM. Jules Barbier et Michel Carré. Philémon et Baucis, pour récompense de leurs vertus et de l'hospitalité qu'ils ont offerte de si bon cœur aux dieux voyageurs, ne sont plus changés l'un en chêne et l'autre en tilleul : ils reçoivent de Jupiter reconnaissant un bien plus précieux que l'immortalité, la jeunesse. Jupiter, en voyant Baucis revenue au printemps de ses jours, se prend d'un beau caprice pour sa faible créature, qui, enivrée d'un grain de coquetterie, comme Zerline dans *Don Juan*, hésite un peu entre le bonheur conjugal et l'idéal qui la sollicite à s'envoler vers l'espace libre de la passion. Cette scène de vaudeville, où le maître des dieux joue le rôle d'un sot éconduit par une petite fillette, est de la pure invention de MM. Jules Barbier et Michel Carré, qui, depuis dix ans qu'ils écrivent pour le théâtre, n'ont pu encore faire une pièce viable qui dépasse les proportions des *Noces de Jeannette*. Et voilà les poètes qui devaient faire vite oublier ce *bourgeois* de M. Scribe, qui a fait cent pièces, comiques ou sérieuses, les unes plus amusantes que les autres!

Le premier tort de M. Gounod, en acceptant ce libretto ennuyeux de ses collaborateurs habituels, c'est de ne l'avoir pas jugé à sa juste valeur. Dépourvue d'incidens, la donnée de *Philémon et Baucis* ne pouvait offrir qu'un thème très court et sans grande variété possible. Le second tort du compositeur de cette idylle antique, changée en un conte grivois digne de figurer sur les planches des Bouffes-Parisiens, c'est de ne pas avoir su profiter de deux ou trois situations qui s'y trouvent indiquées tant bien que mal. C'est un malheur qui arrive bien souvent à M. Gounod de laisser échapper l'instant propice, et de s'attarder, comme on dit, aux bagatelles de la porte, au lieu de pénétrer dans le cœur de la situation. Dans *Faust*, dans *le Médecin malgré lui*, dans *la Nonne sanglante*, il se trouve des scènes éminemment propres au développement de la veine musicale que M. Gounod a complétement manquées. Nous aurons occasion de faire la même remarque dans *Philémon et Baucis*.

L'ouverture n'est qu'une courte introduction d'un caractère pastoral, et

qui se compose d'une petite phrase confiée au hautbois et reprise par l'orchestre tout entier. C'est un joli prélude d'instrumens imitant le ramage des *pifferari* romains. Le premier duo entre Philémon et Baucis exprimant le bonheur d'une union si longue et si parfaite :

Aimons-nous jusqu'au jour suprême
Où la mort doit fermer nos yeux!

est un morceau agréable, bien modulé dans l'ensemble des deux voix, empreint d'un sentiment doux et placide qui est l'accent familier à la muse de M. Gounod. Le chœur qu'on entend au loin, chœur joyeux des habitans de la ville impie, n'a rien de remarquable, si ce n'est la persistance de deux notes du cor qui vous taquinent l'oreille. Nous ne pouvons citer du trio qui vient après, entre Jupiter, Vulcain et Philémon, que quelques accords d'une harmonie finement burinée. Quant aux couplets de Vulcain :

Au bruit des lourds marteaux d'airain,

cela me paraît plus baroque que comique, dépourvu de verve et d'originalité. La scène de la table entre les deux vieux époux au cœur hospitalier et Jupiter et Vulcain aurait pu devenir le thème d'un beau quatuor que M. Gounod n'a pas su écrire, et qui aurait mieux valu que la mauvaise plaisanterie de la fable de La Fontaine, *le Rat de ville et le Rat des champs,* que débite Baucis. L'espèce de récitatif par lequel Jupiter se fait connaître aux hôtes qui l'ont si pieusement accueilli est encore de cette vague mélopée sans caractère dont il semble que M. Gounod ne puisse pas se dépêtrer. Qu'il y prenne garde, cela ressemble moins à un parti-pris d'un certain genre de déclamation qu'à de l'impuissance de trouver une idée musicale bien délimitée.

Le second acte transporte la scène chez le peuple voluptueux destiné à périr bientôt par la colère des dieux. Il est précédé d'une introduction ou entr'acte symphonique très piquant et délicatement instrumenté, bien que le motif sur lequel repose le travail de M. Gounod rappelle une idée déjà connue et qui appartient à M. F. David. Cet entr'acte sera entendu de nouveau comme air de danse dans l'orgie qui va suivre, et dont le tableau est la reproduction presque exacte de celui de M. Couture, *les Romains de la décadence.* Nous avouerons sans détour que la musique de tout le second acte, qui heureusement n'est pas long, est d'une grande faiblesse, et que nous ne pouvons y signaler, par un excès de scrupule, que le second chœur qui forme le finale de cette flasque peinture de voluptés morbides dont les théâtres abusent et fatiguent le public. Nous pourrions même reprocher à M. Gounod avec justice d'avoir cherché volontairement des harmonies singulières visant à l'archaïsme dont la musique dramatique n'a vraiment que faire.

C'est au troisième acte, selon nous, que se trouvent les meilleurs morceaux de la nouvelle partition de M. Gounod. Redevenus jeunes, les deux époux modèles expriment le ravissement qu'ils éprouvent de pouvoir recommencer la vie dans un duo agréable qu'on voudrait plus passionné et d'un style plus large. C'est plutôt un joli nocturne qu'une scène d'amour ardent, comme la situation l'aurait exigé. Nous en dirons autant des couplets galans que Jupiter adresse à Baucis, dont il s'est épris comme un étudiant de première année : c'est froid et peu digne du personnage à qui l'on fait dé-

biter de pareilles fadaises. L'air de Baucis : *O riante nature!* est charmant dans la première phrase, qui est une mélodie délicate; mais la suite du morceau ne contient guère que de jolis détails de vocalisation habilement appropriés à l'organe et au talent de Mme Carvalho. Telles sont aussi les qualités du duo entre Jupiter et Baucis, duo agréable qui manque d'ampleur et de passion. C'est le défaut qu'on peut reprocher à tout l'opéra de *Philémon et Baucis*.

C'est donc par les détails, par des harmonies ingénieuses et la distinction cherchée de certains accompagnemens que se recommande la nouvelle production de M. Gounod. Or les détails de la forme, les ciselures de l'instrumentation, les mièvreries du style ne suffisent point pour faire vivre une composition dramatique où la passion, les idées franches et la variété des couleurs ne brillent que par leur absence. Aussi ne croyons-nous pas au succès durable de *Philémon et Baucis,* et ce mécompte ne doit pas être attribué entièrement aux auteurs du *libretto*. Réduite en deux actes tout au plus, la fable de Philémon et Baucis, traitée par un musicien aussi réellement distingué que M. Gounod, aurait pu devenir un petit chef-d'œuvre d'élégance, une bucolique remplie du parfum et de la douce rêverie de la poésie antique. L'exécution de *Philémon et Baucis* est convenable au Théâtre-Lyrique. M. Fromant chante et joue avec goût le rôle de Philémon, M. Bataille tire un assez bon parti du personnage ingrat de Jupiter. Quant à Mme Carvalho, elle est dans le rôle de Baucis ce qu'elle est partout, une cantatrice habile, qui a le tort d'assumer sur elle un trop lourd fardeau.

L'Opéra a donné récemment, le 9 mars, le grand ouvrage chorégraphique et musical que chaque année il enfante avec tant d'efforts. *Pierre de Médicis,* opéra en quatre actes et sept tableaux, ainsi que l'indique le *libretto* de MM. Saint-Georges et Émilien Pacini, a été représenté devant la cour et la ville, comme on disait autrefois, avec un succès qui ne saurait être contesté que par les gens de mauvaise humeur. La fable, empruntée à l'histoire de Florence, raconte un épisode tragique de la maison des Médicis, ces Atrides de l'Italie au temps de la renaissance. Pierre de Médicis, fils de Laurent le Magnifique, devint souverain des états de Florence et de Pise à la mort de son père, en 1492. Ses mœurs dissolues, ses cruautés et sa faiblesse vis-à-vis du roi de France Charles VIII soulevèrent contre lui l'indignation du peuple. Une conjuration se forma : Pierre de Médicis fut chassé de ses états, et son frère Julien fut appelé à lui succéder. Pierre mourut misérablement dans l'exil, après de vaines tentatives pour remonter sur le trône qu'il avait perdu. Les auteurs du poème n'ont conservé de cette donnée historique que le nom des deux princes, et voici la fable qu'ils ont imaginée : Pierre de Médicis, souverain de Florence, est fortement épris de Laura Salviati, nièce de fra Antonio, grand-inquisiteur. Pierre demande la main de Laura à fra Antonio, dont l'ambition s'accommode fort de cette haute alliance; mais Laura Salviati a depuis longtemps promis son amour au frère du prince, Julien, qui n'est point disposé à céder un bien qui lui est plus précieux que la vie. De là la haine des deux frères et le nœud de la situation. Averti par l'inquisiteur lui-même de la passion de son frère Julien pour Laura Salviati, Pierre de Médicis veut écarter un rival aussi redoutable, et lui donne un commandement qui l'éloigne de Florence. Julien résiste cependant aux or-

dres de son frère, et conseille à Laura de fuir les dangers qui les menacent tous deux. Le troisième acte transporte la scène dans une maison de pêcheurs au bord de l'Arno, où Laura vient se réfugier sous la garde d'un ami de Julien; mais le duc de Florence, guidé par les conseils de l'inquisiteur Antonio, retrouve les traces de la pauvre Laura, qui retombe dans les mains de son persécuteur. Elle résiste pourtant aux injonctions de Pierre de Médicis, refuse sa main et sa couronne, et avoue hautement qu'elle n'aimera jamais que Julien. Furieux de cette résistance, qui trompe ses calculs ambitieux, l'inquisiteur Antonio s'empare de sa nièce et l'entraîne dans un couvent, où il la force à prendre le voile. Lorsque Pierre de Médicis, blessé mortellement dans une insurrection populaire, arrive appuyé sur les bras de son frère Julien, avec lequel il s'est réconcilié, et réclame Laura Salviati pour la rendre à celui qu'elle aime : « Il n'est plus temps, répond le grand-inquisiteur, elle appartient au ciel! »

Ce drame fort innocent, tout rempli d'élans religieux et d'extases amoureuses, ne reflète de l'histoire de Florence et de l'époque horrible où se passe la scène que les couleurs les plus tendres et les plus égayantes. On ne dirait pas, en voyant ces fêtes magnifiques, ces beaux décors, ces divertissemens mythologiques et ce bon Pierre de Médicis repentant et soumis aux ordres du ciel, qu'on est au siècle des Borgia, au milieu de mœurs où l'inceste, l'assassinat et l'empoisonnement n'étaient que des peccadilles tolérées par le chef de l'église. MM. Saint-Georges et Émilien Pacini ont voulu sans doute que tout fût pour le mieux dans le meilleur des théâtres possibles, et que rien, dans la fable qu'ils ont conçue, ne vînt attrister un public qui a des affaires, des soucis, et qui veut qu'on l'amuse sans exiger de lui trop de contention d'esprit ni d'émotion, car, sans l'idée que nous supposons ici à MM. Saint-Georges et Émilien Pacini, il serait difficile d'admettre le dénoûment pacifique qu'ils ont donné à une pièce qui pourrait être mieux écrite et plus conforme à l'esprit de l'histoire.

La musique de ce *scenario* est l'œuvre de M. le prince Joseph Poniatowski, un homme du monde, un dilettante distingué qui, au milieu de la vie politique qu'il mène dans la nouvelle patrie qu'il s'est choisie, a su conserver un goût vif pour les arts qui ont fait le charme de sa jeunesse, passée tout entière dans cette ville de Florence dont il vient de chanter les discordes civiles. M. le prince Poniatowski a déjà beaucoup écrit, et le Théâtre-Italien de Paris nous a fait entendre, il y a deux ans, un opéra-bouffe de sa composition, *Don Desiderio*, dont nous avons apprécié l'agréable badinage. Nous pourrions nous récuser ici et traiter M. le prince Poniatowski comme un personnage officiel appartenant à l'un des grands corps de l'état dont les amusemens n'incombent pas à la critique de l'art. Nous serons plus juste, et nous jugerons l'œuvre que le prince Poniatowski vient de produire devant le public comme si elle était signée du nom d'un compositeur ordinaire. Nous sommes certain que M. le prince Poniatowski désapprouverait un respect qui le priverait du droit commun d'entendre la vérité sur le fruit récent de ses loisirs.

Et d'abord, nous passerons vite sur l'ouverture, qui n'annonce pas que M. le prince Poniatowski ait une grande habitude d'écrire de la musique instrumentale pure, et nous signalerons le sextuor ou morceau *concertato*,

comme disent les Italiens, en partie sans accompagnement, qui ne manque pas de produire un certain effet, surtout alors que le chœur vient joindre et doubler la puissance des voix qui ont préparé le thème. Le duo pour ténor et basse entre Pierre de Médicis et le grand-inquisiteur ne vaut pas la cavatine de soprano que chante Laura Salviati par la belle voix de Mme Gueymard :

Doux rêve de ma vie !

L'*allegro* de cette cavatine

Il va venir mon bien-aimé !

est mieux réussi encore que la première partie, et le tout est fortement empreint de la couleur mélodique de M. Verdi. Nous sommes forcé de faire la même remarque sur le duo qui suit entre Laura et Julien de Médicis, qui renferme des effets d'unisson très familiers à l'auteur d'*Ernani* et du *Trovatore*. Les airs de ballet au second acte, sans avoir rien de bien saillant, suffisent à faire briller Mme Ferraris, qui déploie dans ce joli divertissement, *les Amours de Diane,* un talent où la grâce s'allie à la vigueur. Nous laisserons clore le second acte par un finale qui ne mérite pas autrement d'être signalé. A l'acte suivant, il y a un trio entre Pierre de Médicis, Laura et fra Antonio, qui renferme une très belle phrase que chante le grand-inquisiteur :

Quand la voix d'un maître te supplie,

phrase qui est heureusement complétée par l'ensemble des deux autres voix. La *stretta* ou conclusion de ce même trio n'est pas aussi bien réussie que la première partie. Quant à la scène du campo-santo de Pise, que représente un très beau décor, et où Julien de Médicis vient méditer sur le tombeau de ses aïeux, c'est un composé hétérogène d'effets et de choses connus depuis longtemps. Le quatrième et dernier acte renferme une assez belle situation dans l'intérieur du cloître où Laura Salviati va être forcée de prendre le voile par son oncle l'inquisiteur. Le premier chœur des nonnes :

Dans nos calmes retraites,

est joli et bien accompagné. Nous sommes beaucoup moins content de tout ce que débite l'inquisiteur dans cette scène lugubre et un peu longue, qui aurait exigé la main et le souffle d'un maître consommé. Cependant les cris spasmodiques que pousse la pauvre femme qu'on immole ont de l'accent, et sont bien l'expression d'un cœur désespéré qui ne se donne à Dieu qu'à son corps défendant.

Évidemment, l'opéra de *Pierre de Médicis*, dont nous venons de signaler les parties saillantes, ne possède pas ces hautes qualités d'inspiration et de facture qui garantissent aux œuvres de l'art un succès durable. Écrite facilement par un homme du monde bien doué, la nouvelle partition de M. le prince Poniatowski renferme cependant plusieurs morceaux heureusement venus qui feraient honneur au talent d'un artiste. Tels sont la cavatine de Laura et le sextuor du premier acte, le trio du troisième acte, le chœur des nonnes et la couleur générale de la grande scène finale du quatrième acte.

Élevé dans l'admiration un peu exclusive de la musique italienne de l'école moderne, M. le prince Poniatowski n'a pu cacher combien il doit de reconnaissance à Donizetti et surtout à M. Verdi, dont il reproduit volontiers les élans de voix à l'unisson, l'agencement et la progression ascendante dans les grands ensembles. Quoi qu'il en soit de ces remarques et de celles que nous pourrions faire sur le caractère de l'instrumentation, qui pourrait être plus originale, il est permis de dire à M. le prince Poniatowski que l'opéra de *Pierre de Médicis* ne peut qu'accroître la réputation dont il jouit parmi les dilettanti les plus distingués de l'Europe.

L'exécution est à peu près suffisante. Mme Gueymard se fait justement applaudir dans le rôle de Laura Salviati, dont elle chante plusieurs morceaux avec éclat et sentiment. M. Obin fait ressortir le caractère du grand-inquisiteur Antonio, et dit avec beaucoup d'énergie la belle phrase du trio du troisième acte. De magnifiques décors représentent différens monumens de cette belle ville de Florence et de la Toscane, dont la destinée intéresse tous les esprits généreux. M. Dietsch a inauguré avec *Pierre de Médicis* la direction de l'orchestre de l'Opéra, dont il est investi depuis la mort de M. Girard. On a remarqué que M. Dietsch avait le commandement sûr et précis.

Tout succès a besoin de se faire pardonner. Le théâtre de l'Opéra, où les ouvrages nouveaux sont si rares, a passé toute une année à monter *Pierre de Médicis,* dont la mise en scène aura peut-être coûté la somme de 150,000 fr. M. le prince Poniatowski ne peut pas ignorer combien la position qui est faite aux jeunes compositeurs français est misérable. Il n'existe que trois théâtres à Paris où les musiciens élevés par le Conservatoire et couronnés par l'Institut puissent se produire devant le public. De ces trois théâtres, l'un n'est ouvert presque qu'à des étrangers, l'autre ne peut vivre qu'avec de vieux chefs-d'œuvre, et le troisième, celui de l'Opéra-Comique, ne peut suffire à toutes les vocations qui frappent à sa porte. Ne serait-il pas digne de M. le prince Poniatowski de se servir de la haute position qu'il occupe et de l'influence que lui donnent ses connaissances dans l'art musical pour appuyer auprès de l'autorité supérieure les hommes de talent qui ont le tort, bien excusable, de n'être ni Allemands, ni Italiens, ni Espagnols? Je ne voudrais pas assurément que la France cessât d'être cette grande nation hospitalière à tous les talens qui méritent d'être accueillis, et qui l'ont enrichie de tant de merveilles; mais ne peut-on concilier la libéralité avec la justice, le droit commun avec la générosité, et faut-il qu'un musicien de mérite comme M. Aimé Maillard par exemple, parce qu'il est né Français et qu'il a donné des preuves d'un véritable talent, ne puisse faire représenter ses ouvrages sur aucun des trois théâtres lyriques qui existent dans son pays? Il nous semble qu'il y aurait là une noble mission pour M. le prince Poniatowski, qui a toutes les qualités désirables pour remplir ce rôle de protecteur éclairé que nous nous permettons de lui déférer.

P. SCUDO.

V. DE MARS.

l'école
recon-
ers les
e dans
es que
it être
éra de
rmi les

nt ap-
rceaux
-inqui-
rio du
nens de
se tous
direc-
M. Gi-
précis.
où les
erre de
,000 fr.
qui est
ne trois
ronnés
éâtres,
qu'avec
ne peut
s digne
occupe
al pour
ont le
nols? Je
e nation
ont en-
avec la
cien de
nçais et
résenter
ans son
e prince
rôle de
SCUDO.

as.